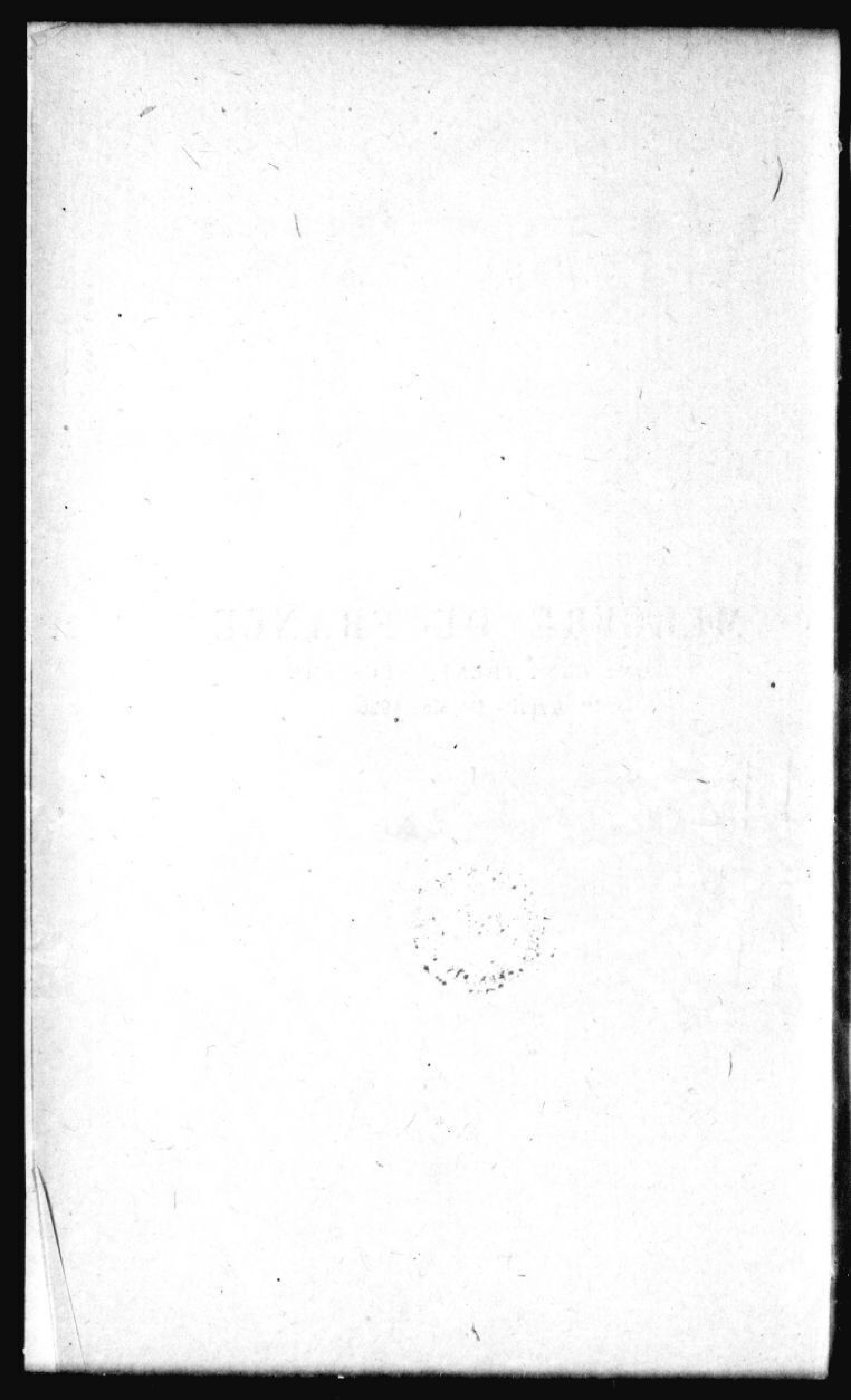
MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT TRENTE-NEUVIÈME

1er Avril - 1er Mai 1920



1er Avril - 1er Mai 1920 — Tome CXXXIX

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXX

LE MYTHE SHAKESPEARIEN

—

I

Il y a des problèmes dans la Bible, il y en a dans Homère, on connaît ceux de Dante. Les obscurités propres à Shakespeare ne sont pas moins abstruses. Comme la question biblique, comme la question homérique, comme la question dantesque, la question shakespearienne existe. Hugo, après avoir énoncé le problème, ajoute impérativement : « Forgez-vous une clef de science pour ouvrir cette poésie. » Notre poète a-t-il su forger la clef ? Stérile intention cachée sous l'emphase ? Il répond seulement : « Quant à sa philosophie, elle est étrange ; elle tient de Montaigne par le doute et d'Ezéchiel par la vision. » Des mots ! Toujours des mots ! On suppose d'immenses problèmes, et deux noms — Montaigne, Ezéchiel — suffiraient à les résoudre. Des mots ! Le génie n'a point consenti de confidences au génie.

Mais une « question shakespearienne » existe. Croyons-le, puisqu'il n'y a pas d'auteur, écrivait le biographe de Malone, James Prior, qui ait engendré autant de commentateurs que le cygne de l'Avon, les uns divaguant sur sa sagesse, les autres sur son extravagance. Il est vrai qu'on est loin de s'entendre. Gœthe admire le naturalisme de Shakespeare ; Schiller son idéalisme ; Heine aime son pa-

ganisme. La bibliographie relative à ses opinions confessionnelles est déjà nombreuse. Pour citer quelques noms : W.-J. Birch, J.-J. Rietmann, le Rev. T. R. Eaton, Wordsworth, A. Pownall, H. Reed, Coleridge, Carlyle et tant d'autres, tous ceux que je ne cite pas et tous ceux que j'oublierais. Le poète change de croyance avec chaque exégète. Protestant avec E. Vehse et Jules Schiller, il devient catholique avec Rio et Lafond. Un anonyme — *a cosmopolite* — demande s'il fut chrétien. Le professeur Santayana, d'Harvard, examine « l'absence de religion chez Shakespeare ». Taine prétend que c'est à peine si l'idée de Dieu apparaît dans son œuvre. Pauvre petite vie humaine ; un songe, au delà le grand sommeil morne, telle serait l'humble foi du prodige scénique. Ulrici affirme d'abord pour se contredire et balbutier ensuite. Ph. Chasles le présente comme un frère de Montaigne. « Ainsi que Montaigne il était par tempérament, par douceur, peut-être par hauteur d'âme, indulgent et tolérant, non sectaire. » Le P. Darlington et Paul Stapfer s'accordent enfin à voir chez le poète des sentiments religieux d'une grande élévation. Tandis que le premier conserve cependant Shakespeare à sa chapelle, le second, forçant la nuance, termine le débat en le situant dans cette région suprême où l'on dominerait les croyances positives.

Les Allemands le comptent parmi les philosophes. On s'y attendait. « Shakespeare est un profond penseur », s'écrie G. Schlegel. Un monde d'interprètes le couvre aussitôt de sa guenille scolastique. « Hamlet, c'est l'Allemagne », d'après Gervinus. « On a fort justement reconnu dans Hamlet le type du génie allemand », surenchérit Vischer en ajoutant que Laërte symbolise la France. Alors il reprend le thème de l' « action » entonné par son docte collègue. « Que la France-Laërte essaie de tourner contre nous la pointe de son épée empoisonnée, et l'on verra comment l'Allemagne-Hamlet saura parer au coup et surmonter le contre coup. » Ces « commentaires » remontent à 1844 et 1850.

De même en politique, Shakespeare aurait-il été whig ou

tory ? Le critique y pourvoit, chacun selon ses convictions. En somme, Shakespeare a subi le sort des artistes suprêmes.

La variété et la contradiction inclinent les esprits, hautains ou maussades, à mépriser sans exception les gloses. Une apparente logique les exhorte à rejeter le subtil et l'épais. A l'égard du génie, le commentaire, avouons-le, a maintes fois la physionomie de rançon. L'admiration n'en garde pas moins ses droits. Les raisons de louanges, elle désire les connaître et prétend les révéler. A l'admiration d'instinct s'ajoute ainsi l'admiration réfléchie. Mais ces raisons qui forment le sujet des divergences sont-elles dans les œuvres d'un Shakespeare en ce sens que le poète aurait eu la volonté de les y voiler ? Un appréciateur pénétrant de l'art Shakespearien, P. Stapfer, répond :

Ce serait une erreur... d'attribuer à Shakespeare une conscience de ses propres beautés, claire, complète et égale à ces beautés elles-mêmes. Le génie ne se connaît pas tout entier, et c'est dans cette ignorance heureuse que réside en partie le secret de sa force. Il n'est pas bon pour lui d'y voir trop clair ; la réflexion, à un certain degré, tue l'inspiration.

Le même auteur, dans un ouvrage érudit, spirituel et plein de verve, *Shakespeare et l'Antiquité*, développe un programme qu'on ne saurait trop approuver :

La plus belle tâche, poursuit-il, que puisse se proposer la critique, c'est de repenser avec clarté ce que le génie a conçu plus ou moins confusément, et, semblable à Mercure, de se faire près des hommes l'interprète des dieux. Voilà pourquoi je ne me laisse point arrêter ni troubler par l'objection commune : Vous prêtez aux poètes des intentions qu'ils n'ont pas eues, si elles sont dans leurs œuvres. Tout ce que l'étude peut y découvrir, la critique a le droit de le développer avec une abondance, une largeur d'analyse vraiment illimitée ; elle ne risquera guère de s'y égarer si elle est sympathique et respectueuse, et elle ne doit craindre en aucun cas d'épuiser le sujet.

J'approuve ce principe. Il offre pourtant un danger. Les esprits égarés par l'imagination — et nous verrons à quel point l'exégèse shakespearienne a été la proie des monstres

— peuvent s'en prévaloir. Ils n'ont qu'à méconnaître, ce qu'ils ont fait, la part de sagesse qu'il contient. Révéler, expliquer, approfondir la pensée du poète, tel aurait dû toujours être le labeur à accomplir, mais en découvrant les richesses de sa nature intellectuelle — il n'est ici question que de son intellectualité,— les seules richesses appartenant à la substance de son génie. Or, trop d'écarts sont à déplorer relativement à Shakespeare. Existe-t-il même un artiste qui en ait autant souffert ?

Alfred Mézières a justement reproché à la critique germanique son égarement vis-à-vis du grand Will. Après avoir cité les noms de quelques théoriciens, il dit :

Le défaut commun de toutes ces doctrines, c'est que chacun de ceux qui les expriment, au lieu d'étudier simplement le texte du poète, veut l'interpréter dans les moindres détails, en deviner les intentions secrètes, et, une fois entré dans ce domaine des conjectures, où il n'est plus éclairé que par ses lumières personnelles, substitue de bonne foi ses propres idées à l'auteur. C'est ainsi que Shakespeare se transforme suivant le point de vue du critique et cesse d'être lui-même pour ressembler à celui qui le juge. Il devient panthéiste avec les uns, spiritualiste avec les autres, politique avec un troisième, et avec tous philosophe, car il n'y a pas de critique allemand qui n'applique la philosophie à la littérature.

Tout est bien ! Mais le poison a fait son œuvre. Voici que la réserve de l'auteur est atténuée par une tendresse inattendue pour ces doctrinaires. Il pense que le conflit de leurs opinions opposées est la cause de grands progrès, et que les travaux philosophiques de « premier ordre » qu'il suscite, en intéressant tous les esprits à cette grande question, finiront par la résoudre. Puis le penchant s'accuse. L'on vante « cette admirable érudition des Allemands et cette profondeur avec laquelle ils creusent les sujets qu'ils étudient. » Chateaubriand le constatait :

Nous nous enthousiasmons trop facilement pour les littérateurs étrangers, qui presque toujours payent nos éloges en injures.

Eh ! qui résisterait ? Puisqu'on nous invite enfin, réserves faites contre certaines exagérations de l'esprit allemand, à rendre pleine justice aux écrivains d'outre-Rhin qui nous ont mieux fait comprendre Shakespeare que tous les commentateurs anglais.

Qui nous ont mieux fait comprendre ! Mes yeux ne sont pas éblouis. J'ai bien lu, mais je n'ai lu qu'un aveu d'infériorité personnelle dans l'hommage en l'honneur d'une secourable pédagogie.

Le blâme corrige l'éloge, dira-t-on. Les félicitations, par réciproque, n'effacent-elles pas la modeste sévérité ? Tout de même, dans ce jugement où l'on cherche l'équilibre, quelque poids lourd ne risque-t-il pas de le fausser ? Mérite-t-il d'être appelé un « esprit puissant et profond », ce Gervinus dont les opinions se déformèrent grossièrement, conduites par l'orgueil de sa race? Il soutenait que la littérature de son pays avait seule accompli son destin civilisateur. L'Allemagne serait pour le monde moderne ce que la Grèce a été pour le monde hellénique inauguré par le génie d'Homère et consacré par les victoires d'Alexandre. Depuis, les peuples étaient privés de poésie. Gœthe a recueilli l'héritage des artistes et des philosophes qu'éternisèrent le nom de Périclès. Il accomplit, dans l'ordre de la beauté l'œuvre que fit Luther pour l'affranchissement de la conscience religieuse.

C'est pourtant les auteurs de langue anglaise — deux ou trois Français à la suite — qui ont dépassé, par rapport à Shakespeare, le niveau de la sottise relativement tolérable.

II

En vérité, la critique de langue anglaise s'est livrée à tous les excès. L'imagination la plus vagabonde, jointe à la subtilité prestigieuse, à l'érudition dévoyée et à une inlassable patience — pensez à la patience d'un Donnelly ! — a parcouru la plus extravagante carrière. Au terme de sa course elle avait égaré Shakespeare. Pour un homme de génie

perdu, elle en a trouvé facilement plusieurs. Puis, aux hypothèses succédèrent les hypothèses. La « question shakespearienne » n'a plus été mystère de philosophie, mais de personnalité. La « chaire de Shakespeare », que réclamait le zèle de Victor Hugo, à l'exemple d'une « chaire de Dante », ne suffirait plus à l'exercice des rivalités.

Les partisans de la thèse qui découronne le poète de Stratford ont une tendance — du moins, je le soupçonne — à vieillir les origines, modernes, de la légende antishakespearienne. Après avoir signalé de très vagues indices sur lesquels ils consentent à ne pas insister, ils notent avec satisfaction que Ch. de Rémusat déjà fait allusion à « l'étrange idée d'attribuer à Bacon les tragédies de Shakespeare ». Il est vrai qu'en 1857 ce vulgarisateur condamna cette bizarre suggestion (1). Son verdict est contemporain de la mirifique découverte. Depuis deux ans, en effet, miss Delia Bacon avait étonné la République lettrée par ses révélations. L'Amérique publiait pour les justifier sa *Philosophy of the plays of Shakespeare unfolded*, éditée par l'entremise de Hawthorne. Il y a désormais, pour un petit monde, une « philosophie » identique chez Bacon et dans les pièces parvenues sous le nom de Shakespeare. Le grand Will n'est plus que le « groom de Leicester, un histrion », ayant écrit sous la dictée de plusieurs : Lord Bacon, Walter Raleigh, Edm. Spenser. Le mythe évoluant, la gloire de Bacon dévora celle des partenaires ; elle résiste encore à l'ambition chimérique de plusieurs compétiteurs.

La philosophie des compositions shakespeariennes, qui serait la doctrine occulte de Lord Verulam, une fois révélée, devait — elle aussi ! — régénérer le monde.

N'aurait-elle pas été dévoilée par les initiés? Le monde se régénère tant bien que mal, s'inquiétant peu de si grande vertu. Mais cette doctrine a été, assure-t-on, mystérieuse-

(1) En 1857 et non 1838, comme le fait dire une probable erreur typographique à l'auteur d'*Une Controverse littéraire : Shakespeare et Bacon*. Dans cet article L. de Raynal présente une thèse qui s'efforce de concilier les adversaires.

ment transmise par une société d'adeptes secrets. La chimère de l'infortunée Miss Delia a fructifié. Elle n'en soupçonnait pas l'inépuisable épanouissement. Comme tous les précurseurs, elle s'épouvanterait des audaces discipulaires. Car la fantaisie — est-ce assez dire? — l'excentricité n'a plus connu de bornes. Je n'oserai point, par une sorte de pudeur pour l'intelligence en déroute, écrire l'histoire des incartades auxquelles l'œuvre de Shakespeare a servi de prétexte.

Voici, pour juger, un exemple des témérités que l'érudition et le bon sens réprouvent.

L'on s'est enhardi jusqu'à demander : « D'où vient donc qu'il s'est formé toute une école pour transporter sur la tête de Bacon les lauriers qui avaient coiffé jusqu'ici celle du dramaturge? Je n'en vois pas d'autre raison qu'une raison de secte. » Au fond, les chercheurs d'énigmes brodent sur un même thème. Examinons sur quelle donnée leur conviction s'est établie.

En 1645, déclare-t-on, paraissait un livre : *Les grandes assises tenues sur le Parnasse par Apollon et ses assesseurs*. Tandis qu'Apollon préside les « grandes assises », Bacon est « chancelier du Parnasse ». Parmi les assesseurs : Shakespeare. Cela suffit, on échafaude un système. Cette académie ne serait qu'une association secrète, dont la « branche solaire est plus connue sous le nom de Grand Orient ». On élève là, en vérité, le fabuleux sur les ruines de l'histoire et de la science. Il n'en coûte plus d'accréditer que Shakespeare a eu pour collaborateurs: Bacon et Jacques Ier. Je renonce à transcrire les interprétations échevelées d'un Grasset d'Orcet. Cet archéologue, quelquefois mieux inspiré mais toujours bizarre, ne redoutait pas l'absurde. D'autres l'ont dépassé.

Un exégète de la légende shakespearienne, qui affirme son impartialité et que les arguments baconiens ont visiblement séduit, exprime un peu de mauvaise humeur à l'égard des fidèles de Will lorsque ceux-ci rappellent la démence de la

pauvre miss Delia, « oubliant, dit-il, que d'autres écrivains, en parfaite santé intellectuelle, avaient, même avant elle, contesté l'autorité de Shakespeare, et que bien d'autres aussi ont, après elle, soutenu la cause de Bacon ». Quel intérêt n'aurait pas été le nôtre de connaître avec plus de détails les prédécesseurs de la pauvre folle! L'histoire littéraire les réclamait. Quoi qu'il en soit, l'impartial Jésuite — le P. Boubée — oublie à son tour que l'imagination a commis tant d'excès, que sa renommée est compromise. La folle du logis! Du reste l'équilibre des tempéraments n'ôte à personne le droit de s'amuser ni celui de conter.

Ebloui par les révélations d'outre-Atlantique et d'outre-Manche dont il s'est fait l'écho amplificateur, d'Orcet a renseigné insuffisamment.

En 1645 paraissait, en effet, l'ouvrage : *The great assizes held by Apollo and his assessors at Parnassus*. Le nom de l'auteur, qu'il ne cite pas : George Withers. Lord Verulam y est sans doute désigné comme le chancelier du Parnasse et Shakespeare se tient comme assesseur dans un modeste rang (le 26e après Bacon et non le 25e). Or, que prétend-on? Que Bacon est le chef d'une société secrète, décrite dans sa *Nova Atlantis*, le fondateur de la Franc-Maçonnerie! On soutient qu'il existe une intime relation entre Bacon et la Rose-Croix. On affirme que les pièces de Shakespeare contiennent — pour les initiés assurément — la preuve de leurs origines rosi-cruciennes ou maçonniques et proviennent des sources hermétiques et des mystères de l'Antiquité. C'est fou! Tel sera le cri spontané. Toute une école partage néanmoins ces billevesées. Est-ce un bien, est-ce un mal de ne point justifier son mépris de ces thèses incohérentes? On décidera en voyant l'accueil réservé à la « question shakespearienne » par des gens qui, élevés dans le respect que l'on doit au génie, inclinent par surprise aux profanations.

L'auteur de *Bacon, Shakespeare and the Rosicrucians*, Whigston, est heureux de sa découverte, attribuant au théâ-

tre shakespearien une donnée rosicrucienne. « Elle est si importante, dit-il, qu'il est impossible de la sous-estimer. » Qu'il soit permis seulement d'abréger! Car la littérature spéciale à la « question shakespearienne » abonde en merveilles. Elle donnerait à penser que l'érudition est une science féerique.

On fait grand état d'une analogie qu'il y aurait entre les *Great Assizes* et le livre du satirique Trojano Boccalini, intitulé *Ragguagli di Parnasso*, que reproduit l'opuscule publié comme manifeste Rosicrucien : *Die Reformation der ganzen weiten Welt*. C'est encore Apollon — ici et là — qui préside à l'universelle Réforme.

Hâtons-nous de voir la liste — sinon entière — assez complète pour connaître l'exacte physionomie de l'Aréopage qui se proposait le salut du monde. Lord Verulam en est donc le « Chancelier », Ph. Sidney le « haut Gouverneur », Guillaume Budé le « Trésorier », Jean Pic de la Mirandole le « grand Chambellan ». Au nombre des assesseurs de marque : J.-C. Scaliger, Erasme, Juste Lipse, Barclay, J. Bodin, Turnèbe, Is. Casaubon, J. Selden. G. Wilkers, W. Davenant, M. Drayton, Fletcher, Haywood, W. Shakespeare, Massinger. Différentes fonctions sont encore attribuées à Ben-Jonson, Edm. Spenser, etc.

Vous semble-t-il que cette artistique et docte assemblée, réunie par le caprice d'un écrivain, ait figure de société secrète, de Franc-Maçonnerie? Si vous en avez le penchant, naïvement séduit — il faut tout prévoir — par une artificieuse érudition, à moins que ce ne soit par tendance naturelle de contrôler ce que l'on affirme, lisez les ouvrages de ces austères humanistes, de ces graves légistes et philosophes — si vous avez l'héroïsme de les lire — et de ces poètes amoureux de leur art. Il est risible de soutenir que ces dramaturges, en nombre, sont les gardiens de secrets grâce auxquels se gouvernerait la politique universelle. Ont-ils jamais imaginé seulement un aussi vaste projet : la rénovation du monde! Et, groupés en conjurés, ils auraient

dirigé un mouvement antipapal, base de l'action rosicrucienne ! Voilà pourtant où les monomanes du mythe shakespearien ont abouti : les Wigston, les Donnelly, les Mrs Pott, les d'Orcet, auxquels on peut joindre les Cooper-Oakley, admirant à tour de rôle l'amplitude de leurs connaissances et la finesse de leur génie.

Ignatius Donnelly, le patient cryptographe — oh ! l'admirable patience, — est convaincu, avec toute la bande baconienne, que les Rose-Croix sont les actuels gardiens du « chiffre de Shakespeare ». Souhaitons un mot de révélation, un seul. L'on ne désire pas que le rideau se déchire tout entier, mais qu'une frange du voile se soulève.

J'ai lu avec une scrupuleuse attention le Ve livre du *Cipher in the Plays and on the tombstone*. J'ai relu particulièrement avec zèle le chapitre XXX : *Is Rosicrucian still alive ?* Vain désir de savoir ! Des gens bien placés pour répondre — ils l'avaient fait croire — à la question qu'ils posent, partagent en somme l'ignorance commune. Le livre fermé, comme il arrive chaque fois pour ce genre de lectures, on éprouve je ne sais quel plaisir de n'avoir pas été dupe. Lord Verulam se demandait : « ... quomodo imaginatio intendi et fortificari possit ? » (*De Augment. Sc.*, P. IV, c. III.). Il était incapable de prévoir que l'idolâtrie dont il est l'objet engendrerait une série d'ouvrages si capables de remplir son souhait. Quelle exubérance d'imagination, mais en retour quelle puérilité ! Mrs Pott, assure Donnelly — et la référence est exacte, — est absolument sûre que l'association rosicrucienne existe encore. Attendons, sans trop d'espoir, qu'elle produise ses titres authentiques et qu'elle révèle enfin le mystère de Shakespeare. Ce jour de grande lumière, quelle indulgence n'aurons-nous pas d'avoir entendu Mrs Pott prétendre que François Bacon est le fils de la reine Elizabeth et de Robert Dudley, comte de Leicester (*Francis Bacon and his secret societies*, préf. p. 4.) ! Nous supporterons même les vivacités d'Ignatius Donnelly à l'égard des admirateurs du Shakespeare tel que

la gloire sans légende l'a présenté à la postérité. Car Donnelly maîtrise à peine sa colère devant les rebelles aux théories baconiennes. Il cite, d'après O'Connor, quelques noms pour donner un peu de lustre à ses hypothèses, et séduire, s'il est possible, un prosélyte par l'attrait de suivre les maîtres du goût et de la critique, ou seulement les auteurs, sans préjuger de leur talent, qui ne sont pas suspects quant à la santé de l'esprit. C'est ainsi que le cryptographe américain s'empare de Kuno Fischer, sous prétexte que ce philosophe a établi un parallèle entre Shakespeare et Bacon. A ce compte, pourquoi ne pas enrôler Gervinus, Taine et plusieurs dans sa phalange ? Kuno Fischer, il est vrai, compare Bacon et Shakespeare, mais pour déprécier leur sens intuitif relativement au génie grec. Gervinus donne la main au professeur d'Iéna, quel rapport existe-t-il entre ces jugements et la hâblerie des anti-shakespeariens ? Du commencement à la fin, ces derniers s'enivrent de fiction.

Or — comble de surprise ! — les adeptes d'une relation entre la société rosicrucienne et les œuvres de Shakespeare attribuent au poème de *Vénus et Adonis* une place fondamentale dans leur système.

Avant d'exposer leur point de vue à ce sujet et de présenter un commentaire moins excentrique de ce poème, il semble nécessaire de ruiner une objection. J'entends murmurer : Et le parallèle de ce roman, la *Nova Atlantis*, avec le *Voyage to the Land of the Rosicrucians*, de Heydon ?

La *Nova Atlantis* est postérieure à la *Reipublicæ christianopolitanæ descriptio*, de Jean Valentin Andreæ. Or, d'une part, c'est un problème insoluble de connaître la qualité des intentions rosicruciennes du pasteur de Souabe, et, d'autre part, rien ne permet de supposer que Bacon ait seulement connu l'œuvre d'Andreæ. Les deux rêveries — aux multiples différences d'ailleurs, — la *Nova Atlantis* et la *Christianopolis*, contiennent la description de réunions savantes. De ce fait, Andreæ ravissait à Bacon l'initiative — dont ses admirateurs lui font un hommage illégitime —

des académies de sciences et de belles-lettres. Withers, dans ses *Assizes*, insiste. Mais, chez cet auteur, il s'agit d'un « Parnasse » que préside Apollon et non d'un « collège de Salomon », comme chez Lord Verulam. Relativement à la comparaison elle-même, entre la *Nova Atlantis* et l'œuvre de Heydon, qu'on étale avec un air vainqueur, il suffira de citer quelques mots de Donnelly. Toute construction artificielle s'effondrera sous le poids d'un aveu.

C'est un fait curieux, dit-il, que l'ouvrage de Bacon, la *Nova Atlantis*, ait été adopté, mot pour mot, par les Rose-Croix, et qu'ils l'aient mis au nombre de leurs documents, sans savoir qu'il provenait de Sir Francis. Qu'il s'agisse seulement d'un larcin littéraire ou qu'il ait été réellement écrit, en premier lieu, à l'usage de la mystérieuse société, il est difficile de le savoir.

L'on n'est pas plus candide !

Quant à Shakespeare, ses descriptions d'Utopie rappellent l'influence de Montaigne. Celle de la *Tempête* en est même une traduction. Puis, la « rénovation » du monde ne semble pas l'avoir beaucoup tracassé. Les chimères de la société parfaite lui ont inspiré quelques belles scènes d'humour.

L'accent moqueur n'en a point faibli. Relisons *Henry VI*, 2e p., sc. XII.

John Cade. Désormais en Angleterre sept pains d'un sou se vendront deux sous ; le pot de trois chopines contiendra dix chopines ; et ce sera félonie de boire de la petite bière ; tout le royaume sera en commun, et mon palefroi paîtra dans Cheapside... Et quand je serai roi (car je serai roi)...

Tous. Dieu garde Votre Majesté !

Cade. Merci, bon peuple !... Il n'y aura plus d'argent ; tous mangeront et boiront à mon compte, et je veux que tous soient habillés de la même livrée, en sorte que tous s'accordent comme des frères et m'honorent comme leur Seigneur.

Dick. Commençons par tuer les gens de loi.

Cade. Oui. C'est bien mon intention. N'est-ce pas chose lamentable que de la peau d'un innocent agneau on fasse un parchemin, et que ce parchemin, couvert d'un griffonnage, suffise à ruiner un homme ? On dit que l'abeille pique ; mais, moi, je dis

que c'est la cire de l'abeille ; car je n'ai jamais apposé un sceau qu'une fois, et depuis lors je n'ai jamais été mon maître. — Eh bien ! qui vient à nous ?

Smith. Le Clerc de Chatham ! Il sait lire, écrire et compter.

Cade. O monstruosité !

Etc.....

L'Esprit rosicrucien de cette scène, où l'utopie est tournée en dérision, m'échappe. On se rappelle évidemment le but que se proposait Bacon dans sa *Nova Atlantis.*

Le but de notre Institut, déclare-t-il, est la découverte des causes et la connaissance de la nature intime des forces primordiales et des principes des choses, en vue d'étendre les limites de l'empire de l'homme sur la nature entière et d'exécuter tout ce qui lui est possible.

Sur quel document établirait-on que le grand Will nourrissait d'aussi ambitieuses préoccupations ?

Revenons à *Vénus et Adonis.* Jugez de son importance pour les créateurs de la légende shakespearienne. Ce poème serait la clef symbolique, le mythe fondamental autour duquel gravitent les principes de la société rosicrucienne, son emblème, « the key figure,or myth centre round which the society of the Rosy Cross and their emblem revolve ». Voici l'interprétation que l'on en donne.

Vénus et Adonis représentent l'antagonisme de l'Amour et de la Discorde. Harmonie ou Hermione en est le fruit, c'est-à-dire le monde organisé, ou le résultat de ce dualisme universellement observable dans la nature sous les noms de Chaud et Froid, de Répulsion et Attraction. Ce dualisme gouverne le monde et maintient le système solaire. Car l'Amour, n'est-ce pas l'attraction (ou ce que l'on appelle gravitation), tandis que la chaleur ou le feu engendrent la séparation, la répulsion, — en d'autres termes la guerre ou la haine ? C'est le conflit ordinaire ou l'antagonisme de ces deux principes, alternant avec l'Eté ou l'Hiver, qui constitue l'année. La mort d'Adonis, le *plaisir de l'année passagère* ou l'été, serait, ainsi que les défenses du sanglier,

de purs symboles, signifiant la mort de l'Eté causée par l'Hiver. L'exégèse rosicrucienne estime que le poète a eu la conscience d'exprimer cette idée. Car il identifie le soleil avec Adonis et de même ce dieu avec l'Eté et la Rose.

La preuve, demandez-vous ?

Que Shakespeare a identifié Adonis avec le soleil, la comparaison par laquelle débute le poème en témoignerait. Elle est solaire.

A peine le soleil à la face empourprée avait-il reçu le dernier adieu de l'aurore en fleurs, qu'Adonis aux joues roses courut aux halliers.

Whigston, qui, par de si frêles arguments, a la puérilité de vouloir convaincre, poursuit :

Il est absurde de prendre le poème littéralement... L'auteur (Shakespeare) connaît bien le mythe d'Adonis. La chose est facile à prouver. La nature métaphysique ou seulement le caractère parabolique de son ouvrage se révèle par ces vers :

« A ce moment, l'enfant qui était étendu mort auprès d'elle s'évanouit à sa vue comme une vapeur, et dans son sang répandu à terre éclôt une fleur pourpre tachée de blanc, imitant bien ses joues pâles et le sang qui ressortait en rondes gouttes sur leur blancheur. »

C'est ainsi que la « grande figure rosicrucienne » — il s'agit d'Adonis ! — est changée en fleur qui se trouve être la rose, la fleur de Vénus, qui lui est consacrée et qu'elle place dans son sein. Sur ces entrefaites, l'exégète croit nécessaire de citer trois strophes que je citerai à mon tour, pour leur beauté, et pour donner au lecteur un nouvel exemple des preuves apportées en faveur d'une interprétation qui sollicite trop de crédulité.

Vénus penche la tête pour sentir la fleur fraîche éclose, et la compare à l'haleine d'Adonis ; elle dit qu'elle gardera cette fleur dans son sein, puisque Adonis lui-même lui a été enlevé par la mort ; elle cueille la tige, et par la cassure jaillit une sève verdâtre qu'elle compare à des larmes.

« C'était là, s'écrie-t-elle, l'habitude de ton père, pauvre fleur,

suave rejeton d'un être plus suave encore ; ses yeux se mouillaient à la moindre contrariété, croître pour lui seul était son désir comme c'est le tien ; mais, sache-le, autant vaut te flétrir dans mon sein que dans son sang.

« Ici était la couche de ton père, ici dans mon sein ; tu lui succèdes, et c'est ton droit. Va ! repose-toi au fond de ce berceau ; mon cœur palpitant t'y bercera nuit et jour. Il ne se passera pas une minute que je ne baise la fleur de mon bien-aimé. »

Cependant, si le sceptique a résisté jusqu'à présent à la persuasion du commentateur rosicrucien de *Vénus et Adonis*, il n'y a plus lieu d'espérer sa conversion. L'étude directe du poème — si je me permets sans ridicule cette expression — est terminée. Dans ce chapitre intitulé *Vénus et Adonis*, qui prétend révéler le sens secret d'un ouvrage symbolique qui n'est rien moins que la clef de la théosophie shakespearienne, il ne sera plus question du poème. On parlera de tout. Ce sera un vrai délire de considérations ayant trait à l'alchimie, à la mythographie, à la symbolique. L'antiquité et les temps modernes sont invoqués : Pline, la Bible, Bacon, Dante, le Vichnou Pourana, Philippe Sidney, Chester, les mystères d'Eleusis, Ben-Jonson. Nous assistons à une débandade de citations. C'est un véritable bazar d'érudition.

Enfin, dans le but de montrer l'unité de pensée qui anime les œuvres shakespeariennes, l'on se réfère aux sonnets. Il faut donner un aperçu du trouble inouï qui agite la raison de prétendus commentateurs.

On cite le LIV[e] sonnet :

Oh ! comme la beauté semble plus belle lorsqu'elle est embaumée par la vérité ! La rose paraît charmante. . . . . .

. . . .

..... Il n'en est plus ainsi de la rose suave. Car de ses feuilles mortes est faite la plus suave odeur. De même, quand votre belle et aimable jeunesse sera fanée, mon vers en distillera l'essence.

L'exégète reprend : « Nous voyons ici que cette rose est « une belle et aimable jeunesse », Adonis, qui est en même

temps la vérité. Car il est le Logos du soleil, crucifié dans les cieux à l'équinoxe du printemps... ! »

Inutile de suivre plus longtemps nos interprètes où la fantaisie les entraîne. C'est déconcertant. On doit lire cette littérature spéciale au mythe shakespearien pour savoir jusqu'où peut aller l'absurdité. L'absurdité même du commentaire que je viens de résumer — en ses parties les plus saines ! — est la garantie que telle ne fut point la pensée de l'auteur de *Vénus et Adonis*...

III

Quelle fut sa pensée ?

Vouons à l'oubli l'interprétation précédemment exposée !

Même si l'indulgence en dégageait l'érudition parasitaire et qu'elle n'examinât que sa donnée générale où l'idée astronomique se mélange à celle de l'harmonie universelle, elle n'en serait pas moins inadmissible. Le texte de Shakespeare, en effet, n'a pu être suivi comme une lumière directrice. On s'est borné à rappeler, à propos d'un poème au sujet mythologique, sans pouvoir l'adapter, une théorie classique des écoles ésotériques, empruntée à Dupuis, qui l'avait prise à Macrobe, qui en avait hérité d'ailleurs.

Comment peut-on soutenir que, dans la fabulation shakespearienne, Adonis symbolise le soleil ? S'il en était ainsi Adonis pourrait-il s'écrier (str. XXXI) : « Le soleil me brûle la face » ? Et Vénus pourrait-elle ajouter (str. XXXIII) : « Je suis entre le soleil et toi » ?

L'origine de ces commentaires bizarres où le faux s'unit au merveilleux n'est pas due au génie mystificateur des admirateurs de miss Delia Bacon. Ils ont seulement utilisé une méthode que Rossetti inaugura, avec plus d'opportunité dans une certaine mesure, pour Dante, et qu'il eut le tort d'appliquer indistinctement à tous les poètes d'amour. Un tel procédé, qui tourne à l'idée fixe, révèle un manque de discernement ou je ne sais trop quel parti pris dont les excès portent préjudice aux éléments de vérité contenus

dans la doctrine que l'on soutient. Un système ne convient pas indifféremment aux œuvres de n'importe quel artiste ou poète, pourvu que les tendances de son art, même superficielles, permettent de le joindre à la tradition d'une école. Rattacher à un groupe inspiré par un idéal uniforme — et cela à travers les âges et les nations — les poètes qui ont chanté l'amour, sans analyser les caractères qui distinguent leurs chants, c'est risquer de voir sa thèse tomber dans le discrédit. C'est précisément ce qui est arrivé. Les ouvrages où les auteurs se sont spécialisés dans la révélation des sens obscurs n'ont pas obtenu grande faveur. Il y avait cependant un choix à établir. Il y avait une mise au point à faire. Les attitudes, comme en d'autres domaines, ont été extrêmes. L'incontestable valeur d'un Rossetti méritait mieux que le dédain. Une critique équitable aurait ainsi évité que ses travaux fussent utilisés seulement par les fantaisistes qui ajoutèrent, nous l'avons vu, le fruit de leur imagination déréglée.

Delécluze, plus avisé, s'est efforcé de rendre le système de Rossetti plus supportable. Sans succès! Il a d'autre part consacré un ouvrage à la poésie amoureuse. Les poèmes de Shakespeare rentraient dans son cadre. Tout se borne, il est vrai, aux citations de quelques sonnets. Ajouter à l'intérêt anthologique de son travail entraîne le suffrage ; méconnaître les exigences d'un traité didactique abandonne le lecteur, privé de toute exégèse, insatisfait.

Essayons de combler une lacune. Tâchons au moins de comprendre le poème de *Vénus et Adonis*, l'esprit dans lequel il a été conçu.

L'impression de « paganisme » qu'il a produite est, je crois, assez générale. Taine écrit — bellement du reste — qu'il est « l'extase sensuelle d'un Corrège insatiable et enflammé ». P. Stapfer parle de « l'hymne joyeux en l'honneur des sens ». Guizot ne trahit pas sa réputation d'austérité :

Dans *Vénus et Adonis*, écrit-il, absolument dominé par la puissance voluptueuse de son sujet, le poète semble en avoir

ignoré les richesses mythologiques ; Vénus, dépouillée du prestige de la divinité, n'est plus qu'une belle courtisane sollicitant, sans succès, par les prières, les larmes et les artifices de l'amour, les désirs paresseux d'un froid et dédaigneux adolescent.

Il ajoute : « Après avoir, dans *Adonis*, employé les couleurs les plus lascives à la peinture d'un désir sans effet... » A. Filon exagère encore : ce poème est à ses yeux « le rut mythologique dans son impudeur ardente et naïve ».

Ce jugement, car en somme c'est le même, correspond-il à la réalité? Je ne suis pas éloigné de supposer que ces critiques ont lu trop rapidement le poème, à moins qu'ils n'aient montré de la complaisance que pour ses descriptions amoureuses sans prendre souci de la donnée intégrale de l'ouvrage. Leur erreur est, je me hâte de l'affirmer, complète.

Afin de juger *Vénus et Adonis* conformément à son inspiration, il me paraît indispensable, en premier lieu, de se souvenir quelle fut l'époque où l'auteur le composa. C'est une fleur de la Renaissance. Mais, sous prétexte de morale, n'allons pas, comme Taine, édifier un diptyque où le Christianisme s'oppose à l'Antiquité, la Réforme à la Renaissance. C'est là un artifice de puritain par lequel, en blessant la vérité historique, on s'évertue à dénigrer l'Eglise de Rome, à opposer le Germanisme, symbole des vertus, à la Latinité, synthèse des corruptions. Tout cela est factice. Et je risquerai un jugement : on se livre à la polémique pour des visées contemporaines avec des arguments peu dignes d'un historien. Au temps de Shakespeare, les critiques effarouchés ont déjà rempli l'univers d'une intempestive clameur. Nous inviterons l'un d'eux à discourir plus longtemps que l'auteur de l'*Histoire de la Littérature anglaise* ne le lui a permis. Et l'on s'esclaffera, égayé des pudeurs manifestées par de lugubres censeurs.

Sous Henry VIII se produisit un nouveau mouvement poétique. Thomas Wyatt et le comte de Surrey, surnommé le Pétrarque anglais, en étaient les meilleurs représentants.

Ayant voyagé en Italie, écrit en 1592 Puttenham à leur sujet, ils s'étaient initiés au mètre harmonieux et au style majestueux de la poésie italienne. Elèves nouvellement sortis des écoles de Dante, de l'Arioste et de Pétrarque, ils polirent les formes familières et rudes de notre poésie vulgaire.

A l'influence italienne qui ne cessa de croître s'ajouta l'influence française. Maints chefs-d'œuvre de l'antiquité classique ne sont connus de l'Angleterre que par l'intermédiaire de la France. Les traductions sont faites d'après les versions françaises. Siècle contradictoire où l'Humanisme et la bestialité s'égalisent ! La noblesse cultive les lettres et la cour est une académie. Les femmes rivalisent avec les savants. Mais à la fin du règne d'Henry VIII, le schisme bannissait la vieille gaieté anglaise ; les chants austères remplacent les « sonnets d'amour ». Proscrire la littérature italienne et française, tel est le cri de guerre poussé par le précepteur d'Elizabeth, Roger Asham, type le plus remarquable de ces gens qui célèbrent à tout propos les funérailles de la vertu.

La lecture de ses lamentations est comique. Les traductions qui s'étalent dans toutes les boutiques de Londres l'épouvantent. La morale est perdue ! Les ouvrages profanes corrompent la pureté des mœurs. Car ils engendrent plus de papistes que les graves traités de Louvain. Les catholiques, lorsqu'ils s'aperçoivent que leurs livres de controverse sont impuissants à faire dévier de la « doctrine du salut », traduisent des « imaginations damnables ». Damnables étaient les romans de chevalerie, comme la mort d'Arthur. Ils étaient moins perfides que les Italiens ! Ce n'est plus le vice vulgaire et banal, c'est quelque chose de raffiné, d'ingénieux qui séduit les jeunes cerveaux et renouvelle le fonds usé du vieux libertinage.

Quelque chose enfin qui ne serait jamais entré dans l'esprit simple et droit de nos Anglais. Laissez ces écrits se répandre, peu à peu ils amèneront à mettre de côté l'honnêteté, puis la vraie religion, Dieu lui-même, car voilà surtout ce qu'on apprend en

Italie et dans les livres qui viennent de là-bas. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on a imprimé, depuis quelques mois, un plus grand nombre de ces ouvrages qu'il n'en paraissait auparavant en une longue suite d'années. Sous prétexte que les Anglais travestis en étrangers ne peuvent faire du mal qu'en certains lieux et auprès de certaines personnes, on traduit ces livres en anglais pour répandre la contagion dans toutes les classes, grandes et petites, chez les jeunes et les vieux, partout. Nos Anglais italianisés font plus d'état des *Triomphes* de Pétrarque que de la *Genèse* de Moïse. Ils estiment plus les *Offices* de Cicéron que les *Epîtres* de Saint-Paul, et les Contes de Boccace que les histoires de la Bible.

Le noir de ce tableau, célèbre selon ses mérites, est sans transparence. Célèbre ? Assurément, quoique peu d'auteurs l'aient exposé dans la grandeur de ses marges. Taine, comme tant d'autres, l'a réduit aux dimensions de la miniature.

Ce brave Asham était à ce point angoissé pour le salut de ses compatriotes que son esprit en conçut une étrange inquiétude. Les causes de damnation se multipliaient à ses yeux : venir sur le continent, par exemple. Le puritain redoutait que les innocents voyageurs ne se débauchassent, c'est-à-dire, d'après ses expressions, ne revinssent papistes. Dans son *Histoire de la Littérature anglaise*, A. Filon estime qu'on a plaisir à reposer un instant les yeux sur la paisible et vénérable figure de Roger Asham. Du plaisir ? N'est-ce pas trop peu dire ? on éprouve de la joie, une folle joie !

La fanatisme bravait tous les ridicules. Un gentilhomme énumérait plus tard les « raisons pour détourner son petit-fils (sir Arthur Capel) de voyager dans les pays d'outre-Mer ». La troisième raison est caractéristique :

Il est à craindre que, par le moyen de mauvais prêtres et des jésuites qu'il rencontrera dans les pays étrangers, il ne soit séduit à l'idolâtrie de la religion romaine...

Voilà donc au naturel les réformateurs du monde et non d'hypothétiques Rose-Croix assemblés sur un fantastique Parnasse !

Elizabeth échappa littérairement à l'emprise de son pédagogue. Avec le consentement de cette femme, presque aussi savante que Jane Grey, l'Italianisme se développa. La reine —vierge au nom du protocole —écrivait des sonnets. Les courtisans les trouvaient « mielleux ».

Or, de « miel et de lait » la plume qui a écrit *Vénus et Adonis!* disait-on. Et Jonson de reprendre : « mon gentil Shakespeare ! » « mon doux cygne de l'Avon ! » Et Th. Heywood, dans son *Hierarchiæ of Angels*, de qualifier son ami de « mielleux ». Puis Merès complète l'éloge:

... De même l'âme harmonieuse d'Ovide revit dans Shakespeare à la langue de miel ; j'en veux pour preuve *Vénus et Adonis*, *Lucrèce* et les *Sonnets*.

Ces accents de tendresse, ces laudations galantes, ces mots *sucrés*, la réputation de mœurs choisies que s'est acquise le poète, excitent l'attention. Et pourquoi ne pas se décider à tenir compte des témoignages contemporains pour connaître de Shakespeare autant qu'on en peut savoir? Leur caractère d'exquisité ne s'harmonise-t-il pas, en effet, notamment avec les *Sonnets*, avec les *Poèmes ?*

Il est bien de son temps, ce Shakespeare, de l'âge où Elizabeth, héritière des traditions mythologiques de son père, se costume en bergère, au premier de mai, Raleigh porte la houlette, Bacon complimente dévotieusement la reine, attifé peut-être en Mercure (1). Villemain a laissé de ce siècle une gracieuse et fidèle esquisse.

C'était une mythologie perpétuelle, écrit-il ; quand la reine visitait quelque grand de sa cour, elle était reçue et saluée par les Dieux Pénates, et Mercure la conduisait dans la chambre d'honneur. Toutes les métamorphoses d'Ovide figuraient dans les pâtisseries du dessert. A la promenade du soir, le lac du château était couvert de tritons et de néréides et les pages déguisés en nymphes. Lorsque la reine chassait dans le parc, au lever du

(1) On sait les formules adulatrices par lesquelles s'exprimaient les auteurs anglais de cette période. Bacon écrivait à Jacques Ier, après la mort d'Elizabeth, que cette princesse, heureuse en toutes choses, l'était particulièrement de l'avoir pour successeur !

jour, elle était rencontrée par Diane, qui la saluait comme le modèle de la pureté virginale. Faisait-elle son entrée solennelle dans la ville de Norwich, l'Amour, apparaissant au milieu de graves aldermen, venait lui présenter une flèche d'or, qui, sous l'influence de ses charmes puissants, ne pouvait manquer le cœur le plus endurci, présent, dit un chroniqueur, que Sa Majesté, qui touchait à la quarantaine, recevait avec un gracieux remerciement.

Shakespeare est de cet âge! *Gentle Shakespeare, mellifluous Shakespeare, sweet swan of Avon, Reincarnation d'Ovide*, ces termes caractérisent, en langage de l'époque où Pétrarque exerce l'empire, l'homme de génie dont le lyrisme avait également puisé aux sources de la délicieuse Italie *Adonis*, *Lucrèce*, les *Sonnets*. C'est du pétrarchisme raffiné, observe un critique judicieux, qui fait d'ailleurs une remarque importante.

Avant 1603, l'imitation de Pétrarque, de l'Arioste et de Spenser est évidente chez Shakespeare, note Philarète Chasles ; après 1603, cette copie de l'Italie coquette disparaît : plus de rimes croisées, plus de sonnets ou de concetti.

Les travaux qui prétendent offrir une vue synthétique de l'art shakespearien sont pourtant, à quelques mots près, réservés à l'activité dramaturgique de Shakespeare. On le mutile. Toute la partie de son art et de son histoire littéraire qu'on néglige ainsi ne mérite-t-elle pas l'analyse et l'admiration ? Nous ne sommes heureusement plus préoccupés de le faire assister à la victoire — qui serait sa victoire — de la bataille d'Hernani ; nous ne sommes plus enfantins que de l'imaginer constructeur de barricades révolutionnaires. Une critique soucieuse d'exactitude et de pleine information passerait moins légèrement sur la période où, rimeur d'amour, Shakespeare supporte avec charme le joug d'une tradition lyrique conventionnelle pour en être une des gloires. Reconnaissons la valeur des influences qu'il subit, encouragées par Essex, Southampton, W. Raleigh, et manifestées dans le livre par les « sonnettistes », au théâtre par Lily.

On sait quelle diversité de commentaires l'énigme des *Sonnets* a engendrée, quel genre de suppositions certains critiques n'ont pas craint d'émettre. Se rappeler opportunément la mode italianisante du siècle shakespearien aurait chassé les impurs soupçons, répandu quelques clartés platoniciennes sur des rythmes de beauté. Villemain s'exprime très finement à ce sujet :

C'était une imitation de Pétrarque, une élégance platonique empruntée à l'Italie, un langage convenu, auquel seulement Shakespeare a mêlé parfois des traits de sensibilité profonde et des retours mélancoliques sur lui-même.

Il reste surprenant que Stapfer, après avoir bien situé le grand Will dans l'atmosphère de la Renaissance, n'ait pas porté sur *Vénus et Adonis* un jugement plus conforme à son génie idéaliste. Mais il faut encore recourir aux études pénétrantes de Ph. Chasles, que des auteurs solennels auraient dû mettre à profit. Cet essayiste distingué a laissé sur la matière qui nous occupe une page décisive.

Le platonisme de Philelphe et des Médicis avait si bien effacé la trace des réalités vulgaires que l'allégorie n'était plus féminine ou masculine ; l'antagonisme même des sexes disparaissait de l'Idée. Il y a un sonnet de Shakespeare, le XXI°, où le poète parle d'une « muse », et la traite en « homme ».

That nurse,
Stirr'd by a pointed beauty to his verse.

Il décrit ailleurs les mérites charmants d'un jeune homme (youth), et il parle de lui comme d'une femme (created a woman). La réalité physique s'était évanouie. Si la réhabilitation totale de la chair semble aujourd'hui avoir anéanti l'*Idée*, — le moyen-âge néo-platonicien, jusqu'à l'absurdité, avait anéanti la matière et détruit la forme corporelle. D'une femme ou d'un homme, il faisait la pure *Idée*. C'étaient si bien la nécessité et la mode que les épîtres amicales de cette époque sont remplies d'expressions d'amour (love). L'estime pour l'honnête homme, le culte de la femme aimée, l'attache sérieuse envers un compagnon de choix, la passion sensuelle pour une beauté adorée se confondaient de la manière la plus baroque ; et il a fallu toute la vigueur de style,

toute la fermeté incisive de notre Michel Montaigne, pour que le souvenir qu'il a consacré à son cher La Béotie triomphât de ces habitudes de vague extase et nous parvînt pur, touchant, précis, enfin tel qu'il a été écrit, pensé et senti par son merveilleux auteur.

Et l'écrivain que je cite, pour donner plus de force encore à son opinion, aurait pu faire allusion à la curieuse expression androgynique du fameux sonnet — le XXe — qui a principalement servi de prétexte aux insinuations contre Shakespeare : « ... ô toi, maître-maîtresse de ma passion ! » Observons à propos que ce poème contient précisément la preuve, même un peu naturaliste — que les yeux s'ouvrent donc ! — de l'erreur où se sont fourvoyés les accusateurs du poète.

La théorie esthétique de l'Androgyne a quelquefois été l'objet de malentendus. Il n'y a pas de choses saintes qui n'aient fourni aux esprits pervers l'occasion d'une version profane. L'on ne saurait négliger que de méchantes hypothèses, semblables à celles dont les poèmes de Shakespeare ont été la cause, ont été faites au sujet des strophes que Michel-Ange, le pur platonicien, composa sur le bel adolescent Cecchino Bracci. Dehors les blasphémateurs ! Ce sont là des suppositions qui ne souillent que leurs inventeurs. Rappellerais-je encore, pour justifier la doctrine que Ph. Chasles a lumineusement expliquée, que précisément Michel-Ange, ce rimeur d'amour, effaçait, lui aussi, la notion des sexes, appelant Vittoria Colonna son « grand ami » ?

Il s'agit donc d'une inspiration et d'un langage spéciaux aux Italianisants. Shakespeare est un artiste de la Renaissance idéaliste. Cette Renaissance est Beauté et Amour. Un des principes suprêmes de sa conception esthétique, héritière d'une Grèce spiritualiste, est de révéler la *Force* et la *Grâce* dans le mystère de leur union. Cette représentation traduisait une des idées qui est à la base de la pensée grecque, et l'on peut ajouter — pour les connaisseurs — de la théosophie orientale, d'après laquelle l'harmonie univer-

selle est engendrée et conservée par l'action réciproque des principes mâle et femelle.

Transplanté dans des races et dans des climats différents, selon Taine, ce paganisme (de la Renaissance) reçoit de chaque race et de chaque climat des traits distincts et un caractère propre. Il devient anglais en Angleterre ; la Renaissance anglaise est la renaissance du génie saxon.

Qu'en Angleterre la Renaissance ait été anglaise, l'on ne peut qu'approuver la profonde constatation de l'auteur de l'*Histoire de la Littérature anglaise* (t. I, p. 266). En effet, la question de la culture intellectuelle a été beaucoup discutée relativement à Shakespeare. Il est inutile de revenir sur les preuves données en faveur du poète. Les détracteurs lui accorderont bien autant d'érudition qu'à Taylor — surnommé Water Poet, — ce batelier de la Tamise qui avait lu Du Bartas, Montaigne et Plutarque. Elle fut assurément supérieure. Mais, s'il faut reconnaître que son œuvre n'a pas échappé à l'influence italienne ni à l'influence française, l'on ne doit pas s'attendre, pour sa poésie amoureuse, à des interprétations aussi subtiles, à des conceptions aussi raffinées que celles des rimeurs de l'école italienne. Shakespeare ignore, l'Humanisme anglais ne connaît pas la richesse du symbolisme florentin. Vous voyez bien qu'en Angleterre la Renaissance fut anglaise ! Il fallait expliquer comment. La lumière latine avait projeté des rayons universels. Ils n'arrivèrent qu'affaiblis au pays d'Elizabeth. Rien de comparable aux interprétations de Ficin ou de Georges de Venise, aux commentaires Camaldules de Landino, rien de semblable aux exégèses de Pic de la Mirandole sur la Cantilène de Jérôme Benvieni ou aux analogies du Septénaire de Farra.

Les rimeurs d'amour en Italie forment un groupe ; il n'y a pas une conception monotone de doctrine chez tous. Il y a une différence entre un Fagli degli Uberti, un Pétrarque, un Laurent de Médicis. Mais il existe un fil *intellectuel* qui les unit. Chez Shakespeare, l'on remarque une note *pas-*

sionnelle plus intense, qui précisément l'éloigne des commentateurs mystiques de Florence. *De miel, de lait et de sucre*, j'entends bien ! Une « nature ardente » aussi dont le poète a consenti l'aveu. De là ces chaudes descriptions qui ont égaré le jugement des critiques pressés de conclure.

Que les commentateurs de la pensée shakespearienne aient donné à *Vénus et Adonis* une interprétation seulement charnelle ne laisse pas toutefois que d'étonner. Dans les *Sonnets* et dans *Vénus et Adonis* se trouvent certaines analogies doctrinales ; F.-V. Hugo a été assez perspicace de n'en pas omettre l'observation :

Nous sommes convaincus que le poème de *Vénus et Adonis* n'est que la répétition allégorique de l'idée si longuement développée dans les derniers sonnets, la nécessité du mariage.

Il y a peut-être mieux à dire encore. En approfondissant l'examen de ces poèmes, l'on remarque, en effet, qu'ils sont les échos de l'enseignement de Diotime.

Quel est l'objet de l'amour, selon l'étrangère de Mantinée ? « C'est l'amour de la génération et de la création dans le Beau. » Shakespeare aurait pu mettre cette définition en épigraphe de ses rimes d'amour. Succession de l'être, perpétuité du Beau, telles sont les idées qui obsèdent — c'est le mot — le poète. Qu'on relise les *Sonnets*, notamment depuis le CXXI[e] jusqu'au CXXXIII[e] (Ed. F.-V. Hugo), de purs sentiments d'artistes s'y trouvent exprimés, mais aussi — comment la chose échappe-t-elle à l'enquête des moralistes ? — la joie de la famille.

Assurément les sollicitations de Vénus auprès d'Adonis sont brûlantes, certaines paroles brutales, quelques descriptions d'un ardent naturalisme, en contraste, il est vrai, avec des formules d'une incomparable suavité. L'occasion ne s'offre-t-elle pas de se rappeler que les âges passés n'avaient point nos petites pudeurs à l'égard des mots ? En tout cas, à juger l'ensemble de *Vénus et Adonis*, il n'est pas nécessaire de forcer le sens pour en dégager le prin-

cipe de Diotime précité. Les invites de la déesse se résument dans ce cri :

... par la loi de la nature tu es tenu de procréer. Mais c'est au nom d'un zèle fervent pour la beauté qu'elle multiplie ses caressantes prières.

... la fraîche beauté est faite pour être possédée.
... la beauté engendre la beauté.

Vénus apostrophera la mort, Adonis une fois tué. Pourquoi ? Ce coup funeste a détruit de la beauté.

... Etouffer la beauté, éteindre le souffle de cet être dont la beauté prête à la rose son éclat...
Oh ! non ! il est impossible qu'en voyant sa beauté tu aies osé la frapper...

Et encore :

... Lui mort, la beauté périt avec lui ; et la beauté morte, le chaos revient.

Et toujours :

... L'idéale beauté a péri avec lui.

Vénus et Adonis contiendrait donc un thème *érotique* (au sens platonicien du mot et non au sens polisson) : l'offrande de la déesse pour la procréation ; un thème *esthétique*: la transmission de la beauté. Un thème *moral* va s'ajouter aux deux premiers. Car Adonis refuse l'amour :

... Je ne connais pas l'amour et ne veux pas le connaître.

Dans le langage de la divine amoureuse, le chasseur Adonis, en sectateur de Diane, n'a entendu que celui de la « Vénus terrestre ». Il y a là comme un souvenir des farouches sentiments orphiques pour la femme. Adonis traite avec sévérité l'amour d'ici-bas et le qualifie de luxure. En exagérant même la rigueur jusqu'à l'outrage, le misogyne bafoue les supplications vénusiennes par ce dernier trait :

... Avec qui Vénus passe-t-elle la nuit ?

Pour quel motif serait exclusivement un hymne sensuel un poème où, opposée à l'amour, la luxure est réprouvée ? Cela m'échappe. Voyez notamment les deux strophes

CXXXIVe et CXXVe. Si l'on admettait que ce fût pour la voluptueuse élocution de Vénus, n'est-il pas injuste de négliger les causes de son vœu brûlant? Licencieux, le poème qui décrit une lutte où la chasteté reste insensible à la séduction ?

... Il est mort sans avoir accordé à ma jeunesse les bénédictions de la sienne.

Adonis ne s'est-il pas montré trop hautain à l'égard de la déesse qui prophétise la malédiction de l'amour, causée par le refus méprisant? C'est là que Shakespeare introduit, à mon sens, le thème moral. La beauté enfuie de la terre, c'est-à-dire Adonis mort, l'amour sera désormais accompagné par la douleur. Le poète rentre alors dans le réalisme et fait le tableau de la vie ordinaire. Vénus a laissé le monde à son infortune, à ses amours sans beauté.

Estimez pessimiste la conclusion du poème, j'y consens. Mais qu'il soit un chant libertin, non! Je persiste à croire qu'à l'exemple de F.-V. Hugo, l'on peut comprendre ces strophes comme une exhortation au mariage, et que, d'autre part, elles présentent — sans que le poète en ait eu conscience — une allégorie de la doctrine de l'amour ayant pour objet la création dans le Beau.

Les puritains, en faveur de leur sentiment, osent-ils objecter qu'au temps de Shakespeare les courtisanes avaient élu *Vénus et Adonis* pour livre préféré ? Que soient pris en pitié les puritains ! Ils se sont plu, comme les courtisanes, aux détails passionnels de la fable; son thème général leur a échappé. A l'époque de Racine, Laïs et Phryné devaient écouter les fureurs de Phèdre et ne pas entendre la chaste éloquence d'Hippolyte.

Ce n'est pas sans étonnement que l'on trouve P. Stapfer au nombre des critiques qui se sont mépris.

Ecartant le froid verbiage mythologique de la Renaissance, écrit-il, Shakespeare en a gardé l'esprit païen, matériel et voluptueux, et il a fait cette admirable peinture de femme, dont on

a pu dire qu'il n'y a point de tableau de Titien dont le coloris soit plus éclatant et plus délicieux.

Cet écrivain, plus judicieux à l'ordinaire, a commis la même erreur : les violences de la déesse ont soustrait à ses yeux les motifs par lesquels elles se légitimeraient et la répugnance que leur oppose le pur adorateur de Diane.

Je ne reste pas isolé dans mon opinion. Un auteur, à peu près inconnu, mais éminent par les dons intuitifs auxquels s'ajoutait un savoir prodigieux, joint son témoignage à celui de Villemain et de Ph. Chasles, avec une note plus laudative encore.

Le sentiment profond, intime et véridique de Shakespeare, écrivait d'Eckstein, porte l'empreinte d'une sensibilité exquise, d'une délicatesse de pensées, d'un platonisme d'imagination et d'amour, qui lui donne une grande ressemblance avec le chantre divin de la Béatrice. Si l'on veut s'en convaincre, qu'on lise ses sonnets et ses poésies lyriques.

Je ne voudrais pas terminer sans avouer que j'ai été frappé de l'analogie intime qui s'impose de *Vénus et Adonis* avec une tragédie fort célèbre de l'antiquité grecque. Je viens d'y faire une sorte d'allusion. Shakespeare a emprunté le sujet de son allégorie aux *Métamorphoses* d'Ovide. C'est pourtant avec l'*Hippolyte* que l'on peut comparer le poème anglais. Le parallèle, que l'on établirait aisément, de situation dramatique et d'inspiration, se poursuit quelquefois jusqu'aux détails. « Avec qui Vénus passe-t-elle la nuit? » disait Adonis ; Hippolyte exprime une semblable ironie : « Je n'aime pas les divinités qu'on adore la nuit. » Nous retrouvons entre Vénus et Adonis cette même lutte où se défient Hippolyte et Phèdre. Phèdre envoûtée par la déesse et Hippolyte, le chasseur misogyne, adepte de la tradition orphique. A l'identité de conflit et de caractères répond un pareil dénouement. Des commentaires analogues, si l'on poursuivait l'examen, s'appliqueraient à l'œuvre d'Euripide comme à celle de Shakespeare, que celui-ci paraît traduire.

PAUL VULLIAUD.

UN COMITÉ CONSULTATIF DES AFFAIRES RUSSES

—

L'examen de nos méthodes d'action en Russie (1) nous a amenés à la conclusion que notre politique étrangère, en l'occurrence, est la chose de quelques-uns, dont la compétence n'est pas toujours entière, qu'elle est élaborée dans le secret de chapelles hostiles, au gré de fantaisies, d'imaginations, voire d'ambitions personnelles. Elle sort d'une réalité fragmentaire, douteuse, obscurcie encore par des préoccupations d'ordre exclusivement intérieur. Elle semble n'être accompagnée d'aucune étude préliminaire approfondie, d'aucun plan défini, d'aucun calcul basésur autre chose que de vagues hypothèses. Aussi a-t-elle un caractère frappant d'improvisation et d'incohérence. Elle est à la remorque des événements, au lieu de les précéder et de les dominer. Et, par une ironie singulière, dès qu'elle vient d'adopter une ligne de conduite, les notes officieuses qui l'annoncent sont aussitôt démenties par les faits.

Au moment où Koltchak et Denikine sont proclamés les sauveurs de la Russie, ceux-ci s'évanouissent comme des âmes mortes. On décrète la politique du fer barbelé, et voilà que l'Esthonie signe la paix avec les Soviets. Il en est toujours ainsi au cours de l'histoire de nos relations avec la Russie révolutionnaire. Nous courons derrière elle sans jamais l'atteindre et en recevant à chaque étape une nasarde nouvelle. C'est que nous ne savons pas et que nous n'avons pas la volonté forte de savoir, en faisant table rase de tout un lourd héritage de prétendues vérités, de préjugés, d'ha-

(1) Voir *Mercure de France*, numéros du 15 février et 15 mars.

bitudes, en nous mettant résolument face à face avec les réalités, même douloureuses, en nous organisant rationnellement pour les connaître.

Il est d'un intérêt immédiat d'éviter les contradictions, dont le résultat est aussi meurtrier qu'une grande défaite. Elles s'offrent de tous côtés à celui qui étudie notre politique en Russie. La plus grave a été, une fois établie la doctrine que le bolchevisme, création de quelques individus, allait s'écrouler au premier souffle, de vouloir en même temps renverser le gouvernement des bolcheviks et restaurer dans son intégrité l'Empire des tsars. Nous avons perdu ainsi les seuls alliés dont le secours nous était indispensable : les allogènes, en particulier les Etats baltes. Nous revenons à eux et leur faisons risette pour dresser le réseau barbelé autour de la Moscovie : mais ils nous lâchent pour traiter avec Lénine. Nous décidons du haut de la sagesse clemenciste que notre politique à l'égard des Soviets ne variera pas, et nous entrons en pourparlers avec les Coopératives, qui sont un des rouages de l'Etat soviétique. On nous apprend que la Russie meurt de misère, et l'on déclare que n'ayant rien exporté, à cause du blocus, elle nous fournira du blé ou des matières premières par l'intermédiaire de ces Coopératives. C'est décidément à n'y rien comprendre.

On nous répondra que nous n'avons point besoin de comprendre, toute curiosité étant vaine et troublant criminellement le silence où s'élaborent, en une mystérieuse alchimie, les savantes « combinaisons » de la collectivité anonyme, étiquetée : Diplomatie. Néanmoins, comme il n'est guère possible de supprimer la Russie des préoccupations de tous, l'opinion publique s'inquiète de ces contradictions, elle redoute l'incertitude des lendemains, et comme la solennelle promesse d'une paix durable par le règne du droit lui paraît avoir fait faillite, elle s'irrite et devient menaçante. Comment nos gouvernants ne s'aperçoivent-ils pas de cet état d'esprit, autrement plus dangereux que la pro-

pagande des émissaires du Soviet? Le bolchevisme en tous pays n'est pas une épidémie qu'engendrent quelques contaminés venus de l'extérieur : il naît des germes intérieurs, de la misère d'abord, du sentiment ensuite des masses qu'elles sont menées dans l'ombre, sans comprendre, vers de sanglants conflits, au profit de quelques-uns. Or, la confiance est bien près d'être perdue, au spectacle des choses russes, dans ceux qui dirigent nos destinées hors de nos frontières.

Il a manqué à notre politique en Russie une organisation unique groupant toutes les compétences, capable de soutenir et d'éclairer nos dirigeants aussi bien que de gagner le crédit du pays. Il lui a manqué ensuite une vue nette des problèmes liminaires à résoudre de toute nécessité pour que nos pas vers les bolchéviks ne soient pas incertains. Quelle doit être cette organisation, qui aura charge d'être le guide sûr et écouté ?

Sera-ce la Commission des affaires extérieures présidée par M. Barthou, à la Chambre des députés? Mais d'abord elle n'est pas seule au Parlement. Elle a son double au Sénat. Voilà déjà une bicéphalie fâcheuse. Deux sœurs sont souvent ennemies ou en tous cas envieuses et désireuses de s'assurer une pleine indépendance vis-à-vis l'une de l'autre. Je me défie *a priori* de cette dualité tout autant que de la rivalité de deux ministères contigus.

Je ne doute pas (et loin de moi cette pensée sacrilège!) que le suffrage universel ne donne à ses élus, par privilège souverain, toutes les connaissances nécessaires à la chose publique. Ceux-ci le croient d'ailleurs, et cela suffit. Je remarquerai en passant combien il serait curieux de rechercher dans notre mentalité politique les survivances de l'hérédité religieuse. Le dogme de la transsubstantiation est devenu laïque, puisque le quotient mue en spécialiste en toute affaire quiconque s'est assuré une clientèle d'électeurs. Je suppose donc les deux Commissions des affaires extérieures au Parlement composées de virtuoses ou d'artisans habiles dans les questions de politique étrangère. Et j'en

vois devant qui tout le monde s'incline, comme M. Barthou et Victor Bérard, pour ne citer que ceux-là.

Mais, à en juger d'après ce qu'un ignorant comme moi du Règlement intérieur des deux Chambres peut savoir, ces Commissions sont exclusivement un organe de contrôle. Comme l'a dit M. Barthou, dans son allocution, après avoir été élu président de la Commission de la Chambre des députés : « Le gouvernement doit à celle-ci tous les renseignements utiles. Le Secret du Roi ne s'accorde pas avec « les intérêts permanents et avec les droits d'une démocratie « souveraine. Si personne ne demande la diplomatie de « la place publique (et pourquoi pas ?), il appartiendra à la « Commission de concilier dans une juste mesure les pré- « rogatives essentielles du gouvernement et les exigences « légitimes de l'opinion publique et du Parlement. » Si je comprends bien, la Commission est à la fois une assurance du Parlement contre une diplomatie trop secrète et contre une diplomatie qui l'est trop peu. Elle distribue l'éloge ou le blâme au Ministre, à huis clos, avant d'engager un débat public. Elle peut être aussi une conseillère. Mais en somme elle ne sait que ce que le Ministre ou ses bureaux veulent bien lui dire. Et si un Clemenceau, sûr du Parlement, lui ferme la porte au nez, elle se contentera d'un vain brouhaha dans l'antichambre ou dans les couloirs. Je veux croire que ce temps est passé et que la Commision, entièrement d'accord avec le gouvernement, pourra surtout jouer son rôle de conseillère et lui donner des directives.

Dans cette hypothèse, comment ce rôle sera-t-il véritablement efficace? La Commission a le monde entier pour domaine. Or chaque pays où nous avons des intérêts pose des problèmes particuliers, qui ne sont pas toujours dépendants de ceux posés par les pays voisins. Il ne peut y avoir de spécialiste de la politique universelle. Personne ne saurait avoir la prétention de parler *de omni re diplomatica et quibusdam aliis*. Il reste donc à nos Commissions à se subdiviser en sous-sections. C'est ce que celle de la Chambre

a fait. Par parthénogénèse elle a donné naissance à trois sous-commissions : l'une chargée des questions relatives au traité de paix avec l'Allemagne, l'autre, des affaires d'Orient et des traités non encore signés, la troisième enfin des affaires russes.

C'est celle-ci qui m'intéresse. J'y vois M. Ehrlich. Et ceci me plaît, car il sait le russe, étant d'origine russe, je crois, et il a vécu dans la Russie révolutionnaire. Voilà enfin un homme compétent et je ne me tiens pas de joie. Il renseignera de première main ses collègues, qui, eux, quel que soit leur talent, ne connaissent la Russie qu'à travers la presse et les livres. Il les renseignera si bien que nécessairement il finira par être entièrement chargé de ce soin. Dès lors la sous-commission verra par les yeux de M. Ehrlich : son opinion sera le reflet de la sienne, à lui. Et nous retombons dans le système critiqué, d'une politique sinon personnelle, du moins trop unilatérale.

D'autre part je veux bien admettre, comme l'a dit encore M. Barthou, que la Commission accordera son loyal concours au gouvernement, sans que jamais la politique intérieure inspire ses décisions. Ce sont d'excellentes promesses, dont la réalisation, nonobstant, n'est pas sans difficultés. Il est difficile pour un député d'oublier son groupe ou son parti. Je ne vois pas M. Cachin oubliant un moment, à propos de la Russie, qu'il est socialiste. Et puis, enfin, siéger à la Commision des Affaires extérieures n'est qu'une petite partie de la tâche d'un député : il a bien d'autres préoccupations, même dans le seul domaine parlementaire. Il sera donc bien difficile à M. Ehrlich, même si ses collègues de la sous-commission lui donnent la plus grande partie de leur temps, de porter à lui tout seul le faix de la Russie.

Il faut donc que la lourde besogne de préparation et d'études exigées par la complexité infinie des problèmes russes soit confiée à un organisme différent de la Commission parlementaire, auprès duquel commissions et ministères puissent venir puiser de toutes mains les renseigne-

ments nécessaires. Et cet organisme, je le concevrais comme un Comité consultatif des affaires russes, dans lequel se fondraient tous les services divers, officiels ou officieux, s'occupant de la Russie, Comité qui serait nécessairement consulté par les différents ministères.

Je dirai tout de suite que je ne le voudrais pas à la ressemblance de tant d'autres, composés de gens fort distingués certes, mais accablés de multiples besognes, qui se font le plus souvent excuser aux séances ou qui, s'ils les honorent de leur présence, calment leur ennui en couvrant de dessins et grimoires le papier blanc dont leur place est fournie. Un secrétaire lit un rapport, dont les conclusions sont le plus souvent approuvées après discussion rapide. Et comme ces séances presque toujours sont espacées, la plupart des affaires sont privées d'un examen approfondi, ou dorment longuement dans la nécropole des cartons verts et quelquefois même y meurent. Aussi ce Comité devrait-il se réunir journellement et être composé d'hommes dont il serait la principale sinon l'unique occupation.

Une organisation rationnelle comporterait à côté de lui deux secrétariats généraux : l'un pour les affaires politiques, l'autre pour les affaires économiques, qui, chacun, auraient au-dessous d'eux quatre sections parallèles : 1er Pays Baltes, 2e Grande-Russie et Ukraine, 3e Caucase, 4e Sibérie. Cette division est indispensable. Car chacune de ces parties de l'ancien empire des tsars pose une infinité de questions auxquelles nous devons donner une réponse nette pour que notre action ne procède pas toujours par à peu près. Déjà, au temps où je courais les Provinces Baltiques, envoyé en mission par M. de Monzie pour étudier leurs ports, j'eus le sentiment à la fois de notre ignorance totale de ces provinces et de la nécessité où nous étions de connaître la lutte des trois éléments de la population (russe, letton, allemand), leurs rapports, leurs proportions, le mode de tenure de la terre, l'agriculture, l'industrie, la pénétration des puissances européennes et de l'Allemagne, le rôle des différents

ports, etc... Toutes choses que la guerre et la Révolution sont venues brouiller et enrichir de problèmes nouveaux. Les pays baltes sont un tout à part qui demandent une étude particulière faite par des spécialistes. Je pourrais montrer la même nécessité pour les autres parties de l'ancienne Russie : l'Ukraine à elle seule suffirait à donner une tâche pesante à une section particulière. Le bureau des affaires russes de la sous-direction d'Europe au Quai d'Orsay paraît une organisation bien chétive pour embrasser la Russie entière, cette cinquième partie du monde.

Chacune des sections classerait soigneusement sa documentation particulière, traduirait les textes russes nécessaires, noterait soigneusement tous les renseignements qu'on lui apporterait. Personne ne serait banni : toute voix, même la plus humble, serait entendue. Les portes s'ouvriraient toutes grandes. On ne ferait fi d'aucune opinion ni d'aucune connaissance. Le rôle de ceux qu'on mettrait à la tête de ces sections consisterait à filtrer tous les renseignements, à les contrôler, à les réunir ou à les opposer, et à en soumettre un rapport fidèle au secrétaire général des affaires politiques ou des affaires économiques dont ils dépendraient. Celui-ci, à son tour, en comparant les rapports de ses quatre sections, serait en mesure de proposer à l'examen du Comité, sur chaque question, les diverses solutions suggérées par l'étude des faits. Le Comité choisirait et émettrait l'avis motivé que chacun des ministères devrait être tenu de lui demander sur tout projet.

La création de cet organisme ne présenterait aucune difficulté sérieuse. Il suffirait, pour la réaliser, de grouper d'abord tous les services déjà existants auprès des ministères et des groupements particuliers s'occupant de la Russie, de concentrer tous les efforts dispersés et divergents, puis d'introduire dans ce corps unique la division méthodique du travail que l'immensité russe rend nécessaire. Le Quai d'Orsay y perdrait seul ce qu'il considère comme son exclusive propriété.

Il n'en serait pas, d'ailleurs, dépouillé, car il garderait dans le Comité une situation privilégiée en la personne de son directeur des affaires russes qui en aurait la présidence. Près de lui siégeraient les directeurs des autres ministères intéressés. Parmi les autres membres il serait nécessaire de choisir un représentant de chacun des groupements ayant des intérêts en Russie, des industriels, des financiers, des commerçants. Mais surtout, et c'est là à mon sens le plus important de la question, pour éviter à notre politique en Russie d'être uniquement celle de la haute finance ou de la grande industrie, il faudrait donner une large place à tous ceux, célèbres ou obscurs, qui ont prouvé leur connaissance de la Russie, savants, juristes, professeurs, à ceux pour qui la recherche seule de la vérité importe, et qui mettent les intérêts de la France au-dessus de ceux d'un parti, d'une doctrine, d'une assemblée d'actionnaires, d'un groupement quel qu'il soit.

Ceci ne serait pas la chose la plus facile à obtenir. M. Bokanowski à la fin de la législature dernière avait déposé sur le bureau de la Chambre le projet de création d'une Commission d'enquête, dont l'exposé des motifs m'avait d'autant plus frappé, qu'il s'accordait en tous points avec ce que je venais de publier dans mon livre sur *l'Industrie russe et la Révolution*. Ce projet est resté lettre morte. Il ne laissa pas cependant d'être discuté dans les milieux qui s'occupaient de la Russie. On me demanda, dans une réunion de gros financiers et industriels, quelle devait être la composition de cette commission. Je dénombrai les catégories de membres dont M. Bokanowski envisageait l'élection. Et dans mon énumération j'arrivai à celle des professeurs. Aussitôt le secrétaire général d'une des plus importantes usines métallurgiques de France protesta violemment. « Encore des professeurs ! s'écria-t-il. Ah non ! alors, il y en a déjà trop. Ils nous ont fait assez de mal ! » Mon humilité fut forcée à la réplique. Et je conclus *in petto* que mes camarades se leurraient s'ils pensaient être accueillis à

bras ouverts dans l'industrie, sans avoir fait table rase de leur indépendance d'esprit et de la critique de leur jugement. La principale raison de cette mise à l'index de l'Université, outre son rôle joué dans les milieux socialistes et syndicalistes, me paraît être que n'ayant aucun intérêt matériel, et pour cause, sa misère lui permet de juger des questions sociales sans être outre mesure aveuglée par leurs répercussions immédiates sur le bilan et les dividendes d'une entreprise. Et puis elle a toujours coutume de rechercher, sous la façade des événements, leur réalité profonde, de ne pas se contenter d'affirmations, et surtout de voir autre chose dans un pays que les questions économiques, un actif et un passif. Car il est encore bien curieux d'observer que patrons et ouvriers, dans leur éternel conflit, sont plus ou moins consciemment guidés par le même principe : les phénomènes économiques dirigent toute l'histoire. L'ordre matériel régit seul les événements humains ; l'ordre moral est sinon nié, du moins considéré comme négligeable.

Or, dans une révolution aussi profonde que celle qui bouleverse la Russie, les facteurs psychologiques jouent un rôle essentiel. Cette révolution atteint les âmes aussi bien que l'organisation politique et sociale. C'est toute une mentalité et une sentimentalité que le bolchévisme a réveillées ou créées dans les masses russes, sorties de la tutelle du tsarisme. C'est cette mentalité qu'il faut connaître, après en avoir suivi la lente formation dans le passé, afin de juger sainement du présent et préjuger avec quelque fondement de l'avenir. Pour l'étudier et la mettre en lumière, j'estime nécessaire de faire appel à des professeurs, n'en déplaise à mon industriel, c'est-à-dire à toutes gens qui ont la seule passion de la vérité, l'habitude de la poursuivre avec méthode dans tous les domaines, et de la dire.

Je donnerai tout de suite un exemple de cette nécessité : celui de la dette russe. Lorsque, à plusieurs reprises, les bolchéviks nous ont proposé de la reconnaître, leurs avances ont été repoussées avec mépris au nom des arguments

suivants qui faisaient prime dans les milieux dirigeants : ces propositions sont mensongères, dictées seulement par la peur à des criminels aux abois, — elles sont irréalisables, car la monnaie bolchéviste n'a aucune valeur et toute la production russe a été détruite par un système économique dont le résultat est la ruine et le néant. Je regrette qu'à ce moment une voix indépendante ne se soit pas élevée dans les conseils gouvernementaux pour demander la révision de ces jugements péremptoires, les soumettre à une critique serrée et faire les distinctions indispensables. Or la dette russe est double. Elle comprend une dette d'Etat et une dette industrielle, si je puis dire, celle représentant les sommes investies dans les charbonnages du Donetz, les mines de fer du Krivoï-Roy, les sels gemmes, les usines métallurgiques, etc. Le système bolchéviste rend impossible toute exploitation de l'industrie, je le crois, du moins s'il a gardé sa rigidité dogmatique et a laissé les comités ouvriers, régentés par les meneurs les plus violents, diriger les affaires à leur fantaisie en chassant les techniciens. L'industrie qui a besoin de stabilité, de discipline, de science aussi, et qui demande une suite d'efforts échelonnés sur des périodes à longue échéance, postule un régime que le bolchévisme des débuts ne lui offrait pas. Celui-ci peut avoir perdu de son intransigeance à l'usage. Mais je veux bien admettre le contraire et penser avec nos hommes d'affaires que le recouvrement de notre dette industrielle n'était, au moment des propositions de Lénine, qu'une trompeuse illusion.

Mais il y a l'autre dette, celle qui se traduit par le versement d'un intérêt annuel de 7 ou 800 millions, au profit de la masse des petits rentiers français qui prêtèrent leur argent à la Russie sur le conseil des grandes banques et avec l'approbation du gouvernement. Eh bien, celle-là ne pouvait-elle pas être payée même par un pays en pleine anarchie et en pleine faillite monétaire ? Si les bolchéviks nous avaient concédé l'exploitation des forêts du Nord, le long de la Dvina, loin des centres d'agitation, l'exploitation des

pétroles de Sakhaline et de Bakou, la perception dans les ports des droits de douane payés en dollars, en livres sterlings ou en couronnes par tous les commerçants désireux de trafiquer avec les pays des Soviets (et ceux-ci en tous temps n'étaient pas peu nombreux), n'aurions-nous pas pu tirer annuellement de Russie assez de bois, de mazout ou de monnaie sonnante pour nous payer de l'intérêt de sa dette ? Et en quoi le système bolchéviste pouvait-il gêner l'exploitation de ces concessions ? Toutes les troupes envoyées en Russie combattre l'armée rouge n'auraient-elles pas suffi, si l'on se méfiait, pour l'assurer, après avoir fait admettre cette occupation temporaire comme une condition *sine qua non* de la paix, par des gens qui avaient soif de celle-ci ? En tous cas ne fallait-il pas le tenter et mettre à l'épreuve la sincérité vraie ou fausse des bolchéviks ? Je crois bien que si l'essai n'en a pas été fait, c'est que les intérêts industriels de quelques-uns ont primé ceux de milliers de petites gens, créanciers dispersés de la Russie, et qu'on n'a pas discriminé suffisamment devant l'opinion publique et parmi nos dirigeants les deux éléments de la dette russe.

Je suis sûr que cette discrimination aurait été faite, si l'étude des propositions bolchévistes avait été soumise à un Comité où des gens indépendants auraient eu place et voix à côté de ceux qui avaient à défendre les intérêts de puissantes sociétés françaises en Russie. Car si ces intérêts sont extrêmement respectables, ils ne sont pas nécessairement ceux de la France et ne peuvent pas être l'unique fondement de notre politique en Russie.

Voilà pourquoi dans mon Comité consultatif je ferais le plus large accueil aux gens d'étude, serviteurs, non pas d'un groupement financier ou d'un parti politique, mais de la seule vérité. J'exigerais cependant d'eux, comme de tous leurs autres collègues (sauf, bien entendu, par définition, des représentants des divers ministères), comme de tous ceux qui seraient appelés à composer le personnel des

sections, de savoir le russe d'abord, d'avoir vécu ensuite dans la Russie révolutionnaire. A l'image de la République platonicienne où nul n'entrait sans être géomètre, nul ne serait admis sans remplir ces deux conditions. Elles sont essentielles l'une et l'autre. Il ne suffit pas à mon sens d'avoir, avant la Révolution, fréquenté pendant de longues années les salons ou « l'intelligentsia » de Pétrograd et des grandes villes, de s'être assis au fauteuil directorial dans une usine ou d'avoir été un élève appliqué des grands maîtres de l'Université russe pour être apte, par cela même, à juger sainement de la Russie d'aujourd'hui. Le contraire serait peut-être plus juste. Combien en ai-je connu de gens qui se sont formé une opinion décisive sur la Russie d'après leur seule expérience d'avant les événements de mars 1917 ou de novembre 1918 ! Cette opinion, aussi immuable que les traditions diplomatiques, peut présenter le même danger. Or, il est impossible de porter un jugement définitif sur un pays aussi mouvant, aussi profondément remué jusque dans ses bas-fonds et où tout un peuple, inconnu et à peine soupçonné, vient d'entrer en scène. S'il faut être extrêmement averti dans l'étude du passé russe, il faut aussi faire table rase de nos conclusions d'antan et aborder les questions actuelles avec un esprit neuf, pour ne pas, à l'exemple de certains, déclarer *a priori* que le programme des Cadets est le seul qui convienne à la Russie de demain et aux intérêts de la France.

Ce personnel compétent de sous-ordres et de conseillers n'est pas introuvable en France. Il y a plus de Français qu'on ne pense qui savent parfaitement le russe, qui connaissent les campagnes et les villes, qui ne sont pas sans accointances avec les milieux révolutionnaires depuis les nuances les plus modestes jusqu'aux plus avancées, et qui ont éprouvé le régime bolchéviste. Lorsque j'appartenais à la Commission de protection des intérêts français en Russie, j'avais commencé à en dresser le bilan. Il est encore au 5 de la rue Gaillon. Mais où sont désormais tous ces

bons ouvriers de l'influence française au pays russe ? Ils se sont sans doute dispersés aux quatre vents, découragés de ne trouver le plus souvent que portes fermées ou visages indifférents. Ceux qui seraient curieux de voir comment nos ressources en hommes sont utilisées en ces lendemains de guerre trouveraient matière à exercer leur faculté d'étonnement. Je leur propose la petite enquête suivante par exemple : rechercher ce que sont devenus les universitaires qui furent envoyés en Russie pendant la guerre pour y servir nos intérêts. Leurs conclusions ne manqueraient sans doute pas de quelque ironie.

Si, dans l'organisation que je rêve, on n'était admis que sur titres et sur preuves d'une compétence indiscutable, on verrait s'envoler loin des bureaux divers s'occupant des affaires russes un nombre respectable d'oiseaux de passage, de tout plumage, qui se sont posés sur la Russie pour y picorer et s'y bâtir un nid d'emprunt. Les profiteurs du bolchévisme ne sont pas tous dans le cortège des Soviets en Russie. On m'apprend que jamais on n'a vu tant de militaires apprendre les rudiments des langues slaves. Ce ne doit pas être assurément pour le simple plaisir de s'initier aux joies de déclinaisons compliquées ou aux secrets de verbes perfectifs ou imperfectifs, ni pour goûter Tolstoï dans le calme d'une garnison provinciale. Que d'espoirs en de grasses prébendes et missions seraient perdus si la paix régnait aux frontières de Moscovie !

C'est parmi les membres de mon Comité consultatif que l'on trouverait les *enquêteurs* vraiment qualifiés pour se rendre en Russie. On leur demanderait non pas des impressions et hypothèses personnelles, mais des choses vues, des faits exactement rapportés, des documents vérifiés qui serviraient de base aux travaux du Comité. Il faudrait envoyer nombre de ces chercheurs dans les villages, dans les usines, auprès des différentes organisations sociales. Grâce à leurs travaux, la réalité russe se découvrirait à nous directement. Nous cesserions de la juger d'après des dépêches d'agences,

plus ou moins louches, d'après des reportages ou des récits de journalistes plus ou moins compétents.

Car c'est notre malheur de n'avoir pas un journalisme vraiment scientifique sur les questions de politique étrangère, à l'exemple des Anglais ou des Allemands. Nos reporters, quelle que soit leur connaissance du pays qu'ils ont mission de faire connaître, sont, par métier, portés à rechercher surtout la nouvelle sensationnelle, les interviews de gens en place. Ils sourient lorsqu'on leur parle d'études plus approfondies, se défendant d'écrire l'article de revue que personne ne lirait. Aussi nous a-t-on assez entretenu dans notre presse des déclarations de Milioukof, de Teretchenko, de Kerensky et autres, au cours de la Révolution ! Mais le peuple, l'avez-vous jamais vu derrière ces leaders ? Certains journalistes écrivant pour des journaux à grand tirage ont eu tendance en Russie à mettre dans leurs récits un peu plus de tragique que la réalité n'en comportait pour faire courir un frisson sur l'épiderme de leurs lecteurs. J'en ai connu un à qui je montrais l'endroit où une sotnia de cosaques avait été balayée, en juillet 1917, par un feu de mitrailleuses bolchévistes. Dans l'article qu'il envoya à Paris, trois mois après cette échauffourée, il déclara avoir vu les pavés du Litieïni encore ensanglantés. Il arrive aussi parfois que le journal impose à l'avance à son correspondant les conclusions qu'il estime nécessaires à son action. Le cas n'est pas rare. Aussi je me méfie, par grande expérience, de la majorité des reportages, surtout lorsqu'ils viennent d'un ignorant de la Russie et de sa langue hermétique. Il prend un interprète ou traducteur, une femme de préférence, avec laquelle il peut lui arriver par surcroît de forniquer, suivant son droit. Mais ce qu'il nous envoie, c'est uniquement l'opinion de celle-ci ou le résumé de journaux, étudiés par elle à sa libre fantaisie. Or nous avons vraiment besoin d'être différemment éclairés sur les événements de Russie. Ce serait la tâche des hommes choisis pour faire partie du Comité consultatif.

Le premier soin de ce Comité serait de nous donner enfin la documentation précise qui nous manque, en réunissant, en Russie et ailleurs, tous les éléments d'une connaissance scientifique. Notons que les Allemands nous ont naturellement devancés en cette voie. Avant la paix de Brest-Litowsk ils avaient fondé à Hambourg un Institut des études slaves, où ils avaient réuni toutes leurs compétences sur la Russie, et dans lequel s'élaborait l'étude des moyens qui devaient assurer à l'Allemagne une mainmise politique et économique sur l'ancien Empire des Tsars. Cet Institut fonctionne toujours, et soyons sûrs qu'il est autrement mieux renseigné que nous et qu'il saura donner à son gouvernement des directives qui lui éviteront les incohérences du nôtre. C'est que la défaite n'a pas enlevé aux Allemands l'opinion que le succès d'une politique est assuré par une étude préalable de tous les éléments constituant la vie d'un pays. Avant la guerre ils avaient négligé l'élément moral : soyons sûrs encore qu'ils auront tiré profit de la leçon. En tous cas nous gagnerions à posséder aussi notre Institut russe et à lui demander une documentation semblable à celle de l'agence Schimmelfenk par exemple. J'avais mis la main sur les archives de celle-ci à Pétrograd : j'avoue qu'elles m'avaient émerveillé par la richesse de leurs renseignements de tout ordre, et si la tourmente bolchéviste n'avait pas chassé les Français de Russie, j'aurais peut-être doté à cette heure notre Chambre de commerce de Pétrograd d'un instrument de travail aussi précieux. Tous ceux qui m'ont vu à l'œuvre, quelles que soient nos différences d'opinion sur le bolchévisme, en porteraient, je crois, le témoignage.

J'ai essayé de définir l'organisation qui nous manque pour seconder notre politique en Russie, de montrer les rouages nécessaires à son fonctionnement, le genre de personnel qu'il lui faudrait et sa méthode de travail. Il resterait à examiner les questions primordiales auxquelles elle devrait donner une réponse précise, pour que la route

de Russie s'ouvre devant nous, droite et claire, et non plus tortueuse et indécise. Je ne m'y attarderai pas, car elles sont évidentes pour tous. Quelle est la nature actuelle du bolchévisme et sa situation devant l'opinion des masses russes ? A la suite de quelle évolution a-t-il pu équiper des armées nombreuses et ne pas sombrer dans la faillite que sa rigidité du début rendait inévitable ? — Les attaques extérieures ne lui donnent-elles pas figure d'un gouvernement national face à l'étranger et n'assurent-elles pas sa durée ? — La paix n'aurait-elle pas pour résultat de faire lever contre le bolchévisme à l'intérieur du pays une foule d'adversaires serrés maintenant autour de lui contre l'étranger ? — Veut-il rester une forme de gouvernement spécifiquement russe ou tend-il toujours à une révolution universelle ? — Menace-t-il l'indépendance des peuples allogènes ou cherche-t-il à l'assurer ?

C'est de la réponse à ces questions que dépend notre attitude en Russie. Si le bolchévisme, est autre chose que la tyrannie d'une minorité, s'il ne désire attaquer ni allogènes, ni Alliés, nous sommes obligés de cesser de pousser Pologne ou Lettonie ou Caucase à la guerre, nous devons considérer les Russes comme maîtres chez eux de choisir la forme politique et sociale qu'ils voudront, de conserver ou de combattre le bolchévisme, si bon leur semble, et mettre enfin un terme à une guerre impie d'abord contre un peuple — ruineuse ensuite pour nous.

Jusqu'ici ces questions sont traitées uniquement par la logique. De là dans la presse la forme rigide d'un syllogisme positif ou négatif qu'affecte leur solution suivant qu'on est socialiste ou non. Or cette logique inflexible est un cadre qui ne convient pas à la vie mouvante d'un peuple. Elle enserre notre politique dans un carcan où elle étouffe et d'où elle essaye de se tirer par des soubresauts.

Un comité consultatif lui donnerait la souplesse qui lui manque, tout en la guérissant du soupçon d'être secrète, incompétente, dévouée aux intérêts de quelques-uns, ca-

ractère vrai ou faux contre lequel tout le monde proteste. Mais je ne me fais aucune illusion. Après vous avoir mené, ami lecteur, au travers des couloirs du Quai d'Orsay, dans les antichambres de nos ambassadeurs et de nos missions militaires à Pétrograd, je sais bien que je viens de vous conduire en ce dernier article au pays d'Utopie. Vous m'excuserez d'avoir mêlé moi aussi mes fantaisies aux réalités douloureuses de notre politique russe. Mais ce sont rêveries apaisantes dans l'exil.

RAOUL LABRY

Ancien membre de l'Institut français de Pétrograd.

POÉSIES

OCTOBRE

Dans le rose du matin,
Au-dessus des buées,
Qu'est ce qu'un toit ?

Au milieu des bouleaux,
Des peupliers, des chênes,
Et des pins, sur un sol de pierre,
Qu'est-ce qu'un toit ?

Et sa fumée qui monte
Muette, vers le ciel,
Avec le bruit des pas, des herses, des charrues,
Du ruisseau dans le val,
Des vannes et des meules,
Des trains et des moteurs,
Et la voix des sirènes qui appelle les bras.

Dans le matin actif
Qu'est-ce qu'un toit secret
Qui abrite des âmes ?

NOVEMBRE

Les cloches.
Dans les sous-bois défaits, verts pâles et diaphanes
Comme les derniers raisins oubliés à la treille,
Le vent.
Le basset jappe.

Des escadrilles de corbeaux flottent,
Horizontales, verticales...
Est-ce des oiseaux ou des feuilles ?

Le vent dans les fumées,
Sur les tuiles des toits,
Dans l'âtre ;
Dans les mailles du tricot de laine gris,

Qu'il ferait bon, qu'il ferait doux,
Dans son lit, ce matin,
De penser aux façons d'automne qui s'achèvent,
A la paille, à l'avoine,
Au blé dont les cours grimpent,
Au lait qui devient rare,
Aux œufs à quinze sous !

Mais il y a les cloches,
Les cloches dans le vent de tous les villages du monde.

Et l'on sort ;
Et l'on monte, à travers les pommiers,
Par le sentier qui colle,
Porter aux morts dont on a les habits
Le linge, les souliers, la maison, l'héritage,
Le sang,
Un pot de fleurs, garni de papier écolier,
Que le vent,
Que le vent aura jeté par terre
Avant même qu'on soit sorti du cimetière.

—

ILE DE FRANCE

Tu as poussé sur le fond tiède d'un ancien lac,
Et, parce que tu as quelques abricotiers,
Quelques collines
Un fleuve lent,

Quelques palais,
Tu es sûre de tout, de demain, de toujours.

Tu as poussé sur le fond tiède d'un ancien lac.
Tes rangs de peupliers se pavanent dans l'air moite.
Tu ne connais plus l'air qui brûle,
Les ciels de cuivre,
Le cyclone qui tord,
Le raz de marée qui emporte,
Le tremblement de terre qui déchire.
Tu n'as plus peur.
Tu es sûre de tout, de demain, de toujours.

Tu as bâti sur le fond tiède d'un ancien lac
Ta ville heureuse qui se gonfle,
Qui détruit ses jardins, ses vergers, et ses champs
Pleins de sueurs, de bêtes et de problèmes ;
Ta ville de pierre qui pousse entre le ciel et toi,
Tu n'as plus peur.
Tu es sûre de tout, de demain, de toujours.

Sur tes boulevards,
Devant tes boutiques chatoyantes,
Tes hommes aimables passent et babillent,
Tes femmes trottinent et sourient
Comme si, jamais, leurs cuisses
Ne devaient avoir de varices,
Leur sclérotique devenir jaune.
Tes députés bavardent et tes prêtres se taisent.
Tu ne crées plus de dieux.

—

TENTATIONS

Nous parlons de Dieu.
Ne t'y laisse pas prendre,
Peuple.
Ce n'est pas le Dieu de tes pères.

Notre Dieu est exsangue, fluide.
Pas de viscères, pas de contours.
Un simple désir, une idée,
Mais si commode entre initiés.

Mais les poètes sont faibles.
Des marbres, une bonne table,
Des terrasses pour la causerie,
Et des jardins pour le rêve,
Il n'y en a que chez les grands,
Et les grands ont besoin qu'on te mate.

Prends garde, Peuple,
Prends bien garde !
Nous pourrions vouloir te faire croire
Que ton vieux Dieu est notre Dieu.

ANDRÉ SPIRE.

LE
CONQUÉRANT DU DERNIER JOUR

—

A Georges Duhamel.

« Les fruits que ton âme désirait se sont éloignés de toi et toutes les choses magnifiques et délicates s'en sont allées loin de toi : désormais tu ne les trouveras plus. »

(Apocalypse, XVIII, 14.)

Lorsqu'il sortit de la gare, la nuit se détacha de ses épaules comme un manteau. Il secoua la poussière, la courbature, le joug de l'aube sifflante et glacée, le train. Il entra dans la ville comme un nageur qui prend la mer.

Le ciel pâle s'arrondissait autour de lui : l'air était vif et léger; des voitures d'arrosage remontaient les avenues et leur pluie soulevait un nuage. Il aspira d'une gorgée avide l'odeur de la terre fraîche et mouillée.

Ce fut alors qu'une pensée pénétra en lui, élargit sa poitrine, assouplit ses gestes. Avant même qu'elle fût distincte, son pas s'allongeait et il redressait la taille. Il fut brusquement un homme heureux. Il ferma les yeux un instant : des feuillages épais bougeaient mollement sous le soleil; il vit des terrasses, des escaliers de pierre, des fontaines et une clairière dans une forêt.

Quand il rouvrit les yeux, il dit à haute voix : « C'est mon dernier jour » et se dirigea vers un établissement de bains.

★

Il est fort plaisant d'être un étranger. Et qu'une ville est aimable lorsque rien ne vous y attache que votre goût ! Nul ne critique vos actes, votre habillement ou votre dé-

marche, vous ne découvrez sur aucun visage cette haine domestique que tiennent en réserve vos compatriotes. Il vous est permis de respirer et de vous mouvoir comme un animal indépendant et sans nulle préoccupation de citoyen. Les lois ne vous concernent pas, la ville vous offre ses rues, ses boutiques, ses cafés bien arrosés et ses jardins à musique : elle ne vous demande rien en échange — vous la quitterez quand il vous plaira.

Ainsi rêvait l'homme rafraîchi par la toilette. « Libre! murmura-t-il. Je suis libre! » La lumière coulait à longs traits sur les murs de crépi rose, les persiennes d'un vert cru. Il lui parut que toute la beauté et toute la douceur de vivre refluaient en cet instant vers ce coin d'Italie. Il fouille sa poche pour prendre une cigarette. Une feuille de papier se froissa sous ses doigts. Alors il se souvint que ses heures étaient comptées. Ce soir il franchirait la frontière et c'en serait fini de la joie de vivre, des longues flâneries, des livres, des femmes, des amis, de tout ce qui vaut la peine d'être né. L'étoffe de son vêtement était souple, il la caressa avec regret.

Cette mince feuille de papier qui sommeillait au fond de sa poche, elle était tragique : n'était-ce pas le premier anneau d'une chaîne qui demain serait fortement rivée? Déjà, un fil mystérieux l'entraînait et il cédait comme une épave à la remorque, sans bien comprendre.

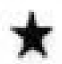
On avait dit : la guerre. Ce mot suffisait. Il laissait la maison aux salles fraîches, où les alcarazas s'embuaient doucement. L'ombre, comme une page tournée sur le versant de la colline, ne le retenait pas, ni sa femme, ni la courbe d'une épaule que dorait le soleil oblique entre les cyprès.

Il cédait au pouvoir sournois de ce papier sale. Depuis des années, il avait quitté sa patrie : d'elle il ne conservait que le souvenir glacial des années de lycée, des réveils désolés au son du tambour qui roulait dans les corridors, des pions en jaquette et coiffés de tubes crasseux, de la

misère enfin des enfances captives, des fièvres sourdes de l'adolescence. Brusquement il s'était épanoui, mais sur une autre terre, baignée de clarté, peuplée des Dieux de son jeune désir, — une terre sur laquelle il avait posé le pied un jour d'automne plus vermeil que les grappes des vignes enlacées aux pommiers, et ce jour là il avait compris ce qu'aucun cuistre ne lui avait montré, ahanant sur Virgile : la vie.

C'était un homme qui usait avec joie de son esprit et de sa force. Ses muscles étaient souples et sa chair saine. Il avait, une fois pour toutes, fait le départ entre les mots et les réalités. Les hommes s'asservissent avec des formules : les idées enfantent la haine, et l'on tue pour des paroles qui ne sont que des souffles de vent. Un joug de verbalisme mille fois plus lourd que celui des nécessités matérielles fait plier les échines. Aujourd'hui, disciplinés par une pédagogie séculaire, dressés au fouet, ivres de rhétorique, d'un bout à l'autre du monde, les peuples s'apprêtaient à la tuerie.

Une vision fugitive traversa son esprit : les champs abandonnés et les villes vides comme aux jours de fête, et quelle fête ! les rues gorgées de campagnards en sueur, le ballot sur l'épaule, d'ivrognes vomissants, de femmes en larmes, de vieillards s'essayant à des gestes historiques ; les trains roulant vers toutes les frontières, hérissés d'armes, bondés de chair, laissant à travers les plaines parfumées, où le soir ne descendra plus pour des millions de vivants, leur sillage de charbon, de cuir, d'urine et déjà de pourriture.



Un grand souffle salin, qui s'était levé du port, le frappa au visage et mit à ses lèvres un âcre goût de saumure.

Autour de lui le marché grouillait d'une foule criarde et bariolée. Sous les toiles que gonflait le vent de mer, des poissons retournés étalaient un ventre ouvert d'une strie

rose. Leurs écailles luisaient de toutes les irisations marines : certains étaient visqueux et glauques comme des algues ; d'autres, plombés comme l'eau menaçante avant le grain ; d'autres, rouges et bleus comme un crépuscule et d'autres encore, pareils à une nuit étoilée. La plupart agonisaient et leurs ouïes battaient, convulsives.

Partout croulaient les pyramides de fruits, flagellées de soleil : d'énormes limons jaunes, des tomates dont la peau sanglante éclatait, des grenades entr'ouvrant le secret de leurs alvéoles ; des pêches, des prunes violettes ; tout un trésor enfin de pulpes, de sucs, de couleurs où l'été mordait à pleines dents. Une odeur chaude et sucrée s'élevait des tentes des marchands et par instant la brise du port balayait d'une poussée amère cette vapeur voluptueuse et lourde qui se refermait aussitôt, pareille à un voile de parfum.

L'homme acheta des prunes craquelées que les abeilles avaient élues.

★

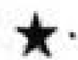
Comme il traversait une place, il vit une foule ameutée devant un édifice pompeux, orné de colonnes et de pâtisseries de stuc. Des hommes et des femmes se pressaient sur les marches du portique et des cris sortaient de leur cohue. L'édifice les dominait de sa haute façade étincelante de dorures, fardée d'ocre. Mais ils continuaient leur pesée noire sur les portes et les grilles qui ne fléchissaient pas. Il y avait là des femmes riches en toilettes claires, qui agitaient des ombrelles, des servantes, des employés et des messieurs à chaîne d'or. Tous hurlaient à l'argent ; leur bouche était plissée de colère et leurs yeux un peu hagards à cause de la peur. La panique les écrasait aux genoux d'un dieu féroce, poussait leur houle vaine contre les murs de ce temple de plâtre : la Banque.

La ruée sur les banques ! Les lourdes grilles de bronze à écussons et monogrammes, et, derrière elles, les guichets

métalliques, les armoires d'acajou poli, et, plus loin encore, les coffres d'acier gris aux triples serrures et les caves à galeries pleines de pièges et de mécanismes, les caves que l'on peut noyer et ensabler, où s'ensevelit la force invisible de l'or : la fourmilière s'épuisait contre cette forteresse.

On ne payait plus. La petite épargne, jaune et convulsée, les rentiers apoplectiques, tout le peuple de ceux qui n'ont qu'une loi et qu'une gloire : posséder, écumait furieusement aux pieds des cariatides. Derrière les vitres, des huissiers glabres regardaient bouillonner la marée à dividendes avec des yeux de belluaires.

On ne payait plus !



Alors l'homme descendit vers le port. Des ruelles dégringolaient en cascades, étroites et bordées de maisons si hautes que la lumière n'atteignait pas le pavé et que l'azur reposait à plat d'un toit à l'autre, comme un pont d'émail éclatant.

Des linges multicolores agitaient leurs flammes entre cette ombre et cette clarté. Sur le seuil des maisons des formes étaient accroupies et des enfants aux jambes nues se bousculaient dans l'eau rapide et sale des caniveaux avec des éclaboussements et des cris qui vrillaient le silence. Point de portes, mais des lambeaux d'étoffe ou des rideaux en verroterie qu'une main obscure froissait. Le geste découvrait l'appel rouge d'un lit bossué d'un édredon énorme ou l'éclair blanc d'une cuvette. Une femme en chemise jaune ou bleue, avec des jarretières tendres et une grosse fleur au coin de l'oreille, tendait ses seins et sa bouche tragique. L'ombre de la rue se massait tout entière autour du masque blanc où brûlaient d'étranges fleurs de syphilis et d'alcool. Un signe de lèpre errait sur les murailles, mais la blessure des lèvres peintes poignait ceux qui débarquent et qui rapportent dans leur chair un désir irritant comme le sel.

Le voyage commençait ici. Au bar de la « Peninsular and Oriental » des matelots chantaient. La nuit venue, ils chanteraient encore dans le cortil, assis autour d'un tonneau, des choses apprises très loin et jamais oubliées; et ils les chanteraient pour la lanterne de papier qui bouge dans les branches de l'arbre comme un oiseau vert et bleu, ainsi qu'ils les ont chantées sous tant d'autres latitudes, sous des étoiles ignorées, pour le falot du tillac et la mer sans repos comme leur vie. L'escale de l'aube endormirait encore sans l'assouvir leur tendresse rauque et hoquetante.

C'étaient bien le voyage et l'aventure sur le seuil de ces bouges où veillaient les filles aux cheveux huileux, constellés de strass et de fausse écaille, la halte furtive entre deux départs, le regret de ce qui ne fut pas et la course vers ce qui ne sera point, l'âcre senteur des docks parmi le goudron et les épices, et, de la femme qu'il paie à l'homme qui s'enfuit, ce dernier baiser qui sent la mort.

L'homme passa. La ruelle s'appelait « rue de l'Araignée ». Il y avait dans une embrasure des larves sans visage.

★

Il prit vers le Vieux Port. Ce dernier n'abritait plus aucun trafic, mais encadrait entre les môles de pierre rouge une eau lourde et verte, qui faisait sous le soleil une danse immobile comme celle des bayadères d'Orient. Le Nouveau Port n'était qu'un vaste chantier où s'accotaient les carènes, de telle sorte qu'on n'apercevait pas l'eau et qu'on marchait dans un vomissement de poussière et de fumée. L'ancien offrait encore l'image romanesque des départs et son flot court balançait sur leurs amarres quelques tartanes aux flancs ronds et aux voiles d'ocre, qui, gémissantes, semblaient rythmer pour celui qui demeure le sanglot d'un désir éternel.

L'homme attendait ce bruit familier; il s'assit sur un rouleau de cordages et songea à cette gravure de Giovanni Della Bella qui ornait le mur de sa chambre et qu'il ne re-

verrait peut-être plus : un homme au visage pensif, assis auprès d'un cabestan, regarde gréer son navire, tandis qu'une haute figure d'Esclavon, debout à son côté personnifie à la fois l'inquiétude qui l'entraîne et le destin qui le retient au rivage.

Le souvenir de cette chose délicate mordit le cœur de l'homme, et c'est alors qu'il connut sa servitude. Rien de tout ce qu'il chérissait n'était plus : ni le collier des bras aimés, ni la maison, ni le jardin, ni les livres. L'ornement et la grâce des jours n'étaient plus.

Cette douceur familière, il avait toujours été prêt à la sacrifier. S'il s'était abandonné quelque temps aux commodités quotidiennes du corps et de l'esprit, il ne leur avait immolé aucune de ses belles inquiétudes. Il était resté prêt à tout détachement, car on ne sait ni l'heure ni le jour et votre destin surgit comme un voleur.

Ce qui le déchirait, ce n'était pas le départ; le départ est la condition et l'essence même de la vie; la sagesse n'est point de jouir, mais de chercher. Ce qui le déchirait, ce n'était pas de laisser derrière lui un jardin clos de félicités. Les fruits que son âme désirait étaient autres, mais ces fruits s'éloignaient de lui.

Désormais l'amour et la curiosité lui étaient interdits. Le monde, jadis étalé devant lui comme un verger splendide, n'était plus à partir de cette heure qu'une solitude hérissée de baïonnettes et déjà bondée de cadavres. Maintenant il fallait plier l'échine et foncer en avant, sans rien voir, sans rien entendre, comme une bête asservie et dressée. La Nation le désignait pour un sort anonyme et une destinée confuse dont le terme serait une fosse pleine de chaux. C'est ainsi que s'achèverait son rêve. Un poing grossier faisait rentrer dans sa gorge le chant lancé dès l'aube à pleine voix.

Pourquoi donc ce soleil, cette mer et ces barques? Pourquoi cet enfant nu qui plonge et s'ébroue? Pourquoi cette ville rose, et ces arbres, et ces terrasses? Pourquoi l'amitié,

pourquoi le désir, pourquoi la joie, pourquoi toutes ces choses merveilleuses et délicates, ces regards qui s'échangent, ces mains qui se pressent, ces corps qui voudraient se confondre? Pourquoi les poètes et les musiciens? Pourquoi ces grands rythmes du désir, de l'amour et de la fécondation? Pourquoi ce battement unanime des cœurs sous tous les cieux? Pourquoi l'éveil de l'esprit, pourquoi les navires en partance, et pourquoi vivre?

Pour aboutir à cette nausée.

N'être plus libre! Il froissa nerveusement dans sa poche la feuille de papier qui était sa marque servile. Il voulut marcher et il eut l'étrange illusion de tirer sur un boulet enchaîné à sa cheville. Demain, il serait vêtu de drap rude, harnaché de cuir; ses cheveux seraient coupés; il se confondrait dans la grisaille d'une multitude à l'odeur forte. Et brusquement une révolte le saisit. Non, il ne consentirait pas; il n'aurait pas la lâcheté du martyre sans la foi; il ne tirait nulle gloriole d'un sacrifice non consenti, d'une abnégation à coups de crosse. Il était libre, libre, libre! Il criait ce mot vers les houles vertes de la mer et vers l'azur que le vol écumeux des mouettes déchirait de cris et d'éclairs.

A l'entrée du chenal un gros navire fumait de ses quatre cheminées. C'était un paquebot de la White Star sous pression. Les quatre panaches noirs ondulaient sous une brise légère. L'homme songea aux nuits d'été sur les ponts des navires, au balancement d'un rocking, à la saveur amère du wisky, à la fraîcheur des embruns, aux voix inconnues que l'on écoute sous les constellations du Sud, bercé par les houles pacifiques. Il entrevit encore la merveille de l'univers tendue vers sa jeune ardeur, écumant de sève, gorgé de forces, ruisselant de clarté. Un seul mot emplit son âme comme un tonnerre : partir.

Un agent du port passait. L'homme l'aborda :

— Y a-t-il encore des départs pour l'Amérique?

— Non, Monsieur.

— Et ce bateau?

— Le dernier. Il ne prend plus de passagers.

On ne partait plus. La mer était infranchissable ; les hommes, emmurés.

★

Maintenant il mangeait et buvait. Le consentement était entré en lui. Les docilités ancestrales, les siècles serfs s'éveillaient sournoisement au fond de son être, retenaient son âme un instant débridée et calmaient son désespoir. Des mots d'une pompe que jadis il jugeait surannée : devoir, honneur, etc., mais gravés dans sa molle cervelle d'enfant, faisaient leur bourdonnement consciencieux et suscitaient en lui une ombre de cabotinage, une emphase aggravée par la digestion chaleureuse.

La fièvre héroïque gagnait ses tempes. Tout d'abord il en sourit. Puis, il s'attendrit sur lui-même et il conçut une fierté du destin misérable auquel l'avait voué sa naissance. Ce n'est pas pour rien que l'on enseigne aux hommes le mépris de la vie, la gloriole de la mort et l'antiquité classique. Tout cela se retrouve. L'homme qui ne se payait pas de mots fut brusquement étourdi de fanfares. Un forçat se fait de la musique avec ses fers. Les phrases de distribution de prix, enguirlandées en lettres de papiers doré au fer blanc des panoplies, serpentant autour des faisceaux de licteurs, les exemples de grammaire latine et les citations d'almanachs, un peuple en nourrit sa fièvre aux grandes crises : puis il suit les clairons. Et nulle méditation de philosophe, nul sermon sur la montagne, nulle de ces paroles lucides et sereines qui furent dites aux hommes assemblés ne vaut le son des cuivres et le claquement des drapeaux.

L'homme oublia sa révolte. Son cri passager se perdit tout de suite dans la grande clameur unanime, dans la tornade furieuse qui passait sur le monde, en cette après-midi d'été pareille aux jours des anciennes vacances.

Il comprit qu'il sentait comme la foule et que son action suivrait celle de plusieurs millions d'êtres. Il vit son élan,

intégré dans une ruée formidable ; son geste, élargi à l'infini d'un horizon embrasé. Et pour la première fois de sa vie, il ne conçut pas de dégoût de se connaître pareil aux autres.

Il éprouva aussitôt le besoin des approbations. Sa conversion était soudaine ; il lui fallait l'offrir sans retard en hommage à la horde. Il était environné d'étrangers, mais qu'importe ! la guerre n'avait encore que deux jours et l'auréole des « Morituri » était en plein éclat. Cette grandeur de donner sa vie, elle rayonnait sans doute sur son front ; cela devait faire un signe mystérieux le désignant à l'admiration des gens tapis dans la fumée des cigares et la vapeur du café. Il regarda autour de lui : des hommes aux joues lisses et du sang aux oreilles mastiquaient des virginias minces ou chipotaient des cure-dents devant des assiettes sales et de petites mares de moka.

Il allait mourir ! Dans un coin d'ombre, la double tige des bras émergeant des mousselines, une femme s'ennuyait et ses yeux brûlaient d'un feu noir.

Cette femme le décida.

Comme le garçon lui servait un cherry, il dit d'une voix haute qui domina les soucoupes :

— Dans quelques jours, je serai probablement moins tranquille.

— Monsieur part ?

— Je vais me battre.

Et il ajouta, les yeux humides, la gorge rauque :

— Je suis Français.

★

Le soir tombait. Les tuyaux d'arrosage fusaient sur les pelouses. L'humanité appesantie des comptoirs et des bureaux posait son joug ; les dos se redressaient ; les prunelles fatiguées buvaient un peu de la lumière qui mûrissait les façades rousses des palais et transformait les jets d'eau en crinières irisées. Les filles harnachées après la

sieste professionnelle émouvaient la rue de leurs déhanchements et de leur trouble senteur. Les mâles ricanaient au coin des rues louches, camouflant de cravates voyantes, de mouchoirs langoureux et de vestons ajustés la crasse des besognes et la misère des corps flétris par un labeur sans joie. La foule profitait du répit crépusculaire entre l'ahan du jour et l'anéantissement de la nuit pour lâcher ses instincts pauvrement satisfaits. Un orgue à manivelle crachait toutes ses dents dans une impasse à lupanars. Au bout d'un vicole sordide, obscur et long comme un boyau, une flaque de clarté luisait sous un soleil oblique : la mer.

L'homme ouvrit son sillage dans cette marée grise où traînaient des relents de sueurs et de poudre de riz. Comme il était souple, il écartait facilement cette chair flasque et usée qui cédait à ses coudes. En d'autres temps il eût pensé : « Race d'esclaves. » Mais, ce soir, ce dernier soir, il se délectait de cette lie. Une vague le roulait et il ne résistait pas, heureux d'abolir en lui tout orgueil.

Dans la cohue de l avenue centrale, il heurta une forme blanche. Une femme se retourna. Il la suivit.

Il la suivit longtemps, la gorge serrée. Elle était de taille haute et svelte, mais il n'avait pas bien vu son visage. Qu'importait d'ailleurs ! Il allait, le nez courbé sur sa piste, l'œil fixe sur la croupe balancée. Elle suivit les quais, entra dans une rue déserte. Alors il l'aborda, et ce fut une chose toute simple et naturelle que de l'accompagner dans sa chambre. Dès le moment où il lui avait parlé, son désir avait faibli et il se sentit un peu gêné de traverser avec elle une cour où des géraniums se fanaient dans des caisses vertes. Elle entra pleine d'assurance dans la maison, comme une ménagère qui revient du marché. Une vieille édentée balayait un couloir qui sentait le musc et l'urine.

La chambre était close de persiennes d'où coulait un jour glauque. Elle voulut ouvrir :

— Non, dit-il, laissez l'ombre.

Sans parler, elle se dévêtit et se coucha, nue, sur le lit

de fer. Son corps était ferme et beau. Il s'agenouilla auprès d'elle : quelque chose de grave et de tendre l'enveloppait comme une pluie. Il se disait : « C'est peut-être la dernière fois que je vois un corps de femme ! » et il avait envie de pleurer.

Mais elle ne pouvait comprendre et elle dit avec un peu d'impatience :

— Viens donc !

Lorsque la chose brève fut achevée, il chercha avec une gaucherie timide les lèvres de la femme, qui se détourna :

— Ah ! non, dit-elle, *ora basta*.

Ce fut comme si on avait éloigné de ses lèvres une coupe pleine de fruits et sa bouche se contracta d'amertume.

— Tu ne t'imagines pas que je pars ce soir à la guerre ? dit-il, pensant frapper un coup.

— Ah ! fit tout simplement la femme, comme s'il s'agissait d'une chose lointaine et qui n'avait pour elle aucune signification.

Et elle remit son chapeau devant la glace, y mirant un visage inconnu.

★

La gare tournait vers le couchant un énorme porche de fer. Une foule s'y engouffrait, balayée par la tempête, comme le tourbillon des amants infernaux, « traendo guai ».

Cela ressemblait à une fuite, à une ruée d'émigrants, à une panique de villes menacées. Le flot noir était canalisé à l'entrée par les agents. Dans le soir suffoquant, le bétail humain s'écrasait entre les barrières. On s'interpellait dans toutes les langues. Les ennemis, chacun rejoignant son camp, se meurtrissaient de leurs valises et se poussaient vers les mêmes guichets. Les derniers trains pour Paris et Cologne partaient aux mêmes heures. Les réservistes allemands et les réservistes français avalaient, côte à côte, le dîner graisseux des gargottes autour de la gare, se ruaient vers les trains. On affectait de ne pas se voir, mais chacun pen-

sait de son voisin : « Est-ce lui que je tuerai demain ? Est-ce lui qui me tuera ? »

La plupart étaient des bourgeois qui profitaient du dernier rapide : commerçants, touristes arrachés à leurs circulaires Cook, vêtus de carreaux et coiffés de feutre ou de peluche. Tous, saisis au collet par une main invisible, impitoyablement raflés vers les trains ; tous, porteurs de ces feuilles colorées qui, d'un bout à l'autre du monde, de Gibraltar à Yokohama ou à San Francisco, les reliaient à un bureau pisseux de recrutement, au fond d'une arrière-province, Limousin ou Hanovre, où quelque sous-off cosmétiqué avait moulé un jour d'une main habile et lente leur destin désormais anonyme.

L'homme passa sur le quai, tenant à la main un sac de voyage fort léger, car plus rien ne devait lui appartenir en propre. L'air était étouffant. Le train s'échouait à quai, sans machine encore. Les hautes lampes au mercure baignaient de vapeurs violettes les flaques humaines éparses sur l'embarcadère, mais abandonnaient à la nuit un ciel traversé de poutres de fer et pesant comme une menace. A l'intérieur des wagons les veilleuses jouaient un confortable de home illusoire, une intimité de magazine ou de poésie à l'orgeat.

L'homme posa son bagage et se mit à faire les cent pas. Ses fièvres avaient disparu. L'héroïsme avait succédé à la révolte et laissait maintenant la place à une désolation froide. Il se sentit ballotté au cœur d'un naufrage où le monde entier allait sombrer, et il comprit qu'il était inutile de crier au secours, trop tard pour trouver une épave. Il se laissait couler dans les profondeurs de cette nuit d'août, de cette nuit sans air et sans étoiles, qui, hélas, ne pourrait l'ensevelir. Toutes les lumières de l'esprit s'éteignaient ; le corps perdait son libre exercice et le jeu délicat de ses organes ; le monde devenait une vaste caserne ; une discipline d'airain brisait l'individu. Une main de soudard faussait les prestigieux outils de la pensée, saccageait le verger

des siècles. Les musées croulaient sous les canons; les bibliothèques flambaient ; une pluie de cendres retombait sur les villes en ruine et les soldats casqués, une pluie de cendres ou se volatilisaient les images, les rythmes, la trame enfin où les meilleurs brodèrent leurs rêves fragiles de sagesse et de beauté. La terre ne serait bientôt plus qu'un holocauste embrasé à la force et à la sottise.

L'homme pliait sous la malédiction de l'âge, mais il ne savait plus qu'obéir.

*

A mesure que l'heure avançait, le quai se couvrait d'une foule où dominaient les hommes. La plupart de ceux-ci étaient jeunes et forts, allégés de tout bagage social, déjà presque uniformisés : les pauvres avaient revêtu leur meilleur vêtement, et les riches,leur plus simple défroque. Quelques-uns s'exaltaient ; beaucoup demeuraient silencieux; parfois un regard luisait durement sous la visière d'une casquette ou l'aile d'un chapeau. L'électricité brutale creusait les visages, accusait les rides et le sillon des larmes, déshabillait les poses, ne laissait au départ que la nudité de son amertume.

Les hommes d'équipe tâtaient les freins à coups sonores, qui martelaient la détresse des séparations sans retour, annoncaient que l'heure était venue de se souvenir et de soupeser la pincée de cendres des joies désormais abolies. Ceux qui partaient et s'agrippaient aux rampes de cuivre,comme s'ils craignaient d'échapper à leur destin, étaient déjà des étrangers sur qui l'on ne pouvait plus rien et ils s'évanouissaient comme des ombres dans l'étreinte dernière de leurs amis. Bientôt il ne resterait plus d'eux qu'une image confuse et sans substance, que la blancheur d'un mouchoir désespérément agité au seuil de la nuit et de la mort.

L'homme embrassa d'un coup d'œil le train qui commençait à vivre, lâchait des jets de vapeur, essayait ses bielles et ses Westinghouse. Les longs wagons aux ressorts sou-

ples se creusaient de lumières que, de-ci de-là, tamisait une étoffe bleue. C'était bien le rapide qui, hier encore, bardé de cuivre et de nickel, empanaché de fumée, avec ses sleepings, ses caissons dorés et son acajou fourbi, balayait les paysages, flagellait les ponts, franchissait les frontières ; le grand reptile de luxe qui d'un bout à l'autre du monde mêlait les désirs, les pensées et les passions des hommes. Ce soir, au bout de quelques heures d'une fougue illusoire, il donnerait misérablement du nez sur un poteau national et les chiourmes douanières cracheraient en ricanant leurs chiques sur son élan brisé. L'Europe est morte.

Il empoigna la rampe et sauta dans son compartiment. Alors ses yeux se fermèrent et il songea aux jours qui n'étaient plus et à celui qu'il avait été. La souillure était définitive, du moment qu'il ne lui préférait point la mort. Il connut qu'il était mûr pour la servitude et que l'Esprit l'avait abandonné. Qu'était-ce donc que ces courses impétueuses à tous les vents de la pensée ? Qu'était-ce que ce rêve d'une vie réglée par l'amour et l'intelligence ? Qu'était-ce que cette liberté si passionnément poursuivie et un moment conquise ? Et qu'était-il enfin, lui-même, qui, parvenu sur la montagne, avait cru posséder le monde et s'était réjoui de sa splendeur ? Néant, vanité suprême, fruit merveilleux et plein de cendres, puisque un mot et la malignité de quelques-uns suffisent à jeter sur le visage radieux de l'univers un voile de désolation et un masque de pourriture. Mais la plus amère et la plus tragique de toutes ces pensées : obéir.

★

Brusquement la portière s'ouvrit. Il y eut des corps sombres jetés en avant, des valises brandies.

— Enfin ça y est. Nous arrivons juste.

— Penses-tu ! Si on avait manqué le train ! Portés déserteurs...

— On ne rigole pas là-dessus, aux marsouins. Toi, t'es de la bifte ; ça n'a pas d'importance.

— Ne vous en faites pas, les potes, il y en aura pour tout le monde.

Quatre hommes. Des ouvriers aisés, sans doute. D'ailleurs, ils se présentèrent.

— Vous rejoignez? Nous aussi : 115e colonial — 18e zouaves — 42e d'infanterie — 18e cuir. Et vous ?

— Infanterie, Toul.

— Vous habitez ce pays ?

— Oui.

— Nous aussi. Nous étions monteurs chez Ferranti, les camions automobiles, vous savez !

La conversation se noua. Les nouveaux arrivés ne parlaient ni de leurs affaires, ni de leur famille, de rien enfin qui touchât à leur vie passée. On sentait qu'ils avaient coupé les ponts derrière eux. L'homme admira cette fermeté, songeant au trouble de son âme vacillante.

— J'ai emporté du linge d'hiver, dit l'un des compagnons. Faut prévoir que ça dure.

— Vous rejoignez directement ?

— Immédiatement et sans délai.

— Comme moi, fit l'homme.

Comme lui ! mais combien différents ! Bien avant d'avoir pris place dans le rang, sans s'attarder au souvenir et à d'ultimes vagabondages, ils coiffaient leur casquette comme des képis et bondissaient dix ans en arrière, au temps où ils étaient conscrits. Prompts à cet oubli, qui rend les fortes haines le privilège d'une infime minorité, les années passées dans la contrainte des casernes ne leur avaient laissé aucune amertume. Ils parlaient des anciens camarades, des gradés que l'on retrouverait, des ribouldingues de manœuvres. Toute la fêteur des petites garnisons se muait par la bouche de ces déssalés en bouffées de camaraderie allègre, d'insouciance et de gaillardise.

— Et X... ! Réformé. — Et Z..., qui avait passé sergent ? — Et l'adjudant Chose ? — Et le lieutenant Machin? En voilà un avec qui il ferait bon partir ! — Tu te souviens de

la troisième du deux ? — Et le père Truc ? Pas un mauvais bougre au fond, malgré les jours de taule !

C'était cela, désormais, leur famille. L'armée leur tenait lieu d'épouse ou de mère. Elle les reprenait, hors la frontière, sournoisement, irrésistiblement. Sa force montait du plus profond de leur être, d'un protoplasme obscur qui se ramifiait en eux à travers des millions de vivants, de cet instinct qui les faisait se cramponner aux racines collectives, de leur impuissance à se dégager de la masse amorphe où ils puisaient leur vie et leur pensée.

L'homme songea aux polypiers, à ces animalcules qui meurent séparés de leur groupe ; à cette solidarité organique des êtres qui n'atteignent point à l'existence individuelle ; et il songea aux sociétés et aux peuples du monde humain dont les membres ne savent penser qu'en groupe et agir qu'en communauté.

Alors il jugea monstrueux l'orgueil de l'être qui s'est détaché du polypier natal et qui croit pouvoir subsister librement, cellule à l'abandon, dérivant au hasard des fleuves et des océans. Ce mot : l'Individu, que ses lèvres avaient si souvent prononcé avec une fièvre de néophyte, il le répétait maintenant avec une colère sourde et désespérée. Non, l'Individu n'avait aucune raison d'exister par lui-même. La société était la seule réalité, le seul organisme complet et viable, Moloch bien nourri et satisfait. Celui qui essayait de se soustraire à ces lois, de penser sa pensée, de substituer aux dogmes brutaux du social l'expérience d'une raison aiguisée par l'amour, celui-là, c'était l'Anarchiste, le parasite monstrueux, la cellule folle d'où naissaient à profusion les germes de corruption et de mal.

Il comprit qu'à cette heure où les canons tonnaient, où le grouillement des armées en marche noyait les plaines, où les Molochs confus et sanguinaires heurtaient leurs vastes corps par-dessus les charniers et posaient leurs pieds géants sur les fourmilières éperdues, il comprit qu'il n'y avait plus de place pour les rêveurs, pour ceux qui cherchaient

le salut en eux-mêmes et suivaient la voie de l'Esprit. Les jardins enchantés étaient clos et pour jamais.

Ceux-ci avaient raison. Il regarda les quatre compagnons serrés les uns près des autres et qui riaient en se frappant les cuisses. Et il sentit qu'il était fait de la même chair et voué à un semblable destin. Sortant de son silence et de son ombre, il se rapprocha d'eux. Leurs voix et leurs regards se mêlèrent..

Et il ne fit plus qu'un avec son peuple.

★

Ils s'étaient assoupis tous les cinq. La lumière bleue versait sur leurs corps tassés et immobiles un apaisement funéraire. Le train, à pleine allure, déchirait la nuit qui s'ouvrait en sifflant et retombait sur les plaines inconnues. Puis, ce fut la mer invisible et gémissante, mais les dormeurs ne la devinaient pas auprès d'eux. Puis la vitesse se ralentit ; le train retint son glissement et s'arrêta, sans choc.

Un des dormeurs sursauta, se pencha à la vitre. Des fanaux trouaient l'épaisseur de la nuit.

Une voix cria : La frontière !

Une vague de ténèbres et de sommeil déferla sur les cinq épaves. Un signe rouge se levait à l'Est.

LOUIS CHADOURNE.

SOUVENIRS DE MON COMMERCE

—

A L'EXTRÉMITÉ CORPORELLE DE MORÉAS

—

I

Ce n'est pas sans hésitation que je veux marcher ici sur un nouveau parcours. Au fil des deux essais que j'ai déjà écrits (1), j'ai été surpris, et souvent détourné de mes propres prescriptions, par le mouvement même de mon esprit. C'est qu'il n'est point de lui dire : voici ce que je te propose. Car il s'y plie ou non. Le labeur n'est pas une lumière que l'on répand à l'entour ; c'est, du moins pour moi-même, une lumière que l'on se donne, à mesure que l'on se meut dans la chambre secrète où sont, dormantes, les idées. L'une s'éveille à notre question. Bientôt ses compagnes l'entourent et se pressent, avec chacune tout leur cortège charmant et douloureux. — Petites sœurs, mères des souvenirs, est-ce bien de vous apporter l'agitation, alors, que vous reposiez doucement, gardiennes des acquêts les plus reculés et des possibilités les plus inaccessibles, pour le vaisseau que je suis, et qui vous transporte durant ce court moment que je vis ? Au moins laissez que je me courbe et m'émeuve à votre déroulement, sans qu'aucune pression vous violente, ou vous affirme. Je ne vous connaissais guère jusqu'ici que par ma sourde inquiétude ; cette retraite et cette mélancolie qui tout enfant déjà me retirait des réunions. Encore par ces sourires amers, et ces sarcasmes, que j'ai promenés

(1) *Retour à Remy de Gourmont*, un ouvrage inédit ; *Au bras de Guillaume Apollinaire*, un essai inédit.

dans ce monde étranger ; et cet attirant appel que la mort me fait, dont je vois maintenant qu'il est tel par la promesse de vous retrouver, petites sœurs, dans le repos où vous vous prolongez en moi, venues de très loin et allant au très loin. Liés dans tout cet incertain, gentilles compagnes assurées de mon dernier soupir, c'est déjà pour vous comprendre mieux et vous aimer ainsi davantage que j'écris.

Ce n'est pas dans ce sentiment que je partis pour ces récits. L'itinéraire en était confus, et les relais en étaient plutôt fixés dans le monde. Là sont les musiques, les filles, les esprits déliés, vains et prompts. Tous les jeux où notre scepticisme se nourrit et se brûle parmi la joie. Mais ce feu, pour magnifique soit-il à notre adolescence, est, encore que chaude, une cendre à la fermeté objective de notre âge mûr. L'acier trempé à l'expérience devient invincible, et si je veux le croiser dans mon souvenir avec les plus séduisants spectres mondains de ma vie, c'est le vide que je rencontre. D'un pareil néant seuls maintenant surgissent encore et m'accompagnent, fraternels et présents, des morts.

Comme elle fut, recouverte d'un large manteau d'ombre, m'apparaît unique, incomparable, indifférente maintenant aux traits amers, ma vie intérieure, précieuse, tremblante, et secourue par ce commerce avec les plus généreux, dans son perpétuel, timide et ricanant sanglot.

Le sort me tient encore ici. Fort bien. Mais ce n'est point pour consentir à ce monde stupide, croupissant et dégénéré, où les enfants, jetés à la mort avec des grimaces, sont encore honorés avec des grimaces.

L'humanité pense-t-elle détourner par tant de fanfares vaines et sacrilèges ce que des millions d'agonies atroces lui ont jeté de malédictions? Doivent-ils lui sacrifier encore de n'y point vivre repliés et fermés, ceux qui ont dans le cœur un peu de la chère lumière sacrée que déjà Villon portait en lui au fond des cachots, et jusqu'auprès du gibet ?

J'ai décrit deux de mes plus proches amis, et j'ai déjà le regret de les avoir plus mal évoqués qu'ils n'eussent été, peut-être, si j'avais bien, avant de les rejoindre, aiguisé sur d'autres objets moins précieux ma pensée. Car, je le vois, à mesure qu'on se parcourt soi-même et qu'on se fixe, les choses paraissent plus proches, on les saisit mieux. N'importe ; reporté, par mon cœur révulsé, tout d'abord vers Gourmont, je ne renie point ce choix initial de mon retour, même si une plus particulière imperfection m'y montre davantage indigne de mon sujet. Au reste, si j'en aborde de nouveaux, ceux auxquels je puis prétendre ne vont pas sans mariage avec ceux qui m'ont déjà occupé. Quand on dépeint divers hommes de la meilleure race, malgré des différences, dirait-on, inconciliables, — irréconciliables parfois, — les yeux sensibles y découvrent, au-dessus du semblant, une formelle identité du caractère. Identité invisible même parfois pour ceux qui en sont les objets. Tout de suite cette particularité commune aux hommes généreux se signale par la même réprobation où le monde — où les contemporains — les tiennent. L'ascétisme spirituel, fils de la retraite, répand une corrosion qui entame trop profondément les pantins qui s'entre-battent ou s'entre-caressent autour de nous. Quand une seule goutte de notre acide tombe sur eux, ce sont des grimaces et des contorsions épouvantables. Les malheureux grincent et se disloquent dans leur conscience mal venue. Enfin, bref, ceux qui avancent sur les genoux ne peuvent supporter la présence de ceux qui marchent à leur taille animale. Mais, tant est accepté l'usage de se prosterner, qu'il faut un ressort puissant à quelques rares humains pour qu'ils se dressent dans un isolement et une énigme, qui participent davantage de la nature infinie que du seul genre humain.

Déjà de les approcher apporte, à qui marche en tremblant, toutes les richesses. Si on mange à leur table, le cœur y prend une si douce chaleur, que cette glace, que notre intelligence et notre instinct nous découvrent partout fond

à ce divin banquet, et nous donne cette ivresse suprême, et calme, où l'art seul peut nous transporter — refuge absolument inviolable.

Le monde ne connaît pas les routes qui aboutissent à la grave sérénité. On n'y parvient que le cœur déchiré, après qu'il a répandu en vain tous ses trésors. Pourtant il faut appeler juste l'injustice qui poursuit les êtres d'élection. Le monde les tuerait de rage et d'envie s'il connaissait le bonheur sonore qui les habite. J'en puis bien parler, moi qui connus les meilleurs, esprits et corps, et qui tressaille encore sous cet éblouissant contact.

Regardons, pauvres humains, l'orgueil, le vrai orgueil, réfugié dans l'ombre, loin de notre carnaval journalier. Et ce pouvoir de chanter à travers les siècles cet adorable hymne, que les poètes trament dans leurs corps et leurs cœurs, et se transmettent, feu divin, hors la canaille insensible. Oh! entre nous deux, lecteur resté curieux jusqu'ici, fermons bien cette alvéole; je voudrais vous montrer la lanterne magique de mes regards qui reflètent encore l'image d'un de ceux-là.

Mon destin fut de trouver refuge dans la poésie. C'est toujours vers elle que se penche mon être aux plus durs des coups qu'il reçoit, ou au plus sombre de son goût du néant. C'est ne rien comprendre aux accents de Moréas que leur prêter une souffrante trame, ou bien, s'ils y plongent, c'est pour rebondir plus généreux et plus forts. Pour moi, j'avoue qu'ils retirèrent le désespoir de mes heures les plus angoissées. Je parle au moral, bien sûr, le reste ne m'importe. Pour cela, je gardais toujours le désir de m'y perdre, et m'y trouvai redressé à chaque nouveau coup. Parti des *Stances*, je fis à rebours le chemin du poète. Souvent, particulièrement, *Eriphyle* chanta dans mon cœur, aux jours plaintifs où aucun discours ne saurait apporter de remède. C'est ainsi, tout baigné moralement de son bienfait depuis quelques années, que le prétexte de mes *Visages* me fit rencontrer Moréas.

C'est toujours le même tour qui m'advint. Il était plaisant, pour un homme sensible, de voir un garçon comme je suis, point dépourvu de puérilité naturelle, et pourtant point trop bête, et qui joue assez hardiment avec son cœur. C'est même assez drôle ; tel, qui me connaît uniquement par mes ouvrages, me croit un vieux bonhomme plein d'expérience ; ainsi Georges Brandès ou Jules Soury ; et tel, qui me voit en personne, s'étonne et se scandalise même de mon ingénuité. Rien d'emprunté ou d'artificiel dans mon jeu, pourtant ; je n'y comprends goutte moi-même. Mais cela ne laisse pas de me donner, dans le monde, quelque embarras de posture. Je ne suis à l'aise que dans l'intimité. Bref, il faut que je le dise, puisque c'est vrai, Moréas m'aimait bien. Je pense qu'il comprenait aussi la forme que je lui donnais, au secret de ma tête. On devine que, réconforté, comme je l'ai dit, de ses ouvrages, mon encens, bien que couvert, perçait, où il fallait, son orgueil. On peut me croire ; lorsque je veux verser du plaisir dans un bon cœur, je sais m'y prendre. Je me flatte, oh ! oui, d'en avoir mesuré juste quelques traits dans celui de Moréas. Au point — je le revois — qu'il adoucissait son visage à l'habituel et rigoureux mépris, pour m'y montrer quelquefois un sourire d'adolescent, tant je l'avais touché — pourquoi pas le dire ? — au fond de sa vanité, que j'allais rechercher au delà de sa vingtième année, dirai-je, et cela parmi la rude matière de sa maturité. O le bon souvenir d'avoir, par-ci, par-là, ramené sur sa face jusqu'aux faiblesses du sentiment outrepassé de l'enfance ! — Heureux souvenir que la ténuité et la justesse de mes traits de flatteur ! Certes, il n'y eut point de courtisan d'une telle sincérité dans la chambre d'aucun prince.

La perfection des *Stances*, en général, couvre un peu l'éclat des ouvrages précédents de Moréas. Lui-même me disait : — *Oui, les Stances, mais dans l'autre volume* (1),

(1) *Poèmes et Sylves*, Mercure de France.

depuis le Pèlerin Passionné, il y a des choses bien, vous savez.

C'est André Salmon, je crois, qui, dans *Vers et Prose*, a prévenu le public d'y prendre garde. Je serais tenté d'examiner de près pourquoi je trouve à *Eriphyle* ma souveraine joie. Pourtant je me suis nourri de poésie toute ma vie et je crois bien qu'il n'est guère de poèmes où je n'aie longtemps blotti et retourné ma sensibilité et mon goût de l'art. Mais ce serait peut-être entrer dans des voies psychologiques aux résonances trop délicieusement insaisissables. Je sais qu'il y a quelque chose de trop tendre en moi qui réussit toujours à fuir sous mes curieuses poursuites.

Lorsqu'il s'agit de soi, on n'aime d'ailleurs pas trop irriter les fibres, quasi insaisissables, où se réfugie le peu qui nous reste de bonheur tout pur. C'est cela qui m'empêche de me mettre résolument face à face avec les émotions esthétiques et vitales que la poésie a versées si généreusement en moi, et qui m'ont retenu sur les bords de l'abîme du désespoir, où est le sentier hasardeux que le destin m'a tracé. Plus tard, peut-être, si je m'arrête dans un glacier total, essaierai-je d'analyser cette ultime illusion.

Avec la poésie au cœur, l'amertume à la bouche et l'incertaine vérité dans les yeux, j'ai l'équilibre qui me tient. Malgré que ce soit, au regard de la société, les traits éclatants du réfractaire.

Certains étourdis ignorants ont porté grief à Moréas d'avoir appuyé sa lyre, au cours de son chant, sur ses pères les plus reculés en langue française. Cette piété, menée jusqu'à une certaine résurrection, dans un harmonieux concert de sa nature, nous montre à propos cette qualité toujours vivante du sentiment poétique qui va, au cours des veines, avec le sang, et au travers des œuvres avec les lettres. Ainsi l'on voit encore cette façon, dans ses propres assises, que proclamait le plus ardent et original ouvrier du renouvellement de la sensibilité, le plus éblouissant artificier

moderne de la langue et du sentiment, Apollinaire, qui assura tant de fois — et en était-il besoin? — sa génération immédiate de ces deux grands traditionalistes originaux : Gourmont et Moréas.

Il n'est que les petites gens pour renier leurs nourriciers.

Nous leur restons fidèles, même, et surtout, en ordre de bataille avec eux. Notre effort s'en orgueillit.

La composition des caractères d'une très grande originalité les contraint dans une méthode qui, à leur insu, a, parfois, des rigueurs discutables. La générosité spirituelle de Gourmont, en même temps qu'elle l'entraîna envers certains, — moi-même tout le premier, si on veut, — à un don vivifiant de lui-même dépassant la valeur véritable, lui retire, par contre, une certaine justice, pour qui portait un flambeau un peu trop en dehors de ses prédilections habituelles.

Aussi ne se tourna-t-il pas vers Moréas avec toute sa divination. Même il ne lui donna pas la place qui convient, à mon sens, à ce héros. Il lui apporta, au vrai, une visible négligence. De ces deux hommes de la même génération, et qui s'estimaient pourtant mutuellement, il ne reste, ce semble, écrit, qu'une sorte de volontaire méconnaissance. La chose demanderait qu'on l'éclaire et qu'on la pénètre. Je dirai seulement que le feu, qui est le père du bronze, n'est point celui du marbre.

Moréas, en tout cas, qui pensait peut-être comme je dis là, n'en a jamais montré le moindre étonnement, ni prêté, à ma prudente curiosité, le moindre regret. Et il tenait, nonobstant, Gourmont pour un très grand écrivain.

Aussitôt paru mon premier ouvrage sur le « Corps des femmes dans l'Amour », j'étais parti me reposer et me distraire dans un coin paisible du midi, à Saint-Raphaël. C'est là que je reçus cette nouvelle merveilleuse :

Paris, 15 mars 1909.

Mon cher artiste,

Une étude que j'ai eu le plaisir d'écrire sur votre terrible *Gynécée* paraîtra en tête du *Mercure de France* dans le numéro du 1er avril.

La contemplation de vos portraits tragiques et émouvants m'a suggéré des digressions qui ont abouti tout naturellement à votre éloge.

Je viens de remettre le manuscrit à Vallette.

Amitiés.

JEAN MORÉAS.

Je n'en croyais point mes yeux. Et bien davantage lorsque la Revue m'apporta le texte même : magnifique banquet où Moréas avait appelé la troupe de tous les poètes, hardis, tendres, ou blessés par l'Aphrodite, et dans une inspiration toute soutenue d'un lyrisme personnel brûlant de feux.

Je demandai à Moréas de ne point publier cette écriture dans ses recueils de prose, et de me laisser la joindre à celle de mes plaquettes, en projet, qui conviendrait le mieux à l'y attacher. Il le voulut bien, et me donna le manuscrit.

Un an, juste, après, il mourut, et, lorsque vint le moment de faire la publication où nous devions être côte à côte (1), j'éprouvai quelque scrupule à n'avoir en mains aucune autorisation écrite. Je m'en ouvris à Barrès, qui me répondit de la manière la plus naturellement galante :

30 mai 1910.

Mon cher R...,

L'affirmation d'un homme comme vous n'a pas besoin de contrôle, et dès l'instant que vous dites que Moréas vous laissait disposer de ces pages charmantes, il faut que vous en disposiez, et de la manière qui a été convenue entre vous deux.

Je vous serre la main.

BARRÈS.

Lorsque je mis, vers 1907, sur la couverture de l'édition originale de mes *Carcasses Divines*, le portrait de Barrès,

(1) *Mort de l'Amour*, Mercure de France.

à propos duquel je l'avais connu, je reçus de lui ce billet :

Fichtre ! mon cher Monsieur, vraiment ! est-ce croyable? Enfin il faut que je vous remercie. Il m'est plus facile de vous complimenter.

BARRÈS.

Cordiale ruade, comme on voit.

Je le revis plus tard au chevet de Moréas, avec son beau visage brun, les cheveux noirs, collés et luisants, le nez comme une lame, si fin, qu'il semblait que la respiration en fût gênée. La tête rejetée en arrière, le menton appliqué au col, les cheveux séparés de l'occiput, formant, groupés, baguettes. Grand, mince, les jambes longues, que l'on remarquait lorsqu'il portait l'une sur l'autre étant assis.

Côte à côte tous deux, en Auvergne, pendant quelques journées, nous nous délassâmes le corps et l'esprit délibérément, bavardant sans réserves, tandis qu'il m'entraînait en des marches excessives à travers la campagne et les bourgs. Il me reste, au souvenir, de ses traits piquants. Ses émotions ressortaient sur sa face. Je me rappelle l'avoir emporté à des cascades de rires sur de graves sujets, et je ne devrais point le dire !

Avec intention ou non, c'est un véritable séducteur, en dépit de son parti arrêté.

Et à moi, pourtant moralement solitaire, son inclinaison cordiale et ses façons confiantes, cavalières et résolues, sont toujours apparues d'un grand attrait.

Moréas avait une allure bien particulière. Sa tournure exotique, plus sensible dans sa jeunesse, dit-on, avait reçu des années quelques tempéraments. Il avait un vêtement décent et simple. Puis le haut de forme, dont de rares coups de fer rajeunissaient de temps à autres les places où les poils du feutre prenaient du désordre. Le couvre-chef, parfois, coinçait contre le front de Moréas une mèche de sa crinière. Comme prise au piège, une souris grise au sortir du grenier. Comme ses modestes revenus ne lui permet-

taient pas de commodités, ni d'avoir un serviteur ; que lui-même avait d'autres soins que de bien veiller à son ajustement, il ne laissait pas d'avoir sur lui une certaine patine du temps et des intempéries. En telle manière, avec l'air qu'il avait par-dessus, qu'il semblait plutôt, aux yeux des gens un ancien militaire. Avec cela et sa décoration d'officier, sa bougonnerie, ses apostrophes audacieuses, les caprices de sa mauvaise humeur dans les lieux publics passaient avec un risque tempéré et un scandale moindre.

Lorsque j'allais voir Moréas, j'avoue, même si on dit que c'était un jeu, que j'essayais de découvrir la certitude du bonheur que je lui désirais. A y tendre, je touchais en effet son existence, sourde, cachée, assurée, pleine, robuste. Par cette découverte j'en devenais comme le secret complice ; et quand je descendais l'escalier, puis l'avenue d'Orléans, pour prendre Montrouge-Gare de l'Est, parmi la nuit, l'air frais et les becs éclatants, je souriais, je me frottais les mains, ou bien je sifflotais de satisfaction.

Malheureusement j'étais un parisien infidèle ; l'hiver j'étais au diable, dans le midi, et l'été en Seine-et-Marne. Aussi nos rencontres étaient assez rares. Mais qu'est la présence corporelle, à la vérité ? L'Amitié n'est pas l'Amour.

Bien que portant monocle, sa figure n'avait rien de l'Anglo-Saxon. Très mobile, au contraire, elle était comme un rideau volontaire, mais impuissant à cacher, pour nous autres, une vie intérieure trop rayonnante, une confiance trop participante à la nature. Avec cela, comment passer parmi les hommes sans être assailli ? Chez Moréas l'imperfection de l'hermétisme, qu'il voulait garder à son masque, débordait dans une ingénue et plaisante maladresse. Les commères les plus ignorantes, et les natures les plus frustes, voyaient bien qu'il n'était point méchant, malgré son attitude et sa voix de Croquemitaine. Il pouvait gronder à sa guise ; il ne répandait la terreur qu'un moment. Mon admiration fut toujours que son monocle tînt dans l'orbite, tant ses sourcils allaient facilement de la fureur au bon

naturel. Mais, il est vrai, souvent il devait le réassujettir.

La commodité principale, qui apportait à Moréas l'impunité ordinaire à ses invectives circulaires, était la rosette rouge d'officier qu'il promenait sur son téton. Malgré qu'on en dit, cette décoration fait toujours un grand effet sur le peuple, qui, simpliste, ne s'inquiète pas si elle représente le fruit d'un véritable héroïsme militaire, ou seulement la récompense d'humiliations mondaines.

C'est pourquoi Moréas, qui portait beau et franc, ne pouvait être pris, avec cela, que pour un soldat, tour à tour haut en verbe ou grognard, aux éclats de qui l'acquiescement, la protection même, allaient naturellement.

D'un mot je voudrais désigner sa manière publique : il avait l'air d'une apostrophe.

La composition antithétique de sa personne se retrouvait, mais avec quels rebondissements — du profond à l'insaisissable — dans la matière de ses œuvres, et aussi dans la façon dont il les déclamait (ou Mlle Roch, dont il aimait le mordant contralto). Il fallait, eût-il semblé vouloir, que la perfection de la forme, de la cadence et du rythme fussent assez sonores pour contenir — et défendre — des sentiments frémissants, et les plus tendres feux, dans la pudeur la plus inviolable. C'est pourquoi nous autres mêmes, ardents à la recherche du quasi évanouissement défaillant au contact des souplesses divines, pouvons toujours porter nos lèvres à cette coupe, en y trouvant chaque fois la résonance renaissante de nouvelles énigmes dévêtues.

Aussi Moréas n'avait-il rien à craindre à marteler de la voix le bronze de ses poèmes. Malgré l'éclat de leur beauté verbale, le sentiment s'y poursuit en un écho secret qui trompe, à sa beauté, notre angoisse.

Quand j'étais à Paris et que je le voyais, il aurait voulu que je l'accompagne la nuit ; mais je n'ai jamais pu festoyer et errer comme lui. Quelquefois nous dînions ensemble, mais point sans de hardies algarades avec l'un ou l'autre

voisin, qui déplaisait à Moréas. Il se tirait toujours lui-même des plus mauvais pas, mais cela me coupait l'appétit, car il pouvait tomber sur quelque irascible, un jour, et recevoir quelque mauvais coup. Cette éventualité gênait mon plaisir. J'eusse voulu que ses malédictions, parfois écrasantes, tombassent sur les gens en les mettant à merci. Mais il y a, dans les cafés et les restaurants, des gaillards qui ne se laissent pas cribler. Leur eussé-je dit : *Laissez-le faire, courbez-vous, c'est un dieu*, que cela ne les eût point résolus.

C'est miracle qu'avec sa souveraine insolence, et alors qu'il passait les nuits au cœur du Paris populaire, aucun coquillard ne l'ait attaqué. Mais, il faut le dire, les classes dangereuses ont mieux l'intuition de la valeur naturelle irradiante des hommes, et jamais, nulle part, dans les bouges, on ne confondra un poète avec un policier.

Tranquillement, conversant avec quiconque et n'importe qui rencontrés — poivrots, marchandes des quatre-saisons, conducteurs des tramways, ouvriers, bourgeois, — il rentrait, blafard, au petit jour, dans sa maison, où son logement dominait les fortifications et la banlieue sud.

J'ai dit que son allure était militaire, et rien ne le flattait comme d'être pris pour tel parmi le peuple. Son macaron écarlate y ajoutait quelque gloire martiale. Coulon m'a dit qu'il ne le vit jamais plus heureux qu'un certain jour où, dans un tramway, quelque beau gaillard, passant devant lui, décocha un salut réglementaire décomposé, orné d'un rigide : *Pardon, mon colonel !* Il le racontait après, à ses amis, avec cet air souverain, comme scandalisé d'avouer son ravissement, et le regard complice, pour qu'on s'étonne aussi et qu'on partage sa joie : *Il m'a appelé mon colonel ! Oh !... Oh !...* et de son geste familier, il secouait son bras pour faire descendre sa fausse manchette, portait sa main à l'ancre de sa moustache, pour en aiguiser encore la pointe hardie.

Il avait de bons compagnons successifs pour ses nuits de

veilles : Ernest Raynaud, La Tailhède, du Plessis, qu'il a si tendrement fixés, au temps Roman, parmi ses constellations poétiques ; Paul Fort, qui l'adorait ; puis ses émules plus jeunes, ses amis, au moins ceux que je sais : Apollinaire, Guy-Charles Cros, André Salmon, Louis Thomas, Clouard, et ce Jean-Marc Bernard, tombé sous les balles ; Marcel Coulon, subtil exégète et fidèle officier d'ordonnance...

Moréas se prodiguait au café (1), et ses paroles, les moindres mêmes, frappées pourtant de sa griffe, semblaient jetées à l'entour en cabrioles, mais selon celles des bouffons de Shakespeare, avec les grelots du sarcasme et du bon sens, aux sons les plus clairs. Les chalands restaient bouches bées à savoir comment s'y tenir.

Quand on se promenait avec lui, il fallait s'arrêter, principalement aux étalages des marchands de journaux, des marchands ambulants ; longtemps devant ceux des fleuristes. Il choisissait la plus belle rose, parmi toutes, et l'entourait de louanges. .

Chaque soir il trônait au café Vachette, au coin de la rue des Ecoles et du boulevard Saint-Michel, où l'entourait une troupe fidèle ; parfois il montait jusqu'au café Napolitain des grands boulevards, où il pénétrait avec cette ironique majesté qui était son vêtement.

Il tournait lentement sa tête à droite et à gauche, ses lèvres allaient en avant avec une insolence qui avait l'air de contenir quelque bonne apostrophe, et son chef chenu, d'argent bleuté, surmonté du haut de forme bourgeois, le monocle légendaire accusaient encore sa volonté de ne rien consentir de soi-même à la ronde, bien qu'il faille prendre garde à lui.

Vers 1903 ou 4, j'assistais, au théâtre de l'Odéon, à l'unique (ou presque, je crois) représentation d'*Iphigénie*, menée par Silvain. La salle, où le meilleur de la jeunesse et des

(1) Voir une relation, médiocre et plate, mais amusante d'anecdotes, de M. Albalat, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1920 : *Moréas et la vie de café*.

hommes était, frémissait sous l'émotion. Et cela prit matière extérieure, entre les scènes, alors que tout le monde criait et frappait des mains. La justice et la beauté ce jour-là — le croit-on ! — se rencontrèrent, près de ce beau Jardin du Luxembourg.

Mais, quelque dix ans plus tard, après que le poète fut trépassé, et que la Comédie-Française nous redonna la tragédie, ce fut honteux.

Les histrions ne savaient pas le texte. On n'entendait vraiment que le souffleur ; ou bien tout à coup des éclats de voix déclamatoires, dont le clairon momentané, et vite balbutiant, étalait toute la pauvreté des interprètes.

Lorsque des gens officiels se mêlent de poésie, il ne faut attendre jamais que sacrilèges.

Je l'ai déjà dit. Il faut donner tout ce que nous savons de fait, ou ressentons de cœur, de ce qui appuie les fondements mêmes de notre vie intérieure,et se cristallise en nous, après, même, la disparition des objets. Risquons, au surplus, que notre illusion sur eux et nos impressions ne soient destinées qu'à la dénégation ou à l'oubli plus ou moins éloignés. Puisque c'est le sort de tout ce qui poursuit une renaissante floraison séculaire, voire millénaire. Le temps ni l'espace ne peuvent être la mesure de nos émotions, non plus que l'acquiescement, la réprobation, le succès ou le rapide oubli. Une minute d'ébranlement d'art est infinie, voilà la vérité, dans sa perte aussitôt même. Ainsi n'est seul heureux que celui vivant dans la plus troublante incertitude consentie.

Il n'est que l'Art pouvant courir divinement des hommes disparus à ceux qui naîtront, en passant par nous autres, transis, et cachés, et groupés, autour de la lumière sacrée.

Lorsque les hommes du noyau de notre commerce sont, dans le temps, très éloignés, les chartes sont nécessaires. Pour nous, qui avons le bonheur d'avoir droit touché cer-

tains qui, tout près, nous ont nourris, nous essayons de les rapporter avec toute notre faible voix.

Il se trouve que l'un de mes plus chers camarades de jeunesse, Pierre Champion, s'est plongé, parmi d'autres résurrections, dans la restitution de François Villon et de son temps (1).

Cette œuvre savante et très émue me fut un grand bienfait et m'a aidé et secouru. Comme j'en remerciais l'auteur, il me répondit ceci, dont le développement et l'invitation qui l'achève séduiront et ont quelque à-propos parmi des souvenirs sur un autre poète :

Ce que tu m'as dit de Villon m'a infiniment touché et je suis très fier de savoir que mon livre a été pour toi un compagnon. Tu sais comme on se détache de ce qu'on a produit ; on en est séparé comme par une sorte de honte et de pudeur. On s'en délivre comme d'un autre soi-même que l'on n'aime pas à reconnaître. J'ai cependant porté longtemps ce livre en moi. Et puis cette érudition est si lourde, et nécessaire cependant. Elle seule peut donner la vie à ce qui fut. Le vrai, le vrai, voilà toujours le mystère le plus troublant et le plus passionnant des êtres et des choses. Remarque que je suis persuadé qu'au fond tout nous est à peu près inconnaissable. Alors même que nous ne le voudrions pas, une création est toujours œuvre d'imagination. Je me souviens du pauvre Schwob qui me disait : « Villon, je ne le vois pas ; je vois seulement la forme de son petit doigt. » Cet acte de foi, de vision, c'est le document qui nous le donne. Et alors, comme le faisait un Cuvier, on restitue la figure entière avec ce petit fragment. J'ai beaucoup erré autour de Notre-Dame et de l'Hôtel de Ville. Dans nos provinces, j'ai visité les filles près des cloîtres. Et j'ai fait un grand rêve sur des tas de vieux grimoires aux archives. Tu me dis que cela t'a avancé dans la connaissance de Villon. J'en suis très fier. Mais ton instinct aurait pu te donner tout cela et tu l'aurais imaginé sur le tendre corps féminin.

Toutes les rues de Paris et d'ailleurs, où Pierre Champion a poursuivi le spectre aimé de Villon, Moréas les a

(1) *François Villon, son œuvre et son temps*, 2 volumes. Champion, éditeur.

parcourues, de fait et d'esprit. Ce sont les chemins où marche toujours ardemment, et s'ébat, la petite et ferme troupe des Gentils.

II

L'écriture a une matière, quelquefois elle s'étend, d'autres elle se ramasse. Il faudrait pouvoir la tailler à la mesure de ce que l'on ressent, et ne point consentir à ce qu'elle nous échappe, dans ses enroulements autour des idées, des sentiments ou des images. C'est à la contenir que le bon ouvrier peut se satisfaire, en exprimer la sève. Je voudrais regarder de près ce magnifique outil des pensées, tant de fois métamorphosé par de bons compagnons. C'est aussi un animal que chaque homme doit dompter et assouplir à son usage. Elle doit être nourrissante, substantielle, et que le lecteur en puisse, comme l'auteur, mâcher chaque période, chaque phrase, chaque mot, chaque lettre.

Mais l'écriture ne se manie que dans le feu. Seulement là les formes que nous lui donnons se fixent bien. Et les arabesques sur le papier deviennent de bronze sur champs de lumière.

Celui qui écrit ceci ne prétend à rien de pareil ; pourtant il ressent si sa plume se calme, se dresse ou s'assoupit. C'est le propre de l'infirmité de mieux reconnaître tel heureux mouvement naturel qui la transforme. Pourquoi n'est-ce tout au cours de mon allée, ici, que je me sente ainsi porté ? Je n'ai point de bonne lumière, je marche dans la demi-ombre, mal soutenu par mes faibles moyens. Pourtant me voici revenu après dix ans sur cette chaise, qu'on avait mise pour que je reste assis auprès de son lit, tandis que Moréas attendait de mourir.

Puisque mes pensées, mon souvenir y sont tant de fois retournés, pourquoi, si je ne m'y incline simplement encore, me trahiraient-ils tout à fait ?

J'arrivais du Midi, où je passais l'hiver, parce que j'avais

appris son attaque d'hémiplégie. Quatre jours avant il avait déballé du panier d'osier les œillets et les mimosas que je lui envoyais de là-bas chaque année au printemps ; et j'avais reçu l'un des derniers billets que sa main traça :

25 février 1910.

Merci, mon cher R.., vos fleurs sont aussi brillantes que votre belle verve.

JEAN MORÉAS.

Peu après j'appris qu'il était tombé et qu'on l'avait transporté dans cette maison où j'allai. On lui dit que c'était moi. Il voulut bien que je reste là, seul près de lui ; j'avais amené ma chaise tout près du lit, qui n'était point haut. Sans que rien en parût, j'étais malheureux. Il tournait, avec une lente difficulté, sa tête soutenue vers moi : — *Vous voyez, je suis foutu,* me dit-il naturellement. Nous échangeâmes quelques mots que je ne me rappelle plus ; puis : *Ne parlez pas, Moréas, reposez-vous. Je m'en vais. — Non, restez ; ça me fait plaisir. Je vais m'assoupir.*

J'étais désemparé. Je ne pouvais pourtant pas lui dire des paroles d'affection, comme si nous étions des ignorants ; pourtant je trouvai de vrai et de gauche : *Vous savez comme on vous aime* (1).

Lentement son regard me tint, avec cette malice amusée des souples psychologies, quand il en perçait l'enclos. Puis il sourit gentiment pour me montrer qu'il découvrait ma pudeur à ne point avoir dit *je...*, ma justice aussi.

Et comme j'étais très secoué en dedans, je fis une grimace, et je n'osai même pas poser mes lèvres sur sa main, comme je m'y sentais entraîné naïvement.

Ses paupières, déjà demi-tombées, se fermèrent. Et j'étais là, tout seul, avec l'angoisse indicible de l'impuissance, alors qu'on voudrait tant. Je le regardais en essayant de ne pas participer à lui avec faiblesse, d'avoir quelque fermeté à combattre mon sentiment d'affection désordon-

(1) Maurice Barrès a donné de ses propres propos une version identique, cela montre la qualité d'unité et de pauvreté solidaire des cœurs humains.

née. J'examinais cet homme, qui, de son seul rayonnement, de son chant, avait été le ferme compagnon de mes désolations morales ; l'homme qui avait donné à mon cœur l'assurance de cette intrépidité dans mes dissolvantes souffrances analytiques ; cette intrépidité qui fondait ici, pour moi seul, dans un hymne tremblant de reconnaissance.

Lui était là, reposant, inerte, la moitié du corps paralysée ; sa face auguste déjà marquée par l'immobilité et la pesanteur.

Les yeux assez grands ouverts, et l'esprit réceptable, j'essayai de communier :

Quand notre sensibilité n'a pas auprès de soi l'objet de son habituel contentement, — affectionnel ou passionnel, suivant que nous sommes ou languissants ou brûlants, — notre corps nous apparaît seul, perdu dans sa pesanteur, qui l'entraîne au centre de la terre.

En l'état de satisfaction de l'affectivité, nous n'avons pas physiquement conscience de notre pesanteur, autour de quoi tout l'être ondule dans un bon équilibre du jeu. Le mouvement normal de nos sens, de nos membres et de nos organes intestins nous semble le centre universel.

La bonne combustion nous donne des ailes ; son affaiblissement nous appesantit.

Le cœur, volonté des attaches et des affections, reste éperdu de la séparation d'avec ce qu'il aime. Il refuse partiellement de diriger notre vie sans son objet — et la masse du corps tombe. C'est, à tous les échelons, le désespoir, dont nous avons tous, plus ou moins, ressenti le vertige.

La plus réelle manifestation de la mort est, en nous, l'assujettissement à l'attraction centrale. La disparition du sentiment affectif, ou son tourment, nous en indique directement le chemin, en nous révélant dans la pesanteur cet appel du fond.

Ainsi j'examinais sa face aimée, en même temps que je pliai ma sensibilité aux lois ultimes qui commençaient de

toucher son corps ; peu à peu le ravissement me prenait et mes traits aussi, comme les siens, s'embaumaient de sa sérénité consentante. Je regardai bien ces formes racées, son admirable nez si fin, l'arcade chenue de ses sourcils, les chambres de ses yeux, si bien enchâssées à l'arête supérieure du nez à l'harmonieuse courbe, et ce talus, au-dessus, comme si toute la volonté dominatrice et mesurée de son front s'était fixée et arrêtée là. Puis ses beaux cheveux blanchis. Tandis qu'au bas, sa bouche et sa mâchoire fracassées, embarrassées de relâchement, ne connaissaient déjà plus, en partie, son commandement. Longtemps je restai ainsi, avec des oscillations successives de mon émotion, cruel combat de mon affection et de mon analyse. Et puis je regardai le bout de mes bottes, en les tapotant de ma canne. Cela me fit redresser et sortir de l'engourdissement où m'avait mené mon inhibition nécromane. Je vis cette grande chambre claire, puis ce jardin, ces arbres dehors. Je tirai ma montre et j'attendis quelque temps, je ne savais quoi. Je regardais encore ce corps humain, qui commençait de se mêler aux choses, et doucement j'ouvris la porte et m'en allai.

Le lendemain j'eus ces mauvaises nouvelles qui me ramenèrent avenue de la Chaussée :

Saint-Mandé, 15 mars 1910.

Cher Monsieur,

Je viens de quitter Moréas ce soir à neuf heures après qu'on lui a fait devant moi une piqûre de morphine qui calmera ses souffrances cette nuit. Malheureusement ses forces s'en vont d'heure en heure. A mesure que la faiblesse augmente, la fièvre monte. Dans la situation où il se trouve, croire que nous le reverrons demain c'est encore conserver un immense espoir.

RAYMOND DE LA TAILHÈDE.

Les jours suivants je revins, car, chez moi, j'étais remordu par le sentiment. Je le retrouvais donc, plus ou moins encore avec les sursauts de ses manières habituelles,

insolentes et rudes dans un si grand naturel ; et une si grande et ingénieuse bonté supérieure, que ses algarades étaient, pour les serviteurs même, une élévation qu'ils ressentaient, en consentant de bon gré à ses verdeurs verbales.

Son agonie lucide dura 45 jours. Il y avait là constamment et se succédant au début : Raymond de la Tailhède et Marcel Coulon ; c'est au chevet de Moréas que je connus celui-ci. Comme Moréas lui parlait de moi avec une inclinaison revenante, nous nous prîmes vite en amitié. Si Coulon ne croyait pas à tant de choses vaines, on ne pourrait désirer d'aucun un plus accompli commerce amical, mais il est très attaché à tant de billevesées sur la chose mondaine, qu'il n'en est parfois plus raisonnable. Mais ses remarquables dissections idéologiques positives sur les plus chers, à la vérité, de nos amis, firent qu'il devint, tout près, l'affectueux compagnon de ses modèles. Il était des tout premiers et lointains familiers de Moréas. Et lorsque celui-ci le souhaita auprès de sa défaite corporelle, déjà Coulon était parti de Rocroi pour y venir. C'est lui que l'on trouvait quasiment toujours, et sur qui Moréas se reposait pour l'économie des derniers lambeaux de sa vie, qu'il voulait consacrer à ses amis, pressants et anxieux, qui accouraient. On regrette que Coulon n'ait pas donné à ceux de nous qui survivent, et aux autres qui viendront, un nouveau *Témoignage* (1), couronnant ses pertinentes écritures sur le maître des *Stances ;* le montrant, à ceux qui l'aimaient, buvant, d'un esprit ferme et riant, la ciguë.

Car il ne nous est pas permis, à nous qui le vîmes, de négliger le suprême avis qu'il nous donna sur la haute sécurité naturelle de la disparition d'un être humain départi de toute trahison, et, de front, décidé à affirmer, de sa griffe jusqu'aux moindres gestes familiers, comme ceux aussi du cours de la fraternité d'élection entre mortels. Oui, je resterai aussi toujours marqué, d'avoir figuré dans

(1) *Témoignages*, 3 volumes. Mercure de France.

cette troupe des Gentils, où je m'étais, sans droit, placé, lorsqu'un jour elle se présenta, et qu'on eut dit à Moréas :
— *Ce sont vos amis, les poètes, qui voudraient vous voir.*

Troupe légère, au cœur sensible et tendre, et qui est le plus brillant des clairs rayons français, venue se recueillir là au pied du maître allongé, mais sur qui la verve et la fureur rayonnaient, sans atteinte.

Des hommes étaient là, de tous âges, qui tous étaient de ses familiers, habitants du Parnasse. Aucun d'eux qui n'ait combattu avec lui au jeu singulier spirituel, avec les paroles ; aucun qui n'ait ri en sa compagnie, ou qui n'ait tressailli d'émotion et d'allégresse à ses côtés.

Moréas, déjà blanc de chair, ne pouvait plus bouger, ou à peine. Peut-être fit-il un geste de la main, qui n'avait rien d'une bénédiction, un geste sans correspondance visible, je ne me souviens plus, sinon qu'il répandit en nous un retentissement profond et allègre,comme l'assurance de sa vie toute pure passant directement dans les agitations de nos plus hautes qualités de transmissions génératrices.

Et pourtant il n'y avait là, d'apparence, qu'un mourant entouré de quelques hommes, à la fragile et incertaine existence.

Un autre jour,j'accompagnai Vallette, puis Léautaud. Je ne me rassasiais pas de voir ce lien, renouvelé, du compagnonnage de la vie spirituelle. Avec Moréas et ses amis, quelle leçon à la fois du désert autour de notre unité, et d'ébranlement de l'approche et de la solidarité si pauvres, mais de si bonne volonté.

Encore, j'emmenai, un autre jour, avec moi Gandara et Willette, ses deux plus anciens camarades du temps du *Chat Noir*. Pendant que nous étions là, survint Courteline, de façons si naturellement dégagées et plaisantes, que Moréas en paraissait tout aise. (Oh ! mon Dieu, faites-moi bien grâce, à moi aussi, à ma dernière heure, des figures de carême !...)

Courteline parti, vint l'un de ses personnages, sous les moroses traits d'un notaire, n'importait lequel, qu'on avait pu dénicher à grand'peine dans les environs.

Il fallait cet officier civil pour que fussent prises régulièrement les volontés dernières de Moréas, qui ne pouvait plus remuer ; quoique encore il arrachait quelques mots à son visage, où rayonnaient de volonté le front et les yeux, mais frappé déjà presque de mort, dans sa partie inférieure.

Il fallait quatre témoins signataires. Le Notaire, assis devant une table improvisée, et nous trois, Gandara, Willette et moi, pensions-nous. Mais c'était quatre hommes dégagés qu'il fallait être, assura l'officier. On chercha dans la maison ; mais La Tailhède n'était pas là, occupé auprès de sa fiancée, et Coulon était aussi absent, pour une autre raison. Les recherches retardaient l'acte. Willette, qui a toujours eu un vif effroi d'approcher la mort (parce que lui-même a grand'peur de rôtir en enfer, je suppose, à cause de ses images déshabillées), enhardi tout de même et pensant qu'il valait mieux ne pas rester avec le vague à l'âme, dit quelques mots hésitants. — Le notaire aussi, mais d'une espèce de manière inopportune, qui nous fit faire la grimace. Ah ! l'esprit ! l'esprit des pauvres !

Moréas prononça alors quelques paroles : — *C'est bien ainsi, que ce soit vous, trois artistes, qui soyez là aujourd'hui, autour de moi.*

La porte s'ouvrit enfin, et on nous prévint que c'était l'épicier du voisinage qui voulait bien venir nous appuyer. Lui-même parut. C'était une sorte de gnome, bossu et souriant ! — *Un bossu !* rugit sourdement le poète, qui en put rejeter lentement la tête en arrière, comme lorsque son monocle y était maître à repousser.

Comme je riais, il se trouva que le regard de Moréas se croisa avec le mien. Il comprit ma détente, et rit aussi, avec aux traits : — *Hein ! Croyez-vous !* dans l'épouvante et l'admiration d'un dernier et si grand coup du sort. Comme

en d'autres temps il eût impérieusement fait rentrer ce diable sous terre !

Il faut dire que Moréas avait une horreur sacrée des bossus. Quand par hasard il en rencontrait : — *Partons, partons ! ils foutent des mauvais sorts.* Et vivement il entraînait, effrayé, son compagnon, lui qui n'avait peur de rien : je vis cela, Coulon aussi, d'autres parfois.

Et voilà cette horrible farce des dieux, qui apporte l'un d'eux pour assurer devant le monde la volonté suprême du poète mourant.

— *Alors, c'est vous, Mossieu !* toisa drôlement et terriblement Moréas.

— *Oui, Monsieur,* répondit l'autre, timidement et souriant, voyant bien qu'il étonnait. Sa bonne grâce toucha Moréas, qui lui dit convenablement, tout à coup changé et riant : *C'est bien, Monsieur, je vous remercie. Asseyez-vous.* Mais il n'en revenait pas et son air montrait. — *Ah ! ça ! par exemple !* moitié riant, moitié inquiet.

Au cours de la réunion, et tandis pourtant qu'il était pénétré, et nous-mêmes, de l'acte important qu'il accomplissait, ses regards se portèrent quelquefois sur le gnome. J'avais peine à me retenir encore de rire. Puis, peu à peu, il me sembla que, au travers de la terreur qu'il en avait, il jugeait bien qu'il en fût ainsi, et que, peut-être même, cet homme singulier eût manqué à cette place, en ce lieu.

Après, il fut aimable, et le remercia fort poliment. Il remercia aussi le notaire ; mais il ne nous déplut pas qu'il s'en aille. Cet homme, qui montra une parfaite incompréhension du clair langage que parle la face, même paralysée, d'un poète, insista trop, plusieurs fois, sur des phrases, pour avoir un acquiescement exagérément physique pour les forces de notre ami, avec des : — *Vous me comprenez bien ?* et des : — *Vous saisissez bien la portée de la phrase ?* et cela répété, à quoi Moréas, avec peine, était obligé d'arracher à son corps inerte plusieurs *oui*, alors qu'un, à tous, suffisait. — Willette avec discrétion l'indiqua. Nous au-



BOIS ORIGINAL DE ROUVEYRE

rions tous trois, volontiers, n'écoutant que nos nerfs, jeté le tabellion par la fenêtre. — Pourtant, ayant rempli sa charge, il s'en alla sain et sauf.

Une dame, l'un des derniers jours, apporta sur son lit un agenouillement théâtral éploré, en même temps qu'elle répandait sur lui, éparses, les roses d'une gerbe, jusqu'au voisinage même du sommet du corps.

Saisi, Moréas, de son bras droit où était encore un peu de force, repoussa les insolents végétaux : — *Enlevez-moi ça*, dit-il avec force, *enlevez-moi ça. Elles puent.*

Je rapporte ce que j'ai vu.

Pneumatique. 31 mars, 1910 (1)
Minuit.

Cher Monsieur,

Je retrouve votre adresse et vous préviens au cas où M. Vallette ne l'aurait point fait.

Moréas a expiré à onze heures, après une journée d'agonie, lucide jusqu'aux derniers instants.

Vous me trouverez demain à partir de dix heures. Je pense qu'il serait bien que vous veniez le plus tôt possible afin d'être plus seul que l'après-midi.

Votre bien dévoué

MARCEL COULON.

Le matin je vins, et je croisai, en arrivant, Barrès, qui s'en allait. Je ne l'avais point revu depuis deux années, je crois, où nous avions parcouru ensemble, et confiants, les alentours de Châtelguyon. Il crut sans doute que je venais faire un dessin de notre ami : — *Ne soyez pas plus cruel*, me dit-il en souriant, et me menaçant du doigt, mais sachant bien, comme moi, que la sévérité de ce trépas ne pouvait être surpassée, puisqu'il nous jetait là, nous autres, réacteurs pourtant, avec de l'amertune et du marasme.

Je restai tout le jour. Je déjeunai dans la maison avec

(1) 1910-1920, ce jour même. — A. R.

Coulon, puis nous allâmes ensemble faire quelques pas aux alentours, car il avait une assez visible envie de pleurer. — Son dévouement épuisant des derniers jours le laissait sans forces. — Je devisais pour le réconforter. Et si bien, ma foi, que je dus essuyer aussi mes yeux. Hé, oui...

Nous rentrâmes après ces pieux et comiques ébats.

Un jeune sculpteur, sous nos yeux, enduisit de savon noir épais la moustache et les cheveux de Moréas, puis lui badigeonna la face avec un gros pinceau rempli d'huile, pour, après, lui jeter du plâtre à la volée.

L'homme a dû établir ce moulage en quelque lieu d'Athènes après l'avoir enjolivé. Toujours est-il qu'il en refusa ici la moindre épreuve. Heureusement que Bourdelle, plus digne et plus pieux, l'avait, sur mon avis, précédé.

Il faudrait quelqu'un de plus sensible que moi pour dire congrument les funérailles. Mon avis sur ces palinodies est qu'il faut bien les accepter, puisqu'elles sont dans les mœurs.

J'essayai de m'y mêler, mais j'aime trop regarder pour prendre place dans un cortège. — Et puis, je ne sais pas faire la tête qu'il faut au début, avec les révérences.

Je ne vois plus guère de celles de Moréas que la voiture noire où étaient attachés, avec des cordons, Barrès, Vallette, Gandara, et un autre? Et puis, en défilé, suivant derrière, un très grand concours. Comme le Père-Lachaise est assez loin, j'y allai en voiture, par un autre chemin. Là, quand tout le monde y fut, je me mêlai à la foule qui se bousculait, et criait même, pour pénétrer dans la grande salle du four crématoire, où personne ne savait ce qu'on allait voir. Après une bonne constance, et avoir été convenablement pressé dans le flot à l'assaut, je fus dégorgé dans un des paquets canalisés à l'entrée et j'allai m'asseoir vers les premiers rangs. De nombreux bancs bien cirés, et sans dossier, ce qui ne laisse pas d'être fatigant, étaient là à demeure. La salle, un peu comme d'un temple protestant, fut tôt bondée ; nombreux même furent ceux qui n'y purent pénétrer.

Une espèce de rebondissement architectural, placé, comme un autel, devant nous, semblait dire : *C'est moi qui suis l'ogre, je vais dévorer*. Mais on ne sut aucunement le moment où il le fit. Barrès monta à côté du monstre, et clama, clairement, ce discours plein de goût que je relus plusieurs fois dans la suite, ainsi que l'autre texte qu'il publia, et les écritures de Maurras. Cela allège, comme il faut, le cœur, et le repose de notre cruelle infirmité.

Le soir j'allai au *Mercure;* on se racontait les uns aux autres les choses curieuses de cette journée, les incidents particuliers, nos impressions. Gourmont, lui, au cimetière, avec quelques disciples, avait été, à l'entour du monument crématoire s'asseoir sur une faible proéminence gazonnée. De ce point la petite troupe avait bien vu la lourde fumée s'échapper de la haute cheminée : — *Pourquoi n'êtes-vous pas venu ? nous vous attendions*, me dit-il.

On rappela comme Moréas était ; ses drôleries, son caractère, son équipage, enfin tout ce pourquoi, homme, nous l'aimions bien.

Finalement, après ces rappels, il se trouva que nous étions devenus silencieux, le nez vers le plancher...

— Allons, adieu ! bon philosophe, me dit tout à coup Vallette, en souriant, cela n'est pas gai... Allons nous coucher...

Les jours suivants, la troupe pieuse des *Amis de Moréas* se rendit, en corps, dans le petit hôtel du Président de la République Littéraire des Pingouins, après s'être assurée qu'il la recevrait. Il dit une dizaine de lignes définitives, salées aux meilleurs auteurs, donna sa bénédiction apostolique aux pèlerins, et voulut bien patronner « le monument qui devra être élevé à la mémoire de Moréas », pour quoi on ouvrit sur-le-champ une liste.

Pourtant, au cimetière, le carré de terre où étaient mises les cendres ne reçut jamais aucun soin. La végétation fra-

ternelle s'y installa. Seules, à des anniversaires, quelques modestes fleurs étaient attachées là, par une main de femme peut-être, dont la foi et la fidélité du cœur pouvaient encore guider ce geste tendre et vain, auprès de la simple plaquette de marbre, pour quoi trois jeunes hommes, honteux, ont joint, en cachette, leurs deniers, avec, gravé dessus, le nom de Moréas, afin, tout de même, d'indiquer que ses cendres sont là.

Les choses furent ainsi jusqu'à la guerre, et j'espère bien qu'elles se sont aggravées dans cet abandon et cette solitude magnifiques, où les plus grands parmi les hommes trouvent justement la mesure de leur singulière disproportion auprès de leurs contemporains.

ANDRÉ ROUVEYRE.

(Automne 1919.)

L' « INDUSTRIALISATION » DE L'ARMÉE

Comme il fallait s'y attendre, on commence à se préoccuper de notre réorganisation militaire. Certains, d'ailleurs, s'en préoccupent depuis longtemps, mais sans avoir trouvé le moyen d'en parler : à l'heure où on ne pensait qu'à la paix, on jugeait prématuré d'envisager l'instrument qu'il faudrait pour une nouvelle guerre. Mais, si un humoriste a dit que la santé est un état transitoire et précaire qui ne présage rien de bon, on en peut dire autant de la paix. L'une et l'autre, il faut tâcher de les conserver le plus longtemps possible, sans se dissimuler que ce ne saurait être pour toujours.

Donc, les réformateurs se sont mis de toute part à l'œuvre... sur le papier. Et déjà les journaux, les revues, enregistrent des propositions variées. Mais, malgré leur diversité, tous les projets se ressemblent par leur timidité. Aucune idée vraiment neuve n'apparaît ; aucun système n'est présenté qui soit caractérisé par une audace égale à celle dont mon jeune camarade, le lieutenant-colonel Adrien Roux, a fait preuve dans ses études sur la réforme militaire, publiées avant la guerre.

Il ne semble pas que les enseignements de ces quatre années formidables, de cette expérience unique dans son genre, aient apporté beaucoup de lumière aux théoriciens, et les aient poussés à chercher du nouveau. La plupart se sont efforcés de remettre à neuf leurs vieilles idées et d'adapter vaille que vaille leurs anciennes habitudes d'esprit à la situation présente, alors qu'ils ont la chance de trouver table rase devant eux. Le terrain est déblayé. Nous n'avons guère à craindre d'agression prochaine. Nous pouvons donc

organiser pour le mieux notre puissance militaire, sans nous presser, sans nous laisser influencer par des considérations d'opportunité, ni paralyser par des traditions et des routines.

Nous avons acquis une mentalité de fonctionnaires, c'est-à-dire d'hommes appliqués à tirer parti de ce qui existe, plutôt qu'à le changer. Pour l'œuvre qui s'impose, il faut, au contraire, un tempérament révolutionnaire, étant bien entendu, cependant, qu'on en modérera les ardeurs et qu'on ne négligera pas d'utiliser tout ce qui reste utilisable de l'ancien ordre de choses. Ce n'est pas tant un corps neuf qu'il faut chercher à donner à une vieille âme : c'est une âme jeune qu'il faut essayer d'insinuer dans un organisme décrépit. L'occasion est propice pour tenter l'industrialisation de l'armée, c'est-à-dire pour tâcher d'introduire dans l'armée des mœurs, des conceptions, qui ont fait leurs preuves dans les affaires. Par ce moyen, on la rajeunira, on la mettra en harmonie avec le monde extérieur, dans lequel elle se fondra, au lieu d'en être un élément à part, un rejeton parasite.

Aussi bien, n'est-il guère utile de se lancer dans les considérations générales et de philosopher avant d'aborder l'examen de la question à résoudre. Il s'agit de créer une armée aussi puissante que possible, en gênant le moins possible la production du pays, en prélevant le moins possible des ressources qui lui sont nécessaires ; il s'agit tout au moins de nous procurer la possibilité de créer cette force militaire en temps utile. Plaçons-nous donc face à face devant ce problème, et tâchons de le résoudre en interprétant les faits que nous venons de voir se dérouler devant nous.

§

Une première constatation s'impose : la guerre qui vient de se terminer n'a ressemblé en rien à celles qui l'ont précédée ; elle n'a ressemblé en rien à ce qu'on s'attendait

qu'elle fût. Il a donc fallu y plier ses méthodes, imaginer des moyens inédits, improviser des engins, pour répondre à des fins qu'on n'avait pas prévues, et adopter des procédés de combat adaptés aux besoins qui se révélaient.

L'avenir nous réservera sans doute des surprises du même genre, des surprises plus grandes encore. Il nous faudra alors des facultés d'accommodation, une plasticité, que nous avons vues qui n'ont pas fait défaut à la troupe, mais qui ont quelque peu manqué au commandement. Celui-ci se ressent trop de l'ambiance que je définissais tout à l'heure. Il renchérit sur les tendances du peuple d'où il sort. Car, tant que l'armée se recrutera dans le civil, il est à craindre qu'elle ait les défauts qui caractérisent la population civile. Cédant au mouvement général qui anime celle-ci, et à son désir de stabilité, les officiers ont travaillé pour qu'on leur assurât un avancement régulier, et, en fin de carrière, une vieillesse tranquille. Ces hommes de guerre n'aspirent qu'à mourir en paix et à ce qu'on leur laisse la paix pendant leur vie. On a cédé à leurs vœux. On leur a octroyé un statut qui leur garantit la sécurité la plus complète : on prend toutes les précautions possibles pour qu'ils ne soient victimes d'aucun arbitraire, d'aucune injustice, d'aucun passe-droit.

Or, rien ne ressemble moins aux conditions dans lesquelles doit vivre un homme qui se destine à affronter les chances du champ de bataille. Quand le colonel Canrobert vint prendre le commandement de son régiment de zouaves, il apprit que la plupart de ceux-ci avaient économisé leurs primes de rengagement pour se constituer un petit pécule. Il les réunit et leur dit, en substance, qu'il ne voulait pas avoir de capitalistes sous ses ordres ; que, quand on amasse de l'argent, c'est avec l'intention d'en jouir ; que, lorsqu'on veut jouir, on hésite à exposer sa vie ; et qu'une telle tournure d'esprit est ce qui convient le moins à des combattants. — « Donc, conclut-il, faites-moi le plaisir de manger ce que vous avez mis de côté. Je vous donnerai des permis-

sions autant que vous en voudrez, pourvu que vous rentriez au corps n'ayant plus le sou. » Telle est, — dans une certaine mesure, toutefois, — la conception qui, je crois, doit être celle des officiers. Or, à l'esprit d'aventure, qui me semble être la marque de ceux-ci, on s'est appliqué à substituer la mentalité du fonctionnaire, laquelle en est presque exactement l'opposé.

Développant cette thèse, j'écrivais récemment :

Il importe de réagir contre cette intervention et de rétablir l'ordre normal des choses en renonçant à l'informité et à la stabilité, qui sont condidérées comme les caractères essentiels de l'armée, mais qui ont le grave inconvénient de ne se prêter ni au libre jeu des initiatives ni à la marche du progrès.

A quoi le général Roques a riposté :

L'officier n'est aujourd'hui ni un coureur d'aventures ni un chef d'aventuriers. C'est un homme dont la mission unique et constante est la préparation de la défense nationale.

Il ne la remplira efficacement que dans le calme de l'esprit, la sécurité du lendemain et la considération publique.

Les règlements actuels ont essayé, en séparant les officiers de la nation, de les protéger contre les entraînements du commun, de les entourer d'une sorte d'auréole. Ils n'ont réussi qu'à en faire des êtres défavorisés, impuissants à se défendre, souvent lésés dans leurs sentiments intimes.

Il faut que l'officier jouisse des mêmes droits que ses camarades des réserves, que les fonctionnaires, les ingénieurs, les professeurs, les magistrats. Il faut que, comme eux, il soit électeur et, dans des conditions à déterminer, éligible. Il faut aussi qu'il puisse librement, hors le contrôle grotesque du gendarme, choisir la compagne de sa vie.

Il faut enfin que son statut soit respecté et que l'on cesse et rapporte les mesures imprudentes, arbitraires et illégales prises, au cours de ces dernières années, contre ses intérêts les plus légitimes.

Telle est la manière de voir que doit avoir tout naturellement, en effet, un Polytechnicien de qui l'ambition était de devenir ingénieur des ponts et chaussées ou des manufac-

tures de l'Etat, que son rang de sortie de l'Ecole a obligé à entrer dans l'armée, qui alors a choisi la « sape », qui est l'arme la plus sédentaire qui soit, la moins combattante de toutes, — un « outil », plutôt qu'une « arme » ! — et dans laquelle il apporte les aspirations qu'il comptait apporter dans le service civil où il espérait être classé. Pour ma part, je persiste à penser qu'un grain de folie vaut mieux qu'une trop parfaite sagesse pour affronter les périls de la guerre et que, au surplus, une existence trop assurée, trop protégée, donne à l'esprit une fâcheuse rigidité ; elle l'expose à subir une sorte de pétrification et lui enlève la faculté d'adaptation qui lui est plus nécessaire que jamais.

C'est pourquoi je ne suis pas de ceux qui font un mérite au service obligatoire de ce qu'il apprend au soldat à connaître les chefs sous lesquels il sert, à l'officier à connaître les hommes qu'il a sous ses ordres. Qu'il en soit ainsi, et qu'il en résulte de grandes facilités, c'est indéniable. Mais il en résulte aussi certains inconvénients, à commencer par cette tendance à l'enroidissement que je viens de relever dans notre commandement. Il lui arrive de perdre de sa souplesse. Ayant toujours affaire aux même gens, on ne s'ingénie pas assez à découvrir vite les mérites de ses subordonnés. C'est pourtant à quoi on est réduit à la guerre. A chaque instant, la mort d'un gradé, une mutation, un avancement, une indisponibilité quelconque, mettent la troupe sous les ordres du premier gradé qui se trouve là. Et il est bien obligée de se faire obéir de cette réunion d'inconnus. Celle-ci, de son côté, est bien obligée d'obéir à cet inconnu. Il serait bon qu'on fût préparé, de part et d'autre, au fonctionnement facile et « coulant » de la subordination improvisée.

D'une façon générale, d'ailleurs, nous ne faisons rien de ce qu'il faudrait pour maintenir alerte la pensée des officiers, pour tenir en éveil leurs facultés créatrices, pour alimenter leur observation, pour exercer leur jugement. Nous les entourons de prescriptions tutélaires qui règlent leur vie et

déterminent leurs décisions. Nous les empêchons de mal faire, par des moyens qui leur enlèvent, du même coup, la possibilité de bien faire. En les contraignant à suivre la bonne voie, nous nous opposons à ce qu'ils puissent en chercher une meilleure : qui sait s'ils ne la découvriraient pas ? La réglementation qui les accable en les protégeant, qui leur donne la sécurité, qui les délivre des doutes, des scrupules, des incertitudes, imprime en eux le tempérament du rond de cuir assidu à sa besogne et consciencieux dans son devoir, mais à qui manque cette fertilité d'imagination qui caractérise l'homme engagé dans la lutte pour l'existence.

Voilà peut-être pourquoi le haut commandement, désorienté par la forme insolite des opérations dès septembre 1914, est arrivé si lentement à modifier ses idées tactiques. Il a longuement tâtonné autour d'une conception qui correspondît aux besoins imprévus qui se manifestaient. Il s'est trouvé brusquement dépaysé, comme transplanté dans un milieu exotique, dont il n'a pas compris qu'il lui fallait prendre les mœurs. Il s'est cramponné à ses habitudes. Il s'est réfugié dans la routine. Il a cherché son secours dans la tradition. C'est vers le passé qu'il s'est longtemps obstiné à tourner les yeux, au lieu de regarder droit devant lui pour voir ce que les circonstances imposaient de faire. Encore, à l'heure qu'il est, il ne se console pas d'avoir été arraché par la réalité brutale à ce qu'il considérait comme la saine doctrine.

La rigidité du cadre dans lequel se mouvait son intelligence en a détruit l'élasticité. La sagesse conseille de ne plus soumettre l'officier à un régime qui risque de paralyser la libre fantaisie de son imagination. Il faut que son esprit prenne l'habitude et le goût de s'ingénier, de tourner autour des problèmes, de choisir des solutions. Qu'on le libère donc des règles qui lui dictent sa conduite, qui enchaînent ses actes, qui lui fixent même ses déterminations. Qu'on lui permette de se tromper : c'est encore le meilleur

moyen d'apprendre à ne plus se tromper. Nous avons sur le « Service intérieur des corps de troupe » un règlement qui se flatte de dispenser les militaires de tout effort de réflexion, d'adaptation, d'accommodation. Il a cru devoir couper court à toute velléité d'indépendance, parce que, de son propre aveu, l'initiative, « si nécessaire en campagne pour faire face à des circonstances de guerre infiniment variées, ne peut et ne doit pas s'exercer dans les mêmes conditions quand il s'agit de détails de la vie courante, renouvelés pour ainsi dire chaque jour, à la même heure, et sous la même forme ». D'où, cette conclusion — toute naturelle — qu'il faut régler ces détails de la même façon, c'est-à-dire les réglementer.

En fait, il n'y a pas de guerre qui ait comporté, moins que la dernière, le déploiement d'une initiative quelconque. Les occasions d'en montrer ont fait défaut. Se fussent-elles présentées, qu'elles se seraient heurtées à des impossibilités absolues. La moindre opération exigeait un tel concours de moyens, des actions si étroitement concertées, qu'il y fallait une attentive préparation, et qu'aucune inspiration soudaine ne pouvait s'y manifester, qui eût changé la face des choses. Il n'y a donc aucune raison tactique ou stratégique pour développer l'esprit d'initiative.

Il y a seulement des raisons d'ordre moral. Il faut laisser aux caractères tout l'essor qu'ils sont capables de prendre. C'est en mesurant ses forces, en les essayant, qu'on acquiert l'énergie nécessaire pour faire face à l'adversité, pour tenir tête aux circonstances critiques, pour porter gaillardement le poids des responsabilités, pour prendre des décisions. Je serais tenté de dire que, si la guerre offrait des occasions d'initiative, il importerait moins de préparer cette faculté qu'il n'importe aujourd'hui. C'est parce qu'il ne peut se faire au moment du besoin, que l'apprentissage indispensable doit se faire avant. Voilà pourquoi il me paraît urgent de desserrer le réseau de prescriptions tatillonnes dans lesquelles est enserrée la vie des régiments. Voilà

pourquoi il faut habituer les officiers à la rapidité du coup d'œil, à la promptitude du jugement. Il n'est pas mauvais de les mettre souvent en présence d'hommes inconnus dont il leur faut tirer immédiatement parti, comme en présence de situations nouvelles devant lesquelles il faut prendre immédiatement parti. On ne luttera jamais trop contre l'installation en eux du tempérament « fonctionnaire » ; on ne développera jamais trop chez eux la mentalité « homme d'affaires ».

§

« Industrialiser » l'armée, c'est précisément rompre avec les routines et renoncer aux garanties qui caractérisent la carrière du fonctionnaire. Si celui-ci renonce à beaucoup de ce qui fait le charme de la vie et de ce qui donne à la personnalité tout son relief, ce sacrifice est la rançon de la sécurité qui lui est assurée. Son avancement est déterminé par des règles formelles ; il est à l'abri des accidents, sauf s'il s'est mis gravement en faute ; il suffit qu'il fasse à peu près correctement son devoir pour arriver sans encombre à l'âge de la retraite. A ce moment, une petite rente lui est servie, qui lui permet de vivre modestement, jusqu'à ce qu'il meure...

En dehors du fonctionnarisme, en dehors de grandes administrations fortement hiérarchisées — et dont les mœurs se rapprochent de celles de l'Etat, — l'industrie, le commerce ne connaissent pas cette certitude d'une existence régulière. La lutte y est de tous les instants, entretenue par l'intérêt, stimulée par la concurrence.

Dans l'armée, il y a, certes, de l'émulation, mais une émulation artificielle, suscitée par les concours pour obtenir un grade, une résidence, une distinction. On lutte, mais c'est uniquement pour évincer les compétiteurs. Dans les emplois « civils », cette rivalité peut fournir du travail utile, puisque chacun exerce un métier et produit : à l'œuvre, on connaît l'artisan ; tout résultat est, à bon droit, — au

moins, en général, — imputé à celui dont l'effort lui a donné naissance : l'acquittement du prévenu provient de son innocence ou de l'habileté de son avocat ; la guérison du malade est due à la nature ou à la science du médecin ; mais la solidité d'un pont ne saurait guère être attribuée qu'à l'ingénieur qui l'a construit, la prospérité d'une épicerie à la compétence du négociant qui la dirige.

Malheureusement, les militaires sont faits pour la guerre, et c'est en dehors de la guerre qu'on est appelé à les juger. On ne dispose d'aucun critérium pour déterminer ce qu'ils valent, ce dont ils sont capables. Aussi est-ce sur des présomptions qu'on les estime ; on se fie à des apparences, à des inductions ; ou on s'en remet au hasard ; ou on se laisse guider par des manœuvres. — « L'intrigue l'a pu faire autant que le mérite. » — Le corps des officiers se compose de quelques arrivistes qui cherchent à passer sur le dos des camarades, et de la foule de ceux-ci dont les uns sont résignés à leur sort, tandis que les autres sont aigris et révoltés, se sentant sacrifiés à des concurrents dont ni la supériorité professionnelle, ni la supériorité morale ne leur paraît évidente.

Bref, le mieux qu'on ait trouvé — ou plutôt le moins mal, — c'est de ne pas récompenser le mérite présumé et de simplement débarrasser l'armée des sujets reconnus indignes de conserver leur grade. Autrement dit, entre l'intérêt artificiel provoqué par l'avancement au choix ou à la faveur (c'est tout un) et le désintéressement auquel on fait appel en adoptant le système de l'avancement à l'ancienneté, c'est ce dernier moyen qui semble préférable.

Or, il n'y a pas d'usine où le patron consentirait à prendre pour ingénieur le plus ancien de ses contremaîtres, pour contremaître le plus ancien de ses ouvriers. Il n'y a pas d'usine, non plus, où il donnerait des postes de forgeron à des charpentiers, des postes de manœuvre à des dessinateurs, sous prétexte de les récompenser. A chacun son métier.

Si donc on songe à instaurer dans l'armée les mœurs du

dehors, il faut donner aux situations la précarité, l'instabilité qu'elles ont dans l'industrie, dans le commerce, dans l'agriculture, où personne n'est sûr du lendemain, où il faut sans cesse peiner, s'ingénier, se débrouiller et tendre à mieux faire.

Sans doute, certaines maisons réussissent par la réclame et non par la valeur intrinsèque des marchandises qu'elles vendent. Leur art consiste à paraître, plutôt qu'à être. C'est un danger contre lequel il convient de se prémunir, lorsqu'on se propose d'introduire dans le corps des officiers les habitudes des entreprises industrielles.

§

Cette réserve formulée, voyons ce qu'on pourrait essayer.

Rappelons-nous que la force des choses a déterminé notre haut commandement au cours de ces cinq dernières années à renoncer aux errements anciens, et que toutes les garanties conférées par la loi ou la coutume ont été brusquement retirées. Lorsqu'on a eu à exécuter une opération, le Grand Quartier Général a fait choix d'un chef auquel il en a confié la direction. On s'est entendu avec lui sur les moyens d'action dont la possession lui semblait indispensable : on les lui a plus ou moins complètement accordés. Après quoi il a agi, sauf à être récompensé, s'il avait réussi, mais frappé et relevé de son commandement, quand il avait échoué. Eh bien ! nul « patron » ne se comporte autrement. Si, dans son magasin, le rendement d'un comptoir périclite, il se débarrasse du chef de rayon. Et le renvoi de celui-ci ébranle la situation des subordonnés dont il s'est entouré. Du moment qu'on a à lui reprocher d'avoir manqué de discernement, on est en droit de suspecter la clairvoyance de ses choix ; s'il a manqué d'honnêteté, on est fondé à craindre que son exemple ait détourné ses auxiliaires du droit chemin ; s'il a manqué de valeur professionnelle, il est naturel de penser qu'il a inculqué à ses collaborateurs de mauvaises habitudes de travail, des idées commerciales

fausses. En tout cas, leur clairvoyance n'a pas découvert ces malversations, et leur probité ne les a pas arrêtées, pas plus que leur zèle n'a pallié ses insuffisances, son incurie, son inaptitude.

Il se peut, d'ailleurs, que ce chef de rayon soit frappé à tort, qu'il ait été victime des circonstances ; que son caractère se soit heurté violemment contre celui du patron ; que ses conceptions fussent en désaccord avec celles du reste de la maison, sans être intrinsèquement mauvaises. Rien ne dit que dans un autre milieu son caractère ne serait pas mieux apprécié ; qu'il ne trouverait pas ailleurs des circonstances plus favorables. Il se met donc en quête d'une place avec l'espoir de l'obtenir et de réussir dans son nouvel emploi. Le désir de se réhabiliter, le besoin de se refaire une situation, c'est-à-dire un intérêt moral et un intérêt matériel, le poussent également. C'est dans la logique même des choses.

Transposons cette logique dans l'armée. Nous trouvons légitime que l'autorité supérieure, ayant confié une mission, un commandement, à un général, et lui ayant accordé le droit de choisir, dans une certaine mesure, ses principaux officiers, lui retire, en cas d'échec, les pouvoirs dont elle l'a investi et qu'elle associe à la disgrâce dont elle le frappe les créatures dont il s'est entouré. Par contre, rien n'empêche que ce général et ses compagnons d'infortune cherchent une occasion de prouver leur capacité et de manifester leur valeur. Donc, le « limogeage » devra entrer dans les mœurs : il devra même être non pas seulement individuel, mais collectif, avec ce correctif toutefois qu'il ne sera pas définitif et que les victimes du grand état-major mal informé pourront en appeler au grand état-major mieux informé. C'est ce qui s'est passé, au surplus. Nous avons vu maintes fois rappeler à l'activité des chefs qu'on avait destitués. Sans évoquer des noms français, il suffit de rappeler l'exemple de Blücher et de Hindenburg, que leurs souverains allèrent chercher dans la retraite à laquelle ils les

avaient précédemment condamnés, et qui ont été ramenés au sommet de la hiérarchie par ceux-là mêmes qui les avaient déclarés indignes d'y arriver ou d'y rester.

Quelle forme donner à un système de ce genre ? Tout simplement la forme qu'a naturellement prise le régime adopté par l'industrie pour le recrutement de ses ingénieurs. Différents établissements délivrent des diplômes d'aptitude à l'emploi : l'Ecole centrale, ou une école d'arts et métiers ou un institut industriel. Le diplôme vaut plus ou moins suivant sa provenance. Et le titulaire de ce brevet de capacité vaut plus ou moins selon les qualités personnelles qui s'ajoutent à son savoir professionnel. Le directeur d'usine fait son choix. Pareillement, des examens, des épreuves pratiques sur le terrain, une fréquentation plus ou moins prolongée, permettront de constater si le candidat à l'emploi d'officier présente l'ensemble de connaissances techniques, de dons naturels, de qualités acquises, qui le rendent digne ou semblent le rendre digne d'exercer un commandement. Un brevet lui est dès lors délivré, et il n'a qu'à se mettre en quête d'un régiment où on l'accepte. Seulement, — comme les officiers n'ont qu'une étroite spécialité, et qu'ils ne peuvent utiliser leur compétence professionnelle que dans l'armée, au lieu de trouver, comme les ingénieurs, un champ illimité d'application, — on ne pourra pas se dispenser de les rémunérer, en leur imposant, comme contre-partie, l'obligation de rester à la disposition du ministre de la Guerre. Leur solde sera modique tant qu'ils n'auront pas trouvé d'emploi; mais, dès qu'ils en auront un, ils percevront des allocations diverses assez élevées, de sorte qu'ils seront doublement stimulés — par un intérêt matériel autant que par un légitime souci d'amour-propre — à ne pas rester inoccupés. Une fois en place, et sachant que leur sort est lié à celui de leur chef de corps, que celui-ci sera remercié si son régiment marche mal, ils sont naturellement poussés à donner le plein de leur effort pour que rien ne laisse à désirer.

Ceci revient non pas seulement à enlever aux officiers la

propriété de leur grade, mais à ne pas leur donner de grade du tout, à ne leur donner que des fonctions, celles-ci étant indépendantes de ceux-là. Cette indépendance a déjà existé à l'étranger, en Allemagne notamment. Il y a plus : dans certains pays, on voit un officier posséder un grade dans une arme en même temps que, dans une autre, il est titulaire d'un grade différent. Mais restons chez nous. Et examinons ce qu'il y a de révolutionnaire dans la méthode que je suggère. Je ne saurais dissimuler que ma proposition a, de prime abord, effarouché toutes les personnes à qui j'en ai parlé. Je me hâte d'ajouter que la plupart ont fini par se familiariser avec l'idée, surtout en se rendant compte de ce paradoxe que nous l'appliquions depuis fort longtemps, sans nous en douter.

Nos généraux de division, en effet, peuvent indifféremment commander une division (quelque 15.000 hommes), ou un corps d'armée (quelque 35.000), ou une armée (plusieurs centaines de mille), ou un groupe d'armées, ou l'armée tout entière, c'est-à-dire plusieurs millions. Au cours de la guerre, n'a-t-on pas vu un généralissime relevé de ses fonctions et mis à la tête d'un simple corps d'armée ?

J'ai appartenu à un groupe de divisions territoriales placé sous les ordres du général d'Amade, précédemment appelé à commander l'armée des Alpes. Puis, il a cédé sa place au général Brugère, naguère généralissime, et qui, après avoir eu virtuellement ou éventuellement la disposition de toute la nation armée, s'est donc contenté de mener au combat quelque 50.000 vieux soldats, tandis que, après avoir commandé 50.000 vieux soldats, le général d'Amade acceptait — que dis-je ? recherchait — l'honneur de commander le quart de cet effectif.

Même en temps de paix, à titre exceptionnel, tout au moins, on a assisté à des rétrogradations qui n'avaient nullement le caractère d'une disgrâce. Le général Ferron, ministre de la guerre, a été placé à la tête d'une simple division — ou, pour mieux dire, il s'y est spontanément

placé, — et le général Chagrin-Saint-Hilaire a exercé un égal commandement après avoir été à la tête du XIII[e] corps.

Si révolutionnaire et subversive qu'elle paraisse, l'idée peut donc se prévaloir d'un précédent (1). L'expérience faite prouve que, dans l'application, les mœurs ont empêché qu'on usât de la faculté de faire jouer les généraux à saute-mouton, en faisant passer certains sur le dos de camarades qui, à leur tour, passaient par-dessus le dos de ceux-là. Mais, cette faculté, on y a eu recours sans provoquer de récriminations, tandis qu'on n'a jamais songé à enlever son régiment à un colonel ou sa compagnie à un capitaine, pour les réduire respectivement à la portion congrue d'un bataillon ou d'une section.

A généraliser la mesure qui est entrée dans la pratique et qui n'a révélé que des avantages dans les hautes régions du commandement, on ne ferait que recourir à l'intérêt personnel, qui est un des ressorts de l'industrie.

L'intérêt pécuniaire peut aussi être mis à contribution. En voici un exemple.

La charge de donner l'instruction aux soldats pourrait être confiée à un entrepreneur, à un « marchand de soupe », si on veut, auquel on verserait la somme que l'Etat paye actuellement pour l'entretien d'un même effectif. Le commandant de dépôt ou d'école militaire ou de camp d'instruction, percevant tant par jour et par tête, pour un temps déterminé (c'est le taylorisme qui en fixerait la durée), serait naturellement incité à abréger le temps de cet apprentissage, pour mettre dans sa poche une partie de la somme forfaitaire qu'il aurait touchée. Non pas la totalité de l'excédent, sans doute, parce qu'il serait tenu d'en reverser une partie à l'Etat, mais une quote-part suffisante

(1) Et même de deux. Car un président de la République qui redescend au rang de simple citoyen, sinon de sénateur, peut nourrir légitimement l'espoir de rentrer à l'Elysée, après être redevenu ministre ou président du conseil. Monter et descendre, c'est toujours se mouvoir, si ce n'est pas toujours être dans le mouvement.

pour qu'il pût stimuler par des allocations pécuniaires le zèle de ses collaborateurs, pour qu'il pût améliorer son matériel d'enseignement, pour qu'il pût créer un fonds de réserve, pour qu'il pût faire face aux frais d'hospitalisation, d'indisponibilité, entraînés par les maladies, le surmenage, les accidents.

Bien entendu, il y aurait un contrôle à exercer pour empêcher les malfaçons, pour surveiller l'alimentation et empêcher qu'elle soit trop parcimonieusement mesurée, pour obtenir que les examens soient probants et que le favoritisme ne s'y fasse pas sentir. Moyennant quoi, il est à présumer que, poussé par le désir d'aller vite, retenu par la crainte d'aller trop vite, on serait amené à adopter une méthode intensive en même temps que graduée, conforme aux règles de la pédagogie, et qu'ainsi l'armée, à qui trop souvent on a pu reprocher de n'avoir pas le sens didactique, se débarrasserait de ses routines et d'un empirisme hors de saison.

Qu'il y ait de l'utopie dans cette proposition, c'est possible. Il n'en faut pas moins la prendre au sérieux. Le camarade qui en est l'auteur a l'esprit pratique. C'est un officier de haute valeur qui a le goût des réalisations et qui connaît l'histoire. Il sait que les canons, à la fin du XVIII[e] siècle, étaient conduits sur les champs de bataille par des charretiers civils, que les commissaires aux vivres chargés d'assurer le ravitaillement de l'armée étaient des civils, que, plus près de nous, la fourniture du couchage des troupes était assurée par une entreprise civile, la Société des lits militaires, et qu'on a militarisé les conducteurs de l'artillerie, l'intendance, le service du casernement. Il serait donc singulier que, après avoir militarisé, on démilitarisât. Cependant, on a déjà vu le progrès procéder par régression, ce qui était passé de mode redevenant à la mode. La main-d'œuvre civile, la main-d'œuvre féminine, n'ont jamais cessé de pénétrer dans les casernes et les quartiers : aux blanchisseuses et cantinières se sont ajoutées pendant la guerre les dactylographes, les secrétaires, voire les cuisinières. Pendant la

guerre, aussi, on a reconnu que les groupements automobiles et les escadrilles d'avions pouvaient être dirigés commercialement plutôt que militairement, et que c'était tout profit quand il en était ainsi. On est donc en droit de penser que la gestion des services de l'Etat, en général, et — en particulier — de ceux de l'armée, gagnerait à l'adoption des errements administratifs de l'industrie.

Et voici encore un autre cas, dans lequel l'intérêt matériel peut trouver à agir.

Cette instruction des troupes, dont il vient d'être question, n'a pas conservé l'importance qu'elle a pu avoir naguère. C'est par habitude que nous restons hypnotisés par le problème de la formation des soldats, problème bien secondaire dans l'armée de demain. Une bonne méthode pédagogique est de peu à côté de tel progrès de l'industrie, de telle conquête de la science. Les gaz asphyxiants ont rendu à nos adversaires plus de services que le *drill*, encore que la correction des manœuvres leur en ait rendu beaucoup. D'où cette conclusion qu'il faut encourager les découvertes, les provoquer, les guetter et les happer au passage. Il faut même les découvrir. Dans une idée qu'on vous apporte, celui qui l'a conçue voit beaucoup. Peut-être ne contient-elle rien de ce qu'il y voit, et ne soupçonne-t-il pas ce qu'il y a en elle dont il est possible de tirer parti. Les inventeurs sont des gens terribles. Les uns, parce que, fiers de leur trouvaille, ils s'y attachent désespérément. Les autres, parce que, emportés par la fougue de leur imagination, ils s'en détachent trop aisément pour passer à une autre. Ceux-ci, tout comme ceux-là, ne tardent pas à lasser la bonne volonté des commissions chargées d'étudier les inventions. On connaît ce mot d'un général : L'artillerie serait une bien belle chose s'il n'y avait pas es canons. De même, les inventions seraient une belle chose s'il n'y avait pas les inventeurs. C'est pourquoi on est instinctivement tenté d'écarter ceux-ci, tendance contre laquelle on pourrait réagir en récompensant pécuniairement, chaque fois qu'une nouveauté est

admise, non seulement celui qui l'a proposée, mais la commission qui a su la mettre au point, lui donner sa valeur pratique, et qui, dès lors, s'est créé des droits à une part de collaboration. Au surplus, comme nous l'allons voir, on peut faire usage de la concurrence en renonçant à l'unique « Commission des inventions intéressant l'armée » et en en instituant plusieurs qu'on opposera les unes aux autres, de façon à être à peu près sûr de ne laisser échapper aucune bonne occasion.

§

Si l'intérêt est un des plus puissants ressorts qui fassent agir les hommes et que les entreprises industrielles mettent en œuvre, la concurrence en est un autre. La possession d'un monopole conduit tout doucement à la stagnation. Pourquoi tendrait-on vers un progrès quelconque quand on est seul sur le marché? Pourquoi s'userait-on à poursuivre des améliorations, des perfectionnements, au lieu de se laisser vivre ? La sécurité est un mol oreiller sur lequel on se laisse volontiers aller à s'endormir. La lutte est un aiguillon. Et l'incertitude provoque la lutte.

Je citerai seulement deux cas, — mais que je considère comme caractéristiques, — dans lesquels l'introduction de la concurrence provoquerait, semble-t-il, une émulation bienfaisante.

La désignation, dès le temps de paix, d'un généralissime éventuel investit celui qui en bénéficie d'une tranquillité parfaite. Sans doute, le sentiment du devoir, la conscience des lourdes responsabilités qui l'attendent à l'heure de la mobilisation, l'obligent à ne rien négliger de la préparation à la guerre. Mais combien l'obligation ne serait-elle pas plus impérieuse si le gouvernement, au lieu d'un unique généralissime éventuel, en désignait plusieurs ? Il pourrait alors leur tenir à peu près ce langage : « J'ignore quel est celui d'entre vous que je choisirai définitivement au moment du besoin. Quand une campagne sera à la veille de s'ouvrir,

les circonstances de ce moment-là, la situation politique, d'autres considérations encore, me détermineront à donner à cette campagne une certaine allure, un certain caractère. Il me semblera convenable soit de traîner les choses en longueur, soit, au contraire, de précipiter les opérations. Cette méthode-ci exige un tempérament que ne comporte pas l'autre. Je me règlerai donc sur mes intentions de la dernière heure pour charger tel d'entre vous de les réaliser. Je ne veux pas me lier par avance. En attendant, je vous étudierai. Je vous emploierai à préparer contradictoirement des plans de campagne répondant à des hypothèses nettement spécifiées. Je confronterai vos propositions. Nous les discuterons ensemble, ou vous les discuterez contradictoirement entre vous devant moi. Je me rendrai compte, par les arguments produits, de la valeur de vos conceptions et de l'ardeur probable que vous apporteriez, le cas échéant, à leur mise en pratique. Peut-être, d'ailleurs, cette discussion vous éclairera-t-elle vous-mêmes, vous fera-t-elle apercevoir des côtés du problème que vous aviez négligés. En tout cas, vous serez tenus en haleine par l'idée qu'une défaillance dans votre raisonnement, qu'une erreur dans vos plans, éclateraient aux yeux, étant signalées par vos concurrents. Leur intérêt, s'ajoutant aux incitations de leur devoir envers le pays, ne leur permettra pas de ménager leurs critiques à des suggestions qu'ils jugeraient défectueuses. »

Dans le même ordre d'idées, de même qu'il s'est créé une Ecole libre d'architecture en face de l'Ecole nationale des Beaux-Arts, et une Ecole libre des sciences politiques en face de la Faculté de droit appartenant à l'Etat, des académies de guerre devraient être instituées par l'initiative privée pour dispenser un enseignement différent de celui que donne l'Ecole supérieure de guerre. Ce dernier établissement serait maintenu, au même titre que les fonderies de canons ou les fabriques d'explosifs payées sur le budget de l'artillerie, qui partagent l'exécution des commandes avec des usines de l'industrie privée. Les unes et les autres produi-

sent concurremment des bouches à feu, des armes, des poudres, les usines civiles collaborant avec les usines militaires. La possession de celles-ci constitue une garantie, car on est certain de les avoir, tandis qu'on n'est pas sûr de pouvoir disposer des autres. Et, d'autre part, l'Etat peut profiter des procédés découverts par l'industrie, il peut comparer ses propres prix de revient aux prix qui lui sont demandés. Grâce à quoi il est amené, pour le plus grand bien du budget, à fabriquer économiquement.

Que des Ecoles de guerre libres se dressent en face de l'Ecole de guerre officielle, qu'elles professent des théories en opposition avec la doctrine officielle, ce sera tout bénéfice pour la formation des esprits si, comme dans la lutte industrielle, le pire danger n'est pas l'immobilité de l'intelligence et la stagnation de la pensée. Les cerveaux ne seront jamais trop en ébullition, s'agissant de cette chose qu'est la guerre, dans quoi il faut autant d'imagination que de jugement. Comme le disait Napoléon, « Achille était fils d'une déesse et d'un mortel. C'est l'image de la guerre : la partie divine, c'est tout ce qui dérive de considérations morales, du caractère, du talent... ; la partie terrestre, ce sont les armes, les retranchements, les positions, les ordres de bataille, tout ce qui tient à la combinaison des choses matérielles ». C'est donc aussi l'organisation et l'administration.

Or, l'unité de doctrine, l'uniformité, vers lesquelles tendait la mentalité de l'ancienne armée, de celle qui était animée de l' « esprit fonctionnaire », ne s'accordent plus avec les tendances de la nouvelle armée, si on entend donner à celle-ci l' « esprit industriel ».

§

Je voudrais, en terminant, montrer comment cet esprit industriel pourrait se manifester dans l'organisation du ministère de la Guerre, considéré comme étant une sorte d'usine destinée à fabriquer l'armée. Il y a un consomma-

teur à satisfaire : c'est, en temps de guerre, le généralissime, — en temps de paix, le commandant des troupes. Il faut leur fournir l'armée dont ils ont besoin pour bien faire leur travail. Il leur appartient d'exprimer ses désirs, de tracer le programme des conditions qu'elle doit remplir.

Cette armée, dont ils ont besoin, elle se compose de matériel et de personnel. Donc, il y aura auprès du ministre une direction du personnel (recrutement, instruction, écoles, avancement, etc...) et une direction du matériel (inventions, achats, fabrications, etc.).

D'autre part, il y a lieu d'assurer le fonctionnement de divers services (justice, approvisionnements, contentieux, poste, trésor, etc.), et ceci exige un organe de plus : un secrétariat général, par exemple, chargé de la coordination de tous les services, ainsi que du contrôle.

Mais, en fin de compte, il semble rationnel et conforme aux usages des grandes entreprises de renoncer à ces nombreuses directions d'armes ou de services sans liaison entre elles, et dont l'ensemble est lui-même sans liaison avec la troupe. A celle-ci revient le dernier mot. De même que l'employé d'un bureau est fait pour le public, de même que le fonctionnaire n'a de raison d'être que s'il donne satisfaction aux contribuables qui le paient, tout, dans l'organisation du ministère, doit être agencé de façon à ce que l'armée (proprement dite) acquière, au moment du besoin, sa puissance intégrale, les déperditions de force dans le fonctionnement des rouages étant réduites à ce minimum qu'il est impossible d'éviter.

De petites modifications de ce genre sont appelées, je crois, à donner des résultats supérieurs à ceux que procureraient de grandes réformes. Il ne s'agit que d'introduire dans les choses militaires l'esprit qui a inspiré le système Taylor. Sans doute, on ne saurait calquer l'organisation de l'armée sur celle d'une industrie quelconque, car elle est une industrie très à part, tant par la nature de son rendement que par la nature des besoins auxquels elle a à répon-

dre ou des matériaux dont elle fait usage. Il n'en reste pas moins que les principes généraux de l'administration actuelle y sont applicables, et que, si on les y appliquait, le pays aurait, à moins de frais, une puissance militaire plus redoutable.

LIEUTENANT-COLONEL ÉMILE MAYER.

LE BÉLIER, LA BREBIS
ET LE MOUTON

—

PREMIÈRE PARTIE

LE BOURG

I

Nous attendions le chariot à l'entrée du bourg. Malgré notre impatience de le voir, nous n'étions pas de taille à faire six lieues à pied pour aller le prendre au sortir d'Autun; le plus âgé de la bande devait avoir dix ans; j'en avais sept. C'était un matin de septembre : des feuilles tombaient des peupliers, et sur l'herbe des prés il y avait encore de la rosée. Nous nous étions tous levés de bonne heure comme pour un jour de grande fête dont on veut profiter de la première à la dernière minute. La nuit précédente m'avait paru longue.

Mme Duverne était arrivée la veille, en voiture. Comme elle manquait de tout, elle avait dîné chez nous, c'est-à-dire à l'hôtel. Elle connaissait bien mon père, qui plusieurs fois par an allait les voir, elle et son mari. Elle ne ressemblait pas aux femmes de notre pays, bien qu'elle y fût née. Elle avait été domestique à Autun. C'est une ville où non seulement on apprend de belles manières, mais où l'on finit par se faire un visage que n'ont pas les paysannes ; pas aussi jolie, certainement, que Mme Lagoutte, la femme du pharmacien, qui était à vrai dire la seule dame du bourg, mais Mme Lagoutte ne venait jamais chez nous. Et j'étais heureux, ce soir-là, d'être tout près de Mme Duverne. Elle dit :

— Imaginez-vous que je n'ai pas pu amener Valentine. Elle s'est cramponnée à la porte. Elle veut à toute force venir sur le chariot. Son père va être bien embarrassé jusqu'à demain matin, mais rien n'y a fait : c'est déjà une vraie tête de pioche. Elle ajouta en me regardant : Ce sera une petite camarade pour Jean.

Je rougis jusqu'aux oreilles de ce que Mme Duverne eût daigné penser à moi.

— Quel âge a-t-il ?

— Sept ans, répondit ma mère.

— Elle n'en a que cinq, dit Mme Duverne, mais on lui en donnerait neuf, tellement elle est endiablée.

Des camarades, garçons et filles, je n'en manquais pas, mais j'étais heureux à l'idée d'en avoir une qui ne fût pas une petite paysanne. C'est pourquoi ce matin-là j'étais avant tous les autres arrivé sur la route. Peu à peu ils m'avaient rejoint, et nous étions bien une dizaine, dont Henri Lagoutte, le fils du pharmacien, Desbœufs, Satinet, Louise Rouvray, Jeanne Guidon. Mme Duverne avait dit aussi :

— Ils partiront d'Autun avant le lever du jour, mais il ne faut pas compter qu'ils soient ici plus tôt qu'à dix heures.

La route ne cessait guère de monter ; et tout le monde sait que les bœufs ne vont pas plus vite aux descentes qu'aux montées.

L'installation des Duverne était pour tout le bourg un grand événement. Il n'arrivait pas une fois par an que quelqu'un déménageât d'une maison pour aller dans une autre ; à plus forte raison était-il rare que quelqu'un vînt d'un autre pays se fixer dans le nôtre. La population se composait de quelques commerçants, de cultivateurs et de bûcherons, qui, toute l'année, travaillaient dans les bois d'alentour : du printemps à l'automne ils abattaient et écorçaient les arbres ; l'hiver, tapis sous leurs huttes recouvertes de mottes de terre, ils creusaient des sabots. Il y avait aussi les galvachers qui s'en allaient très loin, au

mois de mars, avec leurs attelages de bœufs qu'ils louaient dans le Berry, dans les pays de l'Est et du Nord. Ils revenaient en novembre avec beaucoup d'argent. Là-bas ils avaient vécu de privations, mais quelle noce au retour ! On ne prenait pas plus garde, d'ailleurs, à leur départ et à leur rentrée qu'à ceux des hirondelles. Depuis des années cela faisait partie de la vie du pays.

Pour nous surtout qui commencions à trouver longues les vacances, on comprend quelle distraction nous promettait l'arrivée des Duverne. Nous n'aurions pas attendu avec plus d'impatience l'apparition d'un régiment en manœuvres, musique en tête, ou du Président de la République. C'était pour nous comme l'annonce d'un grand changement qui allait se produire dans notre vie monotone.

Il était plus de dix heures quand nous aperçûmes le chariot. Il ne nous fut pas difficile de le reconnaître au tas de meubles dont il était chargé. Je m'attendais à voir Valentine perchée tout en haut. Elle n'y était pas.

— Allons au-devant, dit Lagoutte, qui dirigeait toutes nos expéditions.

Nous ne demandions pas mieux. Nous fîmes en courant beaucoup plus de la moitié du chemin. Selon leur habitude, les bœufs avançaient tête baissée. Un charretier les précédait qui causait avec un homme que je supposai être M. Duverne. Des yeux je cherchais Valentine. Les deux hommes ne faisant pas attention à nous, des deux côtés nous nous mîmes à escorter le chariot. J'en fis le tour, sans découvrir Valentine. Nous regardions les armoires calées contre les ridelles avec de la paille, les bois de lits, les tables, les chaises, en un mot tout un mobilier qu'il nous paraissait drôle de voir se promener le long des routes, nous qui habitions des maisons où depuis longtemps pas un meuble n'avait changé de place. Quand une descente se présenta, le charretier serra le frein d'un vieux sabot que nous entendîmes frotter sur la roue de derrière. Il nous dit en riant :

— Hé! la gaminerie. C'est-il que vous êtes envoyés en délégation?

— En avant-garde, lui répondit Lagoutte.

Il faut croire que l'avant-garde était plus forte que le gros de l'armée, car au bas de la côte qui commence à la première maison du bourg il n'y avait que Mme Duverne.

— Et Valentine? dit-elle à l'homme qui causait avec le charretier.

— N'aie pas peur, répondit-il : elle n'est pas perdue.

Les bœufs s'étaient arrêtés pour reprendre des forces, bien qu'ils fussent au terme de leur voyage. Etonnée sans doute, et peut-être réveillée par ce brusque arrêt, une petite fille, qui ne pouvait être que Valentine, passa sa tête à travers un enchevêtrement de meubles en criant : Maman! Maman! Elle ne me produisit pas l'impression que j'attendais : c'était une gamine comme les autres, rien de plus, rien de moins. Nous faisions cercle autour des Duverne. Nous nous étions abattus sur eux, contre leur gré, comme les dernières mouches sur les bœufs. Mme Duverne s'approcha de sa fille et réussit à la prendre dans ses bras.

— C'était bien la peine, dit-elle, de ne pas vouloir venir hier avec moi pour dormir tout le long de la route!

En roulant une cigarette Duverne expliqua qu'au moment du départ, comme elle refusait de se lever, il lui avait fallu l'habiller de force, tout endormie, puis, les derniers meubles chargés, la déposer sur un matelas et sous des couvertures : de tout le voyage, bercée par le chariot, elle n'avait soufflé mot.

Nous écoutions, très intéressés. Quand ils durent se remettre en marche, les bœufs firent de vains efforts, tant la montée était raide et tant ils en avaient lourd à traîner. Le charretier eut beau les piquer à coups d'aiguillon : rien n'y fit. Je n'avais pas la hardiesse de Lagoutte, mais une fois que l'idée me fut venue que je pouvais sauver la situation, j'allai vers Mme Duverne à qui Valentine donnait la main et je lui dis :

— Madame, si vous voulez, je vais aller chercher notre âne.

Il s'appelait Casimir, et c'était une bête vigoureuse.

— Voici, dit-elle au charretier, le petit Corniaux qui offre de nous prêter son âne.

— Ma foi, répondit-il, ça n'est pas de refus.

Je partis à toutes jambes, malgré la montée, heureux de jouer un rôle dans ce grand événement. Dix minutes après je revins avec Casimir. On l'attela en flèche. S'arcboutant, il donna un bon coup de collier. Je le flattais de la main, et le chariot s'ébranla! J'en fus aussi fier que si c'était moi qui l'eusse mis en mouvement. Tout à l'heure encore je n'étais qu'un gamin quelconque parmi nous dix : je devenais quelqu'un, et de toutes les façons c'était moi qui marchais devant les autres. C'était même moi qui dirigeais. Bientôt je fis obliquer Casimir à droite.

Nous arrivâmes sur la place de l'église à qui faisait face la boutique des Duverne. Ce n'est pas à proprement parler une place, mais plutôt un chemin qui s'élargit entre l'église et une rangée de maisons, dont presque toutes sont occupées par des commerçants.

L'église est bâtie sur un petit terre-plein; une dizaine de marches y donnent accès. Son clocher est couvert de lames de vieux bois, et vraiment il n'est pas haut : c'est à peine s'il dépasse le toit de la nef. On dit qu'elle est très ancienne. Dedans, il y a les statues d'un nommé Gérard de Roussillon et de sa femme.

Je dételai Casimir et le ramenai à l'écurie, puis je revins. Beaucoup de gens étaient déjà rassemblés autour du chariot. Les femmes regardaient les meubles, qu'elles trouvaient plus beaux que les leurs : ce n'était pas pour rien que les Duverne avaient longtemps habité Autun. Très peu d'hommes : ils étaient tous occupés dans les bois ou dans leurs champs, mais il y avait mon père. Il causait avec Duverne qu'il appelait « voisin ». Vingt pas à peine séparaient la boutique de notre hôtel.

— Alors, demanda Mme Duverne, est-ce qu'on commence à décharger ?

— Nous avons bien le temps! répondit mon père. Cette après-midi, en deux temps trois mouvements ce sera fait. Mon voisin doit avoir soif ; je paie l'apéritif.

Il suffisait en effet de regarder mon père pour se dire qu'il était bien capable de transporter à lui seul tous les meubles. C'était un homme très grand, rouge de teint, avec du ventre et une longue moustache grise qu'il avait beau friser : elle retombait toujours. Il ne s'occupait que de rouler les feuillettes dans la cave, de mettre le vin en bouteilles et de le boire avec les clients.

— Mais, disait Duverne, on pourrait peut-être tout de même commencer ?

Et sa femme :

— Voyons, Monsieur Corniaux, laissez-le travailler un peu!

Elle disait cela gentiment, en souriant. Ma mère aussi était là, l'air d'être en colère. Je l'entendis qui soufflait à mon père :

— Laisse-les donc tranquilles, enfin !

Mais, faisant la sourde oreille, il attrapa Duvernée et le charretier chacun par un bras : il ne se possédait plus. Pour lui comme pour nous c'était une grande journée. Le charretier dressa son aiguillon devant le joug des bœufs.

Duverne ne ressemblait pas à mon père. Tout petit, il avait le visage grêlé, de gros sourcils et une barbiche. A notre grand désespoir ils partirent : nous nous étions imaginé que l'emménagement allait commencer tout de suite et nous nous étions fait une fête d'y aider. C'était remis à plus tard. Donner un coup de main à Mme Duverne ne nous disait rien : nous aurions voulu voir les hommes s'attaquer aux meubles les plus lourds. Du moins eus-je la consolation de pouvoir les rejoindre chez nous. Ils étaient attablés. Je vois bien quels devaient être ce jour-là les sentiments de Duverne. Il venait de quitter Autun où il travaillait dans

la charpente pour le compte d'un patron; là-bas il avait lié connaissance avec sa femme qui était domestique chez un capitaine du 29e d'infanterie. Comme elle s'ennuyait de son pays et qu'ils avaient quelques économies, ils avaient acheté la boutique où ils emménageaient aujourd'hui. « Ainsi, maintenant, devait penser Duverne, je serai mon maître. Je ne dépendrai plus de personne. Ma femme gagnera largement pour elle et pour Valentine, puisque Mlle Malardier, dont nous prenons la suite, a amassé là de quoi se retirer : il est vrai qu'elle a soixante-cinq ans. Moi je travaillerai de mon métier, tout en n'étant plus tenu d'être à l'heure. Dans une vingtaine d'années nous aurons de quoi vivre tranquilles, et Valentine sera mariée. L'existence a du bon. » Pour lui, comme pour nous, comme pour mon père, c'était une grande journée, et la première, pour lui seul, d'une vie nouvelle; et c'était lui, le plus petit, qui parlait le plus fort. Le charretier écoutait : il devait avoir une soixantaine d'années et portait une blouse déteinte et des sabots qui n'avaient jamais été noircis; pour lui il n'y avait pas de vie nouvelle qui pût commencer.

Ils buvaient de l'absinthe, cette liqueur verte qui devient jaune à mesure qu'on la mélange d'eau, et qui a été cause de la perte de bien des hommes. Ce matin-là, rien qu'à la sentir la tête me tournait et je dus sortir.

Sur la place, c'était un bourdonnement autour du chariot : gamins et gamines allaient et venaient comme fourmis qui se croisent. Lagoutte, bien entendu, dirigeait les opérations, et Valentine, un doigt dans la bouche, le regardait avec admiration. Il ne se contentait pas de donner des ordres : il avait enlevé son veston et payait de sa personne. Pour lui, dont le père gagnait beaucoup d'argent sans se fatiguer, travailler n'était qu'un plaisir. Déjà beaucoup de menus ustensiles avaient pris le chemin de la maison. Je me précipitai pour que Mme Duverne vît que moi aussi je tenais à l'aider : j'estimais qu'il était insuffisant d'avoir prêté Casimir. Elle en était tout étonnée. Elle nous disait :

— Mais laissez donc ! Vous allez vous fatiguer, mes petits !

Pour Lagoutte, elle était confuse qu'un jeune Monsieur en bottines, un fils de pharmacien, mît la main à la pâte, et elle ne se lassait pas de lui répéter :

— Allons, Monsieur Henri, c'est assez, cette fois-ci. Madame votre maman va vous gronder.

Car elle avait beau avoir vécu plus de quinze ans à Autun : elle connaissait tout le monde du bourg et n'ignorait rien de ce qui s'y passait.

— Pensez-vous, madame ! ripostait Lagoutte. On va montrer aux hommes qu'on n'a pas besoin d'eux.

Il exagérait. Ce n'était pas en nous y mettant à dix que nous aurions pu décharger les armoires, ni les sommiers. Mais, à midi sonnant, il ne resta plus sur le chariot que les grosses pièces : c'était un beau résultat. Mme Duverne donna deux sous à chacun de ceux qui étaient le plus malheureux. Nous fûmes trois ou quatre auxquels elle n'offrit rien, de crainte de blesser nos parents. Nous nous dispersâmes, chacun courant du côté du déjeuner. Chez nous, les trois hommes étaient encore occupés à boire.

— Tout est fini, dis-je à mon père avec fierté.

Trop pris par une discussion avec Duverne pour faire attention à moi, il était plus rouge encore que de coutume, et Duverne lui-même commençait à prendre des couleurs. Mais ils surent bien me trouver pour m'envoyer chercher Mme Duverne qui vint avec Valentine. Nous déjeunâmes tous ensemble. Ma mère avait un air soucieux que je ne lui connaissais pas. Les hommes seraient restés à table certainement jusqu'à la nuit, si, vers deux heures, Mme Duverne n'avait dit :

— Tout de même, il faudrait vous décider, si vous ne voulez pas que nous couchions à la belle étoile.

— Oh ! fit mon père, ce ne sont pas les chambres qui manquent chez nous.

Pourtant il se leva en même temps que Duverne et que le charretier. Celui-ci eut beaucoup de peine à rester debout ;

je suppose qu'il n'avait l'habitude ni de si bien manger, ni de si bien boire.

— Reste donc là, vieux, lui dit Duverne. Tu nous embarrasserais plus que tu ne nous aiderais.

Le charretier se rassit, et, tout de suite, s'endormit, les coudes sur la table.

A eux deux mon père et Duverne s'attaquèrent aux gros meubles ; à l'exception de Lagoutte, gamins et gamines étaient revenus, espérant qu'il y aurait peut-être encore deux sous à gagner. Mme Duverne fut inquiète.

— Pourvu, dit-elle, que sa maman ne l'ait pas grondé et qu'elle ne soit pas fâchée contre nous ! Jean, si tu allais voir?

De nouveau, je partis à toutes jambes, puisqu'il s'agissait d'être agréable à Mme Duverne. Je trouvai Lagoutte qui s'amusait tout seul dans la cour sablée de la pharmacie. Je lui dis :

— Je croyais que tu serais venu cette après-midi. Est-ce qu'on te l'a défendu ?

— Penses-tu ! répondit-il. Moi, je fais ce que je veux. J'ai travaillé ce matin parce que ça me disait. Maintenant j'en ai assez de m'esquinter pour des croquants.

Qu'allais-je rapporter à Mme Duverne? Après m'être creusé la tête j'imaginai de lui dire :

— Sa mère l'a retenu pour qu'il achève ses devoirs de vacances. Il paraît qu'il est très en retard.

Toute l'après-midi nous ne fîmes que regarder sans pouvoir nous rendre utiles en quoi que ce soit. Mon père et Duverne avaient de la paille et du foin dans les cheveux et dans la barbe.

Ce fut fini un peu avant le coucher du soleil. Tout à coup il fit froid. Le vent arriva de l'est ; les feuilles des arbres eurent comme un frisson. Je fus très triste : c'était la fin de cette grande journée que j'attendais depuis si longtemps ! Il était vide, maintenant, le chariot que ce matin j'avais guetté. La paille et le foin jonchaient la place ; je pensais à des jours de foire où pareillement aux approches de la

nuit le silence m'avait paru si lourd à supporter après tous les bruits extraordinaires de la journée. L'un après l'autre gamins et gamines s'en allèrent. Dans la boutique Duverne et mon père se regardaient, bras ballants. Un des bœufs meugla : l'autre tout de suite lui répondit.

— Il fait soif, dit Duverne.

Moi je trouvais qu'il faisait froid et triste. Ils reprirent le chemin de notre hôtel.

— Ne sois pas trop longtemps parti, dit Mme Duverne à son mari. Tout n'est pas fini.

— Vous n'aurez qu'à venir le chercher, lui dit mon père. Maintenant, nous sommes voisins.

Nous rencontrâmes le charretier : il s'était enfin réveillé. Duverne le paya.

Je les laissai entrer et restai sur place. Les premières ombres de la nuit se répandaient comme l'eau d'un étang qu'on lâche ; elles noyaient les derniers restes de lumière. Je regardais la flamme de la bougie dans la boutique où tout était encore en désordre, en même temps que j'écoutais grincer les essieux du chariot qui s'éloignait, allégé des meubles et lourd de ma joie disparue. Le charretier s'était assis sur le timon après avoir allumé sa petite lanterne, qu'il avait accrochée à la ridelle de gauche et qui obéissait au balancement du chariot.

II

A cette époque, déjà, beaucoup de maisons étaient couvertes en ardoise, et, des ardoises, il n'y en avait pas que sur les toits : à cause des grands vents de l'est et du nord, à cause de la pluie et de la neige on en mettait aussi du haut en bas des murs pignons.

En serpentant la route traverse le bourg et continue de monter jusque beaucoup plus loin, jusqu'à l'endroit où elle arrive au sommet des montagnes toutes boisées qui dominent le pays : avec des fermes, des hameaux et des villages,

il est posé dans le creux comme les œufs dans un nid de poule.

— Je peux dire qu'on nous connaissait à dix lieues à la ronde. Si loin que je remonte dans mes souvenirs, je revois notre hôtel, l'hôtel Corniaux, — il y a encore notre nom au-dessus de la porte, mais on a ajouté : Basdevant, successeur, et quand j'y entre c'est comme si je trouvais des étrangers installés chez moi, — je revois notre hôtel avec sa grande cour où il y avait de tout : du fumier, de la paille, des fagots, des tonneaux vides, des souches qui pourrissaient là depuis des années, des troncs d'arbres qui attendaient d'être fendus et sciés, des voitures de toutes formes et, parmi tout cela, des poules, des canards et des oies qui du matin au soir entretenaient la conversation à leur manière. L'écurie était grande. Parfois il y avait à l'intérieur plus d'une douzaine d'ânes et de chevaux. En été, des gens riches d'Autun venaient faire un tour afin de respirer le grand air. Le reste du temps, c'étaient des commis-voyageurs qui commençaient alors à se répandre dans nos campagnes, et la diligence qui s'arrêtait à notre porte : des voyageurs en descendaient avec le conducteur pour casser la croûte en buvant un grand verre de vin blanc ou un petit verre d'eau-de-vie ; c'étaient les paysans qui venaient aux foires, et que sais-je encore ! Un va-et-vient continuel qui ne se ralentissait un peu que pendant les deux ou trois mois de neige, et même alors on voyait des visages nouveaux.

Au milieu de tout ce monde-là j'étais heureux. Il y avait deux salles, une pour ceux qui mangeaient, avec une grande table arrondie à ses deux extrémités ; une autre pour ceux qui venaient seulement boire, avec six petites tables carrées : les jours de foire elle était envahie comme l'autre, car on mangeait partout.

Je me promenais entre les clients. Certains me prenaient sur leurs genoux. Il y en avait qui me faisaient peur, avec leur barbe autour des joues, leurs gros bâtons, leurs fouets qui devaient cingler dur.

C'était en hiver, les jours de foire, qu'il fallait voir notre cuisine où il n'y avait pas encore ce grand fourneau que Basdevant a fait installer depuis. Dans la vaste cheminée on jetait du fagot à pleines brassées ; les rôtissoires étaient tout environnées de flammes. Cela sentait bon. Il y faisait chaud. Il y avait toujours de gros marchands de bœufs qui s'attardaient. Vers trois heures de l'après-midi, quand ils avaient fini de déjeuner, ils commençaient à boire de la bière après le pousse-café, et ils étaient plus rouges que s'ils eussent passé leur journée le visage exposé au feu. On pense bien que mon père se chargeait de leur tenir tête. C'étaient de bons vivants tels qu'il n'en existe plus. Mais tout de même mon père buvait trop.

Car il n'y avait pas que la clientèle de passage ; il fallait compter aussi avec les hommes du pays qui venaient surtout le dimanche après la messe et après les vêpres. En ce temps-là tout le monde ou peu s'en faut assistait aux offices, et notre hôtel est situé juste derrière l'église en bordure de la route qui monte. Sa façade est tournée un peu de biais, du côté de l'ancienne boutique de Mlle Malardier et des Duverne. L'hiver, quand ils apportaient avec leurs sabots de la neige qui fondait tout de suite et que notre gros poêle était bourré de bois, leur plaisir de boire était décuplé de ce qu'ils se sentaient au chaud, tandis que sur les montagnes et dans les bois le vent soufflait à perdre haleine et que le clair de lune bleuissait la neige partout étalée. Ils frappaient du poing sur les tables. Les verres sautaient. J'avais peur qu'ils ne les cassent, mais c'étaient des verres épais comme on n'en fait plus.

Ma mère s'occupait de la cuisine. J'ai souvent entendu dire que jamais personne n'a pu la remplacer.

III

Deux ans après son installation Duverne était devenu un des plus acharnés buveurs. Même s'il avait eu de la neige jusqu'aux épaules, il serait venu chez nous matin et soir.

Avec mon père c'étaient des parties de cartes à n'en plus finir ; je les regardais les jeter sur la table comme s'ils avaient voulu les enfoncer dans le bois. Son métier de charpentier, Duverne l'avait laissé dans un coin avec ses outils. C'est un grand malheur qu'un homme se détourne du travail pour se livrer à la boisson. Pour mon père, passe encore : à la rigueur, on pouvait dire que boire était son métier. Mais Duverne ! Il s'ennuyait d'Autun, disait-il, et buvait pour se distraire. Sa femme aussi regrettait d'être venue ici, on peut deviner pourquoi. Elle disait :

— J'aurais mieux fait de ne pas quitter ma place où j'étais si tranquille, et de ne pas me marier.

Elle avait beau le sermonner : elle ne pouvait pas l'attacher au pied du lit comme un gamin. Parfois c'était elle qui venait le chercher, et quand je voyais son visage triste je pensais qu'à la place de mon père j'aurais dit à Duverne : Il ne faut plus venir ici. Tu fais de la peine à ta femme. Mais ils étaient bien trop inséparables.

M[me] Duverne faisait son possible. Leur boutique était certainement la mieux achalandée du bourg ; on y trouvait des étoffes, de l'épicerie, du papier à lettres. Je n'y entrais qu'avec respect, même quand j'y allais jouer avec Valentine, qui, à mesure qu'elle grandissait, prenait tournure. Chez nous la plupart des gamines s'appellent Jeanne, Marie, Louise ou Catherine. Rien que ce prénom de Valentine mettait à part celle qui le portait. C'était M[me] Duverne qui l'avait voulu, parce que la petite fille de ses maîtres avait reçu ce prénom le jour de son baptême.

Nous nous amusions à cacher à tour de rôle un couteau. Ce n'étaient pas les places qui manquaient : derrière les sacs de graines, dans les tiroirs, dans les casiers. Moi je jouais franc-jeu. Pendant qu'elle était en quête d'une cachette, je ne me contentais pas de tourner le dos : je fermais les yeux à m'en faire mal, et plus d'une fois je dus donner ma langue au chat. Je disais : Je renonce. Et elle dansait de joie. Car, pour se moquer de moi, elle me répétait : tu

brûlés ! justement lorsque j'étais le plus éloigné du couteau. Quand c'était mon tour, elle faisait semblant de ne pas regarder : elle mettait ses mains devant ses yeux, mais plus d'une fois je l'ai surprise à se retourner en écartant les doigts. Je continuais comme si je ne m'étais aperçu de rien. Elle, le moment venu, faisait semblant de chercher ; mais, parceque j'ai toujours eu le goût d'observer à défaut de celui d'apprendre des choses compliquées, je remarquais son premier mouvement dont elle n'était pas maîtresse et qui aurait suffi à la trahir ; elle prenait tout de suite la direction du couteau. Après quoi, elle faisait exprès d'aller en sens opposé. Je ne lui disais rien. Je voulais avoir l'air de croire qu'elle cherchait vraiment.

Le plus souvent c'était elle qui venait appeler son père, et elle n'était pas plus que lui pressée de repartir. Je dois avouer que je ne demandais pas mieux qu'elle restât auprès de moi. Qu'on n'aille pas croire, surtout, que je fusse amoureux d'elle ! Je ne pensais qu'à Mme Duverne. Mais, à l'âge de sept ans, Valentine avait déjà des airs de grande dame et me rappelait sa mère. Nos clients ne pouvaient s'empêcher de rire d'elle ; lorsqu'ils voulaient la prendre sur leurs genoux, elle leur échappait, vexée qu'ils eussent l'air de la traiter comme une gamine ordinaire.

Elle allait dans la cuisine. Ma mère nous donnait à chacun une tartine de confitures ; elle grignotait la sienne en courant avec moi dans les chambres du premier étage. Il y en avait une qu'elle préférait, parce qu'on y voyait une armoire à glace, la seule qu'il y eût dans tout le bourg ; il n'y en avait pas, même chez les Lagoutte. Elle s'y regardait, tenant d'une main son morceau de pain, de l'autre s'arrangeant les cheveux.

Il nous arrivait aussi de nous asseoir à côté l'un de l'autre sur le tapis au pied d'un lit, ou chacun sur une chaise. Elle disait : Hue ! dada ! Et elle poussait des cris comme si vraiment elle fût partie pour un long voyage. Moi je ne m'illusionnais pas : même en fermant les yeux, j'aurais su

que je restais au même endroit. Mais, pour la contenter, je faisais semblant de croire que nous étions déjà très loin. Elle était devenue ma camarade, et bien souvent, le jeudi, surtout en hiver, je ne sortais même plus pour jouer avec les autres. Mais c'était avant tout pour faire plaisir à Mme Duverne qui me considérait comme un petit garçon raisonnable avec qui Valentine ne courait le risque ni de se déchirer ni de se blesser en courant.

Il ne faudrait pourtant pas croire que je fusse toujours fourré sous les jupes de ma mère. Il me semblait que si j'avais eu pour mère Mme Duverne, ou Mme Lagoutte, je serais resté continuellement auprès d'elle, et pourtant je voyais Lagoutte qui n'avait rien de plus pressé que de s'échapper de la maison. Donc je le rejoignais tout de même de temps en temps, ainsi que Desbœufs, Satinet et quelques autres, pour courir par les champs et par les bois. A la fonte des neiges, nous barrions des ruisseaux avec des pierres, des branches mortes, des mottes de terre. Nous attrapions des grenouilles pour les gonfler avec des pailles jusqu'à ce que les yeux leur sortent de la tête et qu'elles éclatent. Au printemps nous cherchions des nids dans les haies, et nous grimpions aux peupliers pour dénicher les pies : ce n'était pas toujours facile, mais nous n'en étions ni à une déchirure ni à une écorchure près. Si Mme Duverne m'avait vu !... Pourtant j'aurais été heureux qu'elle me vît en ces moments-là : j'étais vexé qu'elle me considérât comme un enfant trop sage.

Nous rôdions autour du moulin. Les plus hardis levaient ou baissaient la vanne, selon les circonstances, pour mettre en mouvement ou pour arrêter la roue, à seule fin de faire endêver le meunier. Quand il arrivait avec son bâton, nous étions déj à loin. Je dis « nous », bien que je n'aie jamais aimé ces sortes de plaisanteries. Je suis partisan de l'ordre et, pour ce qui est de faire des méchancetés aux autres, cela ne me convient pas du tout. Nous abattions les noix à coups de pierres quand nous ne trouvions pas la

gaule dressée contre le tronc du noyer. Assez souvent les gamines venaient avec nous, et elles n'étaient pas les moins enragées. Elles regrettaient de ne pas pouvoir comme nous grimper aux arbres, mais en bas elles tendaient leurs tabliers pour que nous y jetions les nids avec les œufs, et quelquefois avec de tout petits oiseaux que nous emportions pour les élever en cage. Quand il prenait à Valentine fantaisie de se joindre à nous, les autres en étaient plutôt gênés, parce qu'elle avait vite fait de dire :

— Je n'en peux plus, et de s'asseoir sur un talus ou sur un tas de pierres.

Ils se moquaient d'elle :

— Regardez-la donc! Il te faudrait peut-être une voiture à deux chevaux ?

J'étais seul à prendre son parti, et c'était à moi qu'elle faisait le moins attention.

Ces jours-là je me montrais le plus endiablé : puisque Mme Duverne n'était pas là pour me voir, j'aurais voulu que du moins sa fille m'admirât. Peine perdue : elle n'avait d'yeux que pour Lagoutte, qui ne prenait pas plus garde à elle qu'à moi.

IV

Quand elle eut sept ans, elle vint à l'école. Il n'y avait pas, comme aujourd'hui, un instituteur pour les garçons et une institutrice pour les filles : il n'y avait que M. Marillier dont nous avions tous peur. Non pas qu'il fût méchant, mais son âge et son savoir nous imposaient. Aux heures de classe, même les plus dissipés se tenaient tranquilles, et les plus fainéants faisaient semblant de travailler.

Ce n'est pas pour me vanter, mais j'étais toujours parmi les premiers, et souvent le premier. Mon fort, c'étaient les problèmes et les dates de l'histoire de France; dans les dictées je ne faisais de fautes qu'aux mots très difficiles. Nous n'étions pas nombreux. En hiver la neige, en été les travaux des champs empêchaient ceux des villages de venir

jusqu'au bourg. M. Mariller avait beau menacer les parents ; ils promettaient de lui envoyer plus régulièrement leurs enfants, et aussitôt qu'il avait le dos tourné ils n'y pensaient plus. Ils disaient que pour cultiver la terre on en sait toujours assez. Pour mon compte l'instruction que j'ai acquise chez M. Mariller ne m'a point nui : au contraire. Il est vrai que j'ai été le seul du pays à aller aussi longtemps à l'école : jusqu'à près de quinze ans.

J'ai peu connu le curé Latrasse, qui pourtant m'a fait le catéchisme deux années de suite. Mon père n'allait à l'église que pour les grandes fêtes. Ma mère n'était pas une dévote comme Mlle Malardier : elle assistait à la messe le dimanche et faisait ses pâques, comme les autres femmes ; c'était tout.

Henri Lagoutte était le fils du pharmacien qui faisait office de médecin. Nés à un mois de distance, nous étions les deux meilleurs camarades, bien que nous ne nous ressemblions guère. De ma nature je ne suis ni turbulent, ni vantard, ni mauvais, du moins je m'en flatte. Lagoutte était tout cela, quoique pour la méchanceté je ne m'en sois aperçu que par la suite. Si je peux parler ainsi, il « sentait le riche ». Il ne portait pas comme nous de sabots ni de blouse : toujours en veston, avec des bottines et un vrai faux-col.

Son père était le plus riche du pays, et c'était lui qui se fatiguait le moins. On disait :

— Derrière ses bocaux, il est toujours à l'abri du froid et du soleil et il n'a pas à se déranger pour gagner de l'argent : il faut qu'on vienne le trouver quand on a besoin de lui.

A l'époque de mon enfance surtout, les gens de chez nous étaient résistants, et ils n'allaient ou n'envoyaient chez M. Lagoutte qu'à la dernière extrémité. Malgré cela, comme il était le seul dans un rayon de plusieurs lieues, il lui venait assez de clients pour qu'il pût amasser de l'argent non seulement pour leurs vieux jours à lui et à sa femme,

mais pour faire instruire son fils. Pas fier, en pantoufles l'été, en sabots l'hiver, il traversait le bourg pour venir prendre son absinthe chez nous. C'était réglé comme du papier à musique : pantoufles? six heures du soir; sabots ? cinq heures. Moi, je l'admirais pour son exactitude : j'ai toujours aimé les hommes d'ordre. Et puis il me semblait qu'il détînt tous les secrets de la vie et de la mort. J'ai vu bien des vieux malins qui profitaient de sa présence chez nous pour entrer, sous le prétexte de boire un verre, en réalité pour tâcher de lui soutirer une consultation à l'œil, comme on dit aujourd'hui. Ils commençaient par lui dire : Ça ne va pas fort, M. Lagoutte. Et de fil en aiguille il apprenait que l'un avait mal ici, l'autre là. Il les écoutait en faisant son absinthe et les regardait de ses yeux ronds. Il laissait causer les vieux malins. Moi, de mon coin, je ne le perdais pas de vue. Quand ils avaient terminé, il ne répondait rien. Ou bien il disait : Ça n'est pas dangereux. Une bonne nuit de sommeil, et il n'y paraîtra plus. Quelques-uns ripostaient : Mais justement, M. Lagoutte, depuis deux semaines je n'ai pas fermé l'œil. Ça reviendra, disait-il. Cinq, dix minutes passaient ainsi. Même il parlait le premier de la neige, ou des récoltes, ou des semailles. Et ils étaient obligés de lui répondre, tout en ne pensant qu'à leur maladie. Tout à coup il éclatait de rire en leur tapant sur l'épaule et il leur disait ce qu'ils avaient. Quand c'était un vrai malheureux il ajoutait : Tu viendras prendre tes médicaments demain matin. Surtout n'apporte pas d'argent. Et il lui payait son verre de vin.

C'est ainsi que s'écoula ma vie jusqu'à l'âge de douze ans. Elle ne fut pas compliquée. Aucun accident ne la bouleversa. Et la vie du pays ressemblait à la mienne, du moins à ce qu'alors je croyais. Les hommes, pensais-je, ne s'occupent que de leur travail et les femmes que de leur ménage. Je les considérais tous et toutes comme des êtres infiniment supérieurs avec lesquels je ne pouvais rien avoir de commun. Ils étaient grands, forts et sages. Elles étaient

douces, mais inflexibles, et possédaient à fond la science de la vie qu'elles inculquaient à leurs enfants. Si elles nous giflaient, c'était que nous l'avions mérité, non point parce qu'elles cédaient à un mouvement de mauvaise humeur. Si elles nous prenaient sur leurs genoux pour nous embrasser, ce n'était point pour passer sur nous une joie où nous n'étions pour rien, mais pour nous récompenser de quelque bonne action. Pour moi, d'ailleurs, ma mère ne m'embrassait pas souvent, pas plus qu'elle ne me giflait. Y étant habitué, je ne m'en plaignais ni ne m'en félicitais. Je grandissais comme un peuplier dans les prés, comme un chêne dans les bois, à peu près livré à moi-même, mon père ni ma mère n'ayant guère le temps de s'occuper de moi.

V

C'était le premier octobre, un samedi, l'année de ma première communion. Depuis le quinze août nous étions en grandes vacances. Plusieurs nuits de suite il avait gelé blanc. Vers une heure de l'après-midi nous partîmes six pour ramasser des prunelles. Il y avait moi, Lagoutte et Satinet du côté des garçons; du côté des filles, Valentine, Louise Rouvray et Jeanne Guidon. Nous avions chacun notre panier, sauf Lagoutte, qui, étant notre chef, avait assez à faire de nous diriger. Valentine elle-même portait des sabots, ce qui ne lui plaisait guère. Quand nous eûmes dépassé la dernière maison, — nous avions déjà des prunelles dans nos paniers, car chez nous ce n'est pas une ville : il y a des haies un peu partout, les jardins, les champs et les prés faisant corps avec le bourg, — Lagoutte dit :

— Aujourd'hui, c'est notre dernière promenade. Il faut que ça barde. On rentrera quand on pourra. En avant, marche !

Et il s'élança comme un lièvre. Le mardi suivant il devait entrer au collège d'Autun. Il en était enchanté, répétant qu'il s'ennuyait dans ce pays de croquants, qu'au

moins là-bas il serait dans une ville, et qu'il ne reviendrait ici que lorsqu'il ne pourrait pas faire autrement. Je le laissais dire. Je n'ai jamais eu le goût des aventures. Il a fallu vraiment que la vie y mette du sien pour que je parte de mon pays. Mais, lorsqu'il parlait ainsi, je voyais bien Valentine l'écouter, écarquillant les yeux et bouche bée. Après avoir fait notre possible pour le suivre, je me rappelle que nous nous sommes arrêtés. Lui, il pouvait courir, n'ayant pas de panier. Quand il s'aperçut que nous restions en route, il revint sur ses pas et nous traita de poules mouillées.

— Pas plus que toi ! répondit Satinet. Tu n'es pas si malin que ça ! On peut faire autant de chemin que toi sans courir. Tu verrais, si je n'avais pas mon panier qui m'embarrasse !...

Pourtant nous nous sommes levés, et nous avons marché longtemps. Le ciel était gris, comme quand il va pleuvoir. Le haut des montagnes d'alentour était caché par les nuages. Je m'occupais surtout de Valentine. Elle avait l'air triste. Je lui dis :

— Qu'est-ce que tu as ? Es-tu fatiguée ? Si tu veux, nous allons nous reposer, puis nous rentrerons tous les deux. Moi aussi j'en ai assez.

Ce n'était pas vrai. J'ai toujours été bon marcheur. Quand je retourne chez nous, mon plus grand bonheur est encore de m'en aller sur les routes, comme ça, pour le plaisir. Elle ne me répondit rien, et pressa le pas pour rejoindre Lagoutte qui était avec Louise Rouvray. Je la savais susceptible, orgueilleuse et entêtée, aimant à imposer ses caprices. A l'école M. Mariller n'en faisait pas ce qu'il voulait. Elle n'ignorait pas que, si elle s'était assise en disant qu'elle n'en pouvait plus, nous nous serions arrêtés, bien que cela nous eût déplu. Alors, bien que j'en aie eu grand'honte, je dis à Lagoutte :

— Tu sais, moi je ne vais pas plus loin.

Il me regarda en ricanant. Je m'assis au bord du fossé

pensant que mon exemple déciderait Valentine. Je fus d'ailleurs imité par Satinet, qui ne voulait pas avoir l'air de passer par les quatre volontés de Lagoutte, et par Jeanne Guidon, qui pourtant avait deux ans de plus que Valentine. Nous nous trouvâmes divisés en deux groupes : moi, Jeanne et Satinet ; Lagoutte, Valentine et Louise Rouvray, qui continuèrent. Quand ils eurent disparu, nous nous sommes mis à causer, puis nous sommes rentrés sans nous presser.

— Ils veulent faire les malins, dit Satinet qui en revenait toujours là.

Nous sommes arrivés chez nous à la tombée de la nuit. Mais je suis resté sur le perron de notre hôtel jusqu'à ce que j'entende les sabots de Valentine sur le gravier.

Ce n'était pas la première fois que je m'apercevais qu'elle prît plaisir à être avec Lagoutte. J'ai déjà dit qu'il ne nous ressemblait pas et que positivement il sentait le riche. Il était naturel que Valentine se sentît attirée vers lui. Je ne m'en offusquais pas à proprement parler, et pourtant je ne pouvais m'empêcher d'en être un peu vexé. Je ne m'estime pas plus que je ne vaux, mais justement je me disais que je valais bien Lagoutte, à n'importe quel point de vue : à l'école j'apprenais mieux que lui ; mon écriture était plus régulière et plus belle que la sienne, et, si je ne portais pas comme lui des souliers, c'était que je n'y tenais pas : mes parents étaient à peu près aussi riches que les siens. Il y a des gens qui roulent des tonneaux pour leur compte et qui sont moins malheureux que beaucoup de prétendus bourgeois aux mains blanches. J'en voulais donc à Valentine de se tromper dans son choix. Ce soir-là je me consolai en pensant qu'elle n'avait pas été seule avec lui de toute l'après-midi, puisque Louise Rouvray les avait accompagnés, et qu'elle serait bien obligée de se tenir tranquille, puisque trois jours après il allait partir.

Il partit, en effet, le mardi matin, après nous avoir fait, la veille, ses adieux : c'était nous qui étions tristes, tandis que son visage rayonnait. Et Valentine le regardait avec des

yeux dont je n'ai pas oublié l'expression. Personne, que moi, d'ailleurs, ne faisait attention à elle.

Pour nous aussi c'était le jour de la rentrée. Je me sentis tout d'un coup plus vieux. Je peux bien avouer que je regrettais Lagoutte. Nous n'étions pas toujours d'accord, lui plus hardi, moi plus bonasse, mais nous nous complétions. Et puis, nous étions camarades de première communion. Et cela, il faut des années pour l'oublier, même quand on n'a guère de piété, ce qui était son cas et le mien. En somme, j'aurais pu partir avec lui. Cela dépendait de mes parents. En ces temps-là, on n'avait pas encore la manie de faire instruire outre-mesure les enfants. Chez nous, du moins à ce que je croyais, les affaires marchaient assez bien pour que l'on pût m'envoyer au collège, mais ma mère disait :

— Qu'il aille donc seulement chez M. Marillier jusqu'à l'âge de quinze ans ! Il en apprendra tout autant.

J'ignore si elle avait raison. Mais je sais que je n'ai pas perdu mon temps. Et puis, quitter mon pays pour m'en éloigner de si peu que ce soit, cela m'aurait fendu le cœur. J'avais mes habitudes : me lever à sept heures en hiver, déjeuner, aller à l'école, en revenir pour me mettre à table à midi, y retourner, puis rentrer chez nous vers cinq heures. Je retrouvais mon lit dans ma chambre à côté de la cuisine. Les premiers temps, aussitôt la bougie soufflée, j'avais peur. J'entendais craquer et les poutres et le petit fourneau à charbon de bois qui refroidissait. Il n'y avait que moi au rez-de-chaussée, mon père et ma mère couchant au premier. Souvent, ma mère y montait seule parce que mon père restait dans la salle, à boire et à jouer aux cartes avec Duverne. Je les entendais, et j'avais encore plus peur que s'ils n'avaient pas été là. En tout cas, il me semblait que la maison fût envahie par les revenants. Quand j'eus constaté, au bout de quelques mois, que toutes les nuits c'était à recommencer, que je finissais par m'endormir et que, chaque matin, je me réveillais sain et sauf, je cessai de

faire attention aux bruits et d'écarquiller les yeux dans le noir. Je ne pensais plus qu'à me pelotonner sous mes couvertures. Ah ! les bonnes nuits que j'ai passées là ! J'aurais voulu rester éveillé pour écouter le vent et la pluie : la plupart du temps j'avais tellement travaillé de la tête ou couru que je cédais tout de suite au sommeil.

Je devins le plus ancien de l'école où je faisais un peu ce que je voulais, quoique pas de la même façon que Valentine. Elle était toujours la même, plus endiablée encore depuis le départ de Lagoutte. On aurait dit qu'elle cherchait à s'étourdir. A l'école, les filles occupaient les tables de droite, les garçons celles de gauche. De derrière son bureau placé sur une estrade, M. Mariller faisait son possible pour nous surveiller tous, mais n'y réussissait pas toujours. L'après-midi, en toute saison, il ne pouvait s'empêcher de sommeiller une bonne demi-heure, et, filles aussi bien que garçons, les dissipés en profitaient. Cela commençait par des rires étouffés et par des chuchotements, et continuait par des coups de règles, de poings et de sabots. Au bout d'un quart d'heure, c'était un bourdonnement tel qu'on aurait pu croire à la présence, dans la salle, d'un millier de guêpes et de frelons. Et M. Mariller ronflait comme un bienheureux. Les uns couraient pieds nus ; d'autres grimpaient sur les tables. Les filles passaient du côté des garçons, les garçons du côté des filles. J'étais à peu près seul à ne pas bouger, tout en faisant semblant de rire avec eux par crainte de m'attirer des représailles, mais ce désordre me déplaisait. J'avais pensé plus d'une fois prévenir M. Mariller. Mais à quoi bon, puisque c'était plus fort que lui de dormir ainsi une demi-heure chaque après-midi ? Il m'aurait peut-être donné mission de les surveiller. J'aurais eu l'air d'un mouchard. Je préférais me tenir tranquille dans mon coin, sans responsabilités. Au moment où il se réveillait — l'heure n'en variait que de quelques minutes, — tout le monde était à sa place, à l'exception, assez souvent, de Valentine. Mais elle ne se troublait pas pour si peu.

— Valentine, qu'est-ce que tu fais là-bas ? lui demandait M. Mariller quand il la découvrait dans le fond de la salle. Elle lui répondait, tantôt : Je cherche mon crayon, tantôt : Je cherche mon arithmétique.

Car nous accrochions nos carniers et nos casquettes à des porte-manteaux cloués près de l'entrée. Toute rouge, Valentine avait les cheveux défaits : M. Mariller ne le remarquait pas. Elle, ses camarades, même plus âgées qu'elle, l'admiraient, les garçons aussi. On pouvait dire qu'elle était à la tête de l'école, non pas pour le travail et la bonne conduite, mais pour la dissipation. Quand M. Mariller se promenait de long en large devant la première rangée des tables, dès qu'il avait le dos tourné elle lui faisait des pieds de nez. Suivant mes dispositions d'esprit, il y avait des moments où j'aurais voulu ressembler à Lagoutte. Car il ne se faisait pas faute, lui non plus, avant son départ, de se moquer de M. Mariller ; et certainement c'était sur ses traces que marchait Valentine. Mais j'aurais eu beau m'y essayer : je sentais que je n'aurais pas réussi. Elle n'avait de goût que pour les vauriens de l'espèce de Lagoutte. Une fois que nous étions seuls, j'ai tâché de lui faire des remontrances ; mais, dès les premiers mots, elle m'a tourné le dos en me disant que je l'embêtais et qu'en fait de sermons elle avait assez de ceux du curé Latrasse. A neuf ans et demi ! J'en ai été tout interloqué. Elle prenait une assurance !... Et des manières que pourtant personne ne lui enseignait. Il faut croire qu'elle avait cela dans le sang. En un mot, une vraie dévergondée.

Est-ce que je l'aimais déjà ? Encore aujourd'hui je n'en sais rien. Je me suis toujours méfié des femmes, des autres aussi bien que d'elle. Mais avec elle j'ai été pris dans l'engrenage. J'aurais pu me passer d'elle sans en souffrir, et il a fallu que nous nous suivions. Je voyais ceux qu'on appelait « les gars », qui avaient entre seize et vingt ans, tourner autour des filles de leur âge. Chacun avait sa bonne amie qu'il fréquentait au su de leurs parents et avec qui il dan-

sait le jour de la fête du pays, qui est la Saint-Blaise, le trois février ou le dimanche suivant. Ce n'est pas une bonne époque, tant s'en faut, mais on ne s'en amuse peut-être que mieux entre soi. En tout cas, c'était une fameuse journée pour notre hôtel. Chaque gars avait donc sa bonne àmie qu'il épousait au retour du service militaire. Et les gamins de mon âge voulaient les imiter : ainsi Satinet avait la sienne, qui était Jeanne Guidon. Moi aussi j'aurais pu avoir la mienne. Du moins j'aurais pu dire que c'était Valentine. Elle venait assez souvent chez nous pour que cela parût tout naturel. Eh bien ! Je n'aurais pas pu m'y décider. J'aurais eu peur qu'elle ne réponde : Lui, mon bon ami ? Jean Corniaux ? Par exemple, c'est la première nouvelle ! Non. J'aime bien mieux Lagoutte.

A vrai dire, je n'y songeais seulement pas. Lagoutte ou d'autres, je finissais par m'y perdre. Jamais je ne l'avais surprise à se laisser embrasser par lui, ce qui ne signifie point qu'elle ne l'ait pas fait. Mais, depuis qu'il était parti, il ne se passait guère de jour que je ne la trouve aux prises avec un gamin qui s'amusait comme à ces âges-là : plutôt par fanfaronnade que par besoin. Elle ne se cachait pas : au contraire ! On aurait dit qu'elle faisait exprès de se trouver sur mon chemin, et elle me regardait avec des airs de me narguer. J'avais envie de lui dire : Tu sais : ça m'est bien égal. Conduis-toi comme tu l'entends.

Mais je pensais qu'elle ne me croirait pas, et que le mieux était d'agir comme si je ne m'apercevais de rien, en tout cas comme si cela m'avait été tout à fait indifférent.

Je la revois très bien telle qu'elle était à cette époque, avec ses cheveux blonds qui tiraient un peu sur le roux, sa figure mince du menton, son front fuyant et ses yeux gris qui brillaient comme ceux d'un chat, la nuit. Grande et forte pour son âge, à dix ans on lui en aurait donné treize. Je n'entends pas la présenter comme une fille de ferme ; elle était en même temps fine et élancée. Elle avait fini par persuader sa mère qu'elle ne pouvait plus mettre de sabots,

et elle était de tout le bourg la seule gamine qui les jours de semaine portât des bottines. Et Dieu sait si les affaires des Duverne étaient brillantes !

J'avais honte pour mon père de ce que, selon moi, il détournât Duverne du travail. Je n'étais qu'un gamin de treize ans. Cela ne m'empêchait pas d'avoir mes idées sur la vie. Plus d'une fois j'ai surpris ma mère à pleurer dans la cuisine. Je lui demandais :

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es donc malade ?

— Non, me répondait-elle. C'est des idées qui me passent par la tête. Ne te tourmente pas.

Sur le moment cela suffisait à me tranquilliser ; mais quelques jours après c'était à recommencer. Et je me posais des questions. Est-ce les affaires qui vont mal ? Non. Nous avons toujours la même clientèle, y compris M. Lagoutte qui continue de venir prendre son absinthe tous les soirs. Quand il a reçu une lettre, il me donne des nouvelles d'Henri. Il me dit : « Ses notes de conduite ne sont pas fameuses. Ce n'est pas lui qui m'en parlerait, le mâtin ! Mais je le sais par les bulletins qu'on m'envoie. Il n'est pas aussi sage que toi. » Mais je crois qu'au fond M. Lagoutte aime autant qu'Henri ne me ressemble pas. Quand même : je suis fier qu'il me tienne au courant, comme si déjà j'étais un homme. Est-ce mon père qui est malade ? Non, il ne cesse pas de boire, et ce ne sont toujours que parties sur parties de cartes.

Quelquefois, quand j'allais chez Mme Duverne, je la trouvais assise derrière son comptoir. Je devinais que, si elle ne pleurait pas, c'était parce que d'un moment à l'autre des clients pouvaient entrer et que cela leur aurait fait mauvaise impression. Je venais près d'elle en baissant les yeux. Et elle me passait la main sur les épaules, parfois, quand j'étais nu-tête, sur les cheveux. Et elle ne disait rien, moi non plus.

Trois fois par an, pour le premier janvier, pour Pâques et pour les grandes vacances, Lagoutte revenait au pays.

La première année, où il n'avait pas encore perdu tout contact avec nous, il prit part à nos jeux et à nos courses à travers champs et bois; mais ce n'était que pour parler sans cesse de lui-même, et des pions, et des « prof», comme il disait, à qui il n'y avait guère de tours qu'il n'eût joués. Vantard, il l'était avant de partir, et il le devenait de plus en plus. Nos quelques camarades qui étaient du même âge que nous deux ne nous accompagnaient plus; ils avaient cessé de fréquenter l'école pour travailler la terre avec leurs parents. Lagoutte, avec ses treize ans et demi, imposait aux autres gamins qui nous suivaient et qui n'avaient pas encore fait leur première communion. Moi seul aurais pu lui tenir tête, mais comment ? Je ne savais rien de la vie dans les collèges, et je n'étais pas certain qu'il exagérât : tel que je le connaissais, il était capable de tout. Et à quoi bon ? Les autres ne l'en auraient pas moins admiré. Et Valentine n'aurait pas manqué de me griffer, peut-être de m'arracher les yeux. Elle ne perdait aucune occasion de rencontrer Lagoutte. Lui, ma foi ! ne s'occupait guère d'elle, quoique ce ne soit que façon de parler. Car il lui disait de ces choses et lui faisait de ces taquineries dont on a l'habitude entre gamins et gamines, mais cela n'allait pas plus loin.

Lorsqu'elle eut onze ans, elle fit sa première communion. Sous le voile blanc ses cheveux avaient l'air d'être du feu. La toilette lui convenait à merveille. En revenant de communier, au lieu de baisser les yeux comme les autres, elle dévisagea hardiment l'assistance. J'étais à côté de ma mère sur notre banc, car le jour de la première communion est une grande fête pour tout le monde, qu'on soit dévot ou non. Ma mère, en me poussant du coude, me dit à voix basse :

— C'est-il Dieu possible d'être effrontée à ce point !

Depuis quelque temps je remarquais qu'elle ne pouvait plus souffrir Valentine, qui venait de moins en moins chez nous, ni même Mme Duverne qu'elle ne fréquentait plus du

tout. C'était moi qui faisais toutes les commissions. Il n'y avait pas eu, que je sache, de dispute entre elles deux, mais elles ne se voyaient plus que lorsque par hasard elles se rencontraient : c'était un fait. Je dois dire que je le regrettais. Je trouvais que ma mère exagérait. J'étais toujours heureux d'être près de Mme Duverne. Et il me déplaisait d'entendre ma mère traiter Valentine d'effrontée, bien qu'au fond de moi-même je lui aie donné raison. Alors, quand le regard de Valentine rencontra le mien, ce fut moi qui baissai les yeux.

Pour Duverne aussi, c'était jour de grande fête. A l'église déjà il ne tenait plus debout. Il avait commencé à boire plus tôt encore que de coutume, ce qui n'était pourtant pas facile, et tout le temps que dura la messe il fut soit agenouillé, soit assis. Valentine avait pour camarade Louise Rouvray. Les Rouvray étaient une des deux ou trois familles de cultivateurs les plus aisés du pays. Plus riches que les Duverne, ils vivaient pourtant dans une maison dont l'aspect n'était guère engageant. Elle était située au carrefour de trois chemins où l'on marchait surtout dans le purin et dans la boue. Dans la cour étaient plantés deux gros noyers. Louise ne ressemblait pas à Valentine. Il m'est arrivé de voir des portraits d'Espagnole. Où ? Je n'en sais plus rien, mais chaque fois j'ai revu Louise. Elle avait les cheveux noirs comme des ailes de corbeau, les yeux noirs, le teint brun ; sous son voile de première communiante elle paraissait plus noire encore. Pas dévergondée comme Valentine, elle faisait penser à du feu qui couve sous la cendre, tandis que l'autre jetait déjà des flammes.

Ce jour-là ce fut une noce à tout casser. Ils mirent, tous, les petits plats dans les grands. Les deux repas se firent, à midi chez les Duverne, le soir chez les Rouvray. Ils nous avaient invités tous les trois, moi, mon père et ma mère. Mais ce n'était pas possible : il fallait bien quelqu'un pour s'occuper de notre hôtel, surtout un jour comme celui de la première communion. Malgré toutes les insistances, ma

mère ne voulut pas bouger. Et jusqu'au dernier moment elle refusa de me laisser accompagner mon père au dîner. A la fin, comme il menaçait de se fâcher, elle dit :

— Et puis, après tout, emmène-le donc si tu veux !

Mon père aussi avait beaucoup bu. Ce fut ce soir-là que je commençai à soupçonner des choses ; et je me dis que le malheur pouvait bien être suspendu au-dessus de nos têtes.

VI

Les Rouvray avaient fait de leur mieux pour que tout le monde fût content. Les deux lits étaient serrés l'un contre l'autre pour que deux tables puissent être mises bout à bout, et nous n'y étions pas loin d'une douzaine, si je sais bien compter : moi et mon père, Valentine et ses parents, ce qui fait déjà cinq, Louise et ses parents et, en plus, son grand-père et sa grand'mère, ce qui fait dix. Dans une de nos grandes salles à nous, il n'y aurait pas beaucoup paru, mais, dans une maison qui tient de la chaumière, on se sentait les coudes, et le bruit de la conversation, entre les murs rapprochés et sous le plafond bas, faisait plutôt l'effet d'un vacarme.

Les deux communiantes avaient gardé leur robe blanche. Elles étaient l'une en face de l'autre, au milieu de la table. Mon père était entre M. et Mme Duverne. Moi, je m'étais installé au fond, contre un des lits. J'étais dans l'ombre, et l'on ne s'occupait pas plus de moi que si je n'avais pas existé. Pourtant, Mme Rouvray n'oublia pas de me servir. Quant à Valentine, si elle regardait de temps en temps de mon côté, ce n'était pas pour voir ce que je pouvais faire. Du moins ce fut ainsi au commencement du repas, quand il n'y avait encore ni lampe, ni bougies allumées. Louise tournait le dos à la cheminée. Valentine était placée juste en face, de sorte qu'elle était en plein éclairée par le feu. Je ne sais pas pourquoi, avec sa robe blanche, elle me faisait l'impression d'une jeune mariée. Et je pensais au jour où

elle le serait pour de bon. Je me demandais qui elle épouserait. Je ne sais pourquoi je pensais que ce ne serait pas moi.

Quand la soupe eut été servie fumante dans les assiettes, tout le monde se tut, même Duverne, qui, parce qu'il avait beaucoup bu dans la journée et que sa langue tournait avec difficulté, était justement celui qui s'acharnait le plus à causer. Les deux vieux, je le voyais bien, étaient toujours de l'avis de tout le monde. Pour eux, l'essentiel était de passer une journée entière à bien manger et bien boire sans qu'il leur en coûtât un sou, et ils n'en perdaient pas un coup de cuiller ni une lampée. Ils ne voulaient pas être descendus pour rien de leur chaumière, bâtie un peu à l'écart et au-dessus du bourg, sur la lisière des bois.

Son assiette nettoyée, Duverne dit, parlant de la soupe qu'il venait d'avaler :

— Encore une que les Prussiens n'auront pas !

— Ni les créanciers, ajouta mon père.

J'ignorais, alors, ce que signifiait ce mot.

— Allons ! Taisez-vous donc ! fit doucement Mme Duverne.

— Tu as raison, dit Duverne. A demain les affaires sérieuses.

Et, d'un trait, il but un plein verre de vin.

Rouvray était un paysan d'une quarantaine d'années qui portait toute sa barbe. On le voyait rarement dans les auberges et à notre hôtel, mais ce n'était pourtant pas un ennemi déclaré de la bouteille. A l'occasion, il savait lui dire deux mots, et, s'il connaissait la valeur de l'argent, il jetait tout comme un autre sa pièce de cent sous sur la table pour payer son écot ou offrir sa tournée. Assis aujourd'hui en face de mon père et de Duverne, je le voyais comme un exemple frappant du travail qui trouve sa récompense. Ce mot de « créanciers » ne me disait, d'instinct, rien qui vaille. Pour moi, cela sentait les discussions de commerce, la chicane, les tribunaux. Et je le devinai bien mieux encore quand Rouvray ajouta :

— Non, ce n'est pas le moment de parler de ça. Pour moi, mes créanciers, c'est bibi, qui ne dois rien à personne.

— Certainement, Monsieur Rouvray! dit Mme Duverne. Mais nous autres, qui sommes dans le commerce, ça n'est pas la même chose.

— Bien entendu, répondit Rouvray.

Et la conversation, sur ce sujet, en resta là.

Les bœufs remuaient sur la paille dans l'écurie à côté, ou bien ils donnaient des coups de cornes contre les barreaux du râtelier, ou bien ils râclaient leurs chaînons sur la mangeoire. Plutôt que du ciel, la nuit semblait tomber des deux gros noyers plantés en face de la maison. Alors M Rouvray alluma la lampe sans abat-jour et deux bougies qu'elle plaça sur les tables.

Elle aurait eu fort à faire si sa mère et moi ne l'avions pas aidée. Pour moi, aussitôt après la soupe, je m'offris à enlever les assiettes sales et à en donner de propres : c'était presque mon métier, après tout. Ainsi j'eus le plaisir de me rapprocher de Valentine et de la servir toujours la première : elle avait beau se laisser faire avec dédain et causer toilettes avec Louise. Je l'entendis qui disait, comme une grande dame :

— Moi, ma chère, pour porter des souliers de satin blanc je voudrais que ça soit tous les jours la première communion !

Ce que nous avons mangé, ma foi ! je ne m'en souviens plus ; mais, ce que je sais bien, c'est qu'il y eut beaucoup de plats. D'ailleurs on ne voulut pas que je change les assiettes à chaque fois. Il n'y eut que Valentine à ne jamais refuser. Elle devait se dire : « Et puis, cette fête, c'est en mon honneur. Pendant que j'y suis, je serais bien bête de ne pas en profiter et de me gêner. » La seule fois où elle m'adressa la parole, ce fut pour me dire :

— Tu ferais un bon garçon d'hôtel, ma foi !

Je lui répondis, un peu vexé :

— Et où serait le mal ?

Car j'estime qu'il n'y a pas de métier déshonorant. L'essentiel est de rester honnête, quelle que soit la situation que l'on occupe. Mais tout de même ! Moi qui allais encore à l'école à quatorze ans, ce qui est rare dans nos pays, je pensais que j'étais trop savant pour devenir ce que disait Valentine. Elle a bien dû le voir depuis !

La conversation avait repris, et les rasades succédaient aux rasades. La porte était restée ouverte. On la ferma quand il fit tout à fait nuit, non par crainte des voisins, — ils n'étaient pas nombreux, et personne ne songeait à se formaliser de voir les Rouvray fêter la première communion de leur fille, — mais parce que la fraîcheur tombait du feuillage des noyers, en même temps que la nuit. Mon père racontait des histoires qui faisaient rire tout le monde, à commencer par Mme Duverne que je n'avais jamais vue aussi gaie. Elle qui, depuis son arrivée au pays, était devenue de plus en plus triste, elle riait aujourd'hui comme une bienheureuse. J'ai bien deviné, depuis, qu'elle devait chercher à s'étourdir, mais les occasions qui s'en présentaient ici étaient rares, et sans doute se disait-elle, comme sa fille : « Pendant que j'y suis, je serais bien bête de ne pas en profiter. » Mais Valentine, elle, ne pensait qu'aux assiettes, car, pour le reste, elle gardait un sérieux que je l'ai rarement vue perdre, le front toujours plissé, serrant un peu les mâchoires, et regardant droit devant elle ce qu'elle était seule à voir, à craindre ou à désirer.

Sur le moment, cela me fit du bien de voir Mme Duverne rire à gorge déployée. Et je songeais à ma mère qui avait refusé de participer à la fête. Et, oubliant Mme Lagoutte, je me disais une fois de plus que j'aurais été heureux que Mme Duverne fût ma mère.

Mais, par exemple, pour rien au monde je n'aurais souhaité que Duverne fût mon père. Plus j'allais, et plus je constatais qu'il avait, comme on dit partout, le vin mauvais. A mesure qu'il buvait, un pli de plus en plus creusé

lui barrait le front, de la racine du nez à la racine des cheveux. Il semblait tourner autour d'une idée fixe qu'il n'exprimait pas ; mais tout ce qu'il disait s'arrêtait sur les bords d'un cercle magique au centre duquel devait être sa pensée. Les mots se posaient l'un après l'autre, ni en deçà, ni au delà de la ligne ; mais à l'écouter, on aurait dit un tireur sûr de son coup et qui s'amuse en attendant de mettre en plein dans le mille. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises il fit des allusions aux femmes qui trompent leur mari. Mme Rouvray eut beau lui dire :

— Allons, Monsieur Duverne ! Un jour de première communion, ce n'est guère convenable !

Il n'en revint pas moins à la charge, sous d'autres formes, à quelques minutes d'intervalle. C'est encore ainsi qu'il parla des hommes qui trompent leur meilleur ami ; mon père eut beau lui dire :

— Qu'est-ce que tu racontes là ? Tu ferais bien mieux de te taire !

Il faut croire que le sujet lui tenait à cœur, car il ne le lâcha point, sauf pendant que la conversation, habilement détournée, suivait un autre cours. Bien entendu, je n'y comprenais pas grand'chose sur le moment ; c'est par la suite que tout s'est éclairci pour moi. Mme Duverne les laissait dire, comme décidée à ne plus se faire de soucis, mais Valentine écoutait de toutes ses oreilles.

Ce qui fit diversion, ce fut l'arrivée de M. Lagoutte, de M. Mariller et du curé Latrasse. On aurait dit qu'ils sentaient la fin du repas. Sans doute il y avait dans le bourg d'autres maisons où l'on fêtait la première communion, mais elles étaient plus pauvres. Ils y auraient été accueillis avec autant d'amitié et de respect qu'ici, mais ils y auraient été tout de même moins à leur aise. Rouvray étant un des deux ou trois cultivateurs les plus riches de la commune, ils savaient qu'ils seraient reçus chez lui avec tous les honneurs dus à leur situation sociale. Ils arrivèrent presque en même temps, comme s'ils s'étaient donné le

mot. Rouvray les avait-il invités ? Je n'en sais rien. A cette époque, c'était encore chez nous des habitudes de l'ancien temps. J'étais occupé à débarrasser les tables, le moment du café étant arrivé. Les nappes n'étaient plus très propres; on y voyait des taches de vin et de sauces, mais ils ne voulurent pas qu'on leur en donnât une qui n'eût pas encore servi, malgré les insistances de Mme Rouvray, et je mis sur le coin de la table trois tasses à café et trois petits verres de plus. Mon maître ne me dit pas, comme Valentine, que je pourrais faire un bon garçon d'hôtel : lui, il m'appréciait. Il me serra la main comme à un homme, et j'en fus fier, je ne m'en cache pas.

Rouvray n'était pas moins fier que moi, mais d'avoir chez lui en même temps les trois personnages les plus savants de la commune. Il avait beaucoup d'admiration pour les hommes instruits, parce que lui-même ne l'était guère ; mais il ne demandait qu'à le devenir, et je l'avais toujours vu, chaque fois qu'à notre hôtel il rencontrait M. Lagoutte, déblayer, pour ainsi dire, le terrain de la conversation afin d'arriver tout de suite aux grands sujets qui l'intéressaient, tâchant, par exemple, de se faire expliquer le mouvement de la terre, la position des étoiles, de la lune et du soleil, pourquoi l'eau de la mer ne tombe pas dans le vide, et des tas de choses de ce genre. M. Lagoutte faisait de son mieux et Rouvray l'écoutait en fronçant les sourcils. Lorsqu'il rencontrait dans les chemins M. Mariller ou le curé Latrasse, c'était la même chose. Ce soir-là, où il les avait tous les trois à sa disposition, je m'attendais à ce qu'il prît une fameuse leçon ; mais il eut beau tâcher de les mettre sur la voie : à chaque instant mon père ou Duverne, qui bafouillaient de plus en plus, l'interrompaient, interpellant eux aussi M. Lagoutte, M. Mariller et le curé Latrasse. Celui-ci s'occupait surtout de Valentine et de Louise. C'était jour de fête pour elles, mais aussi bien pour lui qui les avait préparées pendant des mois de catéchisme, comme il avait fait pour moi et pour bien d'autres, filles et garçons. Je me suis laissé

dire, depuis, que dans beaucoup de communes comme la nôtre l'instituteur et le pharmacien, ou le médecin, d'un côté, le curé, de l'autre, sont à couteaux tirés. Chez nous, du moins dans ces temps-là, ça n'allait pas ainsi : il n'y avait pas d'inimitié entre eux, et personne ne s'en portait plus mal, à commencer par eux. Même ceux qui ne mettaient pas souvent les pieds à l'église, comme mon père, n'oubliaient jamais de saluer le curé Latrasse, et M. Mariller ne nous disait pas de mal de la religion. Dans tout le pays, il n'y avait que Duverne à poser pour la forte tête, et encore ! Mais enfin, d'avoir travaillé dans des chantiers à Autun il avait rapporté certaines idées, et il se flattait de ne croire ni à Dieu, ni à diable, ce qui ne l'empêchait pas de laisser Valentine faire sa première communion. Il dit avec un gros rire :

— A présent, nous voilà treize ! A qui ça portera-t-il malheur dans l'année ?

Et, regardant bien le curé Latrasse, il ajouta :

— Et, par-dessus le marché, le treizième, c'est un...

Mais mon père lui coupa brusquement la parole :

— Vas-tu te taire, à la fin des fins, cré bon sang de sort ! (C'était son juron favori.)

Puis il dit au curé Latrasse :

— Faites pas attention, Monsieur le curé ! Il est saoul comme une bourrique, sauf votre respect. Un jour pareil... Que voulez-vous !...

Le curé Latrasse dut penser, au contraire, que le jour était mal choisi. Il se contenta de répondre :

— Je connais M. Duverne. Nous sommes deux bons amis.

Alors l'autre, passant d'un extrême à l'autre, se leva, la main posée sur le cœur, et s'écria avec des larmes dans la voix :

— Ah ! pour ça, oui, Monsieur le curé ! Deux bons amis, on peut bien le dire ! Tenez, faut que je vous embrasse.

Rouvray et sa femme paraissaient de plus en plus ennuyés. Ils devaient se demander comment tout ça finirait et

regretter que leur Louise eût pour camarade de première communion la fille de cet ivrogne. Valentine, elle, était dans la jubilation : cela se voyait à ses yeux de plus en plus luisants. Quant à Mme Duverne, depuis l'arrivée des trois elle avait cessé de rire, jugeant sans doute qu'en leur présence ce n'aurait pas été convenable. Cependant Duverne se dirigeait vers le curé Latrasse, se retenant au dossier des chaises pour ne pas tomber. Mais, au moment où il allait l'atteindre, il fit un faux pas, et s'allongea de tout son long sur les carreaux. Alors, personne n'y put résister, et Mme Duverne ne fut pas la dernière à éclater de rire, pendant que le curé Latrasse se levait pour mettre Duverne sur pieds, avec l'aide de M. Mariller. Quand il fut debout, Duverne promena son regard sur l'assistance. Il avait des balancements du corps de devant en arrière et de droite à gauche. Il vit sa femme qui, continuant de rire, se balançait elle aussi, et se penchait parfois sur mon père.

— Regardez-la, cria-t-il, la garce qui me fait cocu depuis des années !

Du coup, elle cessa de rire, et tout le monde avec elle. Mais elle devint blanche comme neige. Elle voulut répondre, mais, de surprise, ne trouva pas une parole. Ce fut encore mon père qui essaya de sauver la situation.

— Misérable ! dit-il. Le jour de la première communion de ta fille ! Mais tais-toi donc ! Ou bien va te coucher !

— Toi, répondit Duverne à mon père, pas un mot de plus.

M. Lagoutte, mon maître et le curé Latrassse l'entouraient et tâchaient de le calmer.

— Si ! répondit mon père. Tu te conduis comme un goujat ! Je ne t'aurais pas cru capable de ça, ma parole !

Personne ne put empêcher Duverne de crier :

— C'est toi, qui n'es qu'un goujat ! C'est toi qui me fais cocu depuis des années !

Je ne comprenais pas. Mais ce fut à mon tour de pâlir et de serrer les épaules, parce qu'il me sembla que la maison

allait s'ébouler sur moi et sur nous tous. Je me cachai la figure dans les mains pour ne plus rien voir, et j'aurais voulu être bien loin. J'entendais Mme Rouvray répéter :

— Ah ! bien, par exemple !... Si je m'attendais à ça !...

Je ne voyais rien, mais je devinais que tout le monde était debout, même les deux vieux qui piétinaient avec leurs sabots. Tous parlaient en même temps. Je devinais aussi que mon père et Duverne voulaient se jeter l'un sur l'autre, et qu'on travaillait à les retenir. A un moment la première table, la plus rapprochée de la porte, fut violemment bousculée, et je crus que tout s'effondrait. Je ne savais pas, je le répète, de quoi il s'agissait, mais c'est une des heures de ma vie où j'ai eu le plus grand'honte et où j'ai le plus souffert. Pourtant, d'instinct, j'étais heureux que ma mère eût refusé de venir. On réussit à faire entendre raison à mon père et à Duverne. Le calme se rétablit. Quand je me décidai à regarder, je ne vis plus Mme Duverne, ni Valentine. Louise, dans un coin, pleurait à chaudes larmes : les deux vieux essayaient de la consoler. Près de la porte se tenaient les hommes, causant encore, mais à voix moins haute : c'était comme après les orages, quand le tonnerre continue de gronder sourdement. Si mon père ou Duverne faisait un geste ou voulait parler, on lui arrêtait le bras, on lui fermait la bouche. Mais n'importe : la fête était gâtée, et perdue la soirée. C'était une chance que la maison des Rouvray fût, quoique dans le bourg, à une certaine distance des autres : personne, que nous, n'avait rien entendu. M. Lagoutte et M. Mariller partirent les premiers, emmenant Duverne. Le curé Latrasse les suivit. Je m'en allai seul avec mon père. Aussitôt que nous fûmes dehors dans la nuit noire, il me dit, sur un ton à la fois brusque et triste, affectueux et menaçant :

— Tu m'entends bien, Jean ? Pas un mot de tout ça à ta mère.

Il soufflait bruyamment. Je lui répondis :

— Qu'est-ce que je pourrais raconter ? Je n'y ai rien

compris. Mais ce que je sais bien, c'est que Duverne est encore plus méchant saoul qu'à jeun. Ça ne m'étonne pas de lui.

Je pensais que mon père me dirait : « Certainement, tu as raison. Duverne est un mauvais homme, et ce qu'il peut raconter n'a aucune importance : des inventions et des mensonges d'ivrogne. » Mais il garda le silence, et cela me donna à réfléchir.

Pensant bien que nous rentrerions très tard, ma mère s'était couchée aussitôt le dernier client parti. Elle avait laissé la clef sur la porte, et une bougie allumée dans la cuisine. Il n'était pas encore onze heures. J'entendis mon père monter, entrer dans la chambre, et ma mère lui demander :

— Comment ça se fait-il que tu rentres si tôt ?

HENRI BACHELIN.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Edouard Dujardin : *De Stéphane Mallarmé au prophète Ezéchiel et essai d'une théorie du réalisme symbolique*, 1 vol., « Mercure de France ». — Georges Pierredon : *Notes sur Villiers de l'Isle-Adam*, 1 vol., Albert Messein. — Charles Baudelaire : *Journaux intimes, texte intégral*, 1 vol., Crès. — Alexandre Mercereau : *Evangile de la Bonne Vie*, 1 vol., Eugène Figuière. — Emmanuel Lochac : *Le Dimanche des Malades*, 1 plaq., « La Veilleuse ». — Charles-Julien Melaye : *Le Miroir des Amazones*, Sparte et Lutèce.

M. Edouard Dujardin vient de publier un petit livre, **De Stéphane Mallarmé au prophète Ezéchiel, et essai d'une théorie du réalisme symbolique**, qui nous donne enfin la vraie signification du symbolisme, du réalisme symbolique, qui consiste à exprimer les choses dans leur réalité la plus réelle, mais à leur donner leur signification symbolique. Il nous montrera que le grand Maître de cette Ecole, Mallarmé, fut le plus réaliste des poètes. Son nom, écrit-il, évoque les noms de certains grands penseurs comme Socrate, ou, mieux encore, « de ces fondateurs de religions qui vivent par le souvenir indéfiniment perpétué dans le cœur de leurs disciples plus encore que par les œuvres écrites ». Mallarmé a appris aux poètes de ma génération ceci, écrit Dujardin : « que les choses ne comptaient que par leur signification symbolique, et c'est en cela qu'il est vraiment le père du symbolisme ».

On sait maintenant le sens philosophique et idéaliste du symbolisme, qu'exprime la formule si simple et si claire de Shopenhauer : « Le monde est ma représentation. » Une des manières qui caractérise cet idéalisme, observe M. Dujardin, c'est celle dont les symbolistes se sont comportés avec les légendes et les mythes. Les romantiques et les parnassiens les racontaient objectivement. Les classiques français en faisaient comme le vêtement de leurs analyses psychologiques. Les symbolistes, eux, en ont exprimé, ou du moins cherché le sens profond : « toujours la recherche de l'idée derrière la chose. »

Mais le symbolisme mallarméen, idéaliste, fut aussi « musicien ». Mallarmé, écrit Dujardin, nous a appris que « le vers a une construction musicale, une valeur musicale, rythme et harmonie, et les symbolistes ont apporté dans le vers tout un jeu de procédés musicaux : assonances, allitérations, leit-motive... » Un autre caractère du mallarmisme : l'impressionnisme ; la description impressionniste remplace la description réaliste et se combine avec la description idéaliste et musicale.

Mais E. Dujardin insiste sur ce qu'il appelle la « tentative désespérée » de Mallarmé : « Celle d'exprimer uniquement les valeurs symboliques, musicales et impressionnistes des choses, en sous-entendant leur valeur objective : je veux dire d'exprimer, non pas les choses elles-mêmes, mais seulement leur valeur symbolique, leur valeur musicale et leur valeur d'impression. »

Après avoir analysé ce que les Unanimistes, avec Jules Romains, Duhamel et Jouve, ont apporté à la poésie, et les deux principes qu'ils ont formulés : « La poésie est un jaillissement spontané du réel et de l'âme », et « l'art doit être dénudé et sobre », E. Dujardin remarque que cela voisine avec l'intuitionnisme mallarméen et reproche même à cette expression directe des Unanimistes d'être mallarméenne sans symbole. Il est nécessaire pour aller jusqu'au symbole de « prendre son point d'appui sur le réel et sur le plus réaliste réel ». Je ne puis que signaler ici les deux chapitres du livre sur le réel et le réalisme symbolique où M. Dujardin nous expose que « le réel est la terre grasse où fleurit le symbole ». Dans mon besoin de symbole, écrit l'auteur d'*Antonia*, « je veux, en vérité, que ce que vous écriviez se réalise en images, comme une statue se réalise en un corps, et qu'on voie, et qu'on touche, et qu'on fasse le tour... et qu'alors le symbole apparaisse ». Et E. Dujardin, qui fonda et dirigea la *Revue Wagnérienne* et *la Revue indépendante*, qui furent, comme il le dit lui-même, « le centre de ralliement où s'est rassemblé la jeune littérature d'alors », nous dit ses tentatives successives pour trouver « la forme infiniment souple qui puisse, selon le mouvement intérieur, s'allonger en quasi-prose ou se serrer en vers nettement rythmés ». *Antonia*, les *Epoux d'Heur-le-Port* et le *Dieu mort et ressuscité* marquent les étapes de ce chemin vers l'adaptation parfaite, humaine, de la pensée et de l'expression. Il dit ce que nous devons à Mallarmé, et en quoi nous sommes éloignés

de lui, en notre évolution perpétuelle. Mais les siècles se rejoignent et se donnent la main comme les danseuses d'une ronde, et voici que tous ces caractères exposés du réalisme symbolique s'appliquent au maître lointain évoqué par le titre du livre : Ezéchiel. La Bible est en effet le livre le plus idéaliste et le plus réaliste, le plus sobre et le plus spontanément jailli. Et le poète d'*Antonia*, que sa curiosité intellectuelle a conduit aux études bibliques et à celle des religions primitives, et qui est devenu professeur d'histoire des religions, nous révèle que c'est dans la Bible qu'il a trouvé peu à peu « l'expression de l'idéal poétique » que portait son inconscient. Les langues sémitiques lui paraissent être suprêmement les langues de la poésie, tandis que les langues européennes sont devenues les langues de la prose et qu'elles ne peuvent plus être des langues poétiques que par l'effort de retourner sur elles-mêmes. C'est pourquoi E. Dujardin renvoie la jeune poésie française à l'école de la Bible, en gardant précieusement l'apport de la culture gréco-latine. Aussi, le représentant de cet art « dénudé et sobre » qui est pour M. Dujardin et les Unanimistes la perfection de l'art, de cet art où tout est précision, profondeur et concision, semble être actuellement un poète français, d'origine sémite, André Spire, dont le dernier livre, le *Secret*, marque ce retour au réel, à la sobriété à la fois biblique et mallarméenne, et qui continue le symbolisme.

Et M. E. Dujardin conclut : « Mallarmé, par son œuvre et par sa vie aura été le premier éducateur ; la Bible est le suprême exemple qui enseigne aux poètes, jeunes et vieux, comment on peut aller au symbole par le chemin du réel. »

§

Depuis que Jean-Marie-Mathias-Philippe-Auguste, comte de Villiers de l'Isle-Adam, a quitté cette terre, où il menait une existence de l'autre monde, écrit M. Georges Pierredon à la première page de son petit livre : **Notes sur Villiers de l'Isle-Adam**, vingt-cinq ans se sont écoulés. Et voici, ajoute-t-il, que tout un mouvement, et comme une entente secrète entre gens de tout bord et de toute provenance semble être à la veille de donner au malheureux Villiers cette auréole de gloire après laquelle il a tant couru.

M. Pierredon nous le montre

avec sa redingote élimée aux courtes manches, découvrant les poi-

gnets nus, ses vêtements qui ne lui tenaient pas au corps, son gilet à demi déboutonné, le plastron cartonné de la chemise bâillant, et par l'ouverture duquel on apercevait toujours, en hiver, enfoncé dans la poitrine creuse, un petit nid d'ouate teintée d'iode, et avec l'étroit et miroitant chapeau gibus devenu, aux trente-six saisons des années, d'un roux couleur de vieux vin et d'oignon qui emboîtait mal sa tête volumineuse, il dessinait simplement la silhouette lamentable et banale d'un bohême de misère...

Mais, quand on se trouvait en face de Villiers, qu'il commençait avant d'avoir prononcé une syllabe par retirer son gibus et que l'on « recevait, en plein soi, comme un boulet, le choc moral de cette énorme tête, toute en front bombé, on avait immédiatement la certitude d'avoir affaire à un être exceptionnel d'intelligence et de création ». Puis il parlait, continue M. Pierredon, et ce qu'il disait était toujours étourdissant.

A l'entendre dérouler, mimer, vivre enfin — et de quelle palpitante vie! — ses prodigieuses histoires, ses belles chimères, ses plans et projets de poèmes, ses colossales entreprises littéraires, on se sentait étranglé d'épouvante à l'idée de toutes les idées, à la pensée de toutes les pensées qui, à l'instant même, par millions, grandioses, magnifiques, bouffonnes, cocasses, terribles, sublimes, bouillonnaient, bondissaient et se battaient, s'entr'égorgeaient dans des architectures du Piranèse, dans des souterrains, des cryptes et des cachots, dans des forêts wagnériennes et des cercles du Dante, dans des temples d'Isis, et des cathédrales gothiques, là... derrière la même cloison qui ne craquait pas — de ce front bombé, aux trois épis toujours debout.

Personne, observe M. Pierredon, n'a résisté à ce torrent d'images, à cette débauche de génie. Et il cite : Théophile Gautier, Baudelaire, Leconte de Lisle, Dumas, Léon Cladel, Judith Gautier, Mallarmé, Mendès, Remy de Gourmont, et, à l'étranger, Liszt, le grand-duc de Weimar, Wagner, Mme Cosima Wagner, la comtesse Muchanoff, lord Salisbury, Franz Gervais... Il faudrait ajouter Verlaine et quelques autres, mais il semble déjà que seuls les écrivains médiocres et vulgaires aient osé critiquer Villiers.

Il est trop facile de sourire de cet amour enfantin des coups d'épée à la Roland, qui tranchent en deux un homme; on peut y voir, observe M. Pierredon, une sorte d'héritage de famille, légué par les anciens chevaliers de Malte .. mais « le terrible est que cela gâte certaines pages de l'œuvre de Villiers ». Pourtant il

faut bien voir la hautaine ironie qui se cache sous ces exagérations romantiques et ce méprisant dédain de la réalité : « J'espère, dit un héros de Villiers, qu'il y aura bientôt quatre ou cinq cents théâtres par capitale, où les événements usuels de la vie étant joués sensiblement mieux que dans la réalité, personne ne se donnera plus beaucoup la peine de vivre soi-même. » La vie n'est belle ou seulement acceptable que transférée en art ou en théâtre.

On n'a peut-être pas assez remarqué ce côté ironique de l'œuvre de Villiers. M. Emile Blémont écrit : « Il s'emballait à corps perdu sur quelque belle chimère de sa poétique ou de sa philosophie, s'arrêtait subitement et riait. De lui-même ou des autres ? on ne savait pas. Il avait l'air de se moquer de son enthousiasme autant que de la surprise béante des camarades. »

Son rire nerveux, saccadé, sarcastique et mystérieux, continue E. Blémont, « semblait aussi inquiet qu'inquiétant, aussi douloureux que railleur, et allait du ricanement de Voltaire à l'épanouissement de Rabelais. On y sentait je ne sais quoi de subtil et d'ingénu qui vous déroutait à chaque instant ».

Villiers, remarque M. Pierredon, était violemment romantique. Remy de Gourmont rapporte qu'il disait, et cela ressemble à du Flaubert : « Il y a les romantiques et les imbéciles. »

Et M. Pierredon épilogue : De nos jours où l'on fait une si belle campagne contre les romantiques, le mot a beaucoup conservé de sa vérité... »

§

Voici, dans l'édition des « variétés littéraires », une nouvelle édition, établie par M. Ad. van Bever, des **Journaux intimes** de Baudelaire. Le texte a été revu sur les notes manuscrites originales « qu'un pieux bibliophile, M. Gabriel Thomas, a eu la générosité de mettre à notre disposition », écrit l'érudit éditeur. Et il ajoute : « Notre tâche s'est bornée à fournir une leçon intégrale, plus parfaite que les précédentes, et à l'accompagner d'éclaircissements utiles à sa lecture. »

Pourtant, pas plus que M. Crepet, M. van Bever n'a osé recopier la phrase malhonnête, très, qui s'applique à George Sand et que l'on pourrait tout de même donner comme une sorte de rébus aux perspicaces, sous cette forme atténuée : « Cette répugnante p... qui aura p... tous ses amants, à force de les s... Ce n'est d'ailleurs pas si exceptionnel. »

§

Cet **Evangile de la bonne Vie** d'Alexandre Mercereau, qui est une exaltation de la vie, a été pensé et écrit, comme le dit l'auteur, dans la terre des tranchées où il était tapi comme un farouche troglodyte : « La boue, les horribles souillures sanglantes, les cadavres méconnaissables, les moisissures, l'ordure, les suintements visqueux composent notre scène. » C'est dans cet enfer que M. Mercereau a composé ce petit livre d'une idéalisation merveilleuse, qui est vraiment un Evangile d'amour et de beauté :

Faisons de notre existence une œuvre d'art où tout concoure à la fin qui est munificence. Mieux, soyons une église où tout soit élévation et adoration.

Le dogme nouveau que nous apporte M. Mercereau, c'est de faire descendre enfin la sainteté dans la vie, non plus dans l'espoir d'une récompense éternelle, mais pour la seule joie de cette perfection :

L'acte de vivre est un acte sérieux qui devrait être exclusivement réservé aux êtres ayant toutes les vertus de leur espèce.

M. Mercereau croit sincèrement l'humanité perfectible, et tandis que les obus tombent autour de lui, il rêve aux temps prochains où les hommes seront enfin touchés par la beauté, et il ne désespère pas que l'un de nous — lui-même peut-être — va devenir le Christ de cette nouvelle religion :

Le plus divin parmi nous, écrit-il, serait celui qui, rassemblant les hommes en une même vibration, toucherait si profondément la corde sensible qui les relie tous, que tous, absolument tous, seraient possédés par cette radieuse sagesse qui, jusqu'à présent, n'a gouverné que quelques élus.

Mais qui sera celui-là, qui accomplira ce miracle où les religions elles-mêmes, aidées de leurs dieux, aidées de Dieu, ont lugubrement échoué : faire de toutes les fleurs humaines un seul, harmonieux, ardent et infini bouquet, noué par le nœud sacré de la beauté, de la bonté ; rallier tous ces frères ennemis, que nous sommes les uns pour les autres, sous l'étendard flamboyant et joyeux de l'amour ?

J'ai cité cette page qui résume la pensée de ce livre où l'auteur nous expose qu'il n'y a de bonheur que dans « la plénitude morale » et pose ce principe absolu que l'art est le meilleur élément de perfectionnement et de civilisation.

Les artistes, les écrivains sont les prêtres d'une religion, les révélateurs de la beauté : on doit, écrit-il, pouvoir entrer dans un livre comme on entrerait dans un temple : « ému, l'âme pieuse, le cœur vibrant, l'esprit respectueux et grave, on vient là pour oublier et se faire pardonner la petitesse inéluctable des actes quotidiens, pour se purifier, s'élever, se multiplier, s'humaniser, s'infiniser. » Mais où sont donc les livres de cette sorte ? La conception que M. Mercereau se fait de l'écrivain est d'une telle hauteur que je ne vois guère d'écrivains dignes de cette consécration: « Graver sa pensée dans la matière impérissable de l'écriture est un acte sacerdotal qui ne doit s'accomplir sans une impérieuse vocation... Un livre est un bréviaire ou n'est rien ; c'est un acte dicté par le divin, ou c'est une profanation du génie. »

§

Petit recueil d'aphorismes : **Le Dimanche des Malades**, par Emmanuel Lochac, où s'exprime la philosophie bovaryque du malade, philosophie idéaliste qui recrée et refaçonne la vie douloureuse en beauté et en joie. Cette philosophie se résume en ces lignes :

— Pourquoi les animaux sont-ils inférieurs aux hommes?

— Parce qu'ils laissent se perdre leur amertume.

L'amertume, savamment goûtée, se fait joie, et ce qui semblerait le plus pénible au malade, ce serait de « vivre une journée d'un heureux de la terre ».

Il faut, en effet, être malade pour aimer la vie, et ce sont peut-être les grands blessés de l'âme et du corps qui seuls ont compris la beauté de la vie, car la vie n'est que ce que nous la créons, la rêvons et l'imaginons. Villiers, pauvre et malheureux, a vécu des éternités paradisiaques : « Je n'ai qu'à fermer les yeux, écrivait-il à Mme Mery Laurent, pour que bien des Elysées pâlissent devant les *Mille et une Nuits* de mon quatrième... » Nous sommes, tous, humains, semblables aux dévots qui négligent avec volupté de vivre dans l'espoir d'une éternité rêvée. Ce n'est qu'à l'heure où elle nous échappe que la vie prend pour nous sa vraie signification : les jeunes hommes ne jouissent pas de la vie et ne trouvent même de refuge contre la santé annihilante que dans l'idée de la mort. Il faut, en effet, être bien jeune et bien heureux pour se précipiter avec enthousiasme vers la mort.

Voici quelques pensées du *Dimanche des Malades :*

— Les délicats, ce sont des malades manqués.

— Le régal des malades, ce sont les souffrances sentimentales.

— Nous avons trop d'amertumes pour nos loisirs.

— On meurt sans avoir satisfait son goût pour les déceptions de luxe.

— Rien n'avive une contrariété comme d'en pressentir l'apaisement.

— Les vaincus sont fiers d'être inaccessibles au bonheur.

— Quiconque a des sentiments nobles évite, en les dévoilant, qu'on s'attache à lui.

— Redoutons les embrassements des anges : nous sommes trop endoloris.

Le malade répond encore à cette question : A quoi sert l'espérance ? — « A préserver de vivre. » Et ceci encore fait songer à la philosophie idéaliste de Villiers. Il n'y a de réalité ni dans le présent, ni même dans le passé que nous recréons à notre fantaisie. Le malade du dimanche répond encore à cette question qu'il se pose : Dans quel temps vivez-vous le plus ? le passé, le présent ou l'avenir ?

— Dans un faux passé.

Et c'est toute la philosophie bovaryque de la vie.

Je veux encore choisir quelques divagations du soir sur cette question : qu'est-ce que le recueillement ?

— Dénouer dans la solitude les cheveux qu'on aimait.

— Une recette pour se rendre incurable.

— Amasser du pathétique pour le jour des épanchements.

— Qui donne à la tristesse le parfum de la joie.

— S'installer dans un palais pour manger du pain noir.

où l'on retrouve, à chaque ligne, ce goût de la tristesse, qui donne sa saveur à la vie.

§

Ce **Miroir des Amazones**, où se trouvent pastichés de la manière la plus spirituelle et la plus exacte nos plus notoires poètes contemporains. Cela dépasse la caricature et rejoint la meilleure des critiques littéraires. Quelle subtile et parfaite connaissance il faut posséder des écrivains pour pouvoir ainsi les imiter jusqu'à cette exagération qui accentue encore leur manière. Cette critique nous montre encore ce qu'il y a d'un peu artificiel dans le procédé adopté par certains poètes, qui en arrivent à se copier eux-mêmes, à se pasticher.

Je dirai même aux jeunes hommes curieux du mouvement litté-

raire actuel : Lisez ce *Miroir des Amazones*, il vous renseignera mieux sur le style des Apollinaire, Claudel, Cocteau, Gasquet, Magre, etc., etc., que la lecture des œuvres complètes de ces jeunes poètes. Et je garde précieusement dans ma bibliothèque le sourire ironique de ce petit livre.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Grégoire Le Roy : *Les Chemins dans l'Ombre*, Berger-Levrault. — Louis de Gonzague Frick : *Girandes*, édition du « Carnet Critique ». — Léon-Paul Fargue : *Poèmes suivis de Pour la Musique*, « Nouvelle Revue Française ». — Justinien Moulat : *La Torche Enflammée*, Figuière. — Fabien Le Blond : *Les Gemmes qui parlent*, avec lettre-préface d'Auguste Dorchain, Sansot. — Vicomte Pierre Alessandri : *Poésies*, Sansot. — H. Richardot (Dachères) : *Les Tocsins, avant et pendant la guerre, 1891-1919*, Eug. Rey. — B. Séguret : *Poèmes*, Alais, J. Brabo. — Robert Soudant : *Feuillets de rêve et d'idéal*, préface de René J. Beaudoin, « l'Evolution des Lettres ». — Albert Flory : *Le Cœur du Brave*, « la Maison française d'Art et d'Edition ». — Lieutenant H. Martin : *Poèmes d'Alsace, Hartmannswillerkopf, Metzeral, 1915*, Tolra. — Julien Guillemard : *Vers pour mon frère, soldat de la Grande Guerre, mort pour la France*, « la Mouette », le Havre.

C'est une habitude dont malaisément on se peut départir de considérer dans un livre, même de poète, lorsqu'il sort de la presse, l'absence ou la présence de certains modes de penser, de sentir, de s'exprimer, qui n'appartiennent qu'à un temps, passent avec l'heure, puis se sont à jamais fanés. Dans les ouvrages d'époques antérieures, les vestiges s'en retrouvent : ou nous n'y prêtons qu'une distraite attention, ou, s'ils encombrent et surchargent l'œuvre, nous la délaissons après nous en être brièvement divertis, pour ne plus y revenir ensuite. C'est la partie fardée qui souvent séduit la première ; elle tombe vite en poudre, et il ne subsiste rien, si quelque chose d'essentiel ne palpite par-dessous.

Le poète est courageux qui ne coiffe pas d'attifets cliquetants l'apparition de ses idées. Il renonce au succès aisé, à une réputation promptement prônée, à l'effet immédiat qui fascine et étourdit. Sans doute porte-t-il au for de sa conscience une opulence de sentiments gravement médités qui s'accommoderaient mal de se façonner à des images et à des mélodies dont la vogue, pour être instantanée, risque d'autant mieux de n'être que transitoire et périssable.

Ah, les jolis détours enchantés de lumières factices et décevan-

tes! Comme elles amusent, comme elles captivent l'imagination et l'excitent! Mais, la minute écoulée, lampions soufflés ou ampoules consumées, la fête meurt avec ses prestiges chatoyants, l'esprit se retrouve dans un jardin sans fleurs, dont les allées ne sont plus que de gravats et de cendres.

Quelques-uns, moins impatients de poindre aux clairières éclatantes du soleil lointain, s'en vont, forts d'eux-mêmes, ou calmes, ou résignés, par **les Chemins dans l'Ombre**, et ils s'émerveillent ou se désolent, au gré de leur humeur, parce qu'ils recueillent une merveille dans les ténèbres ou parce que leur pied a buté contre l'amas obstiné et invisible des obstacles dont leur marche est entravée.

J'aime que M. Grégoire Le Roy ne se présente pas aux lecteurs avec des mines empruntées, engageantes et gracieuses. Son art, insoucieux de plaire non moins que de flatter, se livre, en ce qu'il est, intégralement sans contrainte et sans retour. Tel qu'il naît, chant spontané, chant large et profond, uni et simple, nécessaire, presque direct, on le goûtera tout entier, si on l'écoute avec une sensibilité vraie, virile, immémoriale; tout entier on le rejettera, si l'on est assujetti aux hasards, aux délicatesses des fantaisies actuelles.

Le livre de Grégoire Le Roy est un beau livre, dont on ne peut dire qu'il vienne à son heure, selon la formule usuelle, parce que par sa forme ni par son fond, qui sont indissolubles, il n'appartient au présent, ni à une époque déterminée du passé. Il y a, dans l'œuvre, par exemple, d'André Chénier, idylles, épigrammes, élégies, des morceaux tellement nets de toute influence du jour où ils furent conçus et composés, qu'on en estimerait autant la fraîcheur, la pureté, l'éclat libre et rayonnant, si on les découvrait, sans surprise, en des recueils de Ronsard, de Victor Hugo, de Samain, d'Henri de Régnier. C'est au même sens que le livre de Grégoire Le Roy est un beau livre, qui ne dépend d'aucune école, ni romantique, ni parnassienne, ni des plus neuves tendances crispées, énervées, trépignantes, mais d'une beauté qui se propose par la durée de se hausser à la sereine continuité du classique, symbole, signe éternel et parfait d'une tournure de la conscience humaine:

> O crépuscule aimé! Douce heure fugitive!
> Retour du voyageur au foyer délaissé!

Regard du matelot qui va toucher la rive,
L'œil encore ébloui des mondes traversés!

Vous n'êtes qu'un instant de la terre éternelle;
Mais en vous dans la mort vont s'aimer et s'unir
Le jour qui disparaît, avec la nuit nouvelle
Dont le manteau d'argent s'ouvre pour nous couvrir!...

Par la douce tiédeur d'un crépuscule émouvant le poète évoque en son souvenir la lente venue et le départ attristé de son ami, hélas! que le trépas a depuis tant d'années englouti; Charles van Lerberghe, après des mois d'absence, se réfugiait auprès de lui qui lui ouvrait, avec ses filles accueillantes, un foyer de confiance et d'affection. Par la pitié émue devant la vie, la pensée, la douleur même de ceux-là qui ne l'ont encore pressentie, n'est-ce pas au poète d'ouvrir sa maison et son cœur à l'infortune qui passe? Car il a vécu, et il bénit ses yeux, ses oreilles, ses mains, son cœur de toutes les joies qu'il a reçues, de toutes les lumières qui l'ont exalté, et, malgré la tristesse partout entrée et blottie, il remercie ses sens de demeurer vaillants, ardents et sincères. Que la mort vienne, que de lui et de son amour il ne subsiste rien, il n'en sera pas moins vrai qu'un hommage de piété aura été rendu par lui à la grandeur de ceux qui souffrent, de ceux qui ont chanté leurs souffrances, à la divine poésie qui transfigure et qui rend fort devant la vie. Puissent ses enfants paisiblement endormis jouir d'un sort pur, sans quoi ne doit-il pas se traîner à genoux devant leurs petits lits et implorer d'eux le pardon de leur avoir donné la vie? Tant d'hommes il a connus qui furent enthousiastes ou douloureux, mais il n'a pas rencontré le compagnon de sagesse et de sérénité qu'il eût voulu élire dans son cœur fraternel. Ah, le perpétuel soulas des terrestres amours, c'est là le réconfort de jeunesse et de beauté, s'y adonner avec abandon, s'en souvenir avec recueillement. Crépuscule, renoncements, méditation éternelle, où qu'aille le troupeau, gloire, ambitions vaines, réalités, fortune ou espoirs chimériques de justice sociale, qu'est-il au delà de l'amour, et qu'est-ce que tout cela où apparaît la montée progressive du voyage vers la mort? A quoi bon envier même les prestiges de beauté que l'étendue de la terre embrasse et nous offre? Le coin où l'on vit n'est-il point beau de tous ses aspects familiers? Le livre, le rêve, l'image ne nous livrent-ils pas plus que le voyage et la possession? Extase, ô con-

tentement d'amour devant la splendeur du monde! Pourtant, voici un bruit formidable, et la rumeur d'un désastre : une grande voix prodigieuse d'enthousiasme, de religieuse et de fervente bonté, qui était la voix des hommes, de tous les hommes, des pays glorieux et de son humble Flandre natale, la voix incomparable d'Emile Verhaeren est à jamais et brusquement brisée. Mais le poète se redresse au milieu du deuil de sa lamentation, car si cher et grand que lui fût l'ami et le maître évanoui, il se rend compte que l'empreinte de sa pensée, de sa joie et de son courroux marquera à travers les siècles la pensée et le cœur des hommes et des peuples.

A l'ample dessein la réalisation de l'œuvre ne succombe pas. Le livre est beau, comme il est grand. Et M. Grégoire Le Roy, qui, dans ses précédents recueils, *Mon Cœur pleure d'Autrefois, la Chanson du Pauvre, la Couronne des Soirs*, balbutiait en chansons frileuses et dolentes l'éternelle souffrance des humbles et des simples, a élevé, cette fois, un hymne puissant, d'une signification haute et forte, de profonde et pénétrante pitié, de beauté mâle, enveloppante, généreuse.

Matériellement, le livre, édité par la Maison Berger-Levrault, dans un goût parfait, est aussi noble que ce qu'il contient.

On pourrait supposer, quand M. Grégoire Le Roy rejette comme illusoires et superflus certains moyens poétiques, que M. Louis de Gonzague Frick gage de les mettre en œuvre et d'en combiner les fragiles éléments en ses vers précieux, enjoaillés délicieusement de reflets curieux, et disposés en grappes de pendeloques à lumières diversement diaprées, en **Girandes** colorées qui jettent des feux factices et des éclats bariolés.

A coup sûr, M. Frick n'est point incapable d'émotion et de sensibilité, encore qu'il prenne à cœur d'en étouffer, croirait-on, le moindre signe visible. Il a beau, d'un doigté exact, surcharger ses effusions hautainement lyriques avec les pierreries rares de son style distant et volontaire, parfois crispé de contrainte fière et d'autres fois comme illuminé par la moue farouche d'un sourire, son geste ne se tend ou ne se courbe pas uniquement votif et déférent aux mémoires pures et chères ; quelque chose de plus intime jaillit du fond de sa pudeur ; on le surprend à se guinder pour ne répandre des larmes ou ne jeter un cri.

Le poète répudie ce qui de lui-même décélerait une face qui

ne fût pas celle parfaite de l'artiste. Il répugne à tout verbe vulgaire ; il a retenu de l'exemple divin de Mallarmé, et rejoint par ce scrupule honorable l'effort soutenu de Jean Royère, la vision sereine de l'exceptionnel, ou, plus exactement, d'un domaine au delà du commun, à force de n'être qu'incorruptible essence et nécessité primordiale dont toutes choses, dépouillées et retrempées aux sources d'origine, éternellement y palpitent. Seulement l'erreur sans doute consiste, venu par le dehors, à n'avoir franchi la surface verbale et à s'en exagérer en même temps la valeur exclusive, au lieu que l'enveloppe, chez le maître, enlace étroitement l'altière et définie pensée, dont elle revêt et signifie lucidement la forme.

Le mot cherché, inusité, escarboucle dans le vers et souvent à la rime, éclate avec fracas, en dépit de l'ingéniosité et de la trouvaille qui s'amuse, parce qu'on y perçoit comme un ressort de défense, simplement, pour n'être goûté de chacun. N'est-ce encore une préoccupation du public que le poète devrait rejeter ? Ne rien entreprendre, ne rien céder en vue de s'attacher le public ne doit pas aboutir à se hérisser, afin qu'il se sente exclu, de difficultés studieuses. Aucun but du poète ne se doit confondre en la considération, tant accueillante que malveillante, du public. Le poète ignore et chante pour soi. Et, après tout, n'est-ce ainsi que M. Louis de Gonzague Frick chante, peu ingénu, maniéré par goût comme par éducation ? Plusieurs de ses poèmes sont des petits objets d'art savamment, fragilement sertis, qui sollicitent et qui émerveillent.

De l'antipode ont surgi, en attitudes graves, comme inquiètes et aux aguets, de M. Léon-Paul Fargue les **Poèmes suivis de Pour la Musique**. Ah, comme le poète, cette fois, a ressenti et comprend son émotion profonde ; il en est si pénétré que, se plaçant au carrefour des visions actuelles et des apparentes images, il en mesure en toutes les directions la répercussion et le reflet dans la muette, calme ou obscure palpitation des choses de la nature. Que ce soit par l'hallucination des villes industrieuses, à des heures troubles, « par certaines routes prisonnières dans le filet des bruits », par les feuilles mortes du vieux chemin creux, dans l'oubli comme velouteux de la chambre où il médite, par toutes les allées ou par les haltes de la vie quotidienne et sensible, le poète interroge, sonde, scrute la multiple

palpitation des espaces où son rêve l'attire, et il tâte par chacun de ses sens le frisson que son cerveau pressent, saveur, vision, musique, parfum ou vibration douce des surfaces. Si résolu qu'il en semble même inconscient, il se maintient en liaison constante et perpétuellement renouvelée avec, au plus lointain, ce qui l'environne de la Nature et de l'Humanité, en même temps que du Songe et de la Fiction.

Est-il, dès lors, surprenant que, situé au nœud des convergences et des disparates, M. Léon-Paul Fargue ait peu goûté de soumettre son génie à la cadence imposée de rythmes fixes ou déterminés, dont, au surplus, il ne s'accommode qu'à la condition de la compléter d'une basse musicale sous-entendue, plus vaste et suggestive? Le poème en prose se modèle ductile, mais à la fois plus impérieux d'évocation sur la mobilité tour à tour, dans un même morceau, pour une même idée, langoureuse ou frémissante de ses découvertes successives de relations aux choses et aux passants.

Peut-être M. Léon-Paul Fargue est-il celui qui ne sait pas choisir, mais il conduit avec autorité et maîtrise; et gouverner n'est-ce encore choisir, quand les diversions, biais, écarts et détours ne se dispersent au delà d'une ligne arrêtée d'avance, dérivent d'un centre auquel on les ramène pour qu'encore il se renforce d'eux?

La phrase, nette, noble, harmonieuse, s'infléchit aux lumières et aux ombres de la pensée qui se dresse et se dégage avec un peu d'ironie et de soi-même amusée, autant qu'elle s'extériorise et répugne au coudoiement du commun, qui, néanmoins, a sollicité sa curiosité, mais pour ce qui en lui respire ou meurt insoupçonné et suprême :

« ... J'aime chercher dans vos faubourgs ces yeux de l'Inconnu qui me sont familiers... »

M. Justinien Moulat nous ramène à la guerre. **La Torche enflammée**, composée en majeure partie de sonnets, éparpille les lueurs de ses exécrations, flammèches redoutables aux Barbares, aux sacrilèges, aux pirates et aux traîtres ; elle illumine de vive clarté nos gloires et la grandeur des peuples alliés. La langue et la pensée sont d'un lettré, qui n'ignore pas l'art de versifier, et s'en tire le plus souvent avec honneur.

M. Fabien Le Blond, sur des thèmes éternels, que modifie un souci de couleur tropicale, s'assouplit les doigts, et **les Gam-**

mes qui parlent se succèdent avec une aisance assez appréciables, avec des jaillissements soudains de mélodies ou des ampleurs symphoniques moins impromptus que dominés par des souvenirs d'autrefois harmonieux. *La Sieste* ne manque point de charme dans la *Verandah* de Leconte de Lisle; des « Berbères poudreux », vainqueurs et dressés sur leurs étalons blancs ne sont point sans parenté avec « le Chef borgne monté sur l'Eléphant gétule »; mais M. Fabien Le Blond débute, semble-t-il; une personnalité peut naître d'un amas d'influences purement formelles, savantes, contradictoires.

« Quand tu m'*oublies* au loin, je reviens solitaire », s'exclame à la page 74 de ses **Poésies** M. le Vicomte Pierre Alessandri, car il avait à observer ou la mesure prosodique ou les règles de l'orthographe ; son choix s'est fixé, je l'en complimente, car de deux conventions mieux vaut sans doute chevaleresquement s'attacher à la plus conventionnelle, et M. Alessandri, par ses sentiments comme par son style et son métier, ne cèle aucunement qu'il désire être avant tout chevaleresque, et ses vers ne cessent jamais d'être des vers chevaleresques.

Les Tocsins, avant et pendant la guerre, 1891-1919 ont tonné par la voix d'airain de M. H. Richardot (Dachères). Ce sont de sonores poèmes, âpres du désir de la revanche d'abord et enivrés d'un patriotisme très martial. Mais, ma foi! les larges vers, ardemment traditionnels, sont fortement martelés.

M. B. Séguret s'émeut de pitié devant les héros sacrifiés et de véhémente indignation à la seule pensée des *paroles barbares* que peuvent proférer les reîtres allemands ou de la prière que le Kaiser peut adresser à son Dieu; ses **Poèmes** sont très bien. **Les Feuillets de Rêve et d'Idéal** de M. Robert Soudant, pour une recherche de qualités différentes, hymne d'espérance, cri de révolte, échappent par leur présentation modeste et digne, à toute atteinte de la critique. M. Albert Flory est plus savant, et, après la grenade et l'épée, il sait manier la plume, et ses poèmes **Le Cœur du Brave** magnifient avec aisance l'héroïque effort, le labeur, le courage, l'abnégation des soldats, l'amour du sol français et des grandeurs d'âme et de foi, qui l'illustrent. L'esprit lucide et ardent, d'un sang-froid décidé, M. le lieutenant H. Martin, « lauréat de l'Académie de Jeux Floraux »,

a écrit en menant la guerre à l'Hartmannswillerkopf et au Metzeral, en 1915, ses **Poèmes d'Alsace**, et l'on ne peut que s'émerveiller en présence de ces guerriers en proie aux périls, aux deuils constants, aux alertes et à la fièvre des combats qui employaient pieusement leurs heures de loisir à étudier, à exprimer leurs impressions, à les traduire de leur mieux, selon leurs moyens, en vers faciles ou en une prose très soignée. Avec **Vers pour mon Frère**, M. Julien Guillemard élève pieusement, en ferventes et tendres paroles de poète sensible, le cippe à la mémoire d'un soldat mort dignement pour la France, « disparu antérieurement au 10 octobre 1914 ».

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

ODÉON : *Monsieur Dassoucy*, pièce en 4 actes et 5 tableaux, de M. Georges Berr (29 novembre). *Les Américains chez nous*, comédie en 3 actes, en prose, de M. Brieux (10 janvier). *Roger Bontemps*, comédie en 3 actes, en vers, de M. André Rivoire (13 mars). — COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES : *Premier spectacle-concert. Le Bœuf sur le Toit ou The Nothing Happens Bar*, farce imaginée et réglée par M. Jean Cocteau, musique de M. Darius Milhaud, costumes de G. P. Fauconnet, décors et cartonnages de M. Raoul Dusy (21 février).

Je suis fort en retard dans mes chroniques. Je vais vous parler de bien vieilles choses. Tout le théâtre d'aujourd'hui, d'ailleurs, dans son ensemble, est bien vieux. Rien de plus grand'mère que les nouveautés qu'on nous offre. Il faut le prendre en riant, autant qu'on le peut. Sans cela, on en serait réduit à cette conclusion que rien n'est plus bête que le théâtre français actuel.

A l'Odéon, M. Georges Berr, sociétaire de la Comédie-Française, a donné une pièce sur le poète burlesque, — *l'empereur du burlesque*, — Charles Coypeau, sieur **Dassoucy**. Bon théâtre, fait par un homme de théâtre, avec toutes les ressources du métier. Les pièces de comédiens se reconnaissent tout de suite. Elles ont, à la fois, leur mérite et leur côté déplaisant. Le *Dassoucy* de M. Georges Berr est d'ailleurs amusant, plein d'entrain, sans longueurs. L'histoire du poète est naturellement un peu arrangée dans les faits, on ne nous en montre qu'une partie, mais il y a, d'autre part, dans les situations, des trouvailles assez heureuses. La pièce a été fort bien montée et tout à fait bien jouée. Que Mlle Colliney était jolie dans le rôle de Marquise Duparc, en déshabillé de comédienne, dans sa loge! Mlle Nivette, dans le rôle de Pierrotin, un des deux pages de Dassoucy, a aussi chanté de

façon fort agréable, à la fin de la pièce, la *Chanson* composée par le poète pour Christine de France, duchesse de Savoie :

Loin de moy, loin de moy, tristesse,
Sanglots, larmes, soupirs,
Je revoy la Princesse,
Qui fait tous mes désirs :
O célestes plaisirs, doux transports d'allégresse!
Viens, mort, quand tu voudras,
Me donner le trépas,
J'ay reveu ma Princesse.

Finissez, finissez, mes larmes,
Sanglots, plaintes et pleurs,
J'ay reveu tous ses charmes,
Finissez, mes douleurs.
O célestes douceurs, plus d'ennuis, plus d'alarmes!
Viens, mort, quand tu voudras,
Me donner le trespas,
J'ay reveu tous ses charmees.

Nous avons eu aussi à l'Odéon une pièce de M. Brieux : **Les Américains chez nous**. Pièce de circonstance. Une œuvre pour élèves d'écoles communales, écrite tout à fait dans un ton à leur portée. Son texte conviendrait parfaitement à ces images de propagande qu'on a vues circuler pendant la guerre. Personne n'a moins d'esprit, d'art, d'invention, de littérature que M. Brieux. Il écrit, il conçoit comme un auteur de manuels pédagogiques, à la fois solennel et plat. La race manque. Certes, M. Brieux est un excellent homme. Personne n'est moins subversif. C'est un apôtre de la vertu, du devoir, du civisme. Il est plein de bonnes intentions et ses pièces sont pour lui un apostolat. C'est là justement ce que je trouve haïssable. J'ai horreur des gens vertueux ou qui prêchent la vertu. Ils entretiennent la bêtise.

Un autre chef-d'œuvre nous a été donné à l'Odéon. C'est une pièce en vers de M. André Rivoire : **Roger Bontemps**. M. André Rivoire est un poète pour gens qui se contentent de peu en poésie. La niaiserie, la fadeur, les pires clichés, le ronronnement le plus vieillot des alexandrins les plus plats, les motifs les plus usés, la médiocrité, la banalité, le mille fois déjà vu et entendu dans le fond et dans la forme, tout cela lui constitue une muse fidèle. C'est un écrivain qui plaît, qui a réussi et qui ira loin, tant il n'a rien qui étonne, qui change, qui choque. Il

est léger étant vide, savant, puisque répétant tout ce qu'on a déjà dit, et du meilleur ton, puisque complètement dénué de personnalité. Il charme également les très vieilles personnes, à qui ses œuvres rappellent la littérature de leur jeunesse, et les toutes jeunes filles du monde auxquelles il rappelle les lectures innocentes de leur pensionnat. Il y avait une belle salle, l'autre soir, à l'Odéon, pour la répétition générale de sa nouvelle œuvre. Des académiciens, qui venaient applaudir leur digne futur confrère, des sociétaires de la Comédie-Française, certainement jaloux de voir l'Odéon jouer une chose aussi délicieuse, des critiques qui n'ont jamais rien critiqué, des écrivains qui se sont tus soigneusement en dix ou vingt volumes, des poètes plus doués d'habileté que de poésie, des acteurs qui ne savent que réciter, des journalistes aux ordres comme aux gages de leur journal, des fonctionnaires des Beaux-Arts qui venaient voir les beaux-arts fonctionner, tous ces gens qui n'ont que du métier, qui n'ont en vue que la réussite, qui sont liés ensemble par toutes sortes d'intérêts, qui se soutiennent mutuellement, se font une réclame réciproque, se prodiguent entre eux les éloges, se payent les uns les autres par un compliment, un article, un appui ou un service, et pour qui le talent n'est rien s'il n'est en vue, s'il n'est à la mode du jour et s'il ne mène à quelque chose. Je regardais tout ce monde, ces gens sur bon nombre desquels je sais bien des histoires. Je jouissais du bel étalage qu'il formait, de la belle image qu'il offrait de la société. Quel air d'aise sur tous ces visages, quelle mine approbative, quel sourire satisfait! Quels applaudissements chaleureux et empressés aux vieilles ficelles mises en jeu par l'auteur! L'amour de l'art les transportait tous! Voilà le théâtre qui leur plaît! me disais-je. Voilà la littérature comme ils la comprennent! Voilà l'art tel qu'ils l'entendent, le sentent, et beaucoup d'autres comme eux, l'art qu'ils soutiennent, propagent et défendent! Un art où rien ne vit, rien n'émeut, rien ne brille, sensibilité ou intelligence! Un art d'adresse, de métier, de convenances, fait d'imitations, de conventions et de modèles! Le monde va décidément de mal en pis. Nous sommes encore plus bêtes qu'en 1914. Cette fameuse grande guerre du droit, qui a si bien mis tout de travers, a encore des résultats plus fâcheux qu'on ne croit : elle n'a pas tué les gens qu'il eût fallu.

De pareils spectacles mériteraient le silence. Je suis de votre

avis. Les journaux en rendent compte. C'est bien suffisant. Ils ont pourtant un mérite. Ils font goûter plus vivement, par contraste, par réaction, d'autres spectacles, où la clownerie, la satire, l'humour le plus aigu, même une sorte de gouaille, pour dire le mot qui semble le plus juste, exprimés à la fois par l'invention des auteurs, le jeu des acteurs et l'imagination des musiciens, composent un ensemble aussi coloré que pénétrant. Cela aussi est de l'art, quoi qu'en en puissent penser certaines gens. C'est même un art bien supérieur à celui de beaucoup de nos poètes et de nos auteurs dramatiques. Que pèse M. Brieux, que pèse M. André Rivoire, auprès du clown Footitt avec sa souplesse, sa légèreté, son visage pâle et fin, son silence agile et harmonieux ? C'est Caliban auprès d'Ariel ! M. Jean Cocteau a organisé à la Comédie des Champs-Elysées une série de *Spectacles-Concerts* qui seront certainement de beaux exemples de cet art. J'ai vu le premier et j'y ai pris grand plaisir. Mon embarras est toutefois de vous en donner un compte rendu complet. Ces Spectacles-Concerts comportent une grande partie musicale, et si vivement que j'aie goûté les œuvres de MM. Francis Poulenc, Georges Auric, Erick Satie et Darius Milhaud, je suis trop ignorant en musique pour me permettre d'en parler. Je dois me borner à la farce de M. Jean Cocteau représentée dans ce premier *Spectacle-Concert* : **Le Bœuf sur le Toit.** Farce ? Pantomime aussi, et d'un genre assez curieux. Imaginez un bar avec ses habitués. Et ce détail : les personnages portant tous une énorme tête en carton, le visage fixé dans une expression unique, mais à ce point si merveilleusement expressive, quoique rendue de façon très schématique, que ce visage semble constamment animé au gré des sentiments que ces personnages ont à exprimer. Cette tête énorme, par un effet d'optique, diminue d'autant les corps, rétrécit les gestes, accentue les attitudes et les mouvements. Le jeu de ces personnages, interprétés par des clowns, se déroule lentement, par opposition avec une musique extrêmement nerveuse et rapide. Il en résulte un ensemble fait à la fois de comique, de langueur, d'ardeur, de tragique et de bouffon, de silence et de bruit se faisant plus grand l'un par l'autre, en un mot une fantaisie saccadée et voluptueuse d'un charme très réel. M. Jean Cocteau est venu lire au public, avant la représentation du *Bœuf sur le Toit*, une sorte de commentaire de son œuvre. Je

l'ai trouvé, pour ma part, fort intéressant. Je lui en ai demandé le texte pour le reproduire ici. Je le livre à vos méditations :

Le Bœuf sur le toit est l'enseigne du bar où se déroule notre scène. N'y cherchez pas plus de sens que dans les enseignes du *Chien qui fume* ou du *Cheval borgne*. C'était le titre d'un tango très populaire au Brésil. Je l'emprunte pour les besoin de la cause.

Pendant que je composais, en 1916, le ballet *Parade* avec Erik Satie, Picasso et l'incomparable chorégraphe Léonide Massine, je ne me doutais pas que notre travail méticuleux sur une musique où se résume la tristesse des foires, des paquebots en pleine mer, apparaîtrait au public parisien comme une simple farce.

C'est en voyant souvent ce mot de *farce* employé à tort pour *Parade* que l'idée me vint de faire une *Farce*, une vraie *Farce* comme les *Farces* du moyen âge, avec les masques, les hommes jouant les rôles de femmes, la pantomime et la danse. Il s'agissait de la régler de telle sorte qu'on pût croire au désordre, à l'improvisation, mais sans le moindre hasard. Charlie Chaplin nous donne l'exemple de ces Farces modernes où il peut atteindre une véritable grandeur.

Je désirais donc faire une *farce* mais je manquais d'idée précise.

Un soir, en écoutant pour la première fois Milhaud et Auric jouer le *Bœuf* qu'ils réduisaient à quatre mains d'après la partition d'orchestre, j'ai vu ma *Farce* — et c'est ce que j'ai vu que je vais essayer de vous faire voir.

Depuis des siècles notre farce vit sur les personnages de la Comédie Italienne. Or, le cinématographe impose peu à peu des nouveaux types de Farce. Ils méritent qu'on les emploie au théâtre.

Parade contenait encore de la littérature, de l'intention. Ici j'évite le sujet, le symbole. Il ne se passe rien ou ce qui se passe est si gros, si ridicule, que c'est comme s'il ne se passait rien. Ne cherchez ni double sens, ni anachronismes dans le *Bœuf*. C'est, je vous le répète, une Farce Américaine faite par un Parisien qui n'a jamais été en Amérique.

Rien ne me gêne plus au théâtre que le manque de transposition. Une fausse réalité d'objets réels, d'étoffes réelles, de visages réels, de larmes réelles, simplement séparés de nous par la rampe. Mais je sais aussi que l'habitude est trop prise pour qu'on en change. L'esprit du spectateur devenu paresseux refuse de parcourir le chemin entre un objet, un sentiment et leur figuration. Il les demande tout crus.

Ici, j'étais libre, d'une liberté de Carnaval, et je me suis offert, grâce à Fauconnet et à Dufy, un rajeunissement du masque antique, de cette immobilité du visage agrandi qui donne une noblesse mystérieuse aux moindres gestes.

Une figure se distingue mal en scène, ou bien elle supplée aux bras, aux jambes qui deviennent gauches. Si la figure est cachée, le corps de l'acteur devient toute une figure qui exprime, pour être vue de loin, ce que la figure réelle exprime pour être vue de près.

Comme le *Fox Trot* d'Auric, les *Cocardes* de Poulenc et les *Pièces montées* de Satie, *Le Bœuf sur le Toit* est un merveilleux exemple de la musique nouvelle qui arrive après la musique à l'estompe : *La musique à l'emporte-pièce.*

Dans *Parade*, la danse s'adaptait encore trop étroitement à la musique. C'est, selon moi, une erreur. Cela crée entre l'œil et l'oreille une sorte de pléonasme qui empêche de bien voir et de bien entendre à la fois. Ici, je m'efforce d'avancer à contre-courant, de mettre une gesticulation lente sur une musique rapide.

Du reste, cette gesticulation lente exprime bien l'espèce d'engourdissement d'un bar où les noctambules bougent comme des scaphandriers du fond de la mer.

Pour ce travail difficile il me fallait les pantins les mieux machinés au monde, c'est-à-dire les Clowns.

Nous ne prétendons rien innover, rien imposer de subversif. Nous avons voulu vous amuser en nous amusant et nous espérons tous que vous prendrez à la farce du *Bœuf sur le Toit* le même plaisir que nous avons pris à la monter pour vous la soumettre.

Les clowns dont M. Jean Cocteau parle ci-dessus sont les Fratinelli. Ce sont de merveilleux artistes, qui font prendre en pitié, à les voir, les mornes et bavards sociétaires de la Comédie-Française.

MAURICE BOISSARD.

PHILOSOPHIE

Philosophie intuitionniste. — H. Bergson : *L'Energie spirituelle*, 1 vol. in-8 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine, Alcan, 1919. — J. Segond : *Intuition et Amitié*, 1 vol. in-8, de la Bibliothèque de philosophie contemporaine, Alcan, 1919.

L'occasion s'offre à nous de nous plonger un instant dans les eaux lustrales de la vie immédiate, de nous abreuver aux sources du dynamisme vital et de traiter nos rhumatismes logiques et notre ankylose intellectualiste par les plus subtils électuaires de la pharmacopée intuitionniste. C'est comme une petite station de psychothérapie où nous convient deux notables représentants de ce qu'on a appelé la « philosophie nouvelle » ; l'un le maître, l'autre le disciple : MM. Bergson et J. Segond.

L'Energie spirituelle ! Ce titre est parfaitement choisi comme caractéristique générale et trait d'union des différentes études (essais et conférences) qui composent ce livre. L'énergie, le dynamisme, voilà bien en effet le thème central, l'idée génératrice de toute cette philosophie. Le lecteur y savourera ce mélange de précision et de vague qui fait partie de la virtuosité bergsonienne. — Des écrivains non dépourvus d'ironie se complurent naguère à baptiser leurs fantaisies critiques de titres ingénieux tels que : *Insinuations... Prétextes...*, par où se traduisait le souci de ne pas serrer de trop près les idées, de leur laisser un flottement propice aux nonchalances de la pensée et aux fluctulances du rêve. M. Bergson nous gratifie d'une trouvaille analogue quand il nous parle de « lignes de faits.... » — « Lignes de faits » — cette expression est aussi suggestive qu'indécise. Il s'agit d'orientations souples, flexibles, sinueuses, onduleuses à souhait. Et voici que ces lignes de faits convergent comme par hasard vers les *leitmotive* bergsoniens : identité de la mémoire et de la conscience ; de la conscience et de la vie ; indépendance et primat de l'élan vital, etc. Et ces lignes de faits se retrouvent dans tout le cours du livre, à travers ces études si variées : *La Conscience et la Vie*, *L'Ame et le Corps*, *Les Fantômes de vivants*, *La Recherche Psychique et son avenir*, *Le Rêve*, *La Fausse Reconnaissance*, *L'Effort intellectuel*, etc. Les solutions données à la plupart de ces problèmes se réfèrent au rôle du cerveau conçu comme organe de « l'attention à la vie » ; comme mécanisme inhibiteur des « images de rêve », inefficaces ou gênantes dans la vie de tous les jours. C'est à un affaiblissement momentané de cette fonction que correspondent des faits tels que l'hallucination de la fausse reconnaissance et aussi le cas bien connu de la vision panoramique, pendant un instant, de toute la vie passée, non seulement chez le noyé, mais chez l'alpiniste qui glisse au fond du précipice ; chez le soldat sur qui l'ennemi va tirer et qui se sent perdu. La surrection impétueuse de la totalité du passé est due à un brusque désintéressement de la vie né de la conviction soudaine qu'on va mourir à l'instant. — Les hallucinations véridiques de la télépathie relèvent de la même explication. Des effluves animiques, émanés des autres consciences, nous enveloppent constamment, prêts à forcer l'entrée de la nôtre. Normalement nos mécanismes inhibitifs suffisent à rejeter dans l'inconscient les

images ainsi introduites; mais il arrive que ces dernières profitent d'un affaiblissement momentané de notre attention à la vie pour passer en contrebande.

A propos des hallucinations véridiques, M. Bergson discute avec beaucoup de finesse l'objection classique : « Pour quelques cas où des hallucinations coïncident avec des maladies ou des morts, combien s'en trouve-t-il où la concordance ne se réalise pas ! » M. Bergson dénonce le sophisme : on oublie les détails circonstanciés, individuels, de la vision télépathique, le caractère *unique* de la scène compliquée et lointaine qu'elle reproduit; on substitue à un tableau concret et impressionnant par son unicité un raisonnement abstrait fondé sur une comparaison des cas vrais et des cas faux. La question reviendrait donc à savoir s'il est exact qu'on ait pu constater des cas authentiques de pareilles coïncidences. Il faudrait, pour l'élucider, une critique des témoignages singulièrement délicate. — Ajoutons, en ce qui concerne l'explication proposée, qu'il est bien étrange que notre « attention à la vie » se soit relâchée et que nos mécanismes inhibitifs aient mal fonctionné, précisément à l'instant où avait lieu l'événement concret et circonstancié, objet de l'hallucination. — Quoi qu'il en soit, le lecteur s'intéressera sans aucun doute à ces hypothèses de psychologie inconnue, encore que bien aventureuses et démunies du plus petit commencement de preuve. Malheureusement il sera rebuté plus d'une fois, au cours du livre, par une ontologie ultra-alambiquée, par une eschatologie qui prête à la Vie toutes sortes d'intentions, de volontés, de précautions, etc... « Les choses se passent, nous dit quelque part M. Bergson, comme si un immense courant de conscience, où s'entre-pénétreraient des virtualités de tout genre, avait traversé la matière pour l'entraîner à l'organisation et pour faire d'elle, quoiqu'elle soit la nécessité même, un instrument de liberté. Mais la conscience a failli être prise au piège. La matière s'enroule autour d'elle, la plie à son propre automatisme, l'endort dans sa propre inconscience... » (p. 20). — Vous comprenez ?... Pour moi, j'avoue que ce style me navre et que de semblables explications me consternent. Je songe malgré moi à cette secte *Aéoliste* dont il est question dans le *Conte du Tonneau* de Swift, secte des adorateurs du Vent, qui puisent leur inspiration dans les outres d'Eole.

Le livre de M. J. Segond : **Intuition et Amitié** est une

œuvre à la fois de polémique anti-intellectualiste et de lyrisme intuitif. — Polémique faiblarde, lyrisme falot. — Il eût fallu, pour avoir gain de cause contre l'adversaire intellectualiste, établir la spécificité, la vertu propre de la fameuse Intuition. Or, c'est ce que M. Segond ne fait pas. — Rien de moins net que sa doctrine sur ce point capital. Tantôt il exclut l'intelligence de l'Intuition ; il établit une antithèse entre ces deux termes, en déclarant que l'intuition est d'autant plus complète et plus pure qu'elle est moins tributaire des secours de l'intelligence (p. 22), tantôt, au contraire, il identifie l'intelligence avec l'Intuition, voire avec l'Instinct érigés en fonctions de connaissance et investis d'une vertu révélatrice du vrai. — On voit assez que le mot *intelligence* n'est pas pris les deux fois dans le même sens. En tout cas, l'Intelligence, telle que tout le monde l'entend, je veux dire la faculté de concevoir des idées claires, d'enchaîner des rapports, de remonter aux raisons des choses, l'intelligence se trouve dépossédée de son office propre et irremplaçable au profit de je ne sais quelle puissance vague et indéfinissable. M. Segond nous montre Galilée se faisant inerte avec les corps, roulant avec les graves, tournant avec le globe, oscillant avec le pendule et « s'identifiant ainsi à la mathématique des choses » (p. 74). Mais si Galilée s'en fût tenu là, s'il s'était contenté d'épouser sympathiquement les allures naturelles des corps et s'il ne leur avait point appliqué les prosaïques méthodes de la mesure et du calcul, je doute fort que tous ces roulements, toutes ces gravitations et oscillations par sympathie l'eussent jamais conduit à formuler les lois des pendules et de la chute des corps.

Les limites, les lacunes, les infirmités de l'intelligence ? Qui songe à les nier ? — Mais quoi ! En dépit de ces limites et de ces infirmités, c'est à elle, malgré tout, qu'il faut en revenir quand on veut connaître... Que l'intelligence puisse être, selon les individus et selon les cas, froide ou ardente, lente ou vive, languissante ou passionnée, indifférente ou enthousiaste, discursive ou intuitive (entendant par ce dernier terme le mode rapide et synthétique du penser), cela ne fait rien au fond des choses. Ces états divers de l'intelligence ne changent rien à sa fonction essentielle. L'influence de la passion sur l'intelligence, l'intrusion de la logique affective dans la logique intellectuelle sont un fait avéré, un lieu commun de psychologie. Mais cette intrusion ne

compromet en rien l'indépendance, l'intégrité, l'originalité de l'intelligence considérée en elle-même.

En somme, M. Segond ne tient pas ses promesses. Il nous propose une méthode de sentir, non une méthode de penser. Au fond, sa méthode n'est autre que la méthode barrésienne de l'exaltation du moi, la recherche d'excitants propres à stimuler une sensibilité curieuse de sensations rares, la méthode des pèlerinages de la sensibilité, de la sentimentalité, voire de l'intelligence, mais de l'intelligence dûment sensibilisée et féminisée. Car l'intelligence ne sera tolérée qu'à ce prix. Elle devra s'épurer de ses éléments masculins, s'efforcer aux attitudes et aux états d'âme du sexe en qui triomphe l'amour de l'inintellectuel et de l'instinctif. — Ici se place l'hymne à l'Eternel Féminin. M. Barrès avait récité des litanies à Notre-Dame du Sleeping-car ; M. Segond les récite à la Dame tout court, à la divinité outragée par ce mal poli de Schopenhauer. — Mais quoi ! n'en déplaise à M. Segond, le grand misogyne a fait preuve d'une plus authentique intuition quand il a saisi sur le vif et fixé en un portrait immortel les ridicules de notre idole occidentale, que tous les zélateurs du culte nouveau qui se donnent pour mission de nous saturer des effluves de leur féminité transcendante. — Ici d'ailleurs le débat s'égaie et devient même tout à fait drôle quand M. Segond célèbre chez la femme « le sens magique des odeurs subtiles et des parfums grisants », sans doute pour faire pièce au peu galant M. Benda qui osa proclamer : « ce que chacun sait, dit-il, que les femmes ont moins d'odorat que les hommes (1). »

Et là-dessus M. Segond vante l'intuition féminine, l'ironie féminine. — Qu'il nous soit permis de préférer à cette dernière ironie, qui n'est trop souvent que le sourire énigmatique et vide de pensée de la femme adulée et fière de son sexe, l'ironie masculine, l'ironie intellectuelle, l'ironie critique, l'ironie alliée à la profondeur d'observation et à la force de la pensée, qui n'exclut en rien la poésie et l'enthousiasme, l'ironie d'un Cervantès, d'un Swift, d'un Schopenhauer.

En somme, l'Intuitionnisme ne sort pas victorieux de la bataille. En dépit de l'ardeur de ses défenseurs, son avenir semble limité et son destin déjà révolu. — Comme il arrive souvent, cette philosophie a mieux réussi dans sa partie négative que dans sa

(1) Cf. Benda : *Dialogue d'Eleuthère*, p. 13.

partie positive. Elle a jeté à bas quelques thèses des philosophies adverses : le postulat paralléliste, la doctrine des localisations, etc. ; mais ses propres découvertes sont rares et courtes. Encore ces découvertes se réduisent-elles à des suggestions et à des indications d'ailleurs intéressantes et vraies par certains côtés : la réintégration du sens du concret trop sacrifié à l'abstrait scientifique, le sentiment de l'amorphisme universel trop sacrifié à l'amour intellectualiste des arêtes vives et des contours précis. — Mais l'Intuitionnisme échoue dans sa tâche essentielle : la justification de l'Intuition comme puissance cognitive originale. Il nous donne de la poésie et de la mysticité pour de la connaissance. Cette philosophie qui se veut progressive, qui fait appel à une collaboration scientifique, s'avère singulièrement stérile et improgressive. Sa gloire aura été d'ajouter quelques noms, quelques *philosophi minores* à la liste des *Femmelins* de Proudhon.

GEORGES PALANTE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

L. Blaringhem : *Les Problèmes de l'Hérédité expérimentale*, avec 20 figures dans le texte, Bibliothèque de philosophie scientifique, E. Flammarion. — E. Rabaud : *Recherches sur l'Hérédité et la Variation*, étude expérimentale et théorie physiologique, Bulletin biologique de France et de Belgique, 1919.

L'une des questions les plus intéressantes de la biologie moderne est celle de l'*incompatibilité* entre substances vivantes provenant d'espèces animales ou végétales différentes. Les diverses espèces différeraient chimiquement les unes des autres ; à des formes différentes correspondraient toujours des compositions chimiques différentes ; l'incompatibilité serait d'autant plus prononcée que les espèces sont plus éloignées l'une de l'autre dans la classification.

Deux Foraminifères refusent de fusionner leurs prolongements protoplasmiques lorsqu'ils appartiennent à deux espèces différentes. Une greffe pratiquée d'un animal sur un autre animal réussit d'autant moins que les deux animaux présentent des différences de formes plus considérables. Mais les cas les plus suggestifs sont les croisements entre espèces plus ou moins éloignées, car on peut les sérier de la façon suivante :

1° En 1911, un savant polonais, un biologiste de grande valeur, Em. Godlewski, a réussi à féconder les œufs d'un Oursin, *Sphæ-*

rechinus, animal à symétrie rayonnée, avec les spermatozoïdes d'un Ver annelé, *Chaetopterus*, animal à symétrie bilatérale. La fécondation s'est accomplie avec une parfaite régularité; les deux noyaux, paternel et maternel, se sont fusionnés dans l'œuf ; mais bientôt après les éléments du noyau paternel ont été expulsés dans le protoplasma de l'œuf et celui-ci les a digérés. Les larves issues de tels œufs sont bien entendu du type purement maternel.

Lorsque l'on croise deux Oursins, *Strongylocentrotus* et *Arbacia*, par exemple, comme l'a fait Baltzer en 1910, l'incompatibilité est moins prononcée, et ce n'est qu'assez tard, lorsque la larve (blastula) est constituée, que les noyaux des cellules de cette larve rejettent chacun la substance nucléaire paternelle.

Dans l'un et l'autre de ces cas, l'élément mâle qui a fécondé l'œuf se présente comme un corps *étranger*, que l'œuf ou la larve cherche et réussit à éliminer. Mais il peut arriver que ce soit l'inverse. Au lieu que ce soit l'ovule qui digère le spermatozoïde, c'est l'élément mâle qui réussit à détruire l'ovule. En 1902, Solms-Lanbach, en fécondant, à Strasbourg, les fleurs exclusivement femelles de *Fragaria Virginiana*, originaire d'Amérique, avec du pollen de *Fragaria elatior*, espèce commune en Europe, a obtenu des graines qui ont donné des Fraisiers identiques au *Fragaria elatior*. Le tube pollinique, pénétrant dans l'ovule, a, dans ce cas, digéré l'oosphère ou cellule-œuf.

2° Lorsque les espèces que l'on croise sont peu éloignées l'une de l'autre, les substances paternelle et maternelle peuvent se tolérer mutuellement, du moins un certain temps. Si l'une de ces deux substances n'a pas réussi à éliminer l'autre lors des premiers stades du développement, l'antagonisme, la tendance à la séparation n'en persiste pas moins. Il peut se faire qu'à un certain moment les substances du père et de la mère arrivent à se localiser dans des territoires distincts, ce qui entraîne chez l'adulte une *mosaïque* des caractères des deux espèces croisées.

Voici un exemple emprunté à la botanique. Le *Datura levis* et le *Datura stramonium* sont deux espèces voisines, caractérisées par leurs fruits : lisses, plus petits, blanchâtres dans la première; armés de forts piquants, plus gros, d'un vert foncé dans la seconde. Chez leurs hybrides, les premières fleurs tombent ; les fleurs suivantes peuvent donner des fruits, mais ceux-ci présentent parfois juxtaposés les caractères des deux espèces : une des

faces du fruit est d'un vert foncé et hérissée de piquants, comme dans le *Datura stramonium*, tandis que l'autre face, entièrement inerme, a la teinte grise des capsules de *Datura levis*.

Cette observation a été publiée en 1859 par Charles Naudin. Naudin, qui débuta au Muséum comme simple jardinier et qui finit membre de l'Institut, fut un grand précurseur en biologie ; il devança Darwin et Mendel ; il fut un des premiers à énoncer les lois de l'hérédité et à parler, chez les hybrides, de *lutte* entre les espèces conjointes.

3o Enfin, quand, chez un hybride, les substances paternelle et maternelle n'ont pas réussi à se séparer, la disjonction peut s'opérer dans les glandes reproductrices. Et il y a ainsi *retour aux espèces initiales*.

Tel est le dernier terme de la série que nous avons considérée. On reconnaîtra que les trois cas envisagés correspondent en fait à trois modes d'hérédité : *hérédité unilatérale*, *herédité* en *mosaïque* et *hérédité mendélienne*.

§

Dans le récent livre de L. Blaringhem, **les Problèmes de l'Hérédité expérimentale**, on pourra trouver de nombreux exemples relatifs à ces trois modes d'hérédité, ainsi qu'à l'*hérédité fluctuante* et à l'*hérédité mixte*, chez les plantes. L'auteur rend compte, à côté des travaux des autres, de ses recherches personnelles, et il cite non seulement les découvertes réalisées au cours des ces dernières années, mais encore les résultats si remarquables obtenus par les hybrideurs français au milieu du XIXe siècle, et que, dans les ouvrages récents, on méconnaît ou laisse dans l'ombre.

L'attention de M. Blaringhem a été tout particulièrement attirée sur l'opposition de la continuité et de la discontinuité en biologie, sur la distinction qu'il y a lieu de faire entre les variations physiques et les combinaisons chimiques. Les considérations qu'il développe à cet égard, dans les *conclusions* de son livre, sont fort intéressantes.

Dans la *Bibliothèque de philosophie scientifique* vient de paraître également l'*Hérédité morbide* du Dr Apert, bien connu pour ses recherches d'Eugénique. Bien que ce livre ne rentre pas dans ma rubrique, je tiens à le signaler ici, car il complète en quelque sorte celui de M. Blaringhem, en montrant que les lois

de l'hérédité s'appliquent fort bien à l'homme et aux phénomènes morbides.

§

La mode est d'ailleurs aux recherches sur l'hérédité. Il suffit pour s'en convaincre de consulter l'*Année biologique* du professeur Delage et la *Bibliographia evolutionis*, éditée par le *Bulletin biologique de France et de Belgique*.

Précisément, en un fascicule spécial de cette Revue, vient de paraître un important mémoire **sur l'Hérédité et la Variation**, de M. Etienne Rabaud.

L'auteur est un esprit fin et distingué. Doué d'un sens critique très avisé, il aime à reprendre les travaux faits par d'autres, à en vérifier les résultats expérimentaux, à en discuter les conclusions.

En 1909, il s'est proposé de refaire les célèbres expériences du professeur Cuénot sur l'hérédité mendélienne chez les Souris. Il a été conduit ainsi à pratiquer, de 1909 à 1919, de nombreux élevages de Souris et des croisements très variés entre différentes races. Il a réussi à mettre en évidence plusieurs faits intéressants et nouveaux, qui se présentent comme des *exceptions* aux règles indiquées.

M. Rabaud a reconnu, chez les Souris sauvages, l'existence de « races physiologiques », dont les particularités de constitution ne se révèlent que dans les croisements. Il a obtenu une race nouvelle, caractérisée par une conformation et une attitude spéciales des membres postérieurs, et qu'il a nommée *race luxée*. Il a étudié la « dépigmentation caudale », les Souris hyperdactyles ; la question de la panachure du pelage a retenu particulièrement son attention.

Cette étude expérimentale a amené l'auteur à critiquer les diverses théories de l'hérédité et à en proposer une nouvelle qu'il qualifie de *théorie physiologique*. M. Rabaud se montre très sévère aussi bien vis-à-vis de Bateson que vis-à-vis de Morgan ; il rejette l'idée des « caractères » indépendants et interchangeables : « pour les néo-mendéliens, le monde organisé n'évolue pas : les mêmes matériaux repassent indéfiniment dans des combinaisons sans fin qui marquent une véritable fixité ».

M. Rabaud se plaît aux discussions subtiles ; il n'est pas toujours aisé de suivre sa pensée. A-t-il réussi à démolir l'œuvre de Cuénot, de Bateson, de Morgan ? Il avoue lui même qu'il arrive à

des résultats peu précis : « cette imprécision exprime l'état véritable de nos connaissances ». Sur un point cependant il se montre très affirmatif : le déterminisme de la variation se confond avec l'interaction de l'organisme et de son milieu.

En dehors de quelques biologistes métaphysiciens, on ne conteste plus guère cette vérité. Mais il s'agit de savoir quels sont les mécanismes de cette interaction ? Pour répondre à cette question, il faut pratiquer l'analyse physico-chimique des phénomènes de la vie.

Dès qu'on envisage la vie du point de vue physico-chimique, on renonce, par cela même, comme je l'ai montré, à résoudre directement le problème de l'hérédité. Celui-ci n'est qu'un problème secondaire ; il se ramène au problème du déterminisme des formes et autres caractères.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

La reconstitution de notre flotte de commerce. — C'est une des questions les plus importantes de ce moment. Pour avoir des idées nettes à son sujet, il est indispensable d'aligner quelques chiffres, mais je le ferai avec discrétion.

Avant la guerre notre marine marchande avait un jaugeage brut de 2 millions et demi de tonneaux environ. Le tonnage était insuffisant pour le volume de nos échanges par mer, puisque c'était sous pavillon étranger que se faisait une part anormale de ce mouvement, près de moitié pour nos importations, près des trois quarts pour nos exportations. Mais à ce propos il convient de noter que le pavillon étranger doit avoir une part dans le commerce maritime d'un pays; ce commerce est forcément international et le pays qui voudrait réserver à ses propres navires la totalité du mouvement de ses ports, au moyen de surtaxes de pavillon ou de quai frappant les navires étrangers, se verrait l'objet de mesures de représailles qui, poussées à l'extrême, supprimeraient net tout commerce par mer. Même dans les ports anglais le pavillon étranger figure pour un tiers au moins.

Notre flotte de commerce, déjà insuffisante avant la guerre, a été fortement réduite, par les sous-marins ennemis et les événements de mer ordinaires, de plus de 1 million de tonnes. Il est vrai qu'elle a récupéré une quantité assez forte de ce tonnage

avec les achats, les constructions et les prises ; les chiffres de détail n'intéresseraient que les spécialistes, qu'il me suffise de donner ceux d'ensemble. La flotte commerciale française qui, au 1er août 1914, comptait 2.555.744 tonneaux de jauge brute, en compte aujourd'hui (1er janvier 1920) 2.400.896 ; elle a donc presque reconstitué son effectif.

Mais elle l'a reconstitué dans de mauvaises conditions, et en réalité notre marine marchande n'est pas dans une situation aussi satisfaisante qu'on pourrait le croire. D'abord la portion subsistante de notre flotte commerciale d'avant la guerre se trouve, par suite du manque de réparations au cours de ces cinq ans, dans un état de navigabilité bien fâcheux, on le voit par des catastrophes comme celle de l'*Afrique*. Et ensuite beaucoup de navires récemment achetés sont d'encore plus médiocres sabots : par exemple les 200.000 tonnes environ de schooners en bois que nous avons acquis aux Etats-Unis, un peu hâtivement, sont inutilisables. Notre flotte commerciale fait donc moins bonne figure sur mer que sur le papier.

Or nous aurions besoin de beaucoup de tonnage, de beaucoup plus qu'en 1914. Nos forces productives n'ayant pas encore été rétablies dans leur état d'avant-guerre, nous devons faire venir d'outre-mer d'énormes quantités de matières premières ou de marchandises diverses, et même une fois que nous aurons reconstitué notre appareil de production économique, nous aurons certainement à faire face à un volume d'échanges internationaux bien supérieur à celui de 1914. Or nous avons le plus grand intérêt à ce que ces échanges se fassent dans la plus forte proportion possible sous notre pavillon. L'industrie des transports maritimes est une des plus rémunératrices qui soient pour un pays, et c'est grâce à elle que l'Angleterre pouvait se payer le luxe d'importations bien supérieures à ses exportations ; ses mines de houille elles-mêmes, qui même en temps de paix n'atteignaient pas le milliard, lui rapportent beaucoup moins que ses navires, qui autrefois lui valaient plus de 2 milliards de bénéfices, chiffre qui, avec l'élévation des frets, a dû fortement s'enfler aujourd'hui. La France, par contre, de par son insuffisance de tonnage, payait avant la guerre aux pavillons étrangers un tribut annuel de 400 millions, et cette charge a été terriblement augmentée par la crise de ces dernières années ; on calcule que nous avons payé plus

de 10 milliards aux armateurs étrangers pendant la guerre et que nous continuons à leur payer plus de 2 milliards par an.

Il est donc indispensable que nous accroissions considérablement notre flotte de commerce. A la tribune de la Chambre on a parlé sans soulever d'objections d'une marine marchande de 5 millions de tonneaux, juste le double du tonnage d'avant-guerre ; mais ce chiffre même doit être tenu pour insuffisant. Il faut prévoir, en effet, la mise en exploitation de notre domaine colonial jusqu'ici trop négligé. Nos colonies peuvent nous fournir tout ce que nous demandons à l'étranger, à l'exception de la houille pour laquelle elles sont aussi peu favorisées que la mère-patrie et aussi de quelques produits minéraux peu nombreux ; mais pour les laines, cotons, soies, céréales, viandes, peaux, bois, etc., qui sont les gros articles de notre importation (plus de 5 milliards en 1913), nos colonies pourraient nous défrayer complètement. Or, pour transporter ces marchandises, il faut une flotte de 2 à 3 millions de tonneaux. Il serait donc sage de prévoir dans un avenir pas trop lointain une flotte de 8 millions de tonnes. Et ceci sans parler du *tramping*, c'est-à-dire du commerce libre, vagabond sur toutes les mers, qui est la caractéristique des vraies marines marchandes prospères, celle des pays britanniques comme des pays scandinaves, qui est aussi la grande source des gros bénéfices, car les lignes régulières se contentent de dividendes administratifs, et qui, si nos armateurs s'y consacraient enfin pour leur plus grand intérêt et le nôtre, demanderait encore un ou deux ou trois millions de tonneaux de plus.

Pour se procurer tout ce tonnage il n'y a pas d'autres moyens que les trois déjà indiqués à propos de la récupération des pertes : les prises, les achats, les constructions.

Les prises, ce sera ici la répartition du tonnage ennemi prévu par le traité de paix (annexe III à l'article 231). Nous avions obtenu en gérance 500.000 tonnes environ de bateaux ennemis que nous espérions pouvoir garder à titre définitif ; mais des difficultés se sont élevées, et si le point de vue de nos alliés anglais et américains prévalait, nous devrions leur rendre environ 200.000 tonnes, quitte à nous les faire restituer par les Allemands au fur et à mesure de leurs nouvelles constructions navales, ce qui, étant donné leur mauvaise volonté, si ce n'est leur mauvaise foi, pourrait nous faire attendre assez longtemps.

Les achats, tous les pays étrangers grands constructeurs de bateaux, surtout l'Angleterre et les Etats-Unis, sont à notre disposition; malheureusement le prix des navires a augmenté d'une façon formidable, et, comme il y a lieu de s'attendre, d'autre part, à une baisse très forte, également dans quelques années, quand tous les chantiers du monde, actuellement en plein travail intensif, auront déversé sur les mers d'innombrables bateaux de commerce, les armateurs hésitent à passer des commandes aussi lourdes et risquées.

Les constructions dépendent de l'activité de nos chantiers nationaux. Avant la guerre ils ne lançaient en moyenne par an que 100.000 tonnes; cependant, en 1912 et 1913, ils étaient montés à 140.000 environ. On se flatte d'arriver assez vite à doubler ce dernier chiffre. Beaucoup de chantiers nouveaux se sont créés récemment et les richesses en fer de la Lorraine, de la Normandie et de la Bretagne permettront le développement d'une métallurgie puissante; il ne nous manquera que la houille pour pouvoir rivaliser avec les chantiers de la Clyde ou de la Tyne; mais la houille on peut se la procurer par des accords avec les pays qui en ont, ou la remplacer peut-être par d'autres forces. Tout ceci, il est vrai, demandera du temps, et c'est en ce moment même que nous devrions avoir nos chantiers navals en pleine activité. Ils auraient dû d'ailleurs ne jamais cesser de l'être, et ce fut un mauvais calcul de les laisser pendant la guerre se transformer en usines d'armes et munitions. Nos ministres ici manquèrent de coup d'œil (il est vrai que la marine marchande n'avait pas de ministres, mais d'humbles sous-secrétaires d'Etat ou d'imprécis commissaires) ; au lieu de chercher un peu vaniteusement à fabriquer toutes les munitions pour nos alliés, ils eussent dû leur passer telles ou telles de nos usines, et c'eût été une occasion merveilleuse de liquider cet arsenal de Roanne, qui ne fonctionnait pas encore, paraît-il, quand l'armistice vint le mettre en vacances, et rendre aussitôt nos chantiers maritimes à leur besogne spéciale. Mais n'eussent-ils pas dû aussi, dès que l'on vit que la guerre traînerait en longueur, râfler dans tous les pays neutres le tonnage disponible qui alors n'eût pas été d'un prix excessif? Sans doute, critiquer après coup est bien inutile, mais mieux vaudrait n'avoir pas à critiquer.

Reste à savoir comment se feront ces achats et ces constructions,

par les initiatives privées ou par les pouvoirs publics. L'ancien Parlement était assez disposé à faire crédit à ceux-ci, et le Commissaire à la Marine marchande d'alors lui avait fait approuver des plans grandioses ; il en avait obtenu 850 millions et il en demandait 1.830 autres que la Chambre avait accordés *in articulo mortis*, mais que le Sénat n'avait pas eu le temps de voter. Il ne semble pas que le nouveau Sénat les vote, ni même que la nouvelle Chambre marche dans le sillon de sa devancière. Des critiques très vives se sont élevées en effet contre les procédés de gestion de l'Etat qui s'est improvisé armateur et dirige depuis plusieurs mois une flotte trois fois plus considérable que celle de notre plus grande Compagnie, sans qu'on puisse avoir des clartés sur le résultat de cette entreprise. On sait seulement qu'avec les 850 millions qui lui ont été accordés, l'Etat a construit ou acheté 340.000 tonnes, et que toutes ses acquisitions sont loin d'être satisfaisantes, à commencer par les fameux schooners en bois. Or les armateurs, sans rien demander au contribuable (car ces 850 millions sortent de nos poches et il faudra en payer chaque année les intérêts, une cinquantaine de millions) ont construit ou acheté 437.000 tonnes et en ont commandé 1.200.000. Cette simple comparaison est décisive. Sans doute il ne doit pas être question de laisser les armateurs absolument libres de toute surveillance ou stimulation, mais encore moins devrait-il être question pour l'Etat de se substituer à eux aussi bien pour la construction que pour la gestion. L'armement s'est engagé à plusieurs reprises à donner au pays la flotte qui lui est nécessaire ; il n'y a qu'à le prendre au mot, à lui faciliter sa tâche et à lui mettre au besoin l'épée dans les reins s'il essaie de revenir sur ses promesses. Que la France ait les 5 ou 8 ou 10 millions de tonnes qui lui sont indispensables, qu'elle les ait le plus vite possible, et au meilleur marché possible pour les contribuables, et tout le reste nous viendra en surcroît.

SAINT-ALBAN.

QUESTIONS JURIDIQUES

Propriété littéraire et artistique : indivisibilité quant aux droits d'auteur d'une œuvre faite en collaboration. — Loyers : prorogation des baux au profit des cessionnaires ou sous-locataires.

L'indivisibilité d'une œuvre dite *mixte* est de jurisprudence en matière de **propriété littéraire et artistique**.

Il n'y a pas deux propriétaires d'un opéra : le musicien pour

la musique, l'écrivain pour le livret. Le musicien a sur la partie littéraire les mêmes droits que sur la partie musicale et réciproquement.

Ceci, bien entendu, à moins que les collaborateurs, par contrat, en décident autrement.

Les collaborateurs : il faut qu'il y ait en effet collaboration ; et, par exemple, si nous prenons un *morceau de chant*, il faut qu'il y ait entre l'écrivain et le musicien un lien volontaire.

Lien qui n'existe pas entre Debussy et l'auteur des *Romances sans paroles*.

Lien qui existe — un jugement du tribunal du Havre en date du 26-12-1913, confirmé le 29-7-1919 par la Cour d'appel de Rouen (*Thémis*, n° 6/12 1919) le déclare — entre le *parolier* et le compositeur du *Noël d'Adam*.

Attendu que la dame Ady Cappeau, fille unique et seule héritière du sieur Placide Cappeau de Roquemaure... expose que son père a composé les paroles du *Noël* en vue d'une adaptation musicale qu'il désirait confier au compositeur Adam ; que celui-ci prit connaissance d'un premier texte, sollicita quelques retouches, la suppression d'une strophe et la modification de la dernière ; que Cappeau se rendit à ce désir et donna satisfaction à Adam ; qu'il est établi qu'il y a eu deux textes : le premier, tel que Cappeau l'avait conçu et qui fut publié, le second modifié suivant les indications données au poète par le musicien.

Conséquence de cette indivisibilité : tant que l'un des collaborateurs ou ses héritiers et ayants droit sont en état juridique de percevoir des droits d'auteur, l'autre ou les autres collaborateurs possèdent le même état.

Adam est mort en 1856. Ses héritiers auraient dû cesser de percevoir cinquante ans après (loi du 14 juillet 1866), soit en 1906. Mais Cappeau n'est décédé qu'en 1877, ce qui reporte à 1927 le moment où l'œuvre commune tombera dans le domaine public.

Donizetti est mort en 1848. Mais *la Favorite*, *Lucie de Lamermoor*, *la Fille du régiment* sont, quant au livret, l'œuvre d'auteurs français morts depuis moins de cinquante ans. Les héritiers de ceux-ci, membres de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, percevaient, par l'intermédiaire de cette association, leurs droits d'auteur. Le tribunal de la Seine, saisi par les héritiers de Donizetti d'une demande en reddition de comptes contre la dite Société et contre maints entrepreneurs de spectacles, ne

pouvait que suivre l'exemple donné par le tribunal du Havre, et admettre le principe reconnu aussi par l'arrêt susvisé de Rouen. Il l'a fait par jugement du 27 mai 1919 (*Thémis*, loc. cit.).

Morale : si vous cherchez un collaborateur, et que vous ayez en vue l'intérêt de vos neveux, choisissez plutôt un adolescent qu'un barbon.

§

Il y aurait à dire sur cette jurisprudence. Elle se soucie peu du domaine public. Elle est individualiste à l'excès ; et même, sans être un adversaire au sens proudhonien de la propriété littéraire, on peut la juger regrettable.

Mais si l'héritier Cappeau ou l'héritier Donizetti possèdent des droits d'auteur, qui donc va les leur payer pour la période de temps pendant laquelle ils ne les ont point touchés ?

Sera-ce l'héritier qui a perçu des mains de la Société des Auteurs et Compositeurs, ou associations analogues ?

Sera-ce cette association elle-même ?

Ou bien ont-ils seulement le droit de s'adresser aux entrepreneurs de spectacles qui ont « donné » le *Noël* ou *la Favorite*?

Le tribunal du Havre et la Cour de Rouen n'ont pas eu à résoudre la question, car l'héritière Cappeau ne poursuivait que l'héritière Adam, adhérente de la Société des Auteurs et Compositeurs, elle laissait de côté la Société que l'héritière Adam n'a pas mise en cause et se gardait bien d'inquiéter les entrepreneurs de concerts intéressés.

Cependant il semble résulter implicitement du jugement du Havre que la demoiselle Cappeau aurait pu se retourner contre la Société, tandis que les entrepreneurs de spectacles se trouveraient à l'abri de réclamations.

Il en sera ainsi, en effet, si l'on admet avec le tribunal du Havre (et, semble-t-il, avec l'arrêt de Rouen) qu'à la collaboration d'un écrivain et d'un musicien s'applique l'art. 1859 du Code Civil qui règle les rapports des membres d'une société civile. Ils sont censés s'être donné réciproquement le pouvoir d'administrer l'un pour l'autre. Lorsque les ayants droit d'Adam ont confié leurs intérêts à la Société des Auteurs et Compositeurs, ils lui ont également confié, — vu le caractère de l'indivisibilité, — ceux appartenant aux ayants droit de Cappeau. La Société des Auteurs et Compositeurs a perçu dans sa totalité le droit d'auteur ressortis-

sant au *Noël*. Le soin de fournir des comptes à ceux des propriétaires de l'œuvre mixte qui n'ont pas perçu jusqu'ici revient à elle et non aux entrepreneurs de concerts au cours desquels le *Noël* a été chanté.

Mais il en sera tout le contraire, s'il est exact, ainsi que l'a affirmé le tribunal de la Seine, le 27 mai 1919, que l'art. 1859 du Code Civil n'ait rien à faire dans la question et si les principes qui régissent la société de collaboration à une œuvre mixte ne sont point ceux qui régissent la société civile.

Quand la Société des A. et C., mandataire des héritiers du librettiste de *la Favorite*, a autorisé le Directeur de l'Opéra à jouer cette œuvre, elle lui a bien donné pouvoir sur la musique et sur le livret, mais elle n'a engagé que les droits de ses mandants, laissant au Directeur de l'Opéra le soin de s'entendre avec les héritiers de Donizetti, qui ne sont point membres de la dite association.

C'est à ses risques et périls que le Directeur de l'Opéra a joué *la Favorite* sans avoir contracté avec les héritiers Donizetti ; et ceux-ci peuvent aujourd'hui lui réclamer des comptes, comme ils eussent pu, nonobstant le contrat passé par le Directeur de l'Opéra avec la Société des A. et C., lui interdire de jouer l'ouvrage de Donizetti.

Le fait que les tribunaux n'ont jamais admis que l'autorisation de représenter une œuvre mixte accordée seulement par l'un des collaborateurs liât l'autre collaborateur indique bien que l'art. 1859 ne régit pas la manière de société formée par les collaborateurs d'une œuvre mixte.

Au surplus la Société des A. et C. (comme les associations analogues) a bien soin, quand elle s'engage au nom d'un de ses membres avec un entrepreneur de spectacles, de spécifier que le sociétaire entend n'engager que lui-même, et de réserver expressément l'autorisation écrite à obtenir (pour l'entrepreneur) des collaborateurs du sociétaire dont s'agit ou des ayants droit. La précaution avait été prise dans l'espèce qui nous occupe.

Le tribunal de la Seine a donc débouté les héritiers Donizetti de leur demande contre la Société des A. et C. et les a déclarés bien fondés contre les différents directeurs de théâtre actionnés également par eux.

§

L'arrêt rendu le 5 janvier 1920 par la chambre civile de la Cour

de Cassation touchant l'article 4 de la loi du 23 octobre 1919 sur les **loyers** a ému un débat grand.

Il faut tout le respect dont jouit la Cour suprême pour que ce débat n'ait pas tourné au scandale.

Un défi ! La Cour de Cassation en révolte contre la loi ! — C'est le titre d'un article publié dans l'*Œuvre* du 11 janvier par tel député, l'un des promoteurs de la loi susdite.

La plupart des revues et journaux de droit ont critiqué nettement l'arrêt contre lequel vient de renâcler de façon retentissante la Commission arbitrale de Poitiers (*Gaz. Pal.*, 26/2 1920).

Voyons le fait.

L'art. 56 de la loi du 5 mars 1918 proroge, au profit du locataire, les baux à usage d'habitation et à usage commercial.

Il ne vise pas les cessionnaires et sous-locataires. C'est pourquoi la Chambre a voté une proposition de loi ainsi conçue :

> Les cessionnaires et sous-locataires du bail ont droit à la prorogation instituée par l'art. 56 de la loi du 9 mars 1918 et par la présente loi dans les mêmes conditions que le locataire.

Ce texte, après discussion au Sénat, est devenu, formant l'art. 4 de la loi du 23 octobre 1919 :

> Les cessionnaires et sous-locataires du bail ont droit à la prorogation instituée par l'art. 56 de la loi du 9 mars 1918 et par la présente loi dans les mêmes conditions que le locataire, pourvu que la cession ou sous-location soit antérieure à la promulgation de la présente loi, s'il s'agit de locaux à usage d'habitation.

Le dit article s'applique-t-il aux baux à usage commercial et aux baux à usage d'habitation ou seulement à ces derniers ?

Seulement à ces derniers — dit l'arrêt du 5 janvier. La formule ajoutée par le Sénat est restrictive. « Admise dans l'intention expressément déclarée de réserver la question, pour les locaux à usage commercial ou industriel, jusqu'au vote de la loi sur la propriété commerciale, (elle) a pour résultat nécessaire d'exclure du bénéfice de la disposition prérappelée (celle de l'art. 56) les cessions de baux et les sous-locations relatives à ces sortes de locaux. »

On voit que la Cour ne se place pas au point de vue littéral, — terrain sur lequel triomphent aisément ses contradicteurs.

Au point de vue littéral la solution de l'arrêt est mal défendable. Dans la *Gazette des Tribunaux* des 2 et 3 février, M. Houel

le démontre avec des arguments que Vaugelas et Ménage ratifieraient.

Si l'on admet que le texte de l'article 4 est assez clair pour qu'il ne soit pas nécessaire de l'interpréter à l'aide des travaux législatifs, la thèse de la Cour tient peu.

Mais la Cour n'avait-elle pas le devoir de rechercher, derrière la lettre d'un texte que la volonté du législateur autorise à croire équivoque, la volonté du législateur ? Dans ce cas, les débats de la séance au cours de laquelle le Sénat a modifié la disposition votée par la Chambre et établi une disposition que la Chambre votera sans discussion commandent, à mon avis, de conclure contrairement aux adversaires de l'arrêt.

Il s'est passé au Sénat ce qui s'est produit sur plus d'un champ de bataille, et notamment (à croire l'historien des *Misérables*), ce qui s'est passé à Waterloo. A telle heure la bataille était gagnée. A telle heure + 10 minutes, elle était perdue, irrémédiablement. Les adversaires de l'arrêt attendaient Grouchy. C'est Blücher qui est arrivé ; et ils ne peuvent pas comprendre que la Cour de Cassation enregistre l'arrêt du destin !

Le 4 septembre 1919 les cessionnaires de locaux à usage commercial, après avoir failli l'emporter, ont été battus sur le poteau ; et les propriétaires de locaux à usage commercial, battus jusqu'à la gauche... et même l'extrême gauche, ont obtenu, à la dernière minute, la décision.

Ils l'ont obtenue grâce aux efforts de M. Brager de la Ville-Moysan.

Après l'intervention de l'honorable sénateur, la marche des débats autorise à penser que le Sénat n'aurait pas voté l'article 4, s'il l'avait entendu en ce sens que les baux de locaux à usage commercial étaient prorogés au profit des cessionnaires, même postérieurs à la promulgation de la présente loi.

M. Brager de la Ville-Moysan a, en effet, attiré la pitié de nos pères conscrits sur le sort des infortunés propriétaires et particulièrement des propriétaires de locaux à usage commercial. Il a touché si fort leur cœur que l'article 4 allait être renvoyé à la Commission sans M. Guillier. Celui-ci l'a sauvé, mais en jetant beaucoup de lest. D'une part, son amendement (qui constitue l'addition faite au texte voté par la Chambre) ne condamne les propriétaires de locaux à usage d'habitation à subir la proroga-

tion que pour les baux antérieurs à la promulgation de la loi. D'autre part, il tire d'affaire, en attendant le vote d'un projet de loi sur la propriété commerciale (projet de loi dont M. Guillier est le rapporteur et qu'il déclare de présentation imminente), les propriétaires de locaux à usage commercial.

Vous voyez (dit expressément M. Guillier au Sénat ébranlé par les arguments de son collègue), « vous voyez, messieurs, que tout en limitant les effets de cette disposition aux baux conclus antérieurement à la présente loi, je réserve la question des baux commerciaux, puisque mon texte ne vise que les baux à usage d'habitation ».

Or, que résulterait-il de l'article 4, interprété suivant les adversaires de l'arrêt du 5 janvier ? — Il en résulterait que la situation des propriétaires de locaux à usage commercial, auxquels s'est tout particulièrement intéressé le Sénat, serait plus fâcheuse que celle des propriétaires de locaux à usage d'habitation, puisque, tandis que ces derniers voient proroger seulement les baux dont la cession est antérieure à la promulgation de la loi du 23 octobre, les autres subiraient la prorogation des baux cédés même postérieurement à la loi...

Entre la lettre non équivoque et l'esprit non incertain d'un texte dont la lettre et l'esprit se contredisent, le lecteur qui n'est ni locataire ni propriétaire, ni trop grammairien ni trop juriste, le lecteur qui ne cherche point midi à quatorze heures, mais qui, cependant, exige, pour croire qu'il est midi, que les douze coups soient entièrement sonnés, ce lecteur a toute faculté pour choisir.

MARCEL COULON.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Ce que doit être l'armée de la paix actuelle. — Ce n'est pas sans intention que j'adopte ce titre quelque peu singulier pour une étude dont l'objet est la réorganisation de notre armée. Il est de plus en plus visible, en effet, que le Traité de Paix avec l'Allemagne se transforme, sous des influences diverses et pour des raisons multiples, en une sorte de contrat de gré à gré. Le vaincu, en présence de l'aboulie des Alliés, n'hésite plus à forfaire à sa signature, se déclarant chaque fois impuissant à satisfaire aux conditions auxquelles il a cependant souscrit, après plus d'un an de discussion, sans aucune surprise de sa part. Et parmi nos

diplomates-financiers, coupeurs de cheveux en quatre, nul n'a plus l'énergie, sauf sous forme de notes, qui restent d'ailleurs sans effet, d'exiger ce qui est notre droit.

L'Allemagne ne désarme pas ; elle ne fournit ni l'or, ni les navires, ni le charbon, ni le bétail qu'elle a pris l'engagement de céder. Et nous voici au moment où l'on parle de lui faciliter l'émission d'un emprunt hors de ses frontières... On ne s'attendait pas à celle-là ! Quant aux artisans de la manière forte, on les a fait rentrer dans le rang ; ils ne comptent plus qu'à l'état de personnages de second plan, puisqu'on pense ne plus avoir besoin d'eux. Une pareille situation, qui a toute l'apparence d'être inextricable ou de permettre en dernier terme à l'Allemagne d'éluder progressivement le Traité en 440 articles qui lui a été imposé, ne permet pas de concevoir avec sérénité ce que pourrait être « l'armée de l'avenir ». Ainsi le projet que nous présentons aujourd'hui n'est pas tel que nous l'aurions souhaité. Il nous a paru nécessaire de tenir compte de l'état de crise où nous restons engagés.

Notre gouvernement doit fournir aux Chambres, d'ici trois mois, un projet de réorganisation de notre Armée. La question est donc posée devant le pays. Chacun peut y répondre. Des voix autorisées se sont déjà fait entendre, et il semblerait qu'entre tant de hauts avis, on n'eût que l'embarras du choix. Il n'en est malheureusement rien. De toutes ces consultations prises auprès des notabilités de notre armée, on peut faire deux groupes : dans l'un, les augures se réservent et se défendent de présenter un projet ferme, en raison de l'incertitude du lendemain ; dans l'autre, si l'on excepte quelques concessions à l'esprit du temps, comme le service d'un an, de la part de gens entichés de la loi de trois ans, on ne découvre que la volonté bien arrêtée de ne pas changer d'un iota le statut fondamental de notre armée, je veux dire de notre corps d'officiers. Il est tout de même un peu angoissant d'entendre, au sortir de cette guerre, nos augures affirmer qu'il n'y a rien à reprendre, rien à corriger de ce côté. Il est vraiment trop simple de dire que « ce serait une injure à nos morts » que de toucher à notre organisation militaire, en dehors de cette concession au vœu populaire du service d'un an. L'un de ces augures affirme au moins, avec une mâle franchise : « Le féodal qu'il y a au fond du républicain que je

suis... » Or, tout est là. Un préjugé, solide comme un roc, subsiste. Et l'on s'explique, avec tristesse, cette parole d'E. Psichari : « L'Armée et l'Eglise ne transigent pas ; c'est notre force et c'est sa force. Nous avons la même gloire et la même force. Nous sommes d'un métal pur... » Parole orgueilleuse, qui fait songer à l'esprit de caste dés officiers d'outre-Rhin. Il serait temps, vraiment, de dépouiller cette armure moyenageuse et de devenir des êtres plus simples ; tout le monde y gagnerait.

Le général Maitrot, à notre connaissance, a abordé la question avec le plus de développements dans un petit livre, *Le nouvel état militaire de la France* (1), qui serait excellent, au moins dans la première partie de ses conclusions, s'il n'était empreint d'un esprit vieillot et anachronique, dont il est impossible de ne pas être frappé et dont on ne peut s'empêcher de tenir compte, si l'on veut se faire une idée exacte du degré de sincérité de son auteur. Comment concilier, en effet, sa résignation au service obligatoire d'un an avec la tendresse qu'il affiche pour la vieille loi militaire de 1872, qu'il appelle une loi parfaite, malgré ses obligations inégalement réparties sur les jeunes gens d'une même classe, malgré la démoralisation de la vie de caserne, qui a contaminé la nation pendant de longues années et fait prendre en aversion le métier militaire ? Vraiment notre jeunesse, depuis environ quinze ans, n'avait-elle pas meilleur esprit que celle dont les obligations militaires ont dû s'accomplir entre les années 1875 et 1895 ? Mais passons. Le général Maitrot constitue notre armée : 1° avec des engagés volontaires pour cinq ans, touchant une prime au terme de leur engagement et pouvant se rengager, par échelons successifs, jusqu'à compter 15 ans de service ; 2° avec le contingent annuel de jeunes gens de 20 ou 21 ans, qui feront tous, sauf les infirmes, un an de service. Le général Maitrot n'admet pas, avec raison, qu'il y ait intérêt à conserver nos cadres subalternes au delà de l'âge de trente-cinq ans. La libération est obligatoire après quinze ans de service. « Il importe, dit-il, d'établir dans les cadres inférieurs un courant qui les vivifie constamment et de ne laisser dans l'armée que des soldats jeunes, ardents, qu'une trop longue répétition des mêmes pratiques finirait par rendre indifférents à un métier qui demande surtout de l'enthousiasme et du brio. » On ne saurait mieux dire, mais le général Maitrot voudra bien nous

(1) In-18, Berger-Levrault.

permettre de penser que les mêmes considérations peuvent s'appliquer, au moins pour une grande part, au corps d'officiers, et qu'il importe autant de ne pas laisser ceux-ci vieillir et se cristalliser dans l'état militaire alors, que les vocations perdent de leur force avec les années.

§

On compte, dans ce projet, sur 30.000 engagés volontaires par an. Ce chiffre nous paraît élevé. Il sera ce qu'il sera, et, sans doute, fort variable d'une année à l'autre. En partant de cette base, nous aurions présents sous les drapeaux :

Engagés volontaires...........	150.000 hommes
Une classe.....................	220.000 »
Sous-officiers rengagés.........	45.000 »
Total :..................	415.000 »

Le général Maitrot demande, en plus, que les deux dernières classes congédiées restent *à la disposition*. En cas de tension politique, le rappel de ces deux classes, chacune de 200.000 hommes, porterait l'effectif de notre armée active à 815.000 hommes. Nous souscrivons bien volontiers à tous ces chiffres, en adoptant également les propositions de primes, de hautes-payes, dans le détail desquelles il nous est impossible d'entrer.

Mais ceci dit, nous nous séparons nettement du général Maitrot pour le reste de ses conclusions. Il veut, en effet, conserver nos 21 corps d'armée, sans doute pour ne pas toucher à notre corps d'officiers, qu'il ne veut diminuer ni d'un pompon, ni d'un plumet. Il arrive ainsi à habiller nos 21 corps d'armée de la façon suivante : Chacun de nos corps, à trois divisions, aura une division à 9.000 h. (pour la garde au Rhin), une seconde à 5.500 h. (pour le service de l'intérieur) et une troisième à l'état pur de division-cadre. Ainsi, dans chaque corps d'armée, il y aura un minimum de trois cents officiers, en activité, inemployés. Nous trouvons cela déraisonnable et immoral.

Il nous faut donc reprendre le projet du général Maitrot au point où nous l'avons abandonné, pour lui donner d'autres conclusions, qui seront nôtres. Voici nos prémisses : Le chiffre de 415.000 hommes présents sous les drapeaux représente, à peu de chose près, l'effectif de 30 divisions. Ces 30 divisions formeront l'ossature de notre armée de paix. Il paraît aujourd'hui inutile de con-

server le corps d'armée : l'expérience de la guerre l'a condamné. Cela fera l'économie de 21 généraux et d'autant d'états-majors, échelons superflus du commandement. Une armée, avec son état-major d'armée, comprendra un certain nombre de divisions, chacune à 3 régiments de 3 bataillons et 4 compagnies, etc. Un général d'infanterie brigadier commande l'infanterie de la division, et un général de division commande la division, avec, sous ses ordres, un officier supérieur d'artillerie et un officier supérieur de cavalerie, commandant respectivement les artillerie et cavalerie divisionnaires.

Pour encadrer ces 30 divisions actives et nos réserves, nous avons besoin d'un corps d'officiers de carrière et d'un corps d'officiers de complément. Nul n'est plus désireux que moi d'avoir des officiers de carrière possédant les mêmes « vertus guerrières », les mêmes « vertus ancestrales » qui ont fait l'honneur de la guerre. Mais j'ai le souci de leur assurer une vie aussi digne que possible, de leur donner de légitimes satisfactions, en étouffant l'esprit d'arrivisme, qui produit de si étranges déformations de l'esprit militaire.

Il nous semble que les deux grands enseignements qui se dégagent de cette guerre soient les suivants :

1° La vieillesse du commandement, malgré les exceptions les plus honorables, n'a cessé de peser sur la direction de cette guerre, dans tous les ordres d'idées.

2° Au point de vue civil. Il a été unanimement reconnu que la nation, dans son ensemble, si elle témoignait parfois d'un juvénile élan, manquait de discipline. Nos administrations n'ont pas toujours donné l'exemple d'un esprit méthodique et ordonné.

On en a conclu que nous aurions de grands avantages à nous modeler à cet égard d'après le type germanique. Sans être le moins du monde subjugué par la discipline allemande, je reconnais que nous gagnerions certainement à introduire quelques éléments disciplinés dans des organismes où n'a régné jusqu'ici qu'un individualisme effréné. Notre projet aidera, sans excès, à cette fusion d'éléments complémentaires.

Je ne veux retenir que ces deux points de vue parmi les nombreux enseignements de cette guerre.

Voici maintenant comment je comprendrais le nouveau statut du corps d'officiers de carrière. Il me paraît important que de

tels hommes conservent, toute leur carrière, des qualités de jeunesse, d'élan, d'ardeur, de dévouement, qui doivent donner à ce corps une trempe spéciale. A cette fin, il me paraît judicieux d'éliminer au fur et à mesure, aux échelons inférieurs, les éléments reconnus moins aptes pour ne permettre qu'aux plus aptes de parvenir au sommet. Jusqu'ici le mouvement ascensionnel, déterminant l'avancement, avait lieu par des éliminations à la tête.

Le mouvement doit être renversé, pour être logique et conforme aux lois naturelles. La jeune sève monte, en effet; elle va de la base au sommet. Il faut favoriser son ascension, au lieu de la contrarier, de la comprimer comme on l'a fait jusqu'ici. Il suffit pour réaliser ces conditions d'éliminer, au franchissement de chaque échelon de la hiérarchie, un certain nombre d'officiers, en leur réservant des emplois dans des administrations civiles, sur la base d'un traitement de début au moins égal à leur solde. Prenons un exemple concret pour mieux montrer le mécanisme de notre projet, et, pour simplifier, nous ne nous occuperons que des officiers d'infanterie.

Notre armée comptait 12.000 officiers d'infanterie, *de carrière,* avant la guerre, pour une cinquantaine de divisions. Ramenée à trente divisions, avec le service d'un an, l'armée nouvelle verrait ce chiffre d'officiers réduit à 7.000, par des admissions en nombre dans les administrations civiles ou par toute autre mesure transitoire.

Ces 7.000 officiers d'infanterie se décomposent, approximativement, comme suit :

2.200	sous-lieutenants
1.800	lieutenants
1.800	capitaines
650	chefs de bataillon
250	lieutenants-colonels
200	colonels
100	généraux
7.000	

L'élimination doit atteindre son maximum à la base, c'est-à-dire au passage du grade de sous-lieutenant à celui de lieutenant. En supposant que 300 sous-lieutenants sortent des écoles ou du rang, chaque année, si nous voulons, d'autre part, que le temps passé dans ce grade n'excède pas une moyenne de 3 ans, chaque

année 300 + $\frac{2.200}{3}$ officiers de ce grade doivent sortir du cadre, soit 1.050. Sur ce chiffre, 500 seront promus lieutenants et 550 pourvus d'emplois civils. Par voie de conséquence, 500 nouveaux lieutenants remplacent chaque année le même nombre d'officiers de ce grade, dont 250 sont promus capitaines et 250 destinés aux administrations civiles. Ainsi de suite, jusqu'au grade de général, qui serait atteint entre 45 et 47 ans. L'Etat aurait ainsi chaque année à pourvoir d'emplois, dans ses administrations métropolitaines et coloniales, 500 sous-lieutenants, 250 lieutenants, 125 capitaines, 63 chefs de bataillon, 32 lieutenants-colonels et 20 colonels, soit environ 900 officiers de tous grades. Cela ne peut présenter des difficultés insurmontables. La limite d'âge de la période d'activité serait 55 ans. Après cet âge, les généraux recevraient le commandement d'une formation de réserve dont ils resteraient titulaires jusqu'à 60 ans.

Chaque année, les 900 officiers de carrière rendus à la vie civile sont employés à combler les vacances dans le cadre des officiers de complément. La place me manque pour développer un tel projet, en faire ressortir les avantages. On les dégagera aisément de cette exposition rapide, si on veut y réfléchir. La discrimination entre officiers bons pour le service militaire et ceux à destiner aux emplois civils aurai lieu dans chaque division, sauf pour les colonels, pour lesquels cette opération serait confiée à une commission supérieure. Ajoutons que le service des pensions se trouverait grandement allégé dans une semblable organisation, puisque seuls les généraux y auraient droit après l'âge de 55 ans et ceux qui déclineraient les emplois civils qui leur seraient offerts. Tous les autres, rentrant dans les Administrations de l'Etat, seraient soumis au régime des pensions civiles.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Mystique coloniale. — Odette Keun : *Les Oasis dans la montagne*, Paris, Calmann-Lévy. — Anonyme : *La Tunisie martyre*, Paris, Jouve et Cie. — Memento.

A l'occasion d'un récent déménagement, rangeant de vieux papiers personnels, j'ai retrouvé une lettre nullement dépourvue de valeur ni d'intérêt que m'avait adressée, en mai 1919, — il y

aura bientôt un an ! — un officier français en service au Maroc. Voici cette lettre à laquelle je garde naturellement un caractère anonyme :

Monsieur,

Je viens de lire votre ouvrage sur la Colonisation (1). Cettte lecture m'oblige à donner une forme à mes pensées, à mes scrupules... Tous les jours, depuis que j'ai compris ce qu'était la colonisation, je me suis demandé ce que je faisais ici, ce que nous faisions ici, — nous, — la France. Je ne suis qu'un humble centurion qui sert avec fidélité, avec dévouement un homme admirable, une grande intelligence, — le général Lyautey, — qui, s'il fait des choses contraires aux aspirations profondes d'un pays épris de justice, le fait avec génie et pour le plus grand bien de ceux qu'on a lésés. La France avait le devoir de coloniser. Si elle n'était pas venue au Maroc, l'Allemagne s'y installait. Mais jamais, la France pas plus que les autres nations, n'a eu *le droit* de coloniser. Etre juste et mourir ! Etre fort et vaincre ! Il faut choisir. Et moi, dans une humble tâche, je collabore à cette œuvre. Je n'ai peut-être pas même le droit de me demander si je fais bien ou mal. Quel est mon droit d'homme contre les nécessités de ma Patrie ? Du moins j'apporterai à ma tâche un incessant souci de diminuer l'injustice. Mon métier de guide, de chef des Musulmans, m'impose l'obligation d'être toujours plus juste, plus instruit, meilleur. Se perfectionner, tel est ici, plus encore qu'ailleurs, le devoir d'un officier. Mais, n'ai-je pas le droit d'envisager le temps où la nation « Islam », gagnée par notre effort de justice deviendra nation indépendante, alliée à nous par la sympathie et par les liens puissants des intérêts communs et même du sang mêlé ? Si je m'égare, je vous demande, monsieur, de me le dire...

Et d'abord, encore que je réponde bien tardivement, que je dise — quel que soit le scepticisme d'un vieux chroniqueur de mon espèce, — combien semblable manifestation est émouvante et « fait plaisir ». Quand, depuis plus de vingt-cinq ans, on laboure un champ aussi aride que le champ colonial et quand, plus de cent, fois on s'est interrogé pour se demander si l'on n'est point la *vox clamans in deserto*, une lettre comme celle que je viens de reproduire constitue un précieux dictame. Souvent, souvent, on eut l'impression de téléphoner dans le vide, et voici que soudain, à l'autre bout du fil, une voix répond, une voix interroge et réclame conseil. A mon correspondant lointain j'envoie un fraternel salut.

(1) *Essai sur la Colonisation*, édition du *Mercure de France*, Paris, 1907.

Ce devoir rempli, que mon correspondant me permette de lui dire que je ne saurais en vérité bien comprendre ce qu'il appelle ses « scrupules ». De scrupules il n'a pas à en avoir. Il agit en « service commandé ». Grandeur et servitude militaires ! Et si Vigny ne suffit point à apaiser sa conscience, qu'il médite l'admirable élan de Kundry s'écriant dans le drame wagnérien : « Servir ! » La question du droit ou du non-droit, du juste ou de l'injuste, ne se pose pas quand on sert son pays.

Si, s'évadant par la pensée de la discipline plus ou moins librement consentie, — là, se pose la question individuelle du libre-arbitre et je me garderai bien de l'aborder ! — le soldat, le « militant » s'interroge sur le fondement juridique de la colonisation, je n'hésite pas à lui déclarer, d'accord avec ce que j'écrivis il y a treize ans dans un *Essai sur la colonisation*, que la question ne se pose pas davantage. Il est bien évident *qu'en droit pur*, aucun peuple, pour civilisé et évolué qu'il se veuille être, n'a reçu « le mandat », comme on dit dans le jargon diplomatique de l'heure, de faire le bonheur d'un autre peuple malgré lui. Dans mon ouvrage précité je n'ai pas eu de peine à démontrer, — c'était l'évidence ! — que la colonisation ne fut jamais qu'une succession d'actes de force. Le simple exposé chronologique de l'acquisition des colonies par les différents peuples est probant à cet égard et se passe même de tout commentaire. Mais, une fois la conquête réalisée, le soldat, le fonctionnaire chargés de cette pacification la meilleure qui se puisse imaginer et qui consiste dans la mise en valeur du pays conquis, le soldat et le fonctionnaire n'ont qu'à s'incliner devant le fait accompli. *L'acte réalisé dans toute sa plénitude est à lui-même sa seule justification, sa force et sa loi.* Le remettre perpétuellement en question en invoquant de plus ou moins subtils cas de conscience, c'est vouloir affaiblir son action et cela, sans profit aucun, pas plus pour le dominateur que pour le dominé, pas plus pour le protecteur que pour le protégé. A l'usage, on acquiert vite la conviction de l'inutilité des *à priori* moraux. En matière de psychologie, — que soient en jeu des foules ou des individus, — ce ne sont point les principes qui valent et qui sont générateurs de résultats. *Il n'y a pas de règle*, il n'y a pas de *mot* qui remplace l'exercice spontané de l'intuition sans cesse en éveil. L'administration des hommes ne relève point de l'esprit de géométrie, mais bien de l'esprit de finesse. Le comman-

dement, l'action d'un être sur d'autres êtres se ramène essentiellement à des attitudes, à une discipline intelligente de soi-même dans les rapports quotidiens avec autrui. Je m'explique : un chef d'idées libérales et humanitaires peut, si son tempérament est violent et impulsif, devenir un détestable tyran. Les concepts, les idéaux ne sont rien, la « manière d'être » est tout. Est-ce à dire qu'une conception générale ne soit pas nécessaire ? Evidemment non. Pour toute action à long terme un programme est indispensable, et plus ce programme est généreux, plus il a des chances d'être favorablement accueilli par ceux vis-à-vis desquels il doit être appliqué, surtout en des temps où l'on consulte l'étiquette avant de scruter les yeux de l'homme.

En ce qui touche le cas de conscience particulier que m'a soumis mon correspondant, je pense qu'il honore grandement celui qui se l'est posé. Il trahit une âme sensible, soucieuse de perfection morale, et c'est assez rare à notre époque de requinerie universelle pour mériter d'être loué. Mais il trahit également, — et c'est là, à mon sens, qu'il est dangereux, — il trahit également des préoccupations mystiques qui ne sont guère de nature à faciliter l'action du *possédé*. C'est une conception erronée, je crois, de vouloir subordonner sa vie, son vouloir-vivre à des actes de foi. L'acte nu, je le répète, se suffit à lui-même. Un credo idéal n'augmente ni ne diminue son intensité et sa beauté. Durant la guerre, entre deux hommes décidés à sacrifier leur vie avec la même abnégation, l'un croyant, et l'autre incroyant, je crois bien que la palme du martyre revenait d'abord à l'incroyant, à celui qui, sans l'assurance d'une autre vie, renonçait délibérément à la vie tout court, c'est-à-dire à l'unique certitude. Ceci pour le point de vue subjectif. Quant à savoir si en conquérant, en dominant un autre peuple, décrété *inférieur*, à tort ou à raison pour la commodité de l'opération, on fait ou non œuvre pie, la question est une des plus complexes et des plus angoissantes même qui puissent se poser pour un esprit qui a besoin pour agir d'une *sûreté morale* évidente. Mon correspondant croit à l'Islam, découvre dans l'Islam des possibilités de développement autonome et d'indépendance pour l'avenir. C'est une opinion. En voici une autre que je trouve sous la plume d'une femme, Mme Odette Keun, auteur d'une remarquable étude intitulée : **les Oasis dans la montagne**. « Je crois, écrit Mme Keun dans sa conclusion, que l'islamisme ne

pourra vivre que si la femme évolue ; je sais que pour cela il faut que sa gangue essentielle éclate, et que cette gangue est faite d'une indicible grâce, d'une indicible majesté, et d'une indicible nostalgie... Je sais que le monde aura perdu encore un peu de beauté quand les femmes musulmanes auront changé. Mais, *ce n'est plus la beauté qui justifie de vivre...* » Terrible et singulièrement profonde cette conclusion ! Nous retrouvons là le problème si éloquemment posé par Pierre Loti,qui, fidèle à son passé, a conservé, malgré l'hostilité jeune-turque,une ardente sympathie pour la civilisation et les mœurs du Bosphore.

Avons-nous le droit de décréter pour un peuple *autre*, ami ou ennemi, la voie dans laquelle sera son vrai bonheur ? A cette question je réponds : préoccupation mystique : vous ne savez pas ; vous ne pourrez jamais savoir. Le fait est là et ce fait est la conquête, la domination. Mettez-vous en doute la légitimité de la domination ? Alors, point d'hypocrisie : renoncez, abdiquez, retirez-vous ! N'allez pas vous interroger sans cesse sur les fins de votre action, sans quoi, *vous n'agirez plus*. Le bonheur du peuple soumis vous préoccupe ? Méfiez-vous des formules théoriques qui conseillent de le faire évoluer dans le cadre et le sens même de sa civilisation. Car, ce cadre, ce sens profond de la vie d'autrui, vous n'en connaissez que les apparences et non l'intime réalité. Chaque jour le père élevant son enfant décrète bon pour l'enfant ce qui fut bon pour lui-même. C'est là, si je ne m'abuse, le fond de toute éducation.

Qui donc, sans crainte de se tromper, pourrait hardiment imposer *une autre vérité que sa propre vérité ?* L'œuvre coloniale admirable de notre pays, œuvre qui a résisté à la dure épreuve de la guerre mondiale, démontre suffisamment que nos devanciers ont prudemment et utilement agi en ne cherchant point dans les pays nouveaux à allumer d'autres flambeaux que ceux qui avaient éclairé leur propre enfance. En réalité, nous nous sommes, nous Français, imposés à nos sujets coloniaux, parce que, quoi qu'en puissent penser nos détracteurs, nous sommes naturellement aimables et bons.

La grâce et la bonté sont le meilleur des évangiles et leur action dépasse de beaucoup en portée les idéaux abstraits, de quelque nom savant qu'on les qualifie, de quelque théorie politique qu'on les affuble. Assimilation, domination, que m'importe ? Un fait est

là et suffisant : la plus grande France, la plus grande France réalisée au prix de quelles abnégations, de quels héroïsmes individuels trop souvent méconnus et suivant une tradition dont Rabelais a donné dans son *Pantagruel* (1) la définitive formule :

Noterez donc icy, beuveurs, que la manière d'entretenir et retenir pays nouvellement conquestés n'est (comme a esté l'opinion erronée de certains esprits tyranniques à leur dam et déshonneur) les peuples pillant, forçant, anguriant, ruinant, mal vexant et régissant avec règle de fer ; brief, les peuples mangeant et dévorant, en la façon que Homère appelle le roy inique Démovore, c'est-à-dire mangeur de peuples. Je ne vous allègueray à ce propos les histoires antiques ; seulement vous révoqueray en recordation de ce qu'en ont veu nos pères et nous-mêsmes, si trop jeunes n'estes. Comme enfant nouvellement né, les fault alaicter, bercer, esjouir. Comme arbre nouvellement planté, les fault appuyer, ascenser, défendre de toutes vimères, injures et calamités. Comme personne sauvée de longue et forte maladie, et venant à convalescence, les fault choyer, espargner, restaurer, de sorte qu'ils conçoivent en soy cette opinion, n'estre au monde roy ne prince que moins voultissent ennemy, plus optassent amy.

La formule rabelaisienne est parfaite. N'allons ni au delà ni en deçà. Aussi ne saurais-je admettre les revendications de **la Tunisie martyre** exposées par un Tunisien d'après qui la France ne se serait maintenue dans son pays que « par l'oppression, la terreur et l'iniquité ». Tunisien revendicateur, vous exagérez. Certaines de vos revendications peuvent être fondées. Mais elles ne sauraient être accueillies et examinées que *si le principe de notre domination n'est pas mis en cause.* Nous revenons ainsi à notre point de départ. En passant, il est assez piquant de constater que les réclamations indigènes atteignent leur maximum d'âpreté là où nous nous sommes bornés à la politique de protection. Avec l'âge, la réflexion et l'expérience, j'en arrive à me demander si la politique de l'administration directe n'est point la bonne et la vraie.

MEMENTO. — Je ne puis accorder qu'une mention à deux ouvrages également remarquables, l'un de M. Alfred Moulin, *l'Afrique à travers les âges,* publié chez Ollendorff, avec un intéressant chapitre sur la guerre mondiale en Afrique, l'autre de M. Stéphane Gsell, *l'Histoire ancienne de l'Afrique de Nord,* éditée par Hachette, et dont le tome II, qui vient de paraître, est consacré à *la Civilisation carthaginoise.*

CARL SIGER.

(1) Livre III, chap. 1er.

LES REVUES

A propos de Guillaume Apollinaire. — *Littérature* : Une page de M. Max Jacob. — *Les Marges* : M. Paul Valéry : précisions sur « Un coup de dés » de Mallarmé. — *La Revue de Marseille* : Document sur les Bonaparte fugitifs à Marseille. — *Le Monde nouveau* : Paul Adam, par M. J.-L. Vaudoyer. — *L'Opinion* : Le papier-monnaie et la vie chère. — *Le Crapouillot* : Laurent Tailhade. — *La Revue de Paris* : Emile Faguet. — *Le Feu* : La littérature actuelle. — Naissance : *Les Trois marteaux*. — Memento.

M. Philippe Soupault s'est ému, et l'a exprimé avec courtoisie, de nos commentaires sur les petites pièces d'Apollinaire que **Littérature** avait « pieusement » recueillies. On ne saurait, sans un judicieux examen critique, maintenir à son plan véritable la mémoire d'un poète et surtout du fantaisiste que fut Apollinaire. Nous pouvons nous flatter d'avoir été des tout premiers à cette même place qui applaudirent aux débuts de l'auteur d'*Alcools*. Peu de temps avant sa mort nous eûmes, lui et moi, une longue et cordiale conversation,sur les boulevards,à propos de son esthétique, du droit de la poésie à l'obscurité et à la plaisanterie. Par son hermétisme et son goût de la mystification,Guillaume Apollinaire atteignait à un gentil renom. Il raillait avec sa fine bonhomie très originale son état de chef d'école. Notre impression heureuse et très nette fut que le résultat acquis allait permettre au poète les travaux d'un ordre plus élevé que sa culture et son talent promettaient. La mort l'a pris bien trop tôt. Nous maintenons que la piété de ses admirateurs desservira Guillaume Apollinaire, s'ils publient sans discernement les brefs poèmes qu'il écrivait par jeu, « pour s'amuser » selon sa propre expression. Les symbolistes ont été beaucoup plus avisés à l'égard d'Edouard Dubus, par exemple, que rappelait assez le charmant Apollinaire dans la vie, au café, et même, quelquefois, en ses vers.

Une des jolies illusions de la jeunesse est qu'elle croit toujours inventer. Nous avons vu,vers 1888, *la Cravache* insérer des proses excentriques de Jean Moréas, notamment une « Mi-Carême » à peu près inintelligible. Les manifestes aidant, Moréas fut « lancé ». Il travailla ensuite. A quelques uns,il faut des avances de gloire.

A peine si les jeunes revues d'aujourd'hui connaissent le groupement du *Chat Noir* et accordent une place à ce fantaisiste de génie que fut Alphonse Allais. Il a pourtant une authentique postérité littéraire. M. Max Jacob se rencontre parfois avec lui,

témoin cette page, d'un irrésistible comique, publiée par **Littérature** (février) :

QU'ON SE LE DISE

Monsieur Vron ;
Monsieur Pickle ;
Monsieur Rididi du radada ;
Monsieur et Madame Poufle ;
Monsieur et Madame Lèsemajesté et leurs enfants ;
Monsieur Brègedent ;
Madame Bègle ;
Madame Farabeuf et ses neveux ;
Monsieur Lanjuinais ;
Monsieur Piédeporc ;
Madame Coron ;
Monsieur et Madame Léonard de Vinci et leurs enfants ;
Monsieur Coucicouci, membre de l'Interprétation Nationale ;
Madame Lefèvre ;
Madame Membre, membre ;
Madame Arthur Membre, membre ;
Monsieur et Madame Eugène Membre, membres ;
Monsieur Petitfixe, membre ;
Monsieur Grandœil, direction de la Direction Générale ;
Monsieur Toutalègue, directeur général ;

Madame Longanimité, ainsi que leurs père, mère, fils, filles, neveux, oncles, tantes, belles-mères et beaux-fils, et toute la famille, ont l'honneur de vous faire part qu'il sont décorés de l'Ordre du Petit Bâton Transversal en ivoire de Chine.

§

On sait que des artistes avaient projeté de donner *Un coup de dés jamais...* en représentation, et que M. le docteur Bonnier s'y est opposé. Un article des **Marges** avait, à ce propos, mis en cause M. Paul Valéry. Le poète répond dans cette revue (numéro du 15 février) par une lettre qui est une importante contribution à l'exégèse mallarméenne et justifie pleinement la mesure dictée à M. le docteur Bonnier par le respect de la pure gloire de Stéphane Mallarmé si heureusement remise à la filiale dévotion de Mme Bonnier.

M. Paul Valéry précise, en grand écrivain, un point d'histoire littéraire :

Je crois bien que je suis le premier homme qui ait vu cet ouvrage extraordinaire. A peine l'eut-il achevé, Mallarmé me pria de venir chez

lui ; il m'introduisit dans sa chambre de la rue de Rome, où derrière une antique tapisserie reposèrent jusqu'à sa mort, signal par lui donné de leur destruction, les paquets de ses notes, le secret matériel de son grand œuvre inaccompli. Sur sa table de bois très sombre, carrée, aux jambes torses, il disposa le manuscrit de son poème ; et il se mit à lire d'une voix basse, égale, sans le moindre « effet », presque à soi-même...

J'aime cette absence d'artifices. La voix humaine me semble si belle intérieurement, et prise au plus près de sa source, que les diseurs de profession presque toujours me sont insupportables, qui prétendent *faire valoir*, *interpréter*, quand ils surchargent, débauchent les intentions, altèrent les harmonies d'un texte et qu'ils substituent leur lyrisme au chant propre des mots combinés. Leur métier n'est-il pas, et leur science paradoxale, de faire prendre momentanément pour sublimes les vers les plus négligés, mais de rendre ridicules, ou d'anéantir, la plupart des œuvres qui existent par elles-mêmes ? Hélas ! j'ai quelquefois entendu *Hérodiade* déclamée, et le divin *Cygne !*

Mallarmé, m'ayant lu le plus uniment du monde son *Coup de dés*, comme simple préparation à une plus grande surprise, me fit enfin considérer le dispositif. Il me sembla de voir la figure d'une pensée, pour la première fois placée dans notre espace... Ici, véritablement, l'étendue parlait, songeait, enfantait des formes temporelles. L'attente, le doute, la concentration étaient *choses visibles*. Ma vue avait affaire à des silences qui auraient pris corps. Je contemplais à mon aise d'inappréciables instants : la fraction d'une seconde, pendant laquelle s'étonne, brille, s'anéantit une idée ; l'atome de temps, germe de siècles psychologiques et de conséquences infinies,— paraissaient enfin comme des êtres, tout environnés de leur néant rendu sensible. C'étaient, murmure, insinuations, tonnerre pour les yeux, toute une tempête spirituelle menée de page en page jusqu'à l'extrême de la pensée, jusqu'à un point d'ineffable rupture ; là, le prestige se produisait ; là, sur le papier même, je ne sais quelle scintillation de derniers astres tremblait infiniment pure dans le même vide interconscient, où comme une matière de nouvelle espèce, distribuée en amas, en traînées, en systèmes, *coexistait* la Parole !

Cette fixation sans exemple me pétrifiait. L'ensemble me fascinait comme si un astérisme nouveau dans le ciel se fût proposé ; comme si une constellation eût paru qui eût enfin signifié quelque chose ! — N'assistais-je pas à un événement de l'ordre universel et n'était-ce pas, en quelque manière, le spectacle idéal de la Création du Langage qui m'était représenté sur cette table, dans cet instant, par cet être audacieux, cet homme si simple, si doux, si naturellement noble et charmant ?... Je me sentais livré à la diversité de mes impressions ; saisi par la nouveauté de l'aspect, tout divisé de doutes, tout remué de

développements prochains. Je cherchais une réponse au milieu de mille questions que je m'empêchais de poser. J'étais un complexe d'admiration, de résistance, d'intérêt passionné, d'analogies à l'état naissant, devant cette invention intellectuelle.

Et quant à lui, — je pense qu'il considérait mon étonnement, sans étonnement.

Le 30 mars 1897, me donnant les épreuves corrigées du texte que devait publier *Cosmopolis*, il me dit avec un admirable sourire, ornement du plus pur orgueil inspiré à un homme par son sentiment de l'univers : « Ne trouvez-vous pas que c'est un acte de démence ? »

Un peu plus tard, à Valvins, sur le rebord d'une fenêtre ouverte au calme paysage, étalant les magnifiques feuilles d'épreuves de la grande édition composée chez Lahure (elle ne vint jamais à paraître), il me fit le nouvel honneur de me demander mon avis sur certains détails de cette disposition typographique, qui était l'essentiel de sa tentative. Je cherchai ; je proposai quelques objections, mais dans le seul dessein qu'il y répondît...

Le soir du même jour, comme il m'accompagnait au chemin de fer, l'innombrable ciel de juillet enfermant toutes choses dans un groupe étincelant d'autres mondes, et que nous marchions, fumeurs obscurs, au milieu du Serpent, du Cygne, de l'Aigle, de la Lyre, — il me semblait *maintenant* d'être pris dans le texte même de l'univers silencieux : texte tout de clartés et d'énigmes ; aussi tragique, aussi indifférent qu'on le veut ; qui parle et qui ne parle pas; tissu de sens multiples ; qui assemble l'ordre et le désordre ; qui proclame un Dieu aussi puissamment qu'il le nie ; qui contient dans son ensemble inimaginable toutes les époques, chacune associée à l'éloignement d'un corps céleste ; qui rappelle le plus décisif, le plus évident et incontestable succès des hommes, l'accomplissement de leurs prévisions, — jusqu'à la septième décimale; et qui écrase cet animal, témoin, ce contemplateur sagace, sous l'inutilité de ce triomphe... Nous marchions. Au creux d'une telle nuit, entre les propos que nous échangions, je songeais à la tentative merveilleuse : quel modèle, quel enseignement, là-haut ! Où Kant assez naïvement, peut-être, avait cru voir la Loi Morale, Mallarmé percevait sans doute l'impératif d'une poésie : une Poétique.

Cette dispersion radieuse ; ces buissons pâles et ardents ; ces semences presque spirituelles, distinctes et simultanées ; l'immense interrogation qui se propose par ce silence chargé de tant de vie et de tant de mort ; tout cela, gloire par soi-même, total étrange de réalité et d'idéaux contradictoires, ne devait-il pas suggérer à quelqu'un la suprême tentation d'en *reproduire l'effet*?

— Il a essayé, pensai-je, *d'élever enfin une page à la puissance du ciel étoilé !*

On n'a rien écrit, croyons-nous, de plus juste sur la gloire de Mallarmé que ces lignes de M. Paul Valéry, comme M. le docteur Bonnier « soucieux jusqu'au scrupule de la gloire de Mallarmé » :

Cette gloire n'est pas une gloire *statistique*. Elle ne dépend pas du nombre d'un public indistinct. Elle est composée de solitaires qui ne se ressemblent pas. Son possesseur l'a acquise tête par tête, comme il a « vaincu le hasard, mot par mot ». On ne peut pas l'agrandir, cette gloire ; la diminuer non plus, par les moyens accoutumés. Le silence, peut-être, la développe ; la publicité ne peut rien pour une telle pénétration qualitative. — Qu'est-ce donc que ces appels à tout le monde, ces invocations à l'opinion ? On les avait déjà entendus, Mallarmé vivant, quand il s'agissait de le proposer aux risées. On disait au public : Voyez! Lisez ! Jugez par vous-mêmes ! — Et l'univers se tordait.

Bonniot a fait son devoir. Les réflexes se sont produits : avec une injustice instantanée, on a facilement écrit contre lui ce qu'il fallait bien s'attendre à lire. Entre autres choses, il s'est vu traiter d'*héritier* ; je crois même que ce ne fût là le reproche éminent parmi ceux qui lui furent adressés.

Je ne veux pas relever ce qu'il y a de pénible dans ce terme dirigé contre un homme qui tient son héritage du plus cruel des deuils... Ce qu'il faut que je dise, c'est que le legs sacré de la mémoire, des manuscrits, de la gloire de Mallarmé repose en de pieuses mains. On le saura quelque jour. Une longue et silencieuse attention aura peut-être des effets que des manifestations improvisées ne peuvent atteindre.

§

De la **Revue de Marseille** (28 janvier), ce document : « inscription de la famille Bonaparte aux registres de la municipalité du Midi, comme réfugiés depuis la capitulation de Bastia » :

Buonaparte Letizia, couturière, 50 ans, passeport nº 576.
» Marianne, couturière, 18 ans, passeport nº 577.
» Paulette, couturière, 15 ans, passeport nº 578.
» *Anontiata*, couturière, 13 ans, passeport nº 579 (*Mme Murat*).
» Jérôme, écolier, 11 ans, passeport nº 580.
» Lucien, propriétaire, 27 ans, passeport nº 581.
» Christine, couturière, 24 ans, passeport nº 582.
» Caroline, couturière (sic), 2 ans, passeport nº 583.

§

M. Jean-Louis Vaudoyer donne au **Monde Nouveau**

(février) des « Souvenirs sur Paul Adam ». Nous en extrayons ce portrait excellent :

Ce corps était stable et majestueux. Et nous remarquons maintenant que l'impression qu'il donnait était double. « Ramassé », disions-nous à l'instant. Oui, comme le faisceau romain, serré, lié dans sa bandelette, mais qui fait briller à son sommet la lueur mobile et étincelante de la hache et du glaive. L'élan était toujours visible, non seulement sur ce visage lumineux comme un miroir et comme une source, mais toute l'attitude était droite, dressée. Avons-nous souvenir d'un Paul Adam baissant le front, penchant la nuque ? Non : le torse était toujours bombé, les épaules larges, donnant toute leur ouverture ; la tête était toujours jetée en arrière. L'ombre ne siégeait pas souvent sous les arcades sourcilières ; et toute la lumière pouvait toujours, à sa guise, assaillir ces yeux si clairs, pour les éclairer davantage.

C'était peut-être ce contraste existant entre ce corps solide, trapu et cette attitude fière, jeune, pour ainsi dire suspendue, qui donnait cette double impression de force : force matérielle, force d'ouvrier et de combattant, et, d'autre part, force de l'intelligence, flamme infatigable qui s'agite au-dessus d'un haut bûcher ordonné comme une architecture, si volumineux, si massif et si stable qu'on pense, à le voir, que rien ne pourra l'ébranler jamais.

Cependant les racines de cette fleur de feu dévoraient secrètement leur terrestre asile ; la matière a trahi l'esprit, et la maladie a mangé le cœur de ce chêne, qui est tombé sans que nous ayons deviné, sous l'écorce solide et tranquille, l'usure et la faiblesse qui menaçaient la vie.

.... sa courtoisie était seigneuriale. Nous comprendra-t-on si nous disions que sa gentillesse avait de l'ampleur ? Même dans les moments où sa conversation l'emportait dans l'ardeur, le mouvement et le tumulte, le rythme de sa voix, de ses gestes, de toute sa personne restait, sinon calme, du moins ordonnancé. Le mot majestueux montrerait mal ce qu'il y avait de naturel et, en quelque sorte, d'élémentaire dans son style. Certains hommes font songer à un violon, d'autres à une flûte, d'autres ont la monotonie brutale et courte de la trompette ; Adam faisait songer à l'orchestre, ou mieux, aux grandes orgues. Il amplifiait, il multipliait : il unissait des registres différents ; et les développements de sa pensée s'allongeaient, s'épandaient comme des nappes sonores. Le mot si souvent répété de Remy de Gourmont paraît plus juste encore, la mort venue : « Paul Adam était un magnifique spectacle. »

Cette majesté, qui n'était pas le rituel d'un cérémonial artificiel, mais l'épanchement heureux d'un tempérament riche et surabondant, nous aimions à la voir se déployer comme une fête. On écoute certains hommes dans la gravité et le souci, d'autres dans l'effort, d'autres dans

l'appréhension ; mais, Paul Adam, on l'écoutait dans une allégresse chaleureuse.

§

D'un article de M. Maurice Kellersohn : « Le papier-monnaie, moteur de la hausse des prix » (**l'Opinion**, 14 février) :

Chacun paie plus cher, parce que chacun *peut* payer plus cher. Chacun peut payer plus cher, parce qu'il a lui-même trouvé quelqu'un à qui il a pu faire payer plus cher. Ainsi, en remontant l'échelle de quelques échelons, on trouve immanquablement, à l'origine de cette cascade de richesse, le seigneur de la guerre, le profiteur... Celui-ci, d'ailleurs, est légion.

Le jeu continuera de la sorte, automatiquement, irrésistiblement, jusqu'à ce que l'ensemble des revenus privés ait retrouvé un équilibre analogue à celui qui régnait jadis, avec cette seule différence qu'ils auront tous été multipliés par le coefficient de l'inflation monétaire, sauf les réserves et corrections que j'ai indiquées. Le pays n'en sera pas plus riche. Beaucoup y auront gagné, beaucoup y auront perdu. Et la plus invraisemblable révolution sociale se sera accomplie, accompagnée d'un déclassement général des fortunes, de spoliations, d'expropriations déguisées, voire d'une banqueroute occulte de l'Etat, sous l'influence prodigieuse du magique billet bleu...

A moins que, pour éviter le détraquement fatal de ce grossier mécanisme, on se décide enfin à agir. Le mal est la pléthore d'argent. Répétons-le ; donc il n'y a qu'un remède : *réduire la circulation monétaire.*

Donc des économies, des emprunts, des impôts. La guerre nous a coûté au moins un tiers de plus qu'elle n'aurait dû. Nous sommes en retard de trois emprunts et de sept à huit milliards d'impôts. Il n'y a plus une faute à commettre.

L'Europe doit produire, surproduire même, si elle veut subsister. Chacun doit travailler. La presse a colporté récemment ce mot d'un Américain : « Il faudrait réduire de 100 millions la population de l'Europe pour qu'elle puisse se suffire. » Le nouveau monde est intervenu dans la guerre selon son intérêt économique. C'est au même intérêt qu'il obéira encore. Que notre labeur lui donne des gages et que nous ouvrions, par une politique sage, les greniers russes où le blé pourrit ; autrement, malgré La Fayette, malgré les rouges sacrifices de Verdun, dans cinq ans, nous subirons la famine. Le malheur créera la quatrième Internationale d'Europe, si l'Europe ne se met pas, avant tout, immédiatement, au travail.

— Voyez-vous, faudrait une bonne faillite à la France, pour tout arranger, disait cet été un fin paysan tourangeau à un parisien d'esprit.

Qui sait si ce paysan n'a pas exprimé là l'opinion, secrète encore, des plus savants économistes de *toute l'Europe ?*

§

Dans **le Crapouillot** (15 février) M. Paul Fuchs évoque les obsèques de Laurent Tailhade. Une vingtaine de personnes, le corbillard des pauvres :

Solitude pendant la vie, solitude après la mort ! Tailhade disparaît à un moment où les conflits sociaux se déchaînent avec une violence telle que l'écrivain est contraint — que ce soit de propos délibéré ou qu'il le fasse à son insu — de se jeter dans la mêlée. Le type qu'il réalisa, de l'artiste enflammé par le seul désir de faire œuvre parfaite en restant non pas indifférent aux passions de l'heure, mais supérieur ou tout au moins étranger à elles, paraît aujourd'hui aussi lointain que celui de l'encyclopédiste dînant au bout de table chez Mme Geoffrin ou que celui du poète pensionné par le grand roi. La génération actuelle ne s'est pas laissé abuser, et avec raison, par les attitudes d'anarchiste que prenait, pour se donner de faciles alibis, ce grand aristocrate de lettres. Elle l'a laissé partir en silence, avec cette injustice légitime — et féconde puisqu'elle est créatrice d'énergie — dont témoignent toujours les derniers venus pour les aînés. L'avenir jugera. Mais s'il est vrai que « l'art robuste seul a l'éternité », ce grand disparu est immortel. Laissons faire le temps et saluons très bas.

§

D'un « Emile Faguet intime » de M. Antoine Albalat (**La Revue de Paris**, 15 février) :

Nous le vîmes un jour, devant le Café Vachette, descendre de l'impériale de l'ancien omnibus Place Pigalle-Halle-aux-Vins, en habit d'académicien, sans parapluie, ruisselant sous l'averse. Il se rendait à une cérémonie de la Sorbonne !

... Je lui demandais quelquefois comment il faisait pour tant travailler ; il me répondait de sa petite voix aiguë et bon enfant : « C'est bien simple. Quand je lis un livre, j'écris mes réflexions en marge ou sur des bouts de papier ; quand ma lecture est finie, mon article est fait. » C'est dans ce sens encore qu'il disait : « Je ne cesse de lire que pour écrire. » Ce procédé explique l'énorme production de Faguet, et que sa prose soit si souvent triviale. Rien n'est plus facile à pasticher que son style. Beaucoup s'y sont essayés. Il leur a manqué à tous cette sincérité d'accent de l'homme né pour ce style, et qui seul avait assez de noblesse

et de talent pour se faire pardonner des phrases comme celle-ci : « Ça en bouche un coin à Racine. »

§

Le Feu (1er février) : conclusion d'un bel article de M. Albert Erlande sur « Paul Adam » :

Il était normal d'espérer que la guerre rendrait les artistes plus graves et plus soucieux de leurs devoirs. Il n'en est rien.

La littérature de 1920 fait un étrange bruit où se mêlent des balbutiements, des rires hystériques, des sons de clochettes agitées par des malades.

Pour l'instant, cet agaçant tintamarre recouvre les grandes voix.

On ne les entend plus que dans la solitude, ou sur la pierre des tombes.

§

Naissance :

Les Trois marteaux (1, rue du May, à Toulouse). « La revue ne se vend que par abonnement. » Six cahiers formeront la 1re série. Le fondateur est M. Pierre-Etienne Allard. Il y donne, « Mare Nostrum », un morceau de belle éloquence et qui n'est pas sans signification ; M. Eugène Rouart, des « Souvenirs sur Mallarmé » ; M. P. Saint-Gervais-Martel, un « François les bas bleus » agréable, et M. Albert Ambielle trois poèmes de qualité, dont voici l'un :

Voluptueuse comme un singe prisonnier
Qui fait derrière les grilles des indécences,
Tu es la douce amie aux regards d'innocence
Subtilisant des chatteries, sans t'en douter...

Tes yeux ont la ferveur des longs étangs de fièvre
Et la barque au long mât qui dans leurs flots chavire
Et le rêve de quelque déesse en délire
Dont la lèvre s'écrase à d'invisibles lèvres...

Ta voix est une crécelle très ancienne,
Où sont passées tant d'harmonies et de chansons,
Qu'elle en a pu garder un mystérieux frisson
Qui se fiance à sa nostalgique antienne...

Et quand tes blanches mains frôlent mes mains amies
Tu infuses en mon âme de tels désirs
Qu'il me semble te voir toute nue, et blottie
Sur mes genoux, et tes petits seins me sourire.

Memento. — *L'Action nationale* (25 janvier) : M. Michel Augé-

Laribé : « Proudhon et la Marianne des Champs ». — M. Jean Marquet : « Une guerre dans un étang ».

La Minerve française (15 février) : M. G. Truc : « De quelques déformations de l'art littéraire ». — M. F. Pascal : « Les idées de jeunesse de Victor Hugo ». — Sonnets, de M. E. Heuriot ; poèmes de M. Jalabert. — « Une source d'Anatole France », par M. Gérard Gailly.

La Pologne (nos 1 et 2, 1er et 15 février ; 15, avenue George-V ; éditée par l'Association France-Pologne) : « La Pologne à l'Est de l'Europe », par M. J. Bartoszewicz ». — « La Paix dans l'Europe centrale », par X...

La Revue de l'Epoque (5 février) : « Excursion au pays des muets », par M. Marcello Fabri. — « Bianca vestita », poème de M. Fagus.

La Revue critique (25 janvier) : M. A. Thibaudet : « Les vieux papyrus ». — Elégies, de M. F. P. Alibert.

La Revue du Mois (10 janvier) : M. J.-H. Rosny aîné : « La conscience et l'existence ». — M. A. Meillet : « La valeur des classifications de langue ». — M. Emile Borel : « Radioactivité, probabilité et déterminisme ».

Revue Bleue (14 février) : *** « L'Œuvre de la Conférence ». — « H. Duvernois », par M. J. Bertaut. » — « La vie », poème de M. Grégoire Le Roy. — M. F. Roz : « Paul Adam et le roman de l'action ».

Le Correspondant (10 février) : M. A. Cochin : « Les sociétés de pensée ». — M. A. Praviel : « La renaissance méridionale au XIXe siècle ».

La Revue de Paris (15 février) : « Le plan XVII », anonyme plaidoyer pour M. le maréchal Joffre.

La Revue des Deux Mondes (15 février) : M. G. Ferrero : La ruine et la civilisation antique. La crise du IIIe siècle. — M. H. Pirenne : « Ma captivité en Allemagne. »

La Revue hebdomadaire (14 février) : Mme Marcelle Tinayre : « La femme au lendemain de la guerre ».

Les Feuilles libres (février) : « Le bonheur perdu », par M. Maurice Magre.

Nouvelle Revue française (1er février) : « Si le grain ne meurt », par M. André Gide. — Un admirable fragment de souvenirs congolais de Bernard Combette : « l'Isolement ». — « Le Centenaire de Georges Eliot », par M. A. Thibaudet.

L'Europe Nouvelle (14 février) : « Le traité de paix et le châtiment des coupables », par M. G. Scelle. — « Les banques de province et la réorganisation de la France », par M. L. Polier.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra-comique : *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, comédie lyrique de M. Georges Docquois d'après le roman d'Anatole France, musique de M. Charles Levadé. — Ballets russes : *La Boutique fantasque*, musique de Rossini ; *Le Tricorne enchanté*, musique de M. Manuel de Falla ; *Le Rossignol*, de M. Igor Strawinsky.

Il est depuis longtemps trop évident qu'on devrait faire une loi pour la protection des chefs-d'œuvre contre les librettistes. On ne se serait guère attendu à ce qu'il les fallût défendre aussi contre leurs propres auteurs eux-mêmes, et surtout à trouver parmi ces délinquants le plus grand écrivain et l'un des plus profonds esprits qu'ait produits notre doux pays, dont il porte et glorifie le nom. Cet exquis et âpre penseur, qui changea le brutal « Ecrasons l'infâme » en un « Etalons l'absurde » implacable et subtilement corrosif, est plus cruel que le vieux Saturne qui dévorait ses enfants par précaution. C'est sans nécessité plausible qu'il abandonne et livre aux bêtes les fruits délicieux de son génie. Après *Thaïs* et *le Jongleur de Notre-Dame*, voici **la Rôtisserie de la Reine Pédauque** étendue à son tour sur la claie auprès de quoi le lit de Procuste, le gril de Saint-Laurent et le bûcher des veuves du Malabar seraient mols matelas de plume. M. Georges Docquois, qui assuma le rôle du tortionnaire, jouit vraisemblablement d'une intrépidité héroïque. Nul doute que, si son âge lui permit de se battre à la guerre, il n'ait réintégré ses foyers chamarré de rubans zébrés de palmes et constellés d'étoiles. Un coutelas entre les dents, tel un nettoyeur de tranchées ou un bolchewik authentique, il se précipita sur le gracieux chef-d'œuvre et, saisissant son fer d'un poing féroce, dépeça la fantasque aventure, l'étripa, la vida de moelle et de rognons, pour en confectionner un inepte mélange de pantins ahuris et de poulets qu'on mange, arrosés d'un pinard baptisé « malvoisie » pour fournir amplement la rime à « ambroisie ». Car ce M. Docquois ne se contenta point d'éventrer, de décerveler, de tailler, de rogner, de recoudre et rabibocher, d'amalgamer en un butor sinistre l'alchimiste rêveur Astarac et le Juif assassin Mosaïde, de métamorphoser Maître Jérôme Coignard en un raseur lugubre et Jacques Tournebroche, son élève, en idiot, il versificota et rimailla allègrement la prose harmonieuse, en tira des quatrains de papillote au chocolat, des distiques idoines au mirliton rostandrien et à la

lyre bergerate, sans préjudice de couplets moulés selon le gabarit du plus pur librettisme :

Au lieu de peiner ainsi sans arrêt,
O Reine Pédauque, auprès de ta flamme,
Que j'aimerais mieux, en ce cabaret
Du Petit Bacchus, me rafraîchir l'âme!

Ah ! l'admirable manuscrit !
C'est la merveille des merveilles !
Quel délice pour mon esprit !
Je veux lui consacrer mes veilles.

Où vous promenez-vous ? — Sur les bords de la Seine.
— C'est une promenade saine...

Holà ! qui heurte ainsi de cette main rustaude?..
Ciel ! Monsieur de la Guéritaude!

Les chansons que chaque jour
Je chante sur les routes
Ces chansons-là sont toutes
De mornes chansons d'amour.
Dans toutes, un cœur d'amante,
Dans toutes, un cœur d'amant
A tout moment
S'y lamente
Et s'y tourmente
Tristement.

Certaines de ces perles atteignirent, à la vérité, jusqu'aux rates de l'auditoire et les désopilèrent discrètement, sans toutefois que ce public de générale ait paru quelque peu troublé par un aussi grossier tripatouillage. Il lui fit, au contraire, un vif succès, pour vitupère et pénitence de celui qui l'autorisa. M. Charles Levadé, qui ne recula point devant la muse docquoisine, naquit en 1869 et remporta le Prix de Rome juste trente ans après, à la limite. Sa partition prolixe, pléthorique atteste la possession familière de ce qui peut s'apprendre à l'école et s'emprunter ailleurs, mais chez ses aînés. Le musicien, en l'écrivant, fut ostensiblement hanté par *Ascanio* et *les Maîtres Chanteurs*, qui sont un peu lointains modèles et non moins périmés l'un que l'autre s'ils n'invitent qu'à un pastiche tardigrade assez enfantin, où les souvenirs s'enchevêtrent. Sa mémoire complaisante et meublée l'induit insidieusement en des réminiscences d'une fidélité parfois coïn-

cidente à tous égards, englobant la forme et le fond. C'est ainsi que le leitmotif du cabaliste aux mandragores reproduit textuellement le thème du magicien Conrad de *Feuersnot*. Outre Wagner, MM. Saint-Saëns et Richard Strauss, on rencontre aussi Massenet, on croit frôler Xavier Leroux, entre autres ombres moins illustres. On cherche vainement quelque Levadé péremptoire. Au demeurant, œuvre honorable, d'une sincérité dont la candeur désarme, et tout de même infiniment supérieure à l'amphigouri qu'elle illustre ; ce qui n'était pas difficile.

§

Les *Ballets russes* sont revenus nous offrir les spectacles sensationnels auxquels ils nous ont habitués, et les grèves qui les entrecoupèrent n'en ont pas, par bonheur, entravé le succès. On fit, paraît-il, certains soirs, des recettes de plus de cent mille francs ; précieuse aubaine pour notre Opéra national et insuffisamment subventionné qui avait eu la bonne idée, en l'occurrence, de s'associer avec M. de Diaghilew pour cette opération lucrative. Tout en se réjouissant cordialement de ces brillants résultats, on ne peut s'empêcher de regretter qu'aucun musicien français n'ait été appelé à en profiter quelque peu auprès de confrères italiens, espagnols et russes ; ce qui semblait pourtant tout indiqué de la part d'une troupe étrangère en tournée, hôte de notre première scène lyrique, et détenant dans son répertoire, en toute propriété, une œuvre de la valeur de *Daphnis et Chloé* que nous ne pouvons entendre au théâtre que quand il plaît à M. de Diaghilew, ce qui n'arrive pas souvent. Espérons que cela sera pour la visite que les Ballets russes nous annoncent en mai prochain. Des trois nouveautés qu'ils nous octroyèrent cette fois, je ne pus assister à **la Boutique fantasque** que tardivement et d'une place où j'entendais sans rien voir. A ce propos, j'oserai suggérer que, lorsque l'affluence du public l'oblige à restreindre les services à la critique indépendante, il serait excellent que l'administration de notre Opéra en prévînt à temps les intéressés par une communication à la presse, de sorte qu'il leur soit possible de se payer un fauteuil au bureau, afin d'informer leurs lecteurs, au lieu, comme il m'advint, d'attendre inutilement sous l'orme d'une promesse aimable, mais envolée sans doute dans la bourrasque de la Grange-aux-Belles. Je ne saurais donc parler des décors et costumes de M. Derain que par ouï-dire et j'en suis

fort marri, car on m'en a dit le plus grand bien. La musique « de Rossini », provenant d'un mystérieux « manuscrit découvert à Londres », est charmante. Si c'était par hasard un pastiche, il est merveilleusement réussi et celui qui y adapta cette orchestration fine et pimpante connaît son *Barbier* dans les coins. **Le Tricorne enchanté** régalait tout d'abord les regards par un savoureux décor de M. Picasso, dont le cubisme intransigeant s'y semble être laissé sensuellement amadouer par les blandices de « la couleur » anathème et l'harmonie de nuances délicates. L'importante partition de M. Manuel de Falla est d'un espagnolisme pittoresque et verveux intimement lié à l'amusante pantomime, et qui m'avait beaucoup séduit à première audition. Après une seconde en aveugle, la vérité m'oblige à confesser qu'il ne gagne pas à en être séparé. Réentendue ainsi comme au concert, la musique déçoit et lasse par son « nationalisme » étroit. Les rythmes stéréotypés de danse et les mélismes inhérents y annihilent à bien peu près la personnalité du compositeur, la masquent à tout le moins d'un visage postiche, collectif et désormais tellement exploité qu'il en devint banal. Il est vrai qu'il s'agit d'un ballet espagnol où tout ceci s'imposait nécessairement à un musicien espagnol. Celui-ci toutefois aurait pu s'évertuer à en renouveler la substance purement musicale. Mais on fut bien forcé de se convaincre que M. de Falla n'a pas évolué harmoniquement depuis *la Vie brève*, qui reste ce qu'il fit de meilleur. A cet égard autant que pour le jeu des sonorités orchestrales, *le Tricorne enchanté* marquerait plutôt quelques pas en arrière. Ce ballet n'en forme pas moins un spectacle, non seulement réjouissant à la vue, mais d'une haute qualité artistique. La chorégraphie, où le trémoussement perpétuel miassinien s'avère ici fort pertinent, est d'une originalité rare. Les gambades du vieux seigneur paillard et ankylosé sont d'une clownerie magistrale et, après le classicisme hiératique des pointes et enlèvements de *Sylphides*, il était piquant d'admirer, dans la trivialité picaresque, l'immuable et suprême virtuosité de la Karsawina. La nouvelle version du **Rossignol** constituait l'attrait capital de ces séances. M. Igor Strawinsky a profondément modifié sa partition. Il en retrancha tout d'abord le premier tableau très antérieur aux deux autres, et qui détonnait assez malencontreusement auprès d'eux, et il fondit ceux-ci en un seul. Enfin il supprima totalement le poème

et toutes voix, soli ou chœurs, réduisant ainsi son ouvrage à l'état de ballet tout cru : dénouement conforme d'ailleurs au goût depuis longtemps affiché et aux dernières théories de M. Strawinsky, qui estime que l'opéra, le drame lyrique et leurs succédanés sont dorénavant de vieilles lunes, des genres bâtards, vermoulus et caducs. L'opinion est soutenable, et je crois bien me souvenir de l'avoir exposée moi-même ici, avec arguments à l'appui, il y aura bientôt quelque vingt ans. La vie est courte. Il est de fait que tous les arts, à leur origine, dénoncent l'influence de velléités subjectives, eurent un but autre que soi-même, en tant que moyens d'expression ou de symbole, et la beauté de la tragédie hellénique justifierait suffisamment, en somme, leur collaboration solidaire à une fin commune. Mais, à mesure de leur évolution respective dans le sens d'une autonomie particulière, les arts divers tendent à s'isoler peu à peu, et la complexité croissante de leurs combinaisons spécifiques rend leur union de plus en plus aléatoire, factice, hybride ou hétérogène. C'est évidemment le cas de l'alliance de la parole et du son, qui, dans la poésie grecque primitive, était essentielle. Mais de quel droit s'arrêter là? L'alliance du son et du geste, tout aussi légitime en principe, apparaît tout aussi spécieuse, ne comporte pas moins une part d'abdication réciproque, de subordination éventuelle, surtout lorsque la mimique et la danse ont mission de figurer une action dramatique. L'absolu musical ne saurait être que la « musique pure », sans sujet, sans prétexte, sans autre but que soi, sans même intention d'émouvoir, sinon spécifiquement, c'est-à-dire par la production d'un émoi strictement, exclusivement esthétique; ce qui exclut *à priori* le théâtre, son domaine décoratif, passionnel et, redoutait Gœthe, pathologique. En rayant de son œuvre les mots qui traduisaient la touchante légende, M. Strawinsky a transmué celle-ci en un argument de ballet. Le bénéfice qui s'ensuivrait n'est pas plus apparent pour la musique que pour le drame. Grâce à la « chinoiserie » de l'ambiance, secondée par le frétillement névrosé cher à M. Massine, l'ensemble en subit une sorte de travestissement *a la burlesca*. L'action s'y effigie en simulacres énigmatiques et plutôt caricaturaux, quoique divertissants. Serait-il moins conventionnel et factice de faire danser un rossignol que de lui faire chanter des phrases? C'est, à coup sûr, plus ridicule et tout l'art de la Karsawina ne parvint

8

pas à en pallier la gêne. La musique, déracinée de l'humus psycho-symbolique qui l'engendra, s'y dessèche pour des causes spécifiques inéluctables. M. Strawinsky a apporté dans son orchestration des changements dont la piètre acoustique de notre Opéra ne permet guère de contrôler les effets de netteté et précision qu'il vante. Mais, en renonçant à la voix humaine, il s'est privé d'un instrument que nul autre ne saurait suppléer. Il confia à la flûte les vocalises et les chants du rossignol, d'où d'abord la disparition de *portamenti* pathétiques. Mais, en outre, la flûte est l'un des instruments les moins expressifs de l'orchestre et dont on se fatigue le plus vite, comme en témoigne un adage opinant « qu'il n'y a rien de pire qu'un solo de flûte, sinon un duo de flûtes ». La raison en est la pauvreté de son timbre en harmoniques, qui a pour autre conséquence que la flûte semble résonner une octave plus bas qu'elle n'est écrite. Au lieu de la précision désirée, l'impression éprouvée est terne, équivoque et frigide. On n'ignore ou ne méprise pas impunément les lois d'un phénomène objectif et la nature physique de la matière première de son art. En résumé, si la marche royale y demeure une manière de petit chef-d'œuvre, cette transformation du *Rossignol* ne paraît pas heureuse. Elle a tout l'air d'avoir été dictée par un accès de systématisation volontaire et, partant, fâcheusement arbitraire, car tout est objectivement déterminé et, selon le mot profond de Condillac dans *la Langue des Calculs*, « plus nous nous jugeons maîtres du choix, plus nous choisissons arbitrairement, et nous en choisissons plus mal ». L'instinct seul, « l'intuition » sensorielle, cauchemar de M. Benda, est infaillible. Il semble bien que l'immense talent de M. Strawinsky soit de plus en plus dominé par l'esprit de système. Après le Ravel de *Miroirs*, le Richard Strauss de *Salomé* et du *Cavalier à la Rose* et le Schœnberg de *Pierrot lunaire*, il usa de l'appogiature non résolue, mais il le fit avec un parti pris systématique, une outrance de démolisseur, qui trop souvent l'illusionnent lui-même. Son souci d'écarter, de proscrire toutes aggrégations plus ou moins « consonnantes » l'induit à tout bonnement les déguiser par un faux nez sans s'en apercevoir. Par exemple, entre d'innombrables, dans *le Sacre du Printemps* (p. 47, mesure 1), voulant superposer à l'accord de *ré* mineur ses appogiatures de seconde

supérieures, il avait le choix entre l'accord de *ré* ♯ mineur et celui de *mi* ♭ mineur, dont le son à l'oreille est identique, et il pouvait noter, pour leur renversement de quarte et sixte, soit *la* ♯ — *ré* ♯ — *Fa* ♯ — *la* ♯, soit *si* ♭ — *mi* ♭ — *Sol* ♭ — *si* ♭. Au lieu de cela, il écrit *si* ♭ — *ré* ♯ — *Fa* ♯ — *si* ♭, ce qui revient au même que s'il lui prenait fantaisie, devant choisir entre « funérailles » et « obsèques », d'écrire « funsèques « ou « obérailles ». Pareillement, dans *le Rossignol* (p. 49, mesure 11 de l'ancienne partition piano et chant,) ayant affaire à l'accord de onzième naturelle, innové dans *Tristan* par Wagner et d'emploi courant aujourd'hui, au lieu de mettre, en logique puérile et honnête, *Fa* — *Do* — *Fa* — *la* — **Mi** ♭ — *Sol* — si, il écrit *Mi* ♯ — *Do* — *Mi* ♯ — *la* — **Ré** ♯ — *Sol* — si, ce qui, musicalement, est à la fois du charabia et de la poudre aux yeux. Mais poudre aux yeux dont lui-même se leurre. Il est infiniment probable que l'inimitié de M. Strawinsky pour le drame lyrique découle inconsciemment de l'impuissance de son inspiration à courte haleine, morcelée en motifs de une ou deux mesures, à en mener à bien la tâche, mais sa sincérité parfaite est incontestable. Proclamé novateur, il théorise désormais, condamne ce dont il est incapable, ce qu'il sent vaguement lui être inaccessible, fabrique une esthétique à sa mesure, prisonnier peu à peu des syllogismes qu'il invente, et c'est ainsi qu'il abîma son *Rossignol*. Et c'est aussi pourquoi il semble dirigé et de plus en plus confiné dans une voie qui va se rétrécissant tous les jours davantage. Il n'est pas niable que M. Strawinsky n'ait inauguré maintes combinaisons sonores neuves et savoureuses. Mais le propre de la surprise est, par essence et définition, de ne pouvoir se répéter. Si inattendus qu'aient été ses moyens, il ne le sont plus la seconde fois, et bientôt on s'y accoutume; alors il ne subsiste plus que l'intérêt de ce qu'en fit l'artiste. J'émis, il n'y a guère, ici, le souhait que M. Strawinsky ou les jeunes musiciens qui reçoivent son influence en créassent quelque ouvrage analogue à *Tristan*. J'ai su depuis, de la bouche même de M. Strawinsky, que ce vœu l'avait fort choqué, car c'était là précisément « ce qu'il ne *voulait* pas faire ». On craint de trop commodément se l'expliquer. Je songeais, en parlant ainsi, non certes à un pastiche oiseux, mais à une œuvre d'envergure, de souffle et de puissance pour si peu que ce soit comparable. On l'attend toujours, autant de M. Strawinsky que

des autres. Un concert, récemment consacré à ses compositions par M. Delgrange, le montrait au contraire s'éparpillant en menues pièces, méticuleusement fouillées et fignolées, mais tournant au bibelot de dessus de cheminée, versant avec prédilection dans le baroque et dans la farce. Depuis *le Sacre du Printemps* et *le Rossignol*, l'art de M. Strawinsky trahit toujours plus manifestement cette tendance volontaire qui paraît se généraliser à sa suite et dont nous examinerons la prochaine fois certains effets. M. Matisse encadra le nouveau *Rossignol* d'un décor fort joli, encore qu'économique et d'un simplisme rappelant les boîtes à marrons glacés des confiseurs.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition de la Société moderne (galerie Durand-Ruel). — Exposition du Premier Groupe (galerie Druet). — Exposition André Lhote (galerie Druet).— Exposition Jean Challié (galerie Joyant). — De Damas au Caire, exposition d'aquarelles de M. Jean Touchet (galerie Devambez).—Exposition Stelly-Desmoulins (au Tableau d'Art). — Exposition Quelvée (galerie Druet). — Exposition Robert Mortier (galerie Sauvage).

La **Société Moderne**, groupe d'artistes de talent sage et hardi, expose chez Durand-Ruel un ensemble remarquable. MM. Suréda et Gaudissart confrontent sur le même panneau leurs visions d'Afrique. M. Gaudissart peint des Ouled-Naïl ou des femmes de Bou-Saada vaquant à leur toilette en un recueillement quasi-mystique. La composition d'un teint d'Europe, blanc égayé de rose vif aux pommettes, se compose sur leurs teints basanés par des gestes hiératiques sinon religieux ; ce sont des idoles violemment enluminées; quelque chose du fatalisme oriental apparaît dans leurs effigies ; elles sont les descendantes des courtisanes sacrées de la légende africaine.

M. André Suréda transcrit dans des gouaches d'une admirable harmonie de tons rares la vie anecdotique du Moghreb et des aspects pittoresques de la vie des femmes arabes en Oranie. Des fumeuses en veste de soie brodée poursuivent en silence leur rêverie monotone ; des fillettes portent des corbeilles d'oranges dans le clair oasis ; des femmes vont chercher de l'eau à la source ; c'est un clair miroir d'un tous les jours diapré, heureux, indolent. Quelques silhouettes de vieilles fortement accusées, presque tragiques d'être desséchées, contrastent avec les visions de jeu-

nesse radieuse et de bonheur solaire qu'exalte le peintre, le plus considérable de nos orientalistes.

M. Dusouchet nous montre de belles formes de danseuses, d'un style clair et classique, d'une noble stature. M. Maurice Chabas objective des visions, des passages d'âmes, d'anges destinés à figurer des sentiments humains et les plus élevés. Il peuple des ciels éclatants et de couleur légendaire de formes lancées dans l'atmosphère avec une grande habileté et une légèreté remarquable. C'est demander beaucoup à la plastique que de la prendre pour véhicule d'imaginations philosophiques. Ces figures valent par la beauté de la ligne et aussi des sentiments qui affluent au regard. C'est l'art d'un chercheur, d'un isolé qui ne craint point de se mettre aux prises avec de grosses difficultés. M. Louis Charlot obéit strictement à la nature et en précise fortement les lignes dans un remarquable portrait et dans des paysages neigeux. M. Claudius Denis, qui se plaît à des élégances verlainiennes, est expert à grandir l'intérêt d'un promenoir de music-hall, où les variétés hardies de la mode féminine lui permettent d'évoquer comme une figuration de comédie fantaisiste, sans date précise. M. William Horton est très varié; il a de la vigueur d'expression et un joli charme coloré, soit qu'il évoque dans un coin de démolition l'emplacement de la maison de Degas, soit qu'il réunisse dans une harmonie rouge des éléments de nature morte, fortement traités, ou qu'il trace avec finesse des paysages crépusculaires. Il sait obéir à son motif et y plier exactement sa technique. Des nus de M. Jeanès relèvent du style de la fresque ; ce sont de beaux corps féminins, présentés comme sculpturalement avec décision et avec noblesse ; peintures et dessins sont du plus beau caractère. M. Henri Deziré à qui on a pu reprocher dans ses mythologies quelque simplicité excessive des colorations, revient à la nature dans des paysages décoratifs et des figures où le sang vit sous la peau. De belles natures mortes de Mme Galtier-Boissière offrent une somptuosité de couleur fort intéressante. M. William Malherbe est très harmonieux dans ses nus et très diapré dans ses fleurs ; sa notation est quasi-musicale, très variée, très ténue, d'un joli charme de premier aspect.

Citons encore MM. Perinot, Henri Morisset, Guines, Renaudot, Claude Rameau, René Juste (des neiges d'un joli ton), Alfred Smith, avec de très heureuses notations de soleil d'hiver, et un

beau décor lumineux de Crozant, des paysages d'Alsace de feu Paul Madeline. M. Francis Auburtin, tout en demeurant fidèle à son style, élargit sa manière, enrichit ses colorations; ses danseuses sont très agréables dans leur élégance stricte. M. Gaston Balande, en vif progrès, note des eaux tranquilles sous de vieux ponts dans des villes de province reculée, suscite avec éclat la vie des ports et meut des silhouettes, accusées d'accords hardis et brefs de couleurs, dans une atmosphère juste et captivante. M. Alluand nous montre un nu féminin de svelte carrure et de grâce légère. Nous revoyons avec plaisir des ensoleillements de M. Albert André et un très vivant portrait de M. Durenne, le peintre.

A la sculpture MM. Bouchard, Marque et Villeneuve, avec des morceaux remarquables. Une belle vitrine de M. et Mme Massoul et des beaux bijoux d'un goût rare de M. Charles Rivaud.

Galerie Druet, à l'exposition du **Premier groupe**, une très belle série de M. Georges d'Espagnat : baigneuses, jeunes femmes sveltes, aux claires carnations, nues sous de hauts arbres, les frissons d'or lumineux poursuivant sur leurs bras nacrés l'ombre des feuillures ; l'intimité d'une partie de cartes anime deux fillettes graciles. Un bouquet de roses anime de son voisinage le corsage rose d'une jeune fille au menu chapeau rose ; des fleurs jaillissent de vases aux beaux émaux ; l'ensemble est d'une grâce parfaite. M. Louis Valtat encadre de terrains multicolores et d'un horizon de route finement dentelé d'arborescences la plaque d'or mouvante d'un champ de blé ; une grande étude de femme, *l'Ouvrière*, est d'un mouvement très élégant. Des portraits de M. Vallotton affirment dans un éclat de draperie rouge son art sobre et sévère et sa description minutieuse de l'allure féminine ; de M. Hermann-Paul, une étude très mouvementée, au remous sombre, de figurants, parmi des murs blancs, danse d'Espagne ; quelques belles pages méditatives de M. Maurice Denis, un joli jeu de couleurs de M. Henri Lebasque, un nu de Van Rysselberghe, bien accentué, des Pierre Laprade, des Paul Serusier, des paysages fins et détaillés de M. Fernand Trochain, de belles sculptures en petits formats de M. Maillot et de M. Robert Carrière.

§

A la même galerie, exposition **André Lhote**, des esquisses accompagnent les grands tableaux qui en sont issus, et cette in-

dication de premier jet est toujours sûre et charmante. M. André Lhote y prouve tout son talent, l'exactitude et le pittoresque de sa vision et puis il développe; il développe captif des théories qu'il se crée avec recherche, qu'il déduit avec une rigueur d'esthétique intéressante. C'est tout de même une excellente inspiration qu'il a de nous montrer ces esquisses, qui font foi de toute sa valeur de peintre, avant que sa cérébralité et son habitude des raisonnements viennent modifier son tableau et le mettre d'accord avec sa philosophie. Des esquisses de portraits sont très vivantes; dans les portraits traités à fond et dans leur format complet, les architectures de lignes que M. Lhote s'impose, sans que la nécessité en apparaisse réellement rigoureuse, font regretter la spontanéité dont il s'est privé. Il y a des qualités de premier ordre chez M. Lhote, qu'il estime moins que ses conceptions constructives et décoratives. Heureusement pour lui ces qualités initiales résistent à la surcharge que son esthétique leur impose.

§

Galerie Joyant, très importante exposition de M. **Jean Challié.**

Cent cinquante toiles résument un effort patient, obstiné, bien dirigé pendant plusieurs années de la vie du peintre. Les débuts sont rappelés par des œuvres vigoureuses, sur lesquelles le temps n'a pas mordu, parce qu'elles furent établies en dehors de toutes variations de la mode. M. Jean Challié a la vision très nette et très sûre et il lui suffit d'interpréter un coin de nature, de s'astreindre à la notation stricte d'un intérieur baigné de lumière, de disposer un bouquet sur une table pour qu'il en résulte une page animée de toutes les qualités essentielles du peintre. Des efforts remontant à une dizaine d'années sont mis en lumière par de grands nus féminins d'une réelle puissance, d'une grande beauté de forme, enlevés sur des fonds très sobres. Une large frise décorative déroule des jeux sur une vaste pelouse, coupée de pièces d'eau sur un fond d'arbres au caractère bien marqué, accusés dans leurs vies propres.

Les toiles les plus récentes se couvrent d'intérieurs, de fleurs, de paysages ; les paysages saisissent aux heures diverses de l'année un village du Jura où le peintre note à loisir les variations des saisons ; c'est en un dur pays, sur un plateau élevé ; la lumière y est vive et claire, air de montagne avec des transparences,

des duretés, des lointains de ciel marin. La neige est là, abondante, blanche, avec tous les émaux qu'y peint la clarté diverse du ciel, bleuie sous le vent qui en diminue les épaisseurs ; le sourire de l'été y est charmant et c'est encore parfois parmi des pelouses neigeuses que les rues du petit village s'égaient d'une lumière qui met en fête les arbres verdissants.

Dans les intérieurs, simples, aux meubles de forme paysanne, un recueillement plane, une impression d'harmonie qui procède du fini du décor, de l'heureuse disposition des éléments colorés, de l'authenticité de ces éléments, dont la densité, la matière, soie, velours ou cretonne, sont toujours nettement déterminés. Une femme coud près d'une fenêtre par où entre toute la luminosité de la montagne ; des enfants ont été captés, jouant sur le tapis, dans la sereine familiarité de leurs gestes.

Les fleurs sont tracées avec soin, avec détail dans la joie d'harmonie de couleurs rares. Tout cet ensemble est d'un art très sûr et très sobre, très savant et très sensible et cette exposition place M. Jean Challié en haut rang, parmi nos bons peintres, parmi ceux qui savent recevoir et transcrire avec sincérité la vérité des êtres et des choses, partant leur poésie.

§

Galerie Devambez, M. J. **Touchet** expose nombre de petites aquarelles, notées prestement d'un agile dessin et sur une première impression très vive de leur couleur juste, en Syrie, en Egypte. C'est un excellent et spirituel carnet de voyage, d'un artiste curieux et fureteur, qui note les aspects d'ensemble d'une route ou d'un marché, puis prend soin de décrire exactement l'allure et le costume des figurants qu'il a vus se mouvoir, sans omettre des traits de caractères.

§

M. Georges **Stelly Desmoulins** est en possession d'une belle technique de pastelliste ; il a de l'imagination et il a du goût. Il aime encadrer sa page d'arabesques, de branches et de fleurs bien venues, de couleur éclatante et d'ombre profonde dont le rapport est curieux avec les élégances qu'il aime décrire. Sa gamme de sujets, pour être modulée avec fantaisie et en nombreuses variations, est un peu restreinte : chatoiements sur la promenade de belles personnes de temps passé, parmi des amoureux souriants et vêtus de nuances claires très seyantes ; faunes et

nymphes en ébats dans des jardins de Trianon, plutôt que parmi la nature ; ébats chaleureux, mais de bon ton, de ton parfois lyrique. Le tout un peu livresque, construit avec de jolis élémentset un réel don de grâce. Mais l'habileté de la technique étant acquise, on peut attendre de M. Selly-Desmoulins, se découvrant plus profondément en une attentive étude de la nature, des pages tout à fait intéressantes. Chez cet artiste, le décorateur est maître de ses moyens ; il lui reste à trouver l'aspect moderne de son émotion.

§

Galerie Druet, M. François-Albert **Quelvée**, dont nous avons signalé les belles figures décoratives à l'exposition des Indépendants, montre des dessins et des aquarelles : il y a des figures de femmes d'une très élégante vérité ; M. Quelvée traduit habilement des émotions simples et distinguées.

§

Galerie Sauvage, M. **Robert Mortier** expose une quarantaine de paysages, visions du Canada ou d'Espagne ; le ton est très moderne, la transcription sans surchages et sans exagération de méthode ; la recherche est de donner simplement l'accent de l'heure, la vie des choses, la profondeur ou l'éclat du rayon solaire, le charme âpre ou léger de l'atmosphère. Des fermes canadiennes vivent silencieusement à côté de hauts bouquets d'arbres d'un vert sombre. La nappe bleue du lac Saint-Laurent s'étend sous la course blanche des nuées ; des granits violâtres se serrent au pied du bossellement noueux des racines d'arbres. En Espagne, la vision du peintre nous mène vers les grands bassins du port de Barcelone, les larges cargos près des quais aux bornes de pierre et de fer, aux portes des entrepôts, aux grilles des hangars d'expédition, et la peinture dit la lourde tristesse ensoleillée de ces coins de labeur. Puis voici des villages, qui s'égrènent au bord de la mer, des routes qui grimpent parmi des maisons à larges terrasses de pierre s'étageant tumultueusement, projetant des panaches maigres et d'un vert brûlé vers les crêtes dorées des coteaux ; des masures en pisé, par l'exactitude synthétique des reflets, semblent parées de mantes de soleil ; les pays de Valence et de Catalogne apparaissent maigres, nerveux, brûlés, de caractère sombre sous l'averse solaire, énergiques et durs ; ils font songer aux grands gestes rares et à l'allure hardie des capitans du romantisme espagnol ; c'est à la fois sec et coloré ; cela paraît de

la vision la plus exacte et remarquablement traduite ; une figure de danseuse est d'un bel élan ; des dessins : musicienne au piano, visions de salles de concert vivent pittoresquement.

GUSTAVE KAHN.

L'ART DU LIVRE

Les dernières éditions de luxe ont peu d'attraits. Pour illustrer *la Descente aux Enfers* Maurice Magre a fait appel à un imitateur de Rops et Louis Legrand. Quant aux dessins d'Auguste Leroux, gravés à l'eau forte par Decisy, ils ne répondent ni au tempérament de Huysmans, ni au style d'*A Rebours* (Ferroud). Ces ouvrages sont épuisés dès leur parution, répondent les éditeurs. Ainsi soit-il !

L'Edition Française Illustrée publie à des prix accessibles des ouvrages bien présentés. Les *Chansons de la Chambrée* de Kipling, traduites par A. Savine et Michel-Georges Michel, sont décorées de bois de Daragnès : le dessin de ce graveur habile est inégal, mais il connaît à fond les ressources du métier. Hermann-Paul excelle dans les grandes taches d'un noir éclatant et son invention truculente renouvelle le thème de la *Danse Macabre* (Pichon). Ollendorff donne une réimpression de l'*Hôtel-Dieu* de Jouve, ornée de vingt-cinq bois de Masereel.

Les éditions « sous le masque de la folie » (Emile Paul) sont d'une présentation typographique achevée, témoin la réimpression d'*Armance*.

Quelques croquis de Lhote sèment les histoires naturelles que Paul Elluard intitule les *Animaux et leurs Hommes* (au « Sans Pareil »). Roger Allard excelle à choisir ses illustrateurs. De beaux dessins, reproduits avec fidélité, ornent les *Feux de la Saint-Jean ;* ces dessins bien équilibrés, aux lignes pures, d'une grâce savante et tendre, montrent quel parti Luc-Albert Moreau tirera de la lithographie pour laquelle il est désigné.

§

Le rôle de François Bernouard dans le renouveau du livre illustré est incontestable. Ses publications « luxueuses sans être de luxe » répondent, écrit-il, au désir de les voir voisiner dans un intérieur avec les objets familiers, les bibelots et les fleurs. Il y a, parfois, quelque mièvrerie dans le détail, quelque négligé dans l'exécution, mais comment oublier que « la Belle Edition »

fit appel, avec clairvoyance, à des illustrateurs tels que Laboureur, Iribe, Balgley, Segonzac, Ch. de Fontenay, Léger, Marchand etc., traçant aussi la route que d'autres éditeurs n'ont fait que suivre ? *A la santé du corps*, poème de Vlaminck, et la *Ballade du pauvre macchabée mal enterré* de René Dalize sont décorés par André Derain. Les bois de ce dernier ouvrage, inspirés par la flore, ont une richesse et un éclat que seules possèdent les gravures de Raoul Dufy. Un bois de Vlaminck accompagne la *Chanson de Kou Singa* de Jean Marville.

Delaw, Louis Morin, Boutet de Monvel ont charmé notre enfance; quels artistes songent aujourd'hui au livre d'étrennes? « Lutetia », qui contribua à la renaissance de l'imagerie pendant la guerre, publie un amusant ABC de Laforge, dont chaque planche est coloriée au pochoir. Ce procédé, qui permet d'éviter les lourdeurs des traductions photomécaniques, a été employé aussi dans le conte qu'Edy Legrand composa pour les petits et grands enfants. *Macao et Cosmage* est l'histoire de deux sauvages dont la merveilleuse innocence est troublée par les barbaries de la civilisation. L'image et le texte s'entremêlent. De grands à plat en noir ou en couleur, des simplifications ingénieuses, de vives transpositions révèlent un décorateur qui varie ses effets (« Nouvelle Revue Française »). *Le Livre des heures héroïques et douloureuses* d'André Hellé (Berger-Levrault) résume les temps de la guerre en petits tableaux vivants et évocateurs que commentent des textes officiels.

Feu Pierrot, c'est l'histoire de Willette, ses souvenirs d'enfance, de l'Ecole, de Montmartre et du Chat Noir, contés et illustrés par lui (Floury). Aucune collaboration ne pouvait être plus étroite. « Seule la joie de vivre et de voir vivre m'a mené encore sain et sauf jusqu'à ma 61e berge », écrit l'humoriste-poète dont les derniers dessins sont d'une fraîcheur que le temps ne fane pas. Avec une ironie charmante, Willette a mis en sous-titre la date de sa naissance; un point d'interrogation remplace le chiffre suivant : Pierrot n'est-il pas immortel?

CLAUDE ROGER-MARX.

URBANISME

Un nouveau quartier d'études. L'Urbanisme et la Ville de Paris. — Que Paris soit une cité universelle, tout

parisien conscient, ami et amant de sa ville, le proclamera ! Bien des étrangers ont là-dessus même opinion, dont ils prouvent la sincérité en venant si souvent la visiter, et tant d'entre eux l'habiter. Ils sont de l'avis de Goethe, qui vantait Paris à son secrétaire Eckermann, en lui rappelant que chaque rue témoignait de quelque fait historique.

Or, depuis quelques années, peu à peu et sans bruit, en une région de Paris, qui a le double pittoresque de conserver de vieux hôtels et d'abriter en eux les plus hétéroclites commerces et industries modernes, il se forme un centre intellectuel assez spécial, comme un quartier d'études qui n'est point du tout un nouveau Quartier-Latin, et qui a pour objet la connaissance des questions urbaines intéressant la capitale. Cela mérite d'être révélé : c'est le Marais.

Sans doute à ce point de vue même aussitôt surgissent en votre mémoire certains monuments : le palais Soubise, avec son rappel moyenâgeux du logis de Clisson, qui abrite amplement les Archives, — le délicieux hôtel de Rohan, qui recèle tant de merveilles artistiques et l'Imprimerie Nationale, — la place des Vosges, où l'on se sent soudain volontiers revêtu d'un élégant costume de seigneur Louis XIII, un peu romantique « Marion Delorme » par l'influence du musée Victor-Hugo discrètement tapi dans un coin.

Mais il y a plus précis. Allez donc dans l'étroite rue de Sévigné. Là, et dans d'admirables conditions artistiques et historiques, est le siège des diverses institutions fondées par la Ville de Paris pour l'étude approfondie non seulement de son passé, mais aussi de son présent et de son avenir.

Evidemment on commença par ne penser qu'au passé. Ce fut d'abord la reconstitution de la bibliothèque qui avait été brûlée dans l'incendie de l'Hôtel de Ville, lors de la Commune. On y adjoignit bientôt un musée. Tout cela date du début de la troisième République. Le tout fut installé fort à propos dans les bâtiments si gracieux qu'au seizième siècle avait contruits Pierre Lescot et ornés Jean Goujon pour certain président au Parlement qui ne laissa même point son nom à la maison.

L'honneur du baptême des pierres taillées, dressées et sculptées, fut pour la propriétaire qui lui succéda : une veuve bretonne, Mme de Kernevenoy. Ou plutôt ce furent les voisins qui accom-

modèrent le nom à leur euphonie plus ou moins malicieuse. Ainsi naquit Carnavalet.

On sait aussi que Mme de Sévigné l'habita longuement. Elle en mène grand éloge selon son habituelle et sympathique exubérance épistolaire et cordiale :

Dieu merci, nous avons l'hôtel de Carnavalet. C'est une affaire admirable, nous y tiendrons tous, et nous aurons le bel air. Comme on ne peut pas tout avoir, il faut se passer de parquets et des petites cheminées à la mode ; mais nous aurons une belle cour, un beau jardin, un beau quartier...

Le musée historique et parisien de Carnavalet obtint rapide succès populaire. Il s'accrut tellement qu'il expulsa la bibliothèque.

Dans la même rue, tout proche, un hôtel plus récent, mi-XVIIe mi-XVIIIe siècle, digne de rester en témoignage architectural, celui de la famille Le Peletier de Saint-Fargeau, fut choisi pour la recueillir. Ses salles hautes, d'allure grave, eurent là un heureux emploi.

Sous l'impulsion d'un de nos moins notoires et d'autant plus remarquables contemporains, esprit hardi et modeste, travailleur acharné, historien zélé, intuitif, inventif, de son cher Paris, M. Marcel Poète, ce lieu est devenu une sorte de laboratoire d'urbanisme en pleine activité de recherches. Et ce ne sont plus seulement des besognes d'érudits, mais des travaux ayant une influence matérielle présente et future.

Il faut se souvenir des expositions si attrayantes qui, chaque été d'avant-guerre, marquèrent la vitalité incessante et le renouveau annuel du *Service historique de la Ville de Paris*. Présentation simple, enseignement plaisant, sans pédantisme, on y faisait avec profit une flânerie de badaud rétrospectif.

L'une d'elles, celle qui réunit documents et images sur l'œuvre édilitaire du second Empire, n'incitait pas seulement comme les autres à l'anecdocte, au pittoresque et à la comparaison ; elle posait un problème d'envergure : la transformation de la ville selon un plan défini.

En effet, la volonté de Napoléon III et de son baron Haussmann, n'était-ce pas la démolition systématique du vieux Paris afin de le remplacer par une ville neuve, grandiose, hygiénique, apte à la circulation, active et mécanique, non plus des individus, mais des foules ?

M. Marcel Poète en jugea ainsi. Il écrivit pour cette exposition une très remarquable étude, alors distribuée gratuitement aux visiteurs. Il veut justifier Haussmann malgré les protestations des amateurs excessifs du vieux Paris. J'y recueille ces déclarations :

Cette œuvre n'est pas à l'abri de la critique, mais elle a réalisé un ensemble unique dans l'histoire de Paris. Jamais cette ville n'avait subi en un temps aussi court une pareille métamorphose. La métamorphose, c'est l'adaptation, au moyen d'organes nouveaux, d'une puissante et antique cité aux besoins de la vie moderne... On n'a peut-être pas suffisamment déduit toutes les conséquences sociales d'une pareille oeuvre édilitaire.

C'est la source d'aperçus nouveaux qui peuvent être féconds dans l'application. Ils sont la raison d'être d'une fondation toute récente de la Ville de Paris, création originale et vivante, appelée à des développements importants : *l'Institut d'histoire, de géographie et d'économie urbaines*. Un enseignement, artistique et scientifique, politique et moral, de la vie des villes y trouve sa formule, sa justification, sa faculté d'expansion.

Aussi bien la question est à l'ordre du jour. Une loi fut votée il y a un an sans grand retentissement d'éloquence parlementaire, mais très utilement. Elle prescrit que les municipalités doivent dresser des plans d'aménagement, d'embellissement et d'extension. Ainsi l'urbanisme, cette science qu'Américains, Anglais et Allemands pratiquent depuis longtemps, et qui a pour but l'organisation méthodique des agglomérations humaines, entre dans la pratique française.

Il est d'ailleurs naturel, et, je crois, conforme à notre génie national, d'y avoir résisté le plus longtemps possible. Notre ferment individualiste forcené se défend. Nous craignons la mentalité d'abeille qu'impose la ruche. Le Parisien tient à être selon l'image du caprice avec lequel son Paris a eu l'apparence de croître. Depuis peu, on a trouvé les lois générales qui expliquent les diverses phases de la croissance de notre ville. Mais beaucoup de vieillards parigots, et quelques jeunes, préfèrent demeurer dans la légende.

Certes, nous comprenons et approuvons cette loi quand elle vise les villes détruites par l'ennemi. Il y a table rase, hélas! Mais que Paris en pleine maturité, pléthorique, musculeux, doive s'y

conformer, et, désormais, être traité comme un être collectif, nous hésitons ! Cependant sa réorganisation s'impose. Il faut vivre son temps. Un peu plus tard, nous nous rendrons compte des bienfaits de cette nouvelle science. Quant à ses beautés, un précurseur littéraire nous en a déjà fait vibrer quelques-unes. C'est Jules Romains, le poète de la *Vie Unanime*, le prosateur des *Puissances de Paris*.

Nous devons, ne nous déplaise, concevoir désormais l'explication scientifique d'une ville comme nous ferions, par exemple, d'un moteur d'automobile. Pour moi, j'en eus la première claire vision, et vous-mêmes aussi je m'en doute, en contemplant le mouvement et l'activité de la rue au cinéma dans certains films documentaires et géographiques.

Par suite, pour améliorer, perfectionner, et même dépanner l'organisme citadin, il faut des fonctionnaires imbus de cette science. Parce que nous sommes en retard sur les autres pays, l'organe crée ici en quelque sorte la fonction. Peut-être sera-ce une cause de prompte et souveraine excellence en cet art de la ville.

L'Institut d'histoire, de géographie et d'économie urbaines, avec son école pratique d'études, offre l'enseignement propice, à son heure. Il comprend une suite de cours sur l'évolution des villes, sur l'art urbain, sur l'organisation administrative, sur l'organisation sociale, sur l'organisation comparée. On juge de l'ampleur du programme et de son intérêt particulier par rapport à Paris. Ce ne sont d'ailleurs pas conférences de vulgarisation. Il y en a aussi, à côté, nécessaires à créer un état d'esprit général, curieux de ces choses locales. Mais ce sont les leçons d'un véritable enseignement professionnel de deux années avec examens et diplôme à la sortie.

Toutefois, ce que les professeurs doivent chercher, c'est à inciter l'étudiant au travail personnel et original, beaucoup plus que de composer un manuel d'urbanisme théorique. On étudie le phénomène urbain en observant de plain pied à travers la ville même, avec bien plus de profit qu'entre quatre murs, fussent-ils couverts de livres, y eût-il même une fenêtre. Un peu de flânerie ne messied pas, à l'occasion. C'est la part du hasard qui amène les découvertes. Ainsi pourra ressusciter, sous un aspect rénové, le bon badaud perpétuel.

Et ainsi sera sans doute maintenue la pure tradition de Paris,

malgré tant de modifications nécessaires, urgentes, accélérées. On ne peut pas tout de même travailler la vieille ville comme on ferait d'une plaine sur laquelle ne serait qu'un campement. Alors il faudrait protester au lieu d'applaudir.

Mais il n'y a point ce danger à craindre avec les gens de cet Institut nouveau. Nous connaissons sur ce point la fermeté de l'érudit directeur, M. Marcel Poëte. Il y a aussi une commission du vieux Paris qui ne doit pas se contenter de dresser le casier archéologique de la capitale, et de faire entrer quelques-unes de nos richesses artistiques urbaines dans les musées, mais doit s'efforcer de les maintenir vives à leur place dans la ville vivante.

LEGRAND-CHABRIER.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Comme suite à votre écho au sujet de « **l'Offensive du 16 avril 1917** » (*Mercure de France* du 1er février), je tiens à vous signaler toute l'invraisemblance qu'il y a dans la lettre d'un officier reçue par Jean Norel. Elle saute aux yeux, théoriquement et pratiquement, de quiconque a côtoyé un état-major pendant cinq ans de guerre. Il est impossible que l'on puisse admettre la présence, entre les mains d'un capitaine, d'un commandant de compagnie, du plan d'attaque de toute une armée. Qu'est un commandant de compagnie au milieu d'opérations de pareille envergure ? Tout comme force, rien comme tête ; un soldat de première grandeur, certes, mais qui ne connaît pas le premier mot du pourquoi des ordres qu'il exécute. Le colonel d'un régiment savait lui-même fort peu de chose, tant était grande la défiance des états-majors contre tout ce qui n'était pas état-major ! Et je ne suis pas loin de penser que les états-majors avaient raison. Le cheval ne sait pas pourquoi il fait monter l'eau dans un réservoir : cependant l'eau monte ; le saurait-il, que l'eau ne monterait ni mieux ni plus vite. Le rôle du commandant de compagnie était identique en fonction de l'action générale. J'affirme qu'il est impossible qu'un commandant de compagnie connût le plan d'attaque d'une armée. S'il l'eût connu réellement, il faudrait le traduire devant un conseil de guerre et celui qui lui aurait communiqué ce plan.

Permettez-moi d'ajouter quelques renseignements qui pourront compléter ceux donnés à Jean Norel. Le chevau-léger de

Stendhal n'a pas vu la bataille de Waterloo. Moi-même, je n'ai pas vu l'offensive du 16 avril 1917, mais, cependant, voici ce que j'ai vu et ce que j'écrivais le 16 avril 1917, notes qu'il ne m'avait pas encore paru opportun de livrer à la publication :

A LA RECHERCHE DES LIGNES HINDENBOURG

(*Un épisode devant Laon.*)

Sur tout le front, l'activité vient de renaître. Un formidable élan d'enthousiasme a soulevé nos troupes à la poursuite de la fameuse ligne Hindenbourg, qui paraît chaque jour faire un nouveau bond à l'arrière. L'avance des troupes françaises et britanniques est considérable. Il semble que rien, désormais, ne pourra endiguer leurs vagues. Péronne, Bapaume, Saint-Quentin, Soissons, cent autres localités sont affranchies de tout ennemi. Cependant une partie des lignes allemandes est encore intacte. Partant de Soissons pour arriver à Reims, elle laisse aux mains de l'ennemi la ville de Laon et s'appuie fortement sur les hauteurs du plateau de Craonne et les crêtes du massif de Moronvillers. Trois armées françaises sont à l'opposé de cette ligne : la VIe dont le Quartier Général est à Fère-en-Tardenois, la Ve, dont le Q. G. est à Jonchery-sur-Vesles, la IVe, Q. G. à Saint-Memmie, aux portes de Châlons. Les deux premières constituent le groupement des armées de réserve, aux ordres du général Micheler ; la IVe armée appartient au groupement des armées du centre, sous le commandement du général Pétain.

L'objectif capital est Laon. L'attaque principale sera donnée par la VIe armée que commande le général Mangin. Au 31 mars, toutes les décisions sont prises, tous les plans ont été mûrement réfléchis et combinés, toutes les troupes sont en place, soit pour l'attaque, soit pour la poursuite et l'exploitation du territoire conquis. A Laon, on espère saisir les derniers retranchements de la ligne Hindenbourg et se lancer dans une marche dont les reconnaissances de notre aviation ont permis d'éclaircir un peu l'inconnu.

La VIe armée, dont la réputation a été rapidement faite par la presse à la suite de succès devant Verdun, succès nécessités pour la réussite de l'emprunt, est composée, en vue de l'offensive, de corps d'élite, de troupes ayant maintes fois fait leurs preuves, de réserves fraîches sortant d'un repos prolongé, de généraux jeunes et en renom, choisis par le commandant de l'armée lui-même. A tous les échelons, un commandement actif est en pleine communion d'idées et en liaison absolue avec le chef. Le général Micheler a laissé au commandant de la VIe armée toute liberté sur le choix de l'heure et des moyens. (Ceci est peut-être faux : le général Mangin le sait mieux que moi : j'expose une opinion d'ensemble à l'époque envisagée.)

Le 1er avril, à 14 heures, le Q. G de l'armée quitte Fère-en-Tardenois et va s'établir à Fismes. L'armée comprend à cette date les éléments suivants :

Dans la région Soissons-Braisne :

Le 37e C. A.

Le 1er C. A. C.

Dans la région Braisne-Fismes :

Le 6e C. A., qui comprend les 12e, 56e et 127e D. I., composées de neuf régiments et de sept bataillons de chasseurs, soit au total 34 bataillons.

Le 2e C. A. C., qui comprend les 10e et 15e D. I. C. et la 38e D. I. Ces trois divisions sont composées de 10 régiments et 54 compagnies sénégalaises. La 10e D. I. C. est commandée par le général Marchand ;

Le 20e C. A., qui comprend les 11e, 39e, 153e et 168e D. I., composées de 12 régiments et deux bataillons de chasseurs, soit au total 38 bataillons ;

Le 11e C. A., avec les 21e, 22e et 133e D. I.

La 5e D. C.

A l'arrière, et destinée à fournir les troupes qui assureront le commandement et l'organisation du champ de bataille, la 97e D. I.

Le XIe C. A. est sous le commandement du général de Maud'huy. Il comprend la 21e D. I., général Dauvin ; la 22e D. I., général Bouissou, et la 133e D.I. Ces éléments épars se regroupent. La 21e D. I. descend du secteur de Vauxaillon et Laffaux, où elle a combattu quatre jours, rattachée au 37e C. A. Le 10 avril, le 11e C. A. occupe la région de Fère-en-Tardenois. Deux compagnies d'équipages de ponts sont à sa disposition au sud de l'Aisne pour le passage de cette rivière sur laquelle il ne se peut encore utiliser que deux ponts à Villers-en-Prayères et Bourg-et-Comin.

Le 14 avril, toutes les permissions sont supprimées.

Le 15 avril, toutes les troupes ont achevé la perception de sept jours de vivres. Le même jour, une démonstration sans importance et faite presque sans combat nous rend maîtres des premières positions devant Craonne. Ce coup de sonde est un déterminant.

Le 16 l'attaque est déclanchée et donnée par le 37e C. A. et partie des deux corps coloniaux. Les 6e, 20e, 11e C. A. et partie du 2e C. A. C. avancent parallèlement dans une marche vers le Nord qui doit les porter, le 19 au matin, à la sortie nord des faubourgs de Laon.

Toute la journée, la canonnade est intense. Dans un élan irrésistible, les troupes se précipitent sur les lignes ennemies qu'elles enfoncent d'abord. Mais l'ennemi se reprend avec vigueur et résiste avec acharnement. Allemands et Français sont sortis de leurs retranchements et

le combat se livre corps à corps sous les feux croisés des artilleries adverses. Prises sous un déluge de projectiles et sous le feu extrêmement nourri et ininterrompu de mitrailleuses sans nombre, nos troupes rétrogradent sur leur point de départ en essuyant de vives pertes.

A 18 heures, notre arrêt est complet. L'armée d'attaque s'est heurtée à un mur infranchissable. On perçoit très nettement que l'attaque, si longuement préparée, n'a pas réussi et ne réussira plus. L'échec est si complet, nos troupes ont reçu un tel choc que force est d'en opérer la relève la nuit même. Les troupes coloniales, dans une incommensurable bravoure, ont particulièrement souffert du feu de l'ennemi. Le bruit se répand que le général Marchand, toujours le premier en tête de ses troupes, a disparu.

Quelle est, à ce moment, l'impression générale dans les rangs français ? Voici deux comptes rendus résultant de visites faites dans les hôpitaux d'évacuation le soir même du 16 avril et qui vont nous en donner un aperçu.

Compte rendu de visite faite à l'H. O. E. de Courlandon (2e *C.A.C.*)

Vu un officier et une trentaine d'hommes. (Corroboré par le Médecin-Chef). 1er, 2e, 5e, R. I. C. et 32e Artillerie.

Bon moral et bon esprit.

Sentiment d'avoir bien travaillé, mais de n'avoir pas réussi aussi complètement qu'on l'espérait.

Impression d'une résistance supérieure à celle rencontrée jusqu'ici, due, surtout, aux mitrailleuses qui se décèlent.

Très peu de blessures par obus.

Pas d'esprit critique, pas de plaintes contre notre artillerie. Constatation d'un très bon travail sur les premières lignes, destruction insuffisante au delà.

Impression que les cadres ont beaucoup pâti.

Sentiment de haine contre les boches plus violent que jusqu'à ce jour.

Le sentiment dominant est l'acharnement des boches à se défendre avec leurs mitrailleuses.

Tous les blessés ont le sentiment très net que l'ennemi a subi des pertes élevées.

Compte rendu de la visite faite à l'H.O.E. de Saint-Gilles (*blessés légers*) *le 16 avril à 18 heures.*

Capitaine Brunet. — 1er Bataillon du 2e R. I. C. — Blessé à 6 h. 30 entre les boyaux de Béthune et d'Anvers. A l'impression que les pertes sont plus fortes qu'on ne le pensait, mais que le moral est maintenu bon.

Capitaine Van Rickhegem, — du 57e R. I. C. — Blessé à 6 h. 20. Feux violents de mitrailleuses dans les trous d'obus. Ces feux n'ont

pas arrêté la marche. Excellent départ et bonne avance. Bon moral.

Sous-lieutenant Schoffer, du 6e génie, 15e D. I. C. — Blessé à 7 h. 25. Tout le monde marchait avec entrain et avait atteint la deuxième ligne allemande avec ses passerelles.

Lieutenant Cochard, du 67e R. I., 12e D. I. — Blessé à 7 h. devant Moussy. Moral magnifique des hommes partis avec enthousiasme.

Sous-lieutenant Garnier, 418e R. I., du 20e C. A. — Blessé à la sucrerie de Cerny, vers 8 h. 45. Moral de sa troupe excellent, mais a constaté que le bataillon de 2e ligne ne progressait pas.

Médecin auxiliaire Bourriol. — Le boyau d'Arras, pris à 3 heures du matin par le bataillon sénégalais Corneloup, est resté occupé sans mouvement jusqu'à 6 heures. Excellente impression des hommes.

Adjudant-chef Boursent, 70e sénégalais. — Très content du moral de ses hommes qu'il estime incomparablement supérieurs à ce qu'ils étaient sur la Somme.

Plusieurs autres hommes, interrogés, faisaient en résumé bonne impression. Il peut y avoir regrets de ne pas avoir pu aller plus vite, mais pas démoralisation. Les pertes, disent les hommes, sont plus fortes qu'on ne pensait, à cause des innombrables trous d'obus abritant des mitrailleuses et qui ne se sont révélées qu'au dernier moment.

Ces comptes rendus officiels sont sujets à caution. Ils montrent que la stupeur est la caractéristique générale des troupes. Cette stupeur, jointe à l'état morbide des militaires interrogés, ne permet pas d'avoir une idée très nette du moral et encore moins des événements. Incontestablement, les hommes ont conservé le moral bon. Mais ils comprennent. Et dans les conversations qui ne sont pas destinées à la publicité ils jugent et jugent sévèrement.

Et maintenant, quelles sont les causes de l'échec ? Il serait prématuré de vouloir les déterminer avec certitude. Tout de même, plus près des événements, l'histoire se confond moins avec cette légende qui doit devenir *l'Histoire*. La défaite est-elle due à des agissements politiques ? Très porté à l'admettre, il nous vient tout de même à l'esprit que des considérations d'ordre purement militaire peuvent avoir leur valeur et avoir eu leur influence. Trahison politique, peut-être, très probablement sans doute, mais point suffisante pour amener les résultats que nous constatons.

Le plan d'attaque a été sérieusement préparé avec une illusion cependant sur l'importance des troupes que nous avions devant nous et la résistance qu'elles pouvaient offrir. L'agglomération d'artillerie était considérable, le stock de munitions assez important pour qu'on pût espérer ne pas avoir besoin de recourir aux ravitaillements de l'arrière. Or, cette artillerie, par suite d'un réglage déplorable, a été meurtrière pour nos troupes et le ravitaillement en munitions a été tout à fait inopérant au

dire de tous, une fois les réserves épuisées. Ceci était à prévoir, étant donné que les zones de circulation de l'armée ne comprenaient aucune route viable. Une seule avait été admirablement entretenue : celle où passaient quotidiennement les autos des états-majors. *Ab uno disce omnes !* Les autres routes étaient semées de fondrières, crevées d'ornières, coupées de dépressions de niveau considérables, disparaissant çà et là sous de véritables marécages, si bien que le 16, au soir, toutes les routes étaient encombrées et engorgées de véhicules en détresse complètement brisés.

La résistance de l'ennemi a été acharnée. Et il n'y a qu'une opinion unanime pour l'expliquer. Les troupes sénégalaises, qui auraient pu être employées utilement comme nettoyeurs de tranchées, ont été mises dans les premières lignes, dans les vagues d'assaut, en contact immédiat avec l'ennemi. Or, ces troupes noires ne font pas de prisonniers. Tout ennemi pris par elles a pour le moins la tête coupée. Les Allemands le savaient de longue date, et, voyant devant eux les Noirs, ils préférèrent, plutôt que de se rendre et affronter une douce captivité, dont ils sont parfois avides, vendre chèrement une vie qu'ils savaient devoir perdre en toute alternative. Grâce à quoi ils ont conservé leurs positions, brisé l'élan de nos troupes, arrêté notre offensive qui a été aussi néfaste pour nous que pour eux.

Des causes d'un autre ordre ont contribué à arrêter cette marche. Et d'abord, le mode d'emploi de l'artillerie. La centralisation à outrance, le désir de donner des commandements à tel ou tel font que le groupe d'artillerie, qui est théoriquement considéré comme unité technique, n'existe plus. Toute l'artillerie forme une véritable pyramide dont le sommet est à l'arrière. Là est un seul commandement, un seul chef difficile à atteindre et dont les ordres ne parviennent plus alors que les liaisons téléphoniques sont gênées par le fracas de la mitraille et les lignes en perpétuelle rupture par suite des bombardements.

Autre cause : le maintien en place de chefs supérieurs de service, dont la générale sénilité apporte une gêne considérable dans l'exécution du service.

Comme conséquence, conséquence du n^{ème} ordre, le général Mangin a été relevé de son commandement et remplacé par le général Maistre. L'échec de Maugin, qui ne lui est certes pas totalement imputable, a brisé l'élan de nos troupes entre Laon et Vouziers. Les journaux annoncent de prochaines interpellations : 1° sur l'emploi des troupes noires dans l'attaque ; 2° pour le rétablissement des conseils de guerre spéciaux destinés à juger les généraux relevés de leur commandement. Il serait temps que l'on rappelle aux généraux qu'ils sont d'abord des soldats, et, à ce titre, justiciables des conseils de guerre et du code de justice militaire. Ceci est la conséquence de cela ! Et la Révolution,

qui envoyait à l'échafaud Custine, Houchard, Lamallière et tant d'autres généraux néfastes ou simplement malheureux, préparait la victoire future.

Blanzy-les-Fismes, le 7 mai 1917.

Voilà ce que j'écrivais aussitôt après l'offensive. N'étant pas le moins du monde républicain, je regrette mes conclusions. Tout de même je n'y change rien, n'ayant aucune admiration pour l'histoire officielle et ne respectant que ce que je crois être la vérité.

LIEUTENANT H. D. D'A.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Henry Spiess : *L'Amour offensé*, poème, Lausanne, « Cahiers Vaudois », 1917 ; *Le Visage ambigu*, poème, 2e édition augmentée, Lausanne, « Cahiers Vaudois », 1918 ; *Saison divine*, poèmes, Genève, A. Jullien, 1920.

Il y aura huit ans bientôt, quand notre cher Paul Fort fut élu prince des Poètes, j'applaudis fort à son avènement. D'ailleurs, si c'était à refaire, je recommencerais. Mais il me souvient que, me retournant vers ma petite patrie, j'écrivais quelque part : « Si les rimeurs de l'Helvétie romande devaient se choisir un prince des Poètes, c'est bien à M. Henry Spiess qu'iraient les suffrages de ses confrères. » Son œuvre, alors déjà, justifiait cet hommage. Mais ses derniers livres lui assurent des titres nouveaux à l'admiration des poètes romands : aujourd'hui, j'en suis sûr, aucun d'eux ne songerait à lui disputer la première place.

Poésie, art désuet et charmant ! tes fidèles se font de jour en jour plus rares. Sans doute parce que trop de gens ont impunément calligraphié des lignes inégales dont le son ne réveillait dans l'âme aucun écho, les meilleurs esprits se sont détournés de toi. La production poétique de notre époque ressemble à ces Salons dits « d'avant-garde », où, pour découvrir un talent, il faut, durant des heures, laisser errer ses yeux sur des cimaises sans fin, associant les plus navrantes banalités aux plus froides plaisanteries, aux farces les plus pesamment appliquées. En poésie comme en peinture foisonnent le pompier et le faiseur de rébus. Entre ces deux extrêmes, qui se touchent (car on imagine fort bien un capitaine de pompiers délaissant les rébus de l'*Illustration* pour s'attaquer à ceux, plus nouveaux, de *La Fin du Monde*), comment la poésie reconnaîtra-t-elle les siens ? Faut-il s'étonner que

les vrais poètes, un Paul Fort, un Henry Spiess n'aient pas encore arraché à la foule l'hommage qu'elle leur doit ?

Pour Spiess, à vrai dire, ses premiers chants furent modulés d'une voix un peu grêle. A de certains moments, comme il est naturel, cette voix semblait n'être qu'un écho. Peu à peu, cependant, elle s'affermissait. Son charme se faisait plus subtil et plus prenant, dans la mesure même où l'art du poète se révélait plus simple et plus direct. Mais une certaine monotonie subsistait à travers la souplesse des rythmes et la diversité des images. Les motifs essentiels restaient invariables. On pouvait craindre que, toujours attentif aux battements de son cœur, s'interrogeant, se plaignant, s'exhortant, Spiess ne trouvât jamais la force de descendre dans la vie, parmi les hommes. Saurait-il un jour chanter autre chose que son âme repliée sur elle-même, les petits bonheurs, les petits chagrins dont les minutes successives tissaient le rideau de sa « chambre close » ? Après *Le Silence des Heures*, après *Chansons captives*, il était permis de se le demander.

Mais voici **L'Amour offensé**. C'est toujours en soi que l'auteur trouve sujet de s'émouvoir. Mais l'accent se fait plus viril. C'est encore par notations brèves que Spiess traduit son émoi. Mais cette brièveté imprécise exprime ou laisse transparaître des façons plus profondes de sentir.

Le poète a rencontré un amour qui lui fait perdre le souvenir des amours d'autrefois. Renouvellement de l'être. Plénitude, exaltation joyeuse, reconnaissance éperdue pour la libératrice. Puis crainte de s'être une fois encore trompé. Peur d'aimer moins qu'on ne croyait, peur d'avoir inconsciemment dupé celle qui vous aime. Remords. Sentiment de la servitude, désirs d'indépendance et de vagabondage. Mépris de soi-même, retour de tendresse pour celle dont on veut se libérer. Soudain, ivresse d'être libre. Et puis la vie quotidienne qui recommence : délivré de l'amour, le cœur se retrouve captif de quelque autre ennemi, mais captif comme avant, comme naguère, comme toujours...

Il me semble que, pour définir cet *Amour offensé*, j'ai disposé en quinconce des mots vides de sève, comme un naturaliste rangerait dans une vitrine des débris d'ossements. C'est proprement trahir le poème, car un tel livre ne se raconte pas : en lui, comme dans la vie, il n'y a ni ordre ni désordre, mais mouvement. Tout s'y enchevêtre, avec des recommencements qui ne sont pas néces-

sairement des répétitions. La sagesse y coudoie la folie, le rire se mêle aux larmes et la tendresse à l'ironie. Les images qui s'enlèvent et rebondissent montrent, en dépit de certaines jongleries, une sensibilité toujours en éveil et parfois illuminent d'un éclair ce qu'il y a de plus haut, mais aussi de plus rare, dans le lyrisme : la Pensée.

Ce **Visage ambigu**, que le poète nous invite à contempler, c'est encore le sien. Il n'en avait tracé jusqu'ici que des croquis rapides : silhouettes, attitudes, expressions diverses de l'éternel modèle. Cette fois, c'est un véritable portrait. Il ne s'agit plus de saisir, au hasard d'un jeu de glaces mobiles, tel mouvement du corps ou de l'âme. L'artiste s'est campé devant un haut miroir de bronze, il le fixe obstinément, il y veut voir son image totale.

Et voici comment il la peint :

Dieu, tour à tour comblé d'extase et de lumière,
puis banni, pour longtemps, du plaisir entrevu,
je vais, tantôt dressé vers un ciel absolu,
tantôt baissant le front pour suivre les ornières.

Tour à tour tout puissant, puis dépourvu de tout,
je ne puis être heureux sans deuil et sans partage.
Ainsi que mon destin, mon âme a deux visages,
et mon sort est tramé d'ivresse et de dégoût.

Les moments alternés se disputent ma vie
sans me dire le but où m'entraînent mes pas.
Je suis dieu mais captif, et je n'ai même pas
le souvenir entier de ma gloire accomplie.

Et mes heures s'en vont, de triomphe ou d'effort,
et je ne puis régler ni prévoir leur mélange,
ni deviner selon quel mystère je change
et quel sera mon rôle au delà de la mort.

Il y a dans le recueil bien des fragments plus poétiquement beaux. Si j'ai cité celui-là, c'est parce qu'il me paraît résumer avec exactitude tout ce que l'auteur nous avait dit de lui-même dans les livres, nombreux déjà, qui précédèrent *le Visage ambigu*. De plus, il nous montre, à côté du poète, vraiment lyrique par le don d'exalter jusqu'à la frénésie son âme et tous ses sens, le psychologue clairvoyant et sévère, pratiquant, selon le précepte de la sagesse antique, la connaissance de soi et connaissant, à travers soi, ses pauvres frères les hommes. Enfin, ces quelques

strophes indiquent chez Spiess le pouvoir d'ajouter à l'émotion poétique provoquée par les réactions de l'instinct et du sentiment celle, plus puissante encore, qui s'attache à l'idée.

Car c'est vers la poésie d'idées que semblent se tourner les yeux du *Visage ambigu*. Cette face n'est plus seulement d'un homme qui murmure au gré des jours et des chemins sa joie ou sa peine d'une heure. Elle se crispe devant le mystère des origines et des destinées. Elle se souvient

d'un passé plus lointain que les fables mouvantes...
de l'ombre primitive et de l'eau permanente.

Elle évoque, non sans quelques réminiscences baudelairiennes, ou quelques reflets des *Idylles antiques*, les spectres d'Orphée et du Nazaréen. Elle frémit au souffle de Dionysos et de l'Amour dieu.

Poésie d'idées, disions-nous. La métaphysique ne devient matière de poésie qu'en cessant d'être spéculation pour se faire ivresse ou tourment des sens, en subissant une transmutation qui rend concrètes et vivantes ses formules les plus abstraites, pare ses symboles de lumières et de cadences, lui donne enfin le poids et la splendeur de l'or.

C'est pourquoi il faut préférer **Saison divine** *à l'Epopée du Solitaire* (1), dont l'auteur, M. Frank Grandjean, profes-

(1) N'en déplaise à M. Constant Bourquin. — Ce jeune homme (j'espère pour lui qu'il est jeune) admire véhémentement le poème philosophique de M. Frank Grandjean. C'est son droit. Il a conçu le dessein de montrer au monde que le livre de son grand ami est un chef-d'œuvre méconnu. Intention louable. Par malheur, même si le génie de M. Grandjean dépassait de cent coudées celui de Lucrèce, son prétentieux apologiste donnerait à penser le contraire : les meilleurs vers du monde passeraient pour méchants d'avoir été loués par une telle prose. M. Bourquin, d'ailleurs, sent si bien la faiblesse de son argumentation qu'il se voit obligé (combien de telles nécessités doivent être pénibles) de vomir l'injure sur ceux qui ne partagent point son sentiment. Les quelques réserves que j'avais émises ici même, il y a plus de six ans (1er février 1914), sur la valeur d'art de *l'Epopée du Solitaire* sont taxées par lui de « malhonnêteté ». Je me vois ensuite traité de « jeune fat », de « talon rouge » et de « poétereau qui ne sait que roucouler pour les dames » (ça, c'est gentil et puis ça peut toujours servir). M. Bourquin, qui a la rancune tenace, termine son compliment en m'assurant qu'il me donnerait « volontiers un soufflet en guise de réponse». Gardez-le, monsieur Bourquin, ça vaudra mieux. Ne vous ayant jamais rencontré, je n'ai point songé à me protéger contre vos fureurs. Au surplus, je me garderais bien, si l'événement se produisait, d'appeler la police, car ce serait vraiment trop aimable à vous de me consentir un tel avantage ; songez donc, la critique aurait son martyr, et, par vos soins, cet honneur serait dévolu à votre serviteur indigne... Mais surtout, ah ! surtout, n'allez pas vous aviser de quérir l'admiration des multitudes pour les beautés inconnues que pourraient contenir mes œuvres incomplètes : je risquerais d'en trépasser et vous auriez un meurtre sur la conscience.

seur à la Faculté des Lettres de Genève, est sans doute bien meilleur philosophe que le pauvre Henry Spiess, lequel serait, je gage, bien incapable d'écrire l'*Esquisse d'une pédagogie inspirée du Bergsonisme*.

Saison divine tient les promesses que nous avions cru discerner tant de fois dans les poèmes de Spiess, mais qui, jusqu'à ce jour, ne s'étaient jamais pleinement réalisées. Sans doute le renouvellement n'est-il pas aussi complet qu'on le pouvait souhaiter. Les poètes, dont l'œuvre entier est une longue confession n'échappent guère au reproche de se répéter. Seul, le silence pourrait les garder de ce péril, mais comment pourraient-ils se taire quand une force intérieure leur ordonne de chanter ? N'attendez donc pas de ce poète qu'il vous fasse entendre des accents tout à fait inouïs : si un livre nouveau donne une ou deux notes neuves, c'est assez. Il n'y en a pas plus dans le dernier recueil de Spiess : la chaîne s'allonge d'un anneau, qui diffère du précédent, mais qui la continue.

Ce qu'il faut admirer, c'est que les thèmes anciens sont traités plus largement que par le passé, avec une aisance, une sûreté, une abondance accrues. Ce perpétuel passage du plaisir au remords, de l'enthousiasme à la déception, du désir au dégoût, ces alternances de timidité et d'orgueil, de douceur et de violence avaient jusqu'ici intéressé, séduit, attendri, ému, irrité le lecteur. Dans *Saison divine*, tout cela, par de brusques envols dans le ciel de la pensée pure, prend une ampleur, une majesté inattendues. On se sent dominé. Le combat que se livrent dans l'âme du chanteur la souffrance et la joie atteint au paroxysme. Le son même des vers est pathétique.

Il y a de tout dans ce volume : des méditations et des hymmes, de fraîches églogues comme la *Journée* ou l'*Après-midi sentimentale*, des strophes virgiliennes et des dithyrambes furieux, des pages de rêve et d'autres qui sont des actes. Et, mêlé à ces choses, les reliant l'une à l'autre par une trame invisible, il y a comme un roman lyrique, suggéré plutôt qu'énoncé, l'histoire, dirait-on, d'un Verlaine protestant, que les femmes ont fait souffrir, qui a péché tantôt par excès d'orgueil, tantôt par trop d'humilité, qui s'est cru le prêtre d'une religion nouvelle

au geste assez prodigue
pour saluer le thyrse et le gibet divins,

et qui finit par trouver la paix du cœur dans l'ombre froide d'une petite église de la campagne genevoise, non point en écoutant le prêche du pasteur, mais en y accompagnant sa bonne mère.

Mais il ne s'agit pas d'une fin : Spiess ne s'arrête pas de récidiver.

En attendant son prochain livre, il faut marquer encore ce par quoi ce dernier s'élève sans conteste au-dessus des précédents. C'est parce qu'on y trouve — enfin — ce qui avait toujours manqué à la poésie romande : la magnificence de l'idée et du verbe, le sens de l'héroïque et le don divin de la Joie.

RENÉ DE WECK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Ludovic Naudeau : *En prison sous la terreur russe*, Hachette. — Maurice Verstraete : *Mes Cahiers russes*, Crès. — *La Russie d'aujourd'hui et de demain N° 1*, Attinger frères, Paris-Neuchâtel. — Maurice Cobrat : *La Sibérie colonie russe*, Alcan. — *Correspondance diplomatique se rapportant aux relations entre la République russe et les Puissances de l'Entente 1918.* — *Le premier Code de Loi de la République russe socialiste fédérative des Soviets*, Edition des Commissaires du Peuple. — A. Lokermann : *Les Bolcheviks à l'œuvre*, préface de V. Zenzinov, Marcel Rivière. — V. M. Roudnieff : *La Vérité sur la famille impériale russe et les influences occultes*, introduction de M. D. Netchvolodoff, E. Chiron. — William Le Queux : *Histoire extraordinaire de Raspoutine, le moine scélérat*, Edition française illustrée. — N. Iorga, etc. : *La Dobrogea roumaine*, Bucarest. — A. Tschirkoff : *Les Bulgares en Dobroudja*, Berne, impr. Pochon-Jent. — N. Iorga : *Droits des Roumains sur leur territoire national unitaire*, Bucarest, Cultura Neamuri. — *La Roumanie, conférences*, Union française. — R. Grelling : *Documents belges*, Payot.

En dépit des difficultés actuelles de l'édition, les ouvrages sur la Russie paraissent en nombre toujours croissant. Le problème russe, le mystère du bolchévisme continuent de passionner l'opinion publique, et tout ce qui peut jeter la moindre lumière sur l'avenir plein d'angoisses et de promesses du grand pays slave trouve partout et des éditeurs et des lecteurs. Les neuf publications dont nous allons parler ont paru en l'espace d'un mois à peine.

On connaît l'odyssée de notre confrère L. Naudeau, correspondant du *Temps*, en Russie bolchéviste. Arrêté sous prétexte de menées contre-révolutionnaires, il séjourna de longs mois dans les prisons bolchévistes et fut témoin des horreurs dont s'accompagnait l'activité de la fameuse *Tchrezvytchaika* (Commission extraordinaire pour juger les crimes contre la révolution). L. Naudeau a publié ses impressions d'abord dans le *Temps*, puis les a

réunies en un volume intitulé : **En prison sous la terreur russe**. C'est un long récit très pondéré, très objectif, de la vie quotidienne dans les prisons bolchévistes, plus terribles encore, d'après ce qu'en dit l'auteur, que celles de l'ancien régime. « Je n'ai rien inventé, rien exagéré, rien rehaussé de couleurs imaginaires, écrit L. Naudeau au commencement de son ouvrage. Je raconte. » Dans ces prisons sont entassés des gens de toutes conditions, des criminels de droit commun et des criminels politiques, des femmes, des enfants, des vieillards. Des gens qui ne sont pas encore jugés et ceux qui sont déjà condamnés à mort subissent le même régime. Outre les articles publiés dans le *Temps*, Ludovic Naudeau a fait entrer dans son livre le récit remarquable d'un entretien avec Tchitcherine, Commissaire du peuple pour les Affaires étrangères, et un chapitre très intéressant sur Moscou au début de 1919.

Ce sont également les impressions d'un témoin oculaire qu'apporte à la contribution de l'histoire du bolchévisme le livre de M. Maurice Verstraete : **Mes Cahiers russes**. L'auteur a vécu en Russie sous trois régimes : le régime autocratique, le gouvernement provisoire et le pouvoir des Soviets, et s'est trouvé en situation d'approcher les détenteurs du pouvoir, de voir de près les principaux acteurs de la révolution russe. Bien qu'hostile aux Bolchéviks, M. Verstraete reconnaît que l'empreinte du régime soviétique restera, quel que soit le gouvernement qui lui succédera, et il voit juste quand il dit que le bolchévisme est la conséquence logique et l'aboutissement de tout le mouvement révolutionnaire russe. Sans doute son avènement a-t-il été hâté par la guerre et favorisé par les Allemands. Les caractéristiques des chefs bolchéviks, surtout celle de Lénine, sont vraiment remarquables. Lénine semble avoir pris à tâche de modifier les excès communistes, mais, dit M. Verstraete, « cette tâche ne semble pas réalisable dans le domaine économique où, plus encore qu'en politique, Lénine est prisonnier de la situation qu'il a créée, des principes qu'il a professés, des utopies qu'il a déchaînées ». De sorte que Lénine, qu'il tient pour l'un des hommes d'Etat les plus remarquables de tous les temps et de tous les pays, lui semble voué à l'impuissance. « La Russie, dit M. Verstraete, ressemble à une pauvre bête ligotée sur laquelle s'acharnent des vivisecteurs dont le couteau est si maladroit que leur chef lui-même s'en in-

quiète et veut le leur enlever des mains. Mais le coup est déjà porté et semble mortel. »

Nous avons parlé, dans une chronique précédente, d'une série de périodiques en langue russe, publiés actuellement en France. A côté de ceux-ci quelques autres paraissent en langue française.

Parmi ces derniers l'un des plus intéressants est **La Russie d'aujourd'hui et de demain**, dont le premier numéro est paru récemment. C'est un recueil d'articles sur les questions d'actualité, écrits par des Russes : hommes politiques, économistes, juristes. Un seul collaborateur français, le professeur Denis, donne dans ce numéro un intéressant article sur l'Alliance franco-russe. A citer aussi l'article du professeur Kluchnikov, sur la *Russie d'aujourd'hui et de demain*, et les articles sur la politique douanière de la Russie et sur l'avenir économique de la Russie, que consulteront avec fruit tous ceux qui s'intéressent à la tâche immense de la reconstruction de la Russie et de l'exploitation méthodique et rationnelle de ses richesses.

C'est précisément pour cette catégorie de lecteurs que la maison Alcan a entrepris l'édition d'une étude importante sur la Sibérie et ses immenses richesses minières et forestières. Le fascicule qui est paru : **La Sibérie, colonie russe**, contient l'historique de cette vaste contrée, jusqu'à la construction du transsibérien. On y raconte d'abord l'exploration et la conquête de la Sibérie par les troupes d'Ivan le Terrible ; une large place est faite ensuite à l'étude ethnographique de la Sibérie et des différents peuples qui l'habitent, puis aux richesses naturelles de la Sibérie.

Le centre de la propagande bolchéviste est, comme on le sait, Stockholm. C'est de là qu'on reçoit de nombreux tracts et brochures, traduits en français, qui sont les documents du gouvernement des soviets. Toutes les rédactions de Paris ont reçu récemment deux brochures, dont l'une, publiée par le Commissariat du peuple pour les Affaires étrangères, contient **La Correspondance diplomatique se rapportant aux relations entre la République Russe et les Puissances de l'Entente**. C'est, en somme, un livre blanc diplomatique, rédigé, du reste, avec beaucoup de négligence. Une partie seulement de la correspondance (échangée en 1918) est traduite en français, tandis que l'autre, et très importante, est donnée dans l'original anglais. Au surplus, ce livre blanc ne

nous apprend pas grand'chose de nouveau, la plupart des radios et télégrammes insérés ayant été publiés, en leur temps, par différents journaux.

L'autre brochure de propagande est éditée par le Commissariat du peuple pour la Justice, et s'intitule : **Le premier Code des Lois de la République russe socialiste fédérative des Soviets.** Mais ce titre ne correspond pas exactement au contenu, car seules les lois relatives aux actes de l'état civil sont données dans cette brochure. Du reste, la plupart de ces lois, qui visent bien plutôt à la destruction de la famille qu'à sa conservation, ont été publiées déjà, et avec beaucoup plus de méthode et d'exactitude, dans le livre de M. Labry.

Tous ceux qui veulent connaître les événements russes, non d'après la presse bourgeoise ou la presse bolchéviste, mais par les récits des témoins oculaires dignes de foi, doivent lire la petite brochure de M. Lokerman : **Les bolchévistes à l'œuvre.** L'auteur, un socialiste membre du conseil municipal de Rostov-sur-Don, raconte ce qui s'est passé dans cette ville pendant les soixante-quatorze jours qu'elle fut soumise à la dictature bolchéviste. De ce récit écrit sobrement, où ne sont relatés que des faits indiscutables, se dégage une telle impression d'épouvante qu'il semble impossible après cela que se puissent encore trouver des défenseurs du régime bolchéviste. Toutefois il faut dire que les abominations rapportées par M. Lokerman furent plutôt le fait de la soldatesque bolchéviste que les chefs ne pouvaient ou ne voulaient refréner.

La figure mystérieuse de Raspoutine, qui semble plutôt appartenir à la légende médiévale qu'à l'histoire contemporaine, hantera longtemps l'esprit des historiens et des littérateurs. En France trois ou quatre livres déjà ont paru où sont retracés la vie et les actes du fameux *Staretz*, qui fut, un temps, le maître occulte de la Russie. A ces ouvrages il en faut ajouter deux nouveaux. L'un a pour auteur M. Roudnieff, ancien maire de Moscou, qui fut chargé, par le ministre de la Justice Kerensky, d'une enquête sur les abus commis par les ex-ministres et autres hauts fonctionnaires de l'ancien régime.

Dans une brochure intitulée **La Vérité sur la famille impériale russe et les influences occultes** M. Roudnieff s'est proposé de faireconnaître le vrai Raspoutine, d'après les

documents qu'il fut à même de consulter. Mais, dans un avant-propos à cette brochure, le général Netchvolodoff commence par affirmer que tout ce que l'on a dit de Raspoutine, de sa vie, de son influence occulte, de la trahison qui rôdait autour du trône impérial et dont il était l'âme, que tout cela est calomnie pure, ce dont l'on pourra se convaincre en lisant la brochure de M. Roudnieff. Le lecteur ainsi averti n'est donc pas peu surpris, lorsqu'il constate que M. Roudnieff, quelques ménagements qu'il apporte dans l'expression, ne fait, en somme, que confirmer tout ce que l'on a raconté des mœurs de Raspoutine, de son influence sur la famille impériale et des abus qui en résultèrent. En outre, remarquons que la brochure de M. Roudnieff n'a aucune valeur *documentaire*, car lui-même nous prévient qu'il dut laisser tous les documents qu'il avait à sa disposition, à Ekatérinoslav, quand les bolchéviks s'emparèrent de cette ville, de sorte qu'il rétablit *de mémoire* quelques-uns de ces documents. Du reste, il résulte de cette brochure même que M. Roudnieff se laissait facilement influencer par les personnes avec qui il était en contact. Maintes fois il rappelle qu'un tel lui a fait telle impression ; que tel autre ne lui a pas fait l'impression d'être capable de commettre les actes qu'on lui attribue. Mme Vyroubova, l'adepte fervente de Raspoutine et son appui principal près de la famille impériale, lui a fait une impression particulièrement favorable :

Quand elle (Mme Vyroubova) entra, écrit Roudnieff, je fus frappé par l'expression toute particulière de ses yeux : ils exprimaient une douceur céleste. Cette première impression favorable ne fit que se confirmer dans mes entretiens avec elle. Dès le premier et court entretien que nous eûmes ensemble, je fus persuadé qu'elle ne pouvait avoir, étant donné sa mentalité, aucune influence non seulement sur la politique extérieure, mais aussi sur la politique intérieure du gouvernement.

M. Roudnieff dit aussi qu'une perquisition minutieuse dans les appartements de la famille impériale n'a fait découvrir rien indiquant l'existence d'intelligences entre elle et les Allemands. Mais en ce qui concerne le fameux Raspoutine il confirme entièrement sa dépravation, son intimité avec la famille impériale et son influence néfaste sur elle.

Un autre livre sur Raspoutine, dont le titre est : **Histoire extraordinaire de Raspoutine le moine scélérat**, a pour auteur M. Le Queux, « agent du contre-espionnage anglais

en Russie », qui affirme avoir écrit ce livre d'après les pièces secrètes recueillies par ce service. Le traducteur français de cet ouvrage nous apprend, dans une courte préface, que M. Le Queux est un célèbre feuilletonniste anglais. N'ayant jamais lu les romans feuilletons de M. Le Queux, je ne puis savoir s'il surpasse en imagination Decourcelle ou Jules Mary, mais en tout cas son « roman » sur Raspoutine décèle une bien piètre documentation et fait douter de l'excellence du service de contre-espionnage anglais en Russie. Du ramassis de racontars qu'est cette « histoire du moine scélérat » ressort une telle ignorance de tout ce qui touche la Russie qu'on se demande même si l'auteur connaît la langue russe. Pas un nom n'est exactement rapporté, pas même celui du héros que M. Le Queux appelle *Novykh* au lieu de *Novy*. Parlant de l'influence de Raspoutine, il l'attribue principalement à « l'Eglise *Pravoslavny* », considérant cette Eglise comme une sorte de secte à laquelle il oppose « l'Eglise russe ». Or « l'Eglise Pravoslavny », c'est précisément l'Eglise orthodoxe. Toute révérence gardée, cela rappelle la célèbre phrase d'Alexandre Dumas père qui écrivit au retour d'un voyage en Russie : qu'on y trouve « une espèce de chiens qu'on appelle *sobaka* », et « sobaka » veut dire, en russe, le chien. Quant à la valeur documentaire du livre de M. Le Queux, il suffit, pour la juger, de citer une lettre de Guillaume II à Raspoutine, qu'il donne pour authentique, et dont voici un passage :

> Nous vous engageons à provoquer des accidents sur les chemins de fer, dans les fabriques de munitions et ailleurs ; Steinlauer vous envoie six agents de confiance dans ce but. Vos amis leur accorderont leur protection officielle et leur faciliteront leur tâche. J'ai également suggéré à Sa Majesté l'Impératrice quelques idées qu'elle discutera avec vous. Vos deux plus dangereux ennemis en ce moment semblent être le prince Juri Lvov, qui a de nombreux partisans, et M. Cheidze de Tiflis. Vous pourriez conjurer le danger en faisant cesser leur activité. Il se peut que vous réussissiez. Consultez l'impératrice. C'est ma volonté Impériale que le paiement convenu entre nous soit doublé à partir de cette date. Salutations.

Et cette lettre est signée : Wilhem, R. I.

Ailleurs M. Le Queux prétend que Protopopoff, qui ne devint ministre qu'à la fin de 1916, était déjà tout puissant, à la cour de Russie, avant la guerre, tandis que l'influence de Raspoutine,

qui se manifestait dès 1910, ne se serait exercée qu'après la première année de la guerre ; donc double affirmation totalement erronée. De même, en ce qui concerne la scène du meurtre de Raspoutine, l'auteur affirme en tenir le récit d'une femme, — alors infirmière, autrefois artiste célèbre, — qui y participait, tandis que, maintenant, il est établi qu'aucune femme n'y prit part.

J.-W. BIENSTOCK.

§

Dans un volume intitulé **Les Bulgares en Dobroudja**, M. Tschirkoff expose les arguments historiques et ethnographiques qui militent en faveur du rattachement de la Dobroudja à la Bulgarie. Ils sont, certes, plus que faibles en ce qui concerne la Dobroudja septentrionale, c'est-à-dire la portion acquise par les Roumains au traité de Berlin, en compensation de la cession à la Russie de ce qu'ils possédaient en Bessarabie, et aussi en reconnaissance du service éclatant qu'ils avaient rendu à l'armée russe à Plevna. Dans toute la Dobroudja, depuis la conquête turque au commencement du XIVe siècle jusqu'au commencement du XIXe, les Bulgares avaient à peu près disparu, comme le démontrent M. N. Iorga et ses amis dans la **Dobrogea roumaine**, mais revinrent au XIXe, sans cependant devenir aussi nombreux que les Turco-Tatars et les Roumains. Après l'annexion roumaine en 1877, les Turco-Tatars, dont un grand nombre avaient quitté le pays pendant la guerre de 1877-78, continuèrent à émigrer et furent remplacés en général par des Roumains dans la Dobroudja septentrionale. En 1913, elle comptait 216.425 Roumains contre 51.149 Bulgares sur un total de 390.430 habitants. Une notable partie de ceux-ci avaient *immigré* depuis 1878 ; ils n'avaient assurément aucun droit à faire de l'irrédentisme et n'en faisaient pas : c'est à Sofia qu'on en faisait pour eux sans les consulter.

A la suite de la guerre de 1913, les Roumains acquirent une partie plus méridionale de la Dobroudja, peuplée presque exclusivement de Turco-Tatars avant 1877 et où les Bulgares étaient depuis devenus fort nombreux (134.331) tandis que les Roumains ne constituaient qu'une minorité insignifiante (6.359 sur un total de 281.931 habitants). Les Alliés, prenant en considération leur traité avec la Roumanie, ont cependant décidé de lui laisser cette province, confiants avec raison dans les garanties générales stipulées en faveur des minorités ethniques. La Roumanie n'a d'ail-

leurs jusqu'à présent d'autre port ne gelant pas que celui de Constantza. On peut prévoir qu'elle sera forcée avant peu de le doubler par de grands travaux à Baltchik, à l'extrémité sud-ouest de la Dobroudja méridionale.

MM. Lacour-Gayet, de Martonne, Jean Richepin, C. Diehl, R.-G. Lévy et M. Djuvara, ont fait en 1918 de remarquables conférences sur **La Roumanie.** Elles ont été réunies en un volume dont le joyau est la conférence de Richepin sur l'âme roumaine et sur les poésies populaires, qui sont l'expression la plus intime de « ce peuple si doux, si bon ».

Le Dr R. Grelling, que son livre *J'accuse* a rendu célèbre, fait paraître sous le titre **Documents belges** une étude sur les correspondances diplomatiques saisies par les autorités allemandes et publiées par elles. Ces correspondances attestent que les diplomates belges (et surtout le baron Greindl, ministre de Belgique à Berlin) répétaient souvent comme des vérités les insinuations calomnieuses des diplomates allemands, mais M. Grelling montre que les conclusions que les Allemands ont cru pouvoir en tirer sont contredites par ces documents eux-mêmes, qui sont « à deux faces » et contiennent maints « passages favorables à l'Entente ». Ce livre, écrit en décembre 1917, était originairement une partie du *Crime*, le second ouvrage de l'auteur. Le public s'y renseignera sur ces Documents belges dont on a tant parlé et qui sont si inconnus chez nous.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Cap. de frégate de Parseval : *La bataille navale du Jutland*, in-18, Payot. — Clerc-Rampal : *Les sous-marins*, in-18, Hachette. — Colonel Bujac : *Liège*, Van Oest, Bruxelles et Paris. — Emile Zavie : *D'Arkhangel au Golfe Persique, aventures de cinquante Français*, Renaissance du Livre. — Arthur Toupine : *La Guerre et la Vérité*, Edition de l'Affranchi. — Albert Dauzat : *Légendes, prophéties et superstitions de la guerre*, La Renaissance du livre. — Lieutenant Doria : *Croquis de guerre et d'invasion*, Plon. — Max Anglès : *La Geôle*, La Renaissance du Livre. — Emile Vandervelde : *Dans la Mêlée*, Berger-Levrault.

La bataille du Jutland, qui vit le choc des deux plus grandes flottes du monde, le 31 mai 1916, ne semble pas avoir tenté, autant qu'on aurait pu s'y attendre, la curiosité des professionnels et des critiques navals. Chez nous, si l'on excepte le livre un peu hâtif d'Olivier Guihéneuc et une étude du capitaine de

vaisseau en retraite Poidloue, parue dans les *Archives de la Guerre*, rien, jusqu'à ce jour, n'a été publié sur cette mémorable rencontre. En Angleterre, après le lancement en librairie du livre de l'amiral Jellicoe, les discussions se sont vite apaisées, et si quelques ouvrages se publient encore sur ce sujet, ils ont surtout un caractère épisodique, leurs auteurs évitant tout examen critique des faits. Faut-il voir dans cette prudente abstention, dans cette sage réserve, dans cette discipline librement consentie, des raisons provenant du fait que les marins ont été amenés à constater quelques vérités désagréables, dont ils n'attendaient pas une manifestation aussi éclatante? Il est possible. Il y a des vérités qu'il n'est pas bon de faire connaître; elles pourraient troubler certaines combinaisons ou mettre un terme à une situation dont on tire jouissance. Et n'est-ce pas une des moralités, certes la plus triste et la plus inattendue, de cette guerre que la vérité doit rester cachée dans son puits, d'où elle ne peut sortir qu'au prix du scandale?... Un officier supérieur de notre marine, M. le capitaine de frégate de Parseval, vient de nous donner un livre sur **La Bataille du Jutland**. Enfin, a-t-on pu penser, voici l'étude d'un professionnel, dont l'autorité, la compétence, la curiosité d'esprit ne doivent pas être mises en doute. Ces qualités nécessaires pour traiter d'un pareil sujet auraient pu, en effet, se trouver dans cette étude. Il faut avouer notre déception. Pour l'exposé des faits, M. le Com. de Parseval s'est borné à résumer la version de Jellicoe, de la manière la plus concise, il est vrai, mais sans y introduire aucun élément nouveau. Il n'a utilisé ni les versions allemandes, ni les versions suédoises, ni le livre si savoureux du lieut. Etienne, qui ont été cependant entre toutes les mains.

D'autre part, ce résumé, dont nous louerions la concision, s'il ne s'accompagnait d'une véritable indigence au point de vue documentaire, est scandé d'affirmations tranchantes, prononcées sur le ton impératif et catégorique qui n'est que puéril. En dernière analyse, absence de toute objectivité, étalage d'idées préconçues, où, dès les premières lignes, on devine les conclusions auxquelles se rangera l'auteur. Une discussion rapide suit cet exposé *ex cathedra*, infligé d'autorité au lecteur. La seule nouveauté de cette discussion est qu'on essaie d'y diminuer le rôle de Sir David Beatty, en lui adressant le reproche de ne pas avoir assez serré

son adversaire, entre 3 h. 45 et 4 h. 42 du soir, c'est-à-dire entre l'ouverture du feu et l'instant où, découvrant la flotte allemande, Beatty vire de bord et remonte vers le Nord, à la rencontre de Jellicoe. On comprend d'autant moins ce reproche qu'à 4 h. 12, Beatty vient sur la gauche de deux quarts pour se rapprocher des croiseurs allemands, que pendant ce court intervalle de temps, deux de ses croiseurs ont été détruits, anéantis d'une façon si mystérieuse, qu'une impression de terreur a dû peser sur toute la ligne de bataille.

Est-il permis de croire qu'en pareille circonstance beaucoup de chefs d'escadre auraient abandonné le contact, pour éviter une destruction complète ?

Quant à la question du déploiement de la Grande Flotte, sur la droite ou sur la gauche, qui préoccupa si fortement Jellicoe, au moment critique, à 6 heures du soir, M. le Commandant de Parseval approuve ce dernier sans réserves. Mais il se garde bien d'aborder la question du retard apporté à ce déploiement, retard extraordinaire que les historiens de l'avenir considéreront sans doute comme une erreur capitale. C'eût été entrer dans le cœur du sujet. Or, chose curieuse, si l'auteur s'abstient de toute allusion à ce sujet, lorsqu'il examine l'attitude de Jellicoe, il ne craint pas de faire grief au vice-amiral Scheer, qui conduit la flotte allemande, de n'avoir pas saisi l'opportunité de tomber sur « Jellicoe, encore formé en colonnes, pour l'engager dans des conditions qui eussent été désastreuses pour le corps de *bataille britannique non déployé* ». Il y a là, semble-t-il, un joli cas de restriction mentale.

M. le Commandant de Parseval s'est borné à lire le livre de Jellicoe. Encore ne l'a-t-il pas lu en entier. Il affirme, en effet, que la flotte allemande n'a plus quitté ses bases, au lendemain de la bataille du Jutland. Or, cela est inexact. L'amiral Jellicoe, avec une parfaite loyauté, raconte lui-même que le 19 août 1916, les deux flottes s'approchèrent l'une de l'autre à une trentaine de milles. La rencontre était imminente. Elle n'eut cependant pas lieu. La flotte britannique se rendit compte qu'un rideau de sous-marins était interposé entre elle et son adversaire. Son chef estima que la partie était trop périlleuse ; et la Grande Flotte effectua son retour vers ses bases. Tel est un incident qu'on laisserait volontiers tomber dans l'oubli. Il comporte, en tout cas,

des enseignements que les marins officiels ne se hâtent pas de mettre en lumière.

M. Clerc-Rampal a donné dans la *Bibliothèque des merveilles*, éditée par la maison Hachette, un volume illustré sur **Les sous-marins**, *ad usum delphini* : le sous-marin et la torpille à travers les âges, la guerre sous-marine, la chasse aux sous-marins, les travaux sous-marins, etc... La jeunesse prendra un grand plaisir à lire ce livre, en y exerçant sa crédulité naïve et confiante.

JEAN NOREL.

§

La collection des *Premières contributions à l'histoire de la grande guerre* vient de s'enrichir d'un volume du colonel Bujac consacré à **Liége**, discussion de la brochure allemande publiée sous le même titre par le capitaine Marshall von Bieberstein. La prise de Liége a été un des épisodes importants de cette guerre, non seulement parce qu'elle a ouvert le cycle des hostilités, mais aussi parce qu'elle a révélé dès le premier jour tous les procédés de l'ennemi, même ceux contre la population civile, puisque les premières atrocités allemandes ont eu pour victimes les pauvres habitants de ce bourg de Visé, qui, à quelques minutes de la frontière hollandaise, étaient bien loin de se douter, même trois jours avant, du sort affreux qui les attendait. Ce bref et dur épisode de la chute de Liége comprend deux phases : l'attaque brusque sous forme de coup de main introduisant tout de suite dans la ville même l'ennemi glissé entre les forts, et la destruction de ces forts qui, d'après la brochure allemande, auraient été écrasés par les fameux et insoupçonnés 420. Ici on aimerait d'avoir confirmation de la chose, car, parmi nos officiers de génie, il est vrai, orfèvres, on persiste à croire que les 420 n'ont rien écrasé et que c'est beaucoup plus tard et après une destruction méthodique que furent prises les photographies horrifiantes des soi-disant effets de l'artillerie géante tirant à grande distance. Ceci, bien entendu, n'est pas pour contester l'héroïsme des défenseurs de ces forts ; le général Leman, notamment, trouvé à demi mort dans son fort de Loncin, dont la poudrière avait malheureusent sauté le dixième jour de l'attaque, n'a pas eu à hisser le drapeau blanc, et les commandants des autres forts qui l'ont fait ne s'y sont résignés que pour sauver d'une destruction complète la malheureuse ville occupée.

Mais ceci soulève alors la question des enceintes fortifiées ; avec une « chemise », comme disaient les anciens auteurs, Liège aurait certainement tenu quelques jours de plus, et cela pouvait avoir une énorme influence sur la guerre, la ligne de front pouvait s'établir sur la Meuse et non sur la Marne ! La réflexion n'est pas inutile au moment où l'on supprime les fortifications de Paris, et on peut se demander s'il ne serait pas bon, en dépit des gothas et des berthas, de prévoir à vingt ou trente kilomètres en avant de nos ex-fortifs une enceinte continue, avec zone de servitude de quelques kilomètres de large, qui du moins serait une réserve d'espaces libres et de parcs publics pour le siècle prochain.

Aventures savoureuses que celles des cinquante Français dont M. Emile Zavie se fait le conteur dans son livre **D'Arkhangel au Golfe Persique** ! M. Zavie, dont on a lu ici même de très intéressantes notes de prisonniers de guerre en Allemagne, fit partie, de mai 1917 à décembre 1918, d'une mission sanitaire qui avait été envoyée à nos alliés à l'époque où ceux-ci avaient l'air encore de se battre, et son livre est une précieuse contribution à l'étude psychologique de cet étrange pays. Dès le début, sur le quai de Boulogne, un officier russe à tournure martiale lui demande avec lassitude : Vous en voulez donc toujours de cette guerre ? Et c'est cette impression d'éreintement, de paix à tout prix, qui persistera dans tout le récit, avec aussi, bien entendu, l'attente frénétique du Grand Soir, dont, dès le début aussi, nos cinquante Français rencontrent quelques futurs héros. La petite troupe française traverse toute la Russie, de Mourmansk au Caucase, séjourne assez longtemps à Tiflis où foisonnent les types les plus divers et curieux, notamment trois jeunes dames russes que l'auteur crayonne avec plaisir, et enfin s'établit à Ourmiah à proximité du front turc où elle est aux premières loges pour suivre les massacres réciproques et les guerrillas interminables, jusqu'au jour où l'armistice permet à la mission sanitaire de gagner les campements anglais de Mésopotamie et de là le Golfe Persique et la France. De ce long et mouvementé voyage ressort l'impression que le peuple russe pris en bloc est beaucoup plus asiatique qu'européen et que par ses qualités, intelligence, esthétique, affectuosité, comme par ses défauts, manque de bon sens et de goût du travail, usage des stupéfiants, réveil soudain des passions sanguinaires, il se rapproche beaucoup plus des Caucasiens et des Persans que des An-

glais et même des Allemands. Le *nitchevo* moscovite expliquerait à lui seul toutes les déviations de la Russie contemporaine, et ce n'est pas sans raison que le mot *slave* a formé chez nous le mot *esclave*. Certes, il ne faut pas désespérer de l'avenir de ce peuple, qui a en lui d'immenses ressources morales, mais on se demande comment il se donnera l'armature politique qui lui est nécessaire et que lui fournirent tour à tour les Byzantins, les Mongols et, depuis Pierre-le-Grand, les Allemands. Un renouveau d'empire tudesque serait pour nous un vrai danger, et ce renouveau se produit pourtant, dit-on, avec le bolchévisme.

Sous ce titre un peu énigmatique **La Guerre et la Vérité**, M. Arthur Toupine raconte un épisode de la grande guerre sur le front russe, la part que prit le peuple letton à la résistance contre les Allemands jusqu'au 23 décembre 1916, que l'auteur appelle le jour de la grande trahison, car, dit-il, ce jour-là ce n'est pas seulement la petite Lettonie, mais toute l'immense Russie qui fut vendue à l'ennemi. Le livre de M. Toupine sera une heureuse contribution à l'étude de ce côté peu connu de la grande guerre. Les Lettons, que seuls connaissaient les ethnographes, se sont révélés comme un peuple très guerrier, et peut-être même trop guerrier puisqu'ils ont fourni leurs meilleurs mercenaires à ces Bolchéviks qui ont cherché et cherchent encore à subjuguer leur pays ; ils méritent l'indépendance qu'ils sont en train de conquérir et qui fera entrer sans doute la Lettonie dans une confédération où elle traitera sur un pied d'égalité avec sa sœur la Lithuanie et ses cousines plus ou moins lointaines, la Pologne, l'Ukraine, l'Esthonie. Mais, à ce propos, n'est-ce pas à tous ces éléments allogènes qu'était due la force combative de l'ancienne armée russe? Ces merveilleux grenadiers de Souvarov, qu'il fallait tuer deux fois, et de Korsakov et de tant d'autres, étaient-ils bien des Moscovites que tant de témoignages nous représentent comme des champions de la paix à tout prix, et n'étaient-ils pas plutôt des Lettons, des Cosaques, des Polonais, des Caucasiens, etc. ? Les Lettons, on le sait, ne sont ni slaves ni finnois ; ce sont nos frères aînés à nous Aryens ; le livre de M. Toupine contient quelques photographies qui montrent des types assez dissemblables : le jeune colonel Bredis a l'air assez moujik, mais le général Missine aurait plutôt l'aspect yankee, et le colonel Bangersky a tout à fait l'air d'un de nos compatriotes du Midi.

HENRI MAZEL.

§

A peu près dans le même ordre d'idées que l'ouvrage du Dr Graux, *Les Fausses Nouvelles de la Guerre*, M. Albert Dauzat a publié un curieux volume sur **les Légendes, prophéties et superstitions de la guerre**, qui apporte nombre de constatations, d'indications précieuses. Après avoir suivi la formation des légendes qu'on a vu éclore à foison durant le conflit ; étudié leur diffusion et leur caractère, il constate d'ailleurs qu'elles sont surtout en contradiction avec les théories acceptées des spécialistes. Mais les faits restent curieux : lorsque la police elle-même certifia, par exemple, que 200 enfants du XXe arrondissement avaient été empoisonnés par les laiteries Maggi ; lorsqu'on débita l'histoire des petites fourchettes mêlées à l'avoine des chevaux, ou celle, plus mirobolante, de la nouvelle poudre Turpin (1). En Allemagne on parlait à la même époque de bacilles du choléra qui avaient été jetés dans les puits. On peut citer encore des racontars comme celui des chefs militaires ayant échoué contre l'ennemi et qui eurent recours au suicide. Mais, en fait, la légende a été surtout le grossissement et la déformation, le possible transformé en réalité. — On peut mettre à côté les prévisions et tout ce qu'annoncèrent les voyants dont les brochures ont inondé un moment les librairies, — catégorie d'élucubrations parmi lesquelles on peut ranger tout ce qui a été débité par les « économistes distingués », qui ont plutôt bafouillé durant la guerre. Puis c'est la question des talismans, amulettes, porte-bonheur, pierres et animaux fétiches. Un curieux chapitre encore est relatif aux statues à clous en Allemagne, et aux traditions analogues comme le légendaire « tronc dans le fer » de Vienne ; aux croyances et superstitions relatives autrefois au tirage au sort, à l'invulnérabilité pendant la guerre, — et même à certains remèdes de bonne femme. — Le livre de M. Dauzat est en somme à retenir, car il étudie une catégorie de faits surtout curieux, leur production et leur mécanisme, et qui restent un des côtés surtout intéressants de la mentalité spéciale que nous a valu la guerre.

(1) M. Dauzat place également dans les légendes ou fausses nouvelles l'histoire des mains coupées aux enfants par l'ennemi. Mais est-il bien certain qu'il n'y ait là qu'une légende ? M. Facundo Quiroga, dont nous parlions récemment (*Les Allemands en Belgique*), affirme qu'on a connu à Anvers « une des victimes, une petite fille de Dinant ». Cf. p. 89, *op. cit.*, et les détails qu'il donne à ce propos.

Du lieutenant de dragons Doria on peut indiquer encore un attachant récit des premiers mois de la campagne : **Croquis de Guerre et d'Invasion** (Lorraine et Ile-de-France, 1914), où l'auteur raconte la défense de la frontière et la bataille heureuse de Rozelieures, qui arrêta l'ennemi (25 août). Il dut ensuite se faire évacuer (12 septembre) souffrant d'un accident antérieur et gagna Poitiers où se tenait le dépôt de son régiment. — La seconde partie du volume raconte l'invasion dans le Valois, vue du château d'Orrouy, qu'habite la famille de l'auteur, — récit imagé, prenant, qui donne des souvenirs et de curieux détails sur le passage des Allemands dans cette région, au sud de la forêt de Compiègne, et d'où la victoire de la Marne devait les faire déguerpir, — comme une seconde fois en 1918. Le volume du lieutenant Doria est une excellente relation et apporte un témoignage qui mérite d'être apprécié.

La Geôle (*Camps de Concentration*), de Max Anglès, est le récit d'un prisonnier civil en Allemagne, avec les corvées, les promiscuités, la misère, les déboires, — les émotions, les tristesses comme les courtes joies des détenus. On rapporte, là aussi, des choses hideuses sur le travail des prisonniers, la peine du poteau, l'infamie de la nourriture et surtout du pain. Il y a des tentatives d'évasion, des départs, des morts ; — enfin, la geôle s'ouvre et c'est le retour. — Le récit de M. Max Anglès, parfois d'une certaine émotion, est surtout intéressant ; mais peut-être met-il un peu trop d'argot dans les conversations, — sous prétexte d'exactitude ; tous ses compagnons de misère n'étaient pas des illettrés, et en général ils s'expriment comme des naturels de Pantruche, quartier de la Goutte-d'Or ou du Faubourg-Antoine. — Un détail encore est à retenir, entre bien d'autres, et qui concerne les tracasseries administratives du Boche : les prisonniers ne pouvaient écrire qu'une carte de huit lignes tous les lundis, et tous les quinze jours une lettre de quatre pages, petit format, mais qui ne devaient pas compter plus de seize lignes.

Dans la mêlée, d'Emile Vandervelde, est un recueil d'articles, — articles du *Courrier de l'armée*, du *Petit Parisien*, du *Daily Chronicle* du *New-York Times*, etc., — de lettres, conférences, préfaces et discours se rapportant tous à la guerre récente. On y parle de bien des choses, et entre autres de la bataille de l'Yser, des déportations belges, de la question des lan-

gues ; — des socialistes suédois que pilota l'administration allemande d'occupation et qui trouvèrent que la « cathédrale de Louvain », — probablement la grande église Saint-Pierre, — « sauf une corniche, était restée indemne », — sans doute parce qu'ils écrivirent leur rapport de Bruxelles. — Ailleurs, c'est la conférence socialiste interalliée de Londres, la politique socialiste de guerre, des choses sur « la supériorité de la démocratie » ; — enfin la révolution Russe, qui suscita de si beaux espoirs et finit, comme l'on sait, — après les arrangements de Brest-Litowsk, — dans un lamentable gâchis, des exécutions féroces, la guerre civile, la misère et la famine.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LE COUP D'ÉTAT DE KŒPENICK. — Le règne des usurpateurs, qui, dans la nuit de vendredi à samedi (13 mars), se sont emparés du pouvoir à Berlin, aura duré exactement quatre jours. Quatre jours, ce n'est pas beaucoup pour faire un coup d'Etat monarchiste, et si l'on veut bien se souvenir, d'une part, des espérances qu'avait fait naître la sédition militaire du général von Lüttwitz et des craintes qu'elle souleva, d'autre part, aussi bien en Allemagne que chez les Alliés, on ne manquera pas de s'étonner après coup de l'émotion énorme provoquée par cette affaire. En réalité, il ne s'agit que d'un épisode tragi-comique dans le formidable drame qui se joue, depuis la révolution, autour de la puissance allemande. Ce qu'il y a de plus curieux dans cette affaire, c'est que les agitateurs pangermanistes ont pu installer leur gouvernement au centre de la capitale, sans tirer un coup de fusil, et qu'ils se sont effondrés ensuite tout aussi rapidement qu'ils étaient venus. On a parlé de complicités et de faiblesses de la part du gouvernement républicain et il est certain que Noske s'est dérobé, précisément parce qu'il sentait la trahison autour de lui. Pourtant, ses troupes, à part quelques officiers, n'ont pas pris part au coup de force et ne se sont prononcées ni dans un sens ni dans l'autre. Les hommes de la garde de sûreté ont essayé d'expliquer cette attitude. « Nous ne voulons pas, ont-ils déclaré (*Gazette de Cologne* du 16 mars), *participer à un coup de Kœpenick de grand style.* »

L'équipée légendaire du fameux tailleur, auquel l'uniforme de capitaine conféra assez de prestige pour s'emparer des caisses publiques, est encore dans toutes les mémoires. Mais, pour faire un rapprochement entre cet incident vaudevillesque et le *pronunciamento* des pangermanistes, il fallait tout le scepticisme de ces soldats berlinois qui ont fait la guerre et qui, ayant trouvé une bonne place dans la garde nationale, ne tiennent nullement à la recommencer. Ils veulent bien « maintenir l'ordre » ; quant à risquer leur peau, c'est une autre affaire. Aussi, dès que les brigades de l'insurrection firent leur apparition à Berlin, les troupes de sûreté que Noske avait envoyées à leur rencontre se retirèrent-elles prudemment dans leurs casernes.

Cette fois-ci ce n'est pas à Kœpenick, mais à Dœberitz que fut préparé le complot. Le gouvernement n'ignorait pas le danger que constituait une agglomération importante de troupes fanatisées et mécontentes dans le voisinage immédiat de la capitale. C'est au camp de Dœberitz, entre Spandau et Potsdam, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Berlin, qu'avaient été concentrées la brigade Ehrhardt et la brigade Lœwenfeld, marins et fantassins, accompagnées de troupes spéciales, qui revenaient de la fameuse expédition de la Baltique. Après que le général Niessel, chef de la mission alliée, les eut fait rentrer en Allemagne, ces formations auraient dû être démobilisées immédiatement. On ignore encore à l'heure qu'il est par suite de quelles faiblesses elles avaient été maintenues. Les officiers placés sous les ordres du général von Lüttwitz intriguaient ouvertement et le gouvernement était au courant du complot. Quand, le vendredi 12 mars, Noske lança une proclamation, annonçant le danger dont la république était menacée, il était déjà trop tard pour parer les coups.

L'heure paraissait du reste favorable à la réalisation d'un coup de force. Les tergiversations des Alliés dans l'affaire de la livraison des coupables avaient fait passer sur le pays une nouvelle vague de chauvinisme. Les attentats répétés contre les membres de nos missions militaires étaient l'indice d'un état d'esprit singulièrement inquiétant. L'élimination d'Erzberger, à la suite des révélations faites au cours du procès en diffamation que le ministre des Finances intenta à M. Helfferich, fut considéré par les conservateurs comme un important succès politique. D'autre part, le refus du gouvernement de dissoudre l'Assemblée nationale,

pour procéder sans tarder à de nouvelles élections, et l'intention manifestée par la majorité de modifier la Constitution de façon à rendre impossible l'élection, par le suffrage du peuple, du maréchal de Hindenburg à la présidence de la république, pouvaient modifier la situation et paralyser les desseins des conservateurs.

Il convenait donc de mettre à profit, le plus tôt possible, les circonstances favorables. Bien que la mèche fût éventée, on décida d'agir. A minuit, sous le prétexte de manœuvres de nuit, les colonnes, accompagnées de leurs trains d'équipage, furent mises en marche sur Berlin. Le gouvernement, renseigné heure par heure, envoya l'amiral von Trotha pour parlementer, mais celui-ci se joignit aux insurgés. A 8 heures du matin, la brigade de marine occupait le quartier des ministères. L'artillerie et les auto-mitrailleuses s'installaient sur le Wilhelmplatz. Les troupes mirent leurs fusils en faisceaux et un petit détachement prenait possession de la chancellerie. La garnison de la ville ne fit même pas un simulacre de résistance. Devant l'hôtel Kaiserhof, une musique militaire jouait des airs patriotiques. En même temps la brigade Lützow, venant de Zossen, s'emparait du Potsdamerplatz. Les gares de Potsdam, du Wannsee et de la Ceinture étaient occupées militairement. Partout les troupes du coup d'Etat, qui s'élevaient à peine à 50.000 hommes, arboraient les anciennes couleurs nationales.

Pendant ce temps M. Wolfgang Kapp s'installait à la Wilhelmstrasse et formait un nouveau gouvernement. Ce Kapp, directeur général des domaines à Kœnigsberg, est une vieille connaissance. Au mois de mai 1916 le chancelier Bethmann-Hollweg se plaignait déjà au Reichstag de ses furieuses campagnes pangermanistes. Comment, après sa destitution, le gouvernement républicain avait-il eu la faiblesse de le replacer dans un poste de première importance, en Prusse orientale ? C'est que les hommes qui se sont succédé au pouvoir, depuis le mois de novembre 1918, ont été perpétuellement obligés de louvoyer, ménageant tantôt la gauche, tantôt la droite, pour établir tant bien que mal un compromis entre l'esprit d'ordre et l'instinct d'anarchie. C'est de cette faiblesse et de cette instabilité que les Lüttwitz et les Kapp ont su tirer parti pour réaliser une entreprise qui n'était viable que si elle parvenait à s'installer par la force dans le pays tout entier.

La *Gazette de Cologne*, qui, depuis des mois, faisait une propagande active en faveur d'une réaction à droite, saluait, dès le samedi 13 mars, le nouveau gouvernement, comme un « gouvernement d'action », mais en même temps elle avouait qu'il ne s'agissait que d'un succès momentané et elle ne cachait pas ses inquiétudes du lendemain. En effet, dès le samedi soir, on put s'apercevoir que la province ne marchait pas. Une échauffourée se produisit à Munich, mais elle avait des causes purement locales, qu'un changement de ministère parvint à supprimer. L'Allemagne du sud restait totalement réfractaire au mouvement de Berlin et les trois gouvernements de Bavière, de Wurtemberg et de Bade faisaient paraître un manifeste, où ils affirmaient leur fidélité à la Constitution du *Reich*.

A Berlin, les usurpateurs rallièrent, à vrai dire, un certain nombre d'officiers démobilisés et tout le clan des petites chapelles pangermanistes, qui depuis plus d'un an se livrent à une propagande monarchiste effrénée. Ils avaient l'appui du général Ludendorff, qui, tout en restant dans les coulisses, déléguait auprès du nouveau gouvernement son homme de confiance, le colonel Bauer. Mais les fonctionnaires civils demeuraient réfractaires. Dans une protestation commune, ils déclaraient que, tout en restant à leurs postes, ils n'obéiraient qu'aux ordres du gouvernement régulier. Ne pouvant compter sur les hommes de la *Reichswehr*, qui hésitaient à se prononcer, et dont les officiers, à part quelques exceptions, restaient dans l'expectative, Lüttwitz songea à armer les étudiants et les collégiens, venus en foule, accompagnés de leurs mères et de leurs sœurs, pour manifester, au son de la musique, en faveur du coup d'Etat. Kapp déclara avec prudence qu'il n'entendait nullement rétablir la monarchie, mais seulement combattre le désordre et restaurer le régime des compétences. Il fit du reste croire, dès le dimanche, qu'il était entré en relations avec l'ancien gouvernement, en vue d'un accord. Une démarche du général Maercker, commandant les troupes de Saxe, qui se rendit à Berlin pour négocier, sans être muni d'aucun mandat, pouvait faire croire, en effet, à un projet de médiation.

Cependant les membres du cabinet Bauer, sauf M. Schiffer, ministre de la Justice, resté à son poste, s'étaient enfuis à Dresde, de même que le président Ebert, pour passer ensuite à Stuttgart,

où le gouvernement fut reconstitué et l'Assemblée nationale convoquée. L'ordre de grève générale avait été lancé dans toute l'Allemagne. Cette décision, extrêmement grave, ne devait pas tarder d'entraîner des conséquences incalculables. C'était la première fois qu'un gouvernement avait recours à un moyen d'action aussi dangereux, pour réduire ses adversaires, et le correspondant berlinois de la *Gazette de Francfort* put constater, le 16 mars, que jamais encore les ouvriers n'avaient fait grève avec une pareille discipline. Il est juste de dire que bon nombre d'entre eux n'avaient pas attendu l'appel du ministère pour opposer à la contre-révolution des moyens révolutionnaires. C'était pour les spartaciens une occasion unique de reprendre leur entreprise de sabotage. Non seulement à Berlin, mais dans tous les centres industriels de l'Allemagne, de graves désordres se produisirent, dont on ne peut, à l'heure qu'il est, envisager la fin. Les ouvriers en armes ont attaqué la *Reichswehr*, dans le bassin de la Ruhr, en Westphalie, à Hambourg, en Saxe. De véritables batailles ont coûté çà et là plusieurs centaines de morts.

Que pouvaient faire Lüttwitz et Kapp, dont l'autorité ne s'étendait pas au delà du centre de Berlin, dans une ville populeuse, sans gaz, sans électricité, sans eau, sans moyens de communication ? Des démonstrations en musique ne pouvaient sauver leur entreprise. Dès lundi Kapp a essayé de donner à son effondrement l'apparence d'une renonciation volontaire. « Le gouvernement Bauer, a-t-il déclaré, ayant décidé spontanément d'effectuer lui-même les principales réformes dont le rejet avait été la cause de la création du nouveau gouvernement, le chancelier considère la crise comme terminée et se retire. » Mais le général von Lüttwitz, auquel Kapp a voulu passer la main, a dû se retirer à son tour avec ses divisions, non sans échanger des coups de feu pendant la retraite.

Quant au gouvernement Bauer, loin d'effectuer les réformes que les usurpateurs de Berlin prétendaient lui imposer, il a été contraint de pactiser de nouveau avec les forces révolutionnaires, dont Noske s'était difficilement rendu maître au cours des sanglants combats de l'an passé. La « démocratie » est victorieuse de la réaction, mais les syndicats ouvriers dictent leurs conditions !

HENRI ALBERT.

§

Belgique.

L'INTERPELLATION SUR L'ACTIVISME. — Le député socialiste Hubin vient d'oser une offensive directe contre le pannéerlandisme et les deux activismes flamingand et wallingant qui continuent à miner sournoisement l'unité nationale et s'opposent à une alliance étroite avec la France, qu'il est de l'intérêt évident de la Belgique de conclure.

M. Hubin n'y est pas allé par quatre chemins, il a dit les choses comme elles sont, sans vaines précautions oratoires ; et ce fut fort bien ainsi, encore que le gouvernement parût parfois gêné des dures vérités adressées à nos voisins de Hollande. Mais, vraiment, conclure une entente avec la Hollande serait de notre part verser dans une politique contre nature. Hubin l'a parfaitement noté : les Hollandais pendant la guerre, et depuis l'armistice, n'ont pas cessé de favoriser les desseins allemands au détriment de ceux de l'Entente. Ce sont eux, on ne saurait trop le rappeler, qui ont empêché les Anglais de se porter par l'Escaut à la défense d'Anvers et de la neutralité belge ; ce sont eux qui ont fourni aux Allemands le gravier nécessaire à la construction des tranchées bétonnées, et qui, au lendemain de la capitulation, ont permis aux troupes allemandes de passer par le Limbourg pour rentrer en Allemagne et d'échapper ainsi à la poursuite de l'armée belge. Il serait également intéressant de déterminer dans quelle proportion l'hospitalité accordée à l'Empereur et au Kronprinz a contribué à la préparation du récent coup d'Etat.

Tout ce que j'ai écrit ici, durant la guerre, sur l'intime corrélation entre l'intérêt allemand et les agitations activistes, a été confirmé, preuves à l'appui, par M. Hubin à la tribune du Parlement. Il a en outre révélé que le principal agitateur wallingant, qui sous-intitulait son journal « Organe de la Belgique française », écrivait d'autre part, sous une signature différente, dans un journal flamingant activiste. Cette duplicité du personnage met crument au jour la tactique des serviteurs de l'Allemagne qui cherchait tout simplement une paix de compromis basée sur l'annexion de la Wallonie à la France et de la Flandre à l'Allemagne. La forte harangue de Hubin a été appuyée par une démonstration à la fois serrée, documentée et brillante d'un autre député socialiste récemment élu, qui faisait ce jour-là ses débuts

à la tribune, M. Louis Piérard. Le jeune représentant du Borinage avait passé plusieurs mois en Hollande pendant la guerre et étudié de près le mécanisme de la propagande allemande, ses points de contact avec l'activisme. Cette propagande ennemie continue du reste et va jusqu'à conseiller de ne pas souscrire à l'emprunt belge, sous prétexte que la Nation sera bientôt séparée en deux pays autonomes.

Les quelques activistes avérés et les flamingants intransigeants qui siègent sur les bancs de la Chambre paraissaient atterrés de ces révélations. Aucun d'eux n'osa relever le gant et ce fut le désarroi. Un des chefs flamands, à qui l'on reproche même un excès de complaisance à l'égard des extrémistes, le ministre d'Etat Helleputte, profita de l'occasion pour répudier toute attache avec l'activisme et affirma que, lui aussi, au cours d'un voyage en Hollande pendant la guerre, avait vu fonctionner l'entreprise de trahison et l'avait dénoncée au gouvernement. Ce qui n'empêche pas, du reste, ce même M. Helleputte, alors que la ruée allemande battait son plein, de proposer la division de l'armée belge en régiments flamands et en régiments wallons, c'est-à-dire à désorganiser notre défense nationale et à faire de l'activisme et du pire, sans avoir l'air d'y toucher. A un autre moment, comme MM. Hubin et Piérard faisaient remarquer qu'au cours de leur longue histoire, les Flandres n'avaient jamais cessé d'être bilingues et invoquaient l'autorité indiscutable de notre éminent historien Henri Pirenne, M. Helleputte s'écria : « Pirenne se trompe et trompe ses lecteurs. » Cette interruption figure au compte rendu analytique, mais son auteur a eu bien soin de la supprimer ensuite au compte rendu officiel. De même il n'a rien répondu au professeur de l'Université de Gand, qui le sommait d'apporter les preuves de ses allégations contre Pirenne. Nier le bilinguisme séculaire des Flandres, ce serait nier l'évidence. Mais ne sont-ce pas les activistes et leurs complices hollandais qui osaient écrire en 1916, 1917 et 1918 que l'un des buts de la guerre allemande était de délivrer les frères flamands de Lille, Dunkerque, Hazebrouck et Saint-Omer, qui « depuis plusieurs siècles gémissent sous le joug français » (sic) ?

Après M. Helleputte, un autre chef flamingant, mais d'extrême gauche, le fameux Camille Huysmans, jugea politique, lui aussi, de répudier l'activisme, bien qu'il lui doive partiellement son élec-

tion à Anvers. Mais la partie la plus intéressante du discours de M. Camille Huysmans fut celle où il convint de l'incompatibilité absolue entre Hollandais et Belges, même flamands. C'est que M. Camille Huysmans, si intransigeant en matière de socialisme théorique, ne manque pas du sens de l'opportunité en ce qui concerne la politique intérieure. Seulement si les activistes n'ont pas osé ouvrir la bouche à la Chambre, s'ils s'y sont montrés en quelque sorte médusés par la réprobation qui s'étend sur leurs actes, ils ne continuent pas moins à soutenir, dans leurs journaux et leurs réunions, que les flamingants les désavouent pour les besoins de leur cause, mais, en réalité, les suivent comme leur ombre. On ne saurait malheureusement contester que cette affirmation renferme une importante part de vérité. Sans doute, les flamingants se rendent parfaitement compte de l'indignité des activistes, mais en même temps ils savent aussi que leur mouvement ne vit que de surenchères et ils ne se sentent pas le courage d'y résister. Si l'on examine impartialement la question flamande, on s'aperçoit que toutes les revendications flamandes raisonnables et justes ont reçu satisfaction. C'est ce qui embarrasse les chefs. Ils se sentent au bout de leur rouleau et veulent malgré tout continuer à faire figure. Ils ne le peuvent que grâce à des moyens artificiels, s'efforçant surtout d'attiser ce que le cardinal Mercier a si bien appelé un « dangereux mysticisme de race ». Mais la Belgique a trop besoin de se remettre au travail dans l'unité et le calme, la majorité de la Chambre a une compréhension trop nette et trop réaliste des nécessités nationales pour que ces extravagances et ce bluff purement électoral, puissent impunément continuer. Et c'est le très grand mérite de l'interpellation Hubin-Piérard d'avoir établi cette vérité au grand jour.

D'autre part, le gouvernement a pris une conscience plus ferme du danger hollandais et montré une énergie nouvelle et pleine de promesse dans la discussion du traité que les puissances nous proposent de conclure avec nos voisins. Le gouvernement belge est décidé à ne pas accepter les clauses politiques de ce traité. Au moment où je corrigeais ces épreuves, j'ai reçu le compte rendu de la suite des débats parlementaires sur l'activisme. Comme on citait le titre du journal wallingant activiste qui paraissait à Paris pendant la guerre, et dont je fus un des premiers à signaler le caractère suspect, encore qu'avec une belle impudence son rédac-

teur en chef se parât de titres camouflés et se prétendit en droit de parler au nom des Wallons, le député liégeois Troclet s'écria, aux applaudissements de la Chambre : « Ce journal-là, nous le méprisons tous. » Voici donc un incident définitivement réglé, et mes lecteurs voient dans quel sens.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

VARIÉTÉS

Du jade symbolique et précieux des Chinois. — Tse-Kong, disciple de Confucius, demande un jour à son maître pourquoi le sage estime le jade : « C'est qu'à ses yeux, lui répond Confucius, le poli et le brillant du jade figurent la vertu d'humanité, sa fermeté, l'intelligence, ses angles qui ne blessent pas, la justice. »

Ainsi s'exprime « le maître et le modèle des dix mille générations » dans le Livre des Rites (1).

Le jade n'est pas que symbolique; pris sous forme de poudre, d'onguent ou de pilules, il combat, du moins d'après la légende, et suivant une nomenclature faite par M. Deshayes, au cours d'une conférence au musée Guimet : la stérilité, le mal d'estomac, la toux, la soif, l'obésité, les maladies des poumons, du cœur, des cordes vocales, de l'intestin, les douze maladies de la région des hanches chez les femmes, etc.

Enfin les Chinois le regardent comme la plus précieuse des pierres. Son nom est dérivé de l'espagnol *piedra de hijada*, « pierre de reins », qui devint en français pierre de l'éjade et, par altération, le jade.

Nos minéralogistes, comme les Chinois, écrit S.-W. Bushell dans son livre intitulé *L'Art chinois*, comprennent sous ce mot jade deux pierres tout à fait distinctes : la *néphrite* ou pierre de reins, ainsi ap-

(1) On sait que le Y-King ou Livre sacré des Changements, le Chou-King ou Livre sacré par excellence, le Chi-King ou Livre des Vers et le Li-King ou Livre des Rites forment le corps de doctrines de Khoung-fou-tseu, que les missionnaires européens nommèrent Confucius en latinisant son nom. C'est le recueil et la mise en ordre des documents religieux, philosophiques, politiques et moraux qui existaient en Chine au VIe siècle. A ces quatre Livres s'en ajoutent quatre autres : les Sse-Chou, c'est-à-dire les quatre Livres classiques contenant les dits et maximes du philosophe recueillis par ses disciples. Ce sont le Ta Hio ou la Grande Etude, ouvrage de Confucius et de son disciple Tseng-tseu; le Tchoug-Young ou l'Invariabilité dans le milieu, recueilli par Tsen-Sse, petit-fils de Confucius; le Lun-Yu ou Entretiens philosophiques; le Meng-tseu, nom de l'auteur, disciple de Confucius.

pelée parce qu'on la portait souvent comme charme contre les maladies de reins, c'est un silicate de chaux et de magnésie, et la *jadéite*, silicate de soude et d'alumine.

La structure fibreuse et dure de ces deux pierres est la même, mais, tandis que la néphrite se tient ordinairement dans les verts plus ou moins foncés, selon la quantité de fer qui s'y trouve, la jadéite se présente sous une foule de tons, depuis le blanc jusqu'au brun foncé, depuis le gris-vert jusqu'au vert profond veiné de noir ; il en est de jaune, de rouge, de bleue ; il faut avouer que ces dernières sont moins rares dans les anciens textes chinois que chez les marchands ou les particuliers, soit que l'emplacement des gisements en ait été oublié, soit que l'imagination des auteurs les aient inventées.

Les couleurs préférées des Célestes sont le gris-bleu, qu'ils appellent assez pittoresquement couleur de graisse de mouton, à condition qu'il soit tacheté de vert émeraude, et le vert sombre moucheté de jaune.

Le jade provient en très grande partie de l'ouest du Turkestan, aux frontières de la Birmanie ; on l'extrait directement des montagnes au sud de Khotan et principalement de Yarkand ; on le ramasse aussi sous forme de cailloux dans le lit des rivières qui descendent de ces montagnes qualifiées par les Chinois de « montagnes de jade ». On en trouve également entre la province du Seutchouen et le Thibet. D'après un explorateur de cette contrée, le baron Schlegintweit-Sakynluski, « le jade est si tendre en sortant de la carrière qu'on le raye avec la pointe d'un couteau et qu'on peut le façonner et le polir avec un autre morceau de jade exposé à l'air depuis quelque temps, mais il durcit très vite ».

Il durcit tellement que les gens de Pékin, de Canton et de Soutcheou passent des jours et des mois à sculpter la moindre pièce avec des outils de fer ou de bois dur qui, au moyen d'une pédale actionnée par l'ouvrier, tournent durant toute l'opération dans une eau fortement chargée de sable ou de poussière de rubis.

Un jade très courant est le jade vert émeraude. C'est à proprement parler une jadéite, la plus reconnaissable de toutes. Il n'est pas toujours aisé de distinguer la jadéite verte de la néphrite ; cependant la couleur de la jadéite est en général plus vive, plus brillante et plus translucide ; c'est le cas de la jadéite vert émeraude que les Chinois nomment *fei-ts'ouei*, à cause de sa ressem-

blance avec les plumes du martin-pêcheur qu'on incruste dans certains bijoux.

Enfin, le jade antique *han yu* est encore celui que caresse le plus amoureusement l'amateur chinois ; il l'emporte partout avec lui et se complaît à le regarder de temps en temps après l'avoir délicatement frotté sur sa manche. (Que de fois avons-nous vu ce geste et, finalement, l'avons-nous fait nous-mêmes !) *Han* sert à désigner tous les objets de jade découverts dans les tombes antiques, où ils se sont imprégnés d'une infinité de teintes. *Yu* est le terme générique employé pour toutes les néphrites et jadéites.

Dans les grandioses cérémonies du culte du Ciel et de la Terre, l'empereur se servait toujours de vases et d'objets votifs en jade ; en outre, des séries de douze plaques de jade de différentes grandeurs, taillées en forme d'équerre de charpentier et suspendues à des portiques, constituaient des instruments de musique dont on faisait usage au cours des cérémonies impériales. Des officiants, en frappant ces plaques en mesure, leur faisaient rendre des sons très appréciés des oreilles chinoises. Dans le quatrième Livre des classiques, Meng-tseu dit : « Khoung-fou-tseu peut être appelé le grand ensemble de tous les sons musicaux ; les instruments d'airain produisent les sons et les instruments de pierres précieuses les mettent en harmonie. Les sons produits par les instruments d'airain commencent le concert ; l'accord que leur donnent les instruments de pierres précieuses le terminent. Commencer le concert est l'œuvre d'un homme sage, le terminer est l'œuvre d'un saint ou d'un homme parfait. »

Les poètes chinois donnent le doux nom de Jade à la femme aimée. N'est-ce pas la plus précieuse parmi les pierres précieuses, celle que le dieu des orages tire de l'arc-en-ciel pour en former l'éclair qui sillonne la nue et se brise sur le sol ?

ANDRÉ DUBOSCQ.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Charles Diehl : *Histoire de l'Empire byzantin* ; Picard. 7 »

Maurice Dussarp : *Roger Ducos et sa mission à Landrecies en l'An III*. Avec un portrait ; Imp. Mazel et Plancher, Largentière. 5 »

Baron Hennet de Goutel : *Le général Cassan et la défense de Pampelune, 25 juin-31 octobre 1813* ; Perrin. 5 »

Jean-H. Mariéjol : *Catherine de Médicis, 1519-1589* ; Hachette. 20 »

Littérature

Anthologie des Indépendants. Préface d'Alfred Capus ; Revue des Indépendants. 10 »
André d'Arnaud : *Croquis de Provence* ; Brun, Aix. 3 »
Emmanuel Buenzod : *Le beau pays* ; Lausanne. 4 50
Pierre Larivière : *Au temps des Sous-hommes*. Préface d'Han Ryner. Illust. de l'auteur ; Les Humbles. 4 50

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Fr. Charles-Roux : *L'expédition des Dardanelles au jour le jour*. Avec 3 cartes h. t. ; Colin. 8 »
J. Germain Drouilly et E. Guérinon : *Les chefs-d'œuvre de la propagande allemande*. Avec 8 planches h. t. ; Berger-Levrault. 12 »
M. Martchenko : *La catastrophe austro-hongroise*. Préface de M. Louis Barthou ; Berger-Levrault. 7 50

Pédagogie

Paul Lapie : *Pédagogie française* ; Alcan. 3 50

Philosophie

A. Badoureau : *Causeries philosophiques* ; Gauthier-Villars. 8 »

Poésie

Yvonne Allou : *La paroi d'écume*. Avec une lettre d'Edmond Rostand ; Perrin. 5 »
Charles Conrardy : *Les névroses typiques et autres poèmes* ; Le Thyrse. » »
Pierre Despras : *Les baisers* ; Grasset. 5 »
Emmanuel Devun : *Simplesse* ; Les Forgerons. » »
Jules Leclercq : *La fronde de David*. Lettre-préface de M. Henry Carton de Wiart ; Perrin. 5 »
Grégoire Le Roy : *Les chemins dans l'ombre* ; Berger-Levrault. 5 »
Louis Mandin : *Notre passion, 1914-1918* ; Renaissance du Livre. 6 »
Camille Quiévreux : *Mes chants de guerre* ; Imp. Charaire, Sceaux. 5 »
Gabriel Vian : *Les appels vers l'aurore* ; Figuière. 4 50

Politique

K.-J. Basmadjian : *La Cilicie, son passé et son avenir* ; Gamber. 2 50
G. Dacher : *Le traité de paix mis à la portée de tous* ; Berger-Levrault. 3 »

Questions médicales

Dr Binet-Sanglé : *Le mystère des monstres doubles* ; Vigot. 1.50
Médecin-Major A.-H. Millet : *Au Maroc, ce que tout officier ou médecin doit savoir* ; Lavauzelle. 3 »

Questions militaires

Général Gascouin : *L'évolution de l'artillerie pendant la guerre* ; Flammarion. 5 75

Roman

René Bizet : *L'aventure aux guitares* ; Renaissance du livre. 5 »
Edmond Cazal : *L'Inféconde* ; Ollendorff. 5 »
Roland Charmy : *Une femme* ; Renaissance du livre. 5 »
Max et Alex. Fischer : *Pour les amants, pour les époux, pour tout le monde*. Illustr. de Lucien Métivet ; Flammarion. 5 75
Henry-Jacques : *La vallée de la lune* ; Fasquelle. 4 90
Maurice Le Glay : *Récits marocains de la plaine et des monts* ; Berger-Levrault. 5 »
Pierre Mille : *Trois femmes* ; Calmann-Lévy. 4 90
Emile Moreau : *La nièce de Bonaparte* ; Pierre Lafitte. 5 »
Ernesta Stern : *L'anneau d'or aux six colombes* ; Sansot. 4 50
Maurice Sutton : *Contes retrouvés* ; Edit. Formosa, Bruxelles. 6 »
Clément Vautel : *La réouverture du paradis terrestre* ; Albin Michel. 4 90

Sociologie

Georges Cahen : *L'autre guerre, essais d'assistance et d'hygiène sociales, 1905-1920* ; Berger-Levrault. 4 »

J. Corréard : *Des Finances modernes pour vivre* ; Bossard. 1 80

Gustave Glotz : *Le travail dans la Grèce ancienne*. Avec 91 gravures ; Alcan. 12 »

Paul Louis : *Le bouleversement mondial* ; Alcan. 3 50

Charles Paix-Séailles : *Jaurès et Caillaux*, notes et souvenirs. Préface d'Henri Barbusse ; Figuière. 3 50

Théâtre

François de Curel : *Théâtre complet*. Tome I : *La Danse devant le Miroir. La Figurante* ; Crès. 5 50
Tome II : *L'Envers d'une Sainte. Les Fossiles* : 5 50

Dr G. Espé de Metz : *Le Couteau*, étude dramatique du crime chirurgical. Préface de Guillot de Saix ; Vigot. 4 50

G. Espé de Metz : *Fleurs de tranchées*, pièces diverses ; Charles-Lavauzelle. » »

Voyages

Victor Piquet : *Le Maroc*. Avec une carte h. t. en couleur et 4 cartes h. t. en noir ; Colin. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le dixième anniversaire de la mort de Jean Moréas. — Une lettre de M. Ch.-Henry Hirsch. — Le lieu de naissance de Laurent Tailhade. — Une protestation justifiée. — La rectification suit. — Une lettre de Mme Charles Morice. — Une lettre-missive du Prince de Bourbon. — Kruska et le typhus à Cassel. — Viols allemands. — En Lorraine désannexée. — Journées sociales féminines. — Le père de M. Henri Lavedan.

Le dixième anniversaire de la mort de Jean Moréas. — Il y a eu dix ans, le 30 mars, que Jean Moréas est mort. La guerre a troublé l'ordre de nos souvenirs, et il semble que ce soit seulement hier que s'est tue la voix harmonieuse du poète des *Stances*.

Il y aurait bien de l'ingratitude si la jeunesse littéraire ne rendait pas un hommage au poète, à l'occasion de cet anniversaire. Moréas aima passionnément cette génération qui montait, lorsque le mal commençait de l'étreindre. Il avait gardé, dans ses mœurs et dans son langage si plaisant, toute la sincérité et la liberté des vingt ans enthousiastes. Il était flâneur et noctambule, classique dans ses goûts et novateur. Ceux qui l'ont connu gardent de lui un souvenir que n'effacent point les nouveaux maîtres, car tous n'ont pas cette superbe nonchalante et ce prodigieux don d'animateur d'idées.

Mais que fait-on pour honorer sa mémoire ? On nous promet depuis longtemps la publication de ses derniers écrits. M. de la Tailhède, qui a le soin d'éditer les œuvres posthumes du poète, doit nous donner le septième livre des *Stances*, dans une édition pour bibliophiles. On réunira aussi quelques chroniques dispersées dans des quotidiens de jadis. Un autre volume doit rassembler des fragments de poèmes et des morceaux de *Philoctète* et d'*Ajax*, les deux tragédies que Moréas rêvait

d'écrire après *Iphigénie*; un dernier volume enfin : des contes imités de Boccace et d'autres auteurs anciens. Il faudrait ne pas trop perdre de temps.

On voudrait aussi que le monument promis et exécuté par Bourdelle fût dressé dans le Luxembourg où Verlaine a déjà trouvé sa juste place. MM. Anatole France, Maurice Barrès, Henri de Régnier, Louis Barthou ne pourraient-ils agir auprès des pouvoirs publics pour que ce témoignage d'admiration et de reconnaissance ne fût pas donné trop tardivement à ce grand écrivain dont la France a d'autant plus le droit et le devoir d'être fière qu'il était du pays de Chénier et qu'il dédia à notre pays le meilleur de son cœur et de son génie ?

Nous avons l'habitude de faire attendre nos gloires quand elles ne sont pas politiques. Mais Moréas mériterait un traitement moins discourtois. C'est à ceux qui l'ont aimé, à la jeunesse qui connaît son œuvre de lui faire rendre justice. Et ce dixième anniversaire est un moment favorable à leurs reconnaissants desseins.

§

Une lettre de M. Ch.-Henry Hirsch.

Paris, 13 mars 1920.

Mon cher Vallette,

Dans le *Mercure* du 1er février 1919 j'ai rendu compte d'un article de l'*Opinion* sur le rôle politique personnel de M. Poincaré « avant et pendant la guerre ». De cet article j'avais logiquement conclu à une responsabilité individuelle du Président de la République dans les événements qui ont causé à l'Europe les malheurs d'août 1914 et leur suite encore incalculable. Mon commentaire avait inspiré un mouvement de presse très vif chez nous, et, paraît-il, en Allemagne, où l'on devine l'usage que les journalistes du nouveau *Reich* ont pu faire de mes appréciations.

Parvenu au terme de sa haute magistrature, M. Raymond Poincaré siège maintenant au Sénat et il a accepté d'écrire le bulletin politique de la *Revue des Deux Mondes*. Son premier article doit paraître le 15 mars. Des bonnes feuilles ont été communiquées à la presse. Je dois à la loyauté de ne pas attendre le retour de ma rubrique — (1er mai prochain, puisque mon article pour le 1er avril est imprimé) — pour mettre sous les yeux de nos lecteurs les lignes ci-après :

Pour moi, depuis plus de trente ans que je suis, à des titres divers, mêlé aux affaires du pays, je n'ai jamais connu un président de la République, un président du Conseil ou un ministre quelconque qui fût assez fou pour désirer un conflit armé entre l'Allemagne et nous et qui osât, soit prononcer le mot, soit même caresser l'idée de la revanche. Nous aurons vraisemblablement maintes occasions de nous expliquer ici sur l'attitude observée par la France

et par tous ses représentants, non seulement pendant la période qui a immédiatement précédé la guerre, mais pendant les années antérieures.

Il sera aisé d'établir que, sur ce point, la doctrine du traité de paix est irréfutable, et qu'on ne peut relever, contre le gouvernement de la République, aucune faute qui atténue la culpabilité de l'Allemagne.

Croyez-moi, mon cher Vallette, votre vieil ami dévoué cordialement,

CHARLES-HENRY HIRSCH.

§

Le lieu de naissance de Laurent Tailhade.

Paris, 1er mai 1920.

Mon cher Vallette,

Il est avéré aujourd'hui que Laurent Tailhade, ainsi que l'enregistre d'ailleurs l'Anthologie du *Mercure de France*, vit le jour à Tarbes, mais on ne s'expliquait guère pourquoi la plupart des lexiques, et l'Encyclopédie Larousse, notamment, l'avaient fait naître à Pasages. Une lettre de M. Maurice da Costa vient enfin nous renseigner, d'où j'extrais ce passage :

C'est au cours d'une excursion en ce beau pays basque que Tailhade reçut, un jour, la notice à remplir. Il était à Saint-Juan, faubourg de cet extraordinaire Pasages, en l'hôtellerie, très réputée, de Ganara. Il en data son papier. On l'y fit naître, alors qu'il était, sans conteste, Tarbais, comme Théophile...

Voici donc un point d'histoire fixé pour la postérité.

Croyez, etc.

ERNEST RAYNAUD.

§

Une protestation justifiée.

5 mars 1920.

75, Avenue Mozart, Paris XVIe.

Mon cher confrère,

Dans le *Mercure de France* du 1er mars, M. Ernest Raynaud, au cours de son article sur le *Symbolisme ésotérique*, a écrit : « La drogue l'a tué, comme elle a tué les poètes Edouard Dubus, Albert Jounet et tant d'autres. » Cette phrase affirme une double inexactitude : car je n'ai point cessé de vivre — et, de ma vie, je n'ai fait usage de morphine ni d'opium sous aucune forme. La véritable initiation recourt à la grâce divine et ne s'alourdit pas de poisons décevants. Et si je ne pouvais mourir que de « la drogue », je serais assuré de ne jamais mourir, j'aurais trouvé, à peu de frais, le grand Elixir, et je resterais indéfiniment sur la terre, comme le Medjnour de Bulwer Lytton, ce qui, à la longue, deviendrait mélancolique...

Autre erreur : Au nombre des occultistes qui fréquentaient Guaita, en son domicile de l'Avenue Trudaine, M. Raynaud cite Eliphas Lévi. Or Eliphas Lévi était mort bien des années avant que Guaita ne vînt habiter Avenue Trudaine.

M. Ernest Raynaud, qui s'essaie à parler des mages, est lui-même un magicien de rare puissance : d'un trait de plume il tue les vivants ou ressuscite les morts.

En raison de nos bonnes et anciennes relations, c'est à votre courtoisie que je demande l'insertion de cette lettre dans le prochain *Mercure* — et je profite de ce que je suis encore vivant pour vous renouveler, mon cher confrère, mes sentiments cordiaux.

ALBERT JOUNET.

§

La rectification suit.

15 mars 1920.

Mon cher Vallette,

Une erreur d'impression me fait parler, dans mon dernier article, *Le symbolisme ésotérique*, du « poète » Paul Adam. Or le qualificatif de poète s'y applique, en réalité, non à Paul Adam, qui ne s'est réalisé qu'en prose, mais à Albert Jounet postérieurement cité. La rectification s'imposait avec une telle évidence que les lecteurs du *Mercure* ont dû la faire d'eux-mêmes. Autre *lapsus*, plus grave. Le nom d'Albert Jounet, ici, relégué de sa fonction de poète, se retrouve ailleurs, usurpant une place qui n'était heureusement pas la sienne, inscrit, à tort, parmi les disparus, victimes des herbes magiques. Fâcheuse et incompréhensible substitution ! Chacun sait que l'excellent poète Albert Jounet, l'auteur des *Lys noirs*, du *Christianisme ésotérique*, de *la Clef du Zohar* et de tant d'autres ouvrages si remarqués, est toujours vivant, pour sa satisfaction et pour la nôtre et, qu'en outre et surtout, ennemi déterminé des Paradis artificiels, il ne demande qu'à la seule vigueur de ses ailes de le soutenir dans ses

promenades
Immenses, à travers les nuits de vérité

suivant la géniale expression de Rimbaud.

Croyez à mes meilleurs sentiments.

ERNEST RAYNAUD.

§

Une lettre de Mme Charles Morice.

Monsieur,

Je lis avec stupeur dans le *Mercure* du 1er mars les lignes suivantes sous la signature de M. Raynaud.

L'occultisme continue à fasciner les esprits. Tous les symbolistes s'en inspirent plus ou moins. Charles Morice, qui veut être leur protagoniste, écrit : « *Les sciences occultes constituent un des principaux angles fondamentaux de l'Art. Tout vrai poète est d'instinct un initié. La lecture des grimoires éveille en lui des secrets dont il avait eu toujours la connaissance virtuelle.* » Il aurait pu ajouter, en guise d'exemple, que les plus grands génies poétiques

dont s'honore l'humanité, Virgile, Dante, Shakespeare, Gœthe, furent instruits de la Gnose.

Nous avons vu que sa culture n'était pas sans danger. Au seul point de vue esthétique même, son influence peut être nuisible ou profitable selon les vertus clairvoyantes de celui qui l'emploie. Morice en a fait une application détestable, qui y a vu la nécessité d'ajouter au vague de l'idée le vague de l'expression, et qui en prend texte pour donner à l'écrivain l'étrange conseil de se contenter du premier jet et de ne pas finir. Quel étonnement de l'entendre dire: *Il ne faut jamais peiner sur l'œuvre. Il arrive souvent que le travail manuel altère les mains, comme le travail spirituel déforme l'eprit!* Je sais bien que Morice suppose un travail préliminaire de feuilles noircies sans compter, mais puisqu'il nous invite à les oublier au dernier moment, c'est revenir à l'erreur romantique, au verbiage diffus de l'inspiration, à l'improvisation stérile. Le poète Victor-Emile Michelet, au contraire de Morice, a puisé dans l'occultisme cette conviction que le poème étant l'incarnation de l'idée, la forme est la condition essentielle de survie de l'œuvre d'art.

Il est inouï d'avoir à défendre Charles Morice du reproche de ne pas penser que « la forme est la condition essentielle de survie de l'œuvre d'art ».

Je n'aime pas les rectifications. Celle-ci cependant me paraît indispensable. Je vous prie donc, Monsieur, de vouloir bien, pour ceux qui ignoreraient la forme dont mon mari a revêtu son œuvre, — publier cette explication *de lui-même* que je trouve dans ses dernières notes.

NOTES.

En 1884, j'ai fondé, avec deux camarades aujourd'hui disparus, *Lutèce*, qui fut le premier organe symboliste. Ce fut pour moi l'occasion de connaître, avant tout autre de ma génération, les deux poètes qui allaient devenir les deux initiateurs du mouvement symboliste — Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé ; je leur amenai la jeunesse de mon temps. — Mon premier livre est consacré à Verlaine, alors (1888) âprement contesté, et ce livre est aussi le premier qu'on ait écrit sur ce poète.

Dès alors toutefois, avec une netteté qui devait toujours s'affirmer davantage, je me rendais compte que le Symbolisme, bien qu'il comportât une grande et principale part de vérité, ne contenait pas la vérité tout entière. Dans *la Littérature de tout à l'heure* (1889) — ouvrage qui fut considéré comme le livre de doctrine du symbolisme — je montrais surtout le sens profondément affirmatif de l'impulsion symboliste et qu'elle procédait de la vérité même de l'homme ; mais dès alors je ne me dissimulais pas qu'une poésie exilée de la vie universelle et sans relation avec les autres arts, une poésie qui s'accommodât du dénûment architectural qui stigmatise notre époque, apportait avec le sens de la vie un germe de mort.

Et dès lors, donc, pour mon compte, je me mis passionnément à rechercher les moyens de faire pénétrer la poésie dans la vie et la vie dans la poésie, sans qu'à cette alliance la vie sacrifiât rien de sa réalité ni la poésie rien de sa beauté.

En cette pensée je répartis mon activité sur un triple plan.

D'abord j'écrivis des livres comme *le Sens religieux de la Poésie*, j'organisai les *Fêtes Humaines*, je pris parti dans la question Franco-Russe contre l'alliance (j'annonçais en 1896 l'actuelle révolution russe), et enfin je voulus connaître objectivement la société en l'étudiant dans un de ses centres essentiels : Le Palais de Justice.

Puis je m'efforçai d'associer l'art littéraire aux autres arts, surtout aux arts plastiques. Je professai, à *l'Université Nouvelle de Bruxelles*, un cours sur l'histoire de l'Art et un autre cours sur les développements parallèles des Arts. Je fis au *Mercure de France*, cinq années durant, la critique d'art, et j'eus le bonheur, au cours de ces années, de défendre les vrais artistes contre l'Académie et l'Ecole et de découvrir maints peintres et maints sculpteurs de qui personne encore n'avait parlé. Enfin je publiai des ouvrages sur *Carrière*, *Gauguin*, *Rodin* ; je collaborai aux *Cathédrales de France* de ce dernier, ouvrage pour lequel j'écrivis une introduction considérable et qui est elle-même un livre : l'histoire de l'art roman et gothique.

En outre, par des récitations poétiques (Odéon, 1906 et 1907) où des acteurs en costumes disaient des vers purement lyriques dans un décor approprié à l'idée et à la couleur du poème, j'essayai de faire sentir exemplairement comme pouvaient le plus harmonieusement du monde s'associer l'art lyrique et l'art plastique.

Je rappelle en outre la note suivante publiée en 1912 dans les *Pages Choisies* :

LA LITTÉRATURE DE TOUT A L'HEURE (1889)

Cet ouvrage est de tous les miens celui que le public accueillit avec le plus de faveur. On y voulut même voir le manifeste de l'Ecole Symboliste, malgré le soin préliminaire que j'avais pris de protester que je parlais en mon nom seulement. De fait, ce n'était que la rêverie raisonnée d'un poète essayant de se préciser à lui-même une doctrine de son art, de la fonder historiquement, de la déduire logiquement.

Aujourd'hui, à refeuilleter ce vieux livre, je constate combien j'ai varié — grandi, je crois, et je fais mien, non sans mélancolie et non sans orgueil, l'aveu si franc, si brave, de Jean Dolent : « J'ai changé bien des fois de certitude. »

. . . .

Jadis, dans l'horreur des doutes qui sont des contraintes, je supposais résolus, d'enthousiasme et témérairement, tous les problèmes de la vie et de l'art. C'est, j'imagine, cette ardeur, cette imprudence même qui séduisit de bienveillants lecteurs. Ils consentirent à prendre cette impétuosité d'un grand désir juvénile pour une consciente et solide assurance, et ne se laissèrent pas rebuter par l'accent souvent déclamatoire d'affirmations trop catégoriques. Ils firent crédit au prometteur.

. . . .

Toute œuvre d'art digne de ce nom suppose chez son auteur une doctrine générale : adhésion réfléchie à une religion, ou construction d'un personnel système philosophique, dont cette œuvre est une transposition dans le domaine de la plasticité. Et toute variation dans la doctrine générale a sa répercussion directe dans la technique de l'œuvre d'art. La logique est la vertu primordiale de l'artiste et du poète...

J'ai varié, dis-je. Mais il y a, dans la *Littérature de tout à l'heure*, quelques pressentiments de la vérité. On n'y voit pas comment pourront s'unir, pour exprimer tout l'homme par tout l'art, la moitié chrétienne et la moitié païenne de l'âme moderne: mais on y voit que cette union est le but, unique, absolu.

(*Pages Choisies* de Charles Morice, p. 37-39, Messein.)

Recevez, monsieur, etc.

E. CHARLES MORICE.

§

Une lettre-missive du Prince de Bourbon.

Ce 6 mars 1920.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

J'ignore M. Ernest Raynaud : je m'en excuse, mais, à une époque où les grands hommes pullulent, une défaillance de la mémoire peut s'absoudre. Je vois seulement dans l'interminable rapsodie que vient de moudre M. Ernest Raynaud dans votre revue le *Mercure de France*, sous le titre de « Le Symbolisme Esotérique », ce doigt de Dieu dont parle avec tant d'éloquence le Villiers de l'Isle-Adam que M. Ernest Raynaud exècre, comme il paraît exécrer à peu près tous ceux qui écrivent ou ont écrit sans son auguste permission... Le cerveau et le talent de M. Ernest Raynaud me paraissent également atteints de tabès ; dans son style comme dans sa pensée on remarque cette bizarre façon de jeter quelque chose en avant que le reste rattrape difficilement : il relève donc de la Faculté et il est juste qu'il s'adresse au Mercure-Cyanure d'hydrargyre à doses massives... Je m'étonne seulement qu'aujourd'hui, où tout le monde fait de l'honnêteté sous lui, comme les mouches déposent sur les glaces, le *Mercure de France* n'ait pas souci plus grand de se voir confondre avec le Mercure, dieu des voleurs. Voleur de quoi ? D'honneur et de réputation, de ces choses dont le poète anglais a dit : « qu'elles ne peuvent enrichir leur voleur, mais qu'elles appauvrissent vraiment celui auquel on les dérobe ».

Pourquoi votre *Mercure de France* permet-il à M. Ernest Raynaud de répandre sur la mémoire douloureuse du duc de Normandie — qu'il continue stupidement à appeler « Naundorff » — un peu d'ordure, quand ce même *Mercure de France* n'a pas eu le courage de publier le manifeste dont ci-joint un exemplaire ? Dois-je croire que votre Revue ait ignoré ce manifeste, qui pourtant, depuis quinze jours, est apposé sur les murs de Paris et sur les murs de toutes les grandes villes de France et qui a été remis à tous les Sénateurs et à tous les Députés? Je l'espère, et c'est seulement ainsi que je pourrai me convaincre que son caducée olympien ne se transforme pas à certains instants en râteau de croupier.

L'insertion de mon manifeste (1) et de ma présente lettre dans votre plus prochain numéro me prouvera votre bonne foi.

(1) Nous jugeons inutile de le publier et nous engageons S. A. Louis-Ch.-J.-Ph., Prince de Bourbon, petit fils de feu S. M. Louis XVII, roi de France et de Navarre, comme il s'intitule, à lire les études que publie en ce moment M. G. Lenotre, dans la *Revue des Deux Mondes*, sur Louis XVII.

En attendant, je vous prie de trouver ici, Monsieur le Rédacteur en Chef, les assurances de ma très haute considération.

L.-CH.-J.-PH., PRINCE DE BOURBON.

§

Kruska et le typhus à Cassel. — La liste des personnes désignées par les puissances alliées « pour être livrées par l'Allemagne, en exécution des articles 228 à 230 du Traité de Versailles et du protocole du 28 juin 1919 », vient d'être considérablement réduite. De plus, ces personnes ne seront plus livrées, mais seulement poursuivies devant le tribunal de Leipzig. *Comœdiam agere...*

Revisée, à la date du 12 mars 1920, par les gouvernements alliés : France, Angleterre, Belgique, Italie, Pologne et Roumanie, cette liste ne contient plus aujourd'hui que 46 noms. Au début, elle en contenait plusieurs centaines, parmi lesquels ceux des généraux Kruska, commandant le camp de Cassel et Von Yack, gouverneur de Cassel.

Ces deux personnages étaient ainsi désignés dans le document officiel :

NOMS.

Kruska et Yack (von).

GRADE, QUALITÉ, IDENTITÉ.

Commandant l'un le camp de Cassel et l'autre général gouverneur de Cassel.

NATURE DE L'INFRACTION.

Responsables des mesures qui ont favorisé le développement de l'épidémie de typhus en 1915.

Au cours de l'épidémie de typhus de 1915, le général Kruska déclara : « Je fais la guerre à ma façon » et prit aussitôt toutes les mesures nécessaires pour étendre l'épidémie autant qu'il était en son pouvoir ; plus de 2.000 prisonniers moururent.

Toutes les mesures d'hygiène furent intentionnellement négligées.

Les Russes contaminés mélangés aux autres prisonniers.

La désinfection supprimée.

Les malades restèrent sans soins, sans chauffage, dans les baraques de leurs camarades.

Il y eut des cas de folie et des suicides, dans les plus horribles conditions.

1915 (Camp de Cassel.)

On se rappelle que la « nature de l'infraction » fut signalée pour la première fois par le *Mercure de France*, lors de la publication de *Prisonniers en Allemagne*, de M. Emile Zavie, en janvier 1916. Mais, à ce moment, la censure échoppa, dans cet ouvrage, le chapitre VI qui commençait par ces mots :

Comme des sous-officiers français faisaient respectueusement remarquer au général gouverneur du camp les dangers de contamination et de mort qui pouvaient résulter du mélange de prisonniers français avec les prisonniers russes, Son Excellence répondit simplement :

« *C'est ma façon à moi de faire la guerre.* »

Ce texte autorisé dans le volume (janvier 1917) fut signalé, dans une préface, par M. Henry Céard (15 janvier 1917) et repris par de nombreux journaux et revues. Puis, à la suite d'une plainte officielle déposée par un prisonnier rapatrié, M. Charles Roullon, instituteur à Marigné (Sarthe), le *Mercure* publia (1er avril, 1er mai et 1er septembre 1919) une série d'échos qui contribuèrent à donner au général Kruska la notoriété à laquelle il avait droit.

Finalement, Kruska sera-t-il jugé? Figure-t-il seulement sur la liste des 46 « coupables » ? Nous l'ignorons encore. Mais avec ce qui se passe en Allemagne, il est à craindre que celui-là, comme beaucoup d'autres, ne se retire dans quelque retraite où l'on ne pourra aller le prendre.

Et ceci prouvera, une fois de plus, l'opportunité de livres vengeurs comme *Nach Paris* et comme *Prisonniers en Allemagne* qui, du moins, dénoncent le crime.

A défaut d'autre justice...

§

Viols allemands. — Nous recevons du Dr Henry La Bonne la note suivante :

On a reproché à Louis Dumur, dont le terrible *Nach Paris* devrait figurer dans toutes les bibliothèques françaises, la scène du viol.

Voici un document authentique prouvant que, renouvelant les sinistres randonnées d'Attila, les Huns se sont partout rendus coupables de ce crime. Je le trouve dans le discours solennel prononcé par mon cousin A. Landry, procureur général de Douai, à l'audience de rentrée de la Cour d'Appel.

« Le 27 août, à Clary, le maire, M. Bourlit, deux jeunes filles, Juliette Vitout et Lucienne Bagnicourt, sont massacrées; les deux jeunes filles ont été *préalablement violées en public.* »

M. le Procureur général A. Landry a en mains les preuves de ce fait monstrueux. En parler toujours et n'oublier jamais doit être notre devise, car tous les officiers revenus de monter la garde sur le Rhin sont unanimes à révéler que le Boche ne rêve qu'à recommencer.

Dr HENRY LA BONNE.

Nous avons montré ces lignes à M. Louis Dumur, qui nous demande d'y ajouter les observations suivantes :

Les faits de ce genre sont innombrables. A ne prendre que ceux relatés dans les divers rapports officiels français, belges, anglais, on en alignerait de quoi remplir un numéro du *Mercure*. Si l'on y joignait les faits produits de source privée (je ne parle que des documents imprimés), on en triplerait l'étendue.

Voici l'un des derniers dont il ait été fait officiellement état. Il figure sous les numéros 81 et 81 *bis* de la *Liste des personnes désignées par les puissances alliées pour être livrées par l'Allemagne*, etc., (liste de la France), à la charge du général von Oven, ancien Gouverneur de Metz, et du général commandant l'unité dont faisaient partie les 4e, 8e et 68e R. I. (bavarois). Parmi les inculpations, celle ci :

« Le 20 août 1914, les Bavarois sont entrés à Jarny ; ils étaient en pantalon et en chemise ; ils entrèrent dans les maisons, violèrent les femmes et les jeunes filles, en commettant des atrocités sur celles qui résistaient. J'ai vu une jeune fille de 14 ans qui avait les mains clouées sur une table ; un Bavarois la violait en l'assaillant par derrière. J'ai vu une autre femme qui avait le sein gauche complètement tranché. J'ai vu enfin une autre femme dont on écartait les jambes ; cette femme était enceinte ; un soldat tenait une bougie allumée et versait les gouttes de bougie fondue sur le sexe de cette malheureuse. » (Extrait de la déclaration d'un Allemand.)

Nach Paris est presque une idylle à côté de ce qui s'est réellement passé.

LOUIS. DUMUR.

§

En Lorraine désannexée.

Sarrebourg (Moselle), le 8-3-20.

Monsieur le directeur,

Le *Mercure de France* note qu'à Rome se trouve une inscription datant de Napoléon Ier. Il existe à Sarrebourg (Moselle) des plaques portant des indications d'un anachronisme non moins intéressant. Il s'agit de celles placées par les soins des Ponts et Chaussées au carrefour des routes et renseignant les voyageurs sur la situation et l'éloignement des localités voisines. Elles sont du même modèle que celles qu'on utilise dans la métropole et, à les voir, on a tout d'abord l'impression qu'elles ont été faites d'urgence après la signature de l'armistice pour effacer toute trace d'occupation allemande. Il n'en est rien. Elles portent l'inscription *Route Imple n°*... et situent Sarrebourg dans la *Meurthe*, comme avant 70. Après le traité de Francfort, les cantonniers, qui avaient reçu l'ordre de les enlever, les avaient mises en lieu sûr en attendant le retour des Français.

Ce n'est que quarante-huit ans plus tard qu'elles devaient être remises à leur place... N'y a-t-il pas là une preuve touchante de la piété française des Lorrains annexés et de leur robuste foi dans les destinées de la Patrie ?

Veuillez agréer, etc.

MARCEL LORANS.

§

Journées sociales féminines. — Des Journées sociales féminines, organisées par la Commission d'Education sociale civique de la Femme et par l'Action sociale de la Femme, auront lieu les 23, 24, 25 avril 1920 à 2 h. 1/2, salle du Lyceum, 8, rue de Penthièvre. En voici le programme :

Première journée, présidée par M. de Lamarzelle, député du Morbihan, 23 avril : *La Famille*.

1° Les conceptions morales de la Française (marquise de Moustiers, vice-présidente de la L. F. D. F.) ; 2° Développement intellectuel de la femme française (Mlle Zanta, docteur ès-lettres) ; 3° L'éducation familiale (Mme Duhamel, se-

crétaire générale de l'œuvre des apprenties et jeunes ouvrières); 4° Les dangers de la législation actuelle concernant la famille (Mlle Moreau, avocat à la Cour d'Appel).

Deuxième journée, présidée par M. Lerolle, avocat à la Cour d'Appel de Paris, 24 avril : *Le Travail*.

1° Exposé de la doctrine de Washington (M. Lerolle); 2° Organisation professionnelle par les syndicats féminins (Mlle Poncet, fondatrice du syndicat de l'Isère) ; 3° Le salaire familial (Mme Meysonnier, secrétaire de l'Association pour le développement des syndicats féminins) ; 4° Questions rurales féminines (Mme Girod de l'Ain, de la section des Dames des agriculteurs de France) ; 5° La formation des élites sociales (Mlle Butillard, de l'École normale sociale.

Troisième journée, présidée par M. Souchon, de l'Institut : *Patrie*.

1° Le rôle de la femme dans la vie économique (Mme Le Roy Liberge, présidente de l'Union française d'acheteuses Patria); 2° La Prévoyance sociale moderne en matière d'hygiène et d'assistance (comtesse de Kéranflech Kernezen) ; 3° L'éducation sociale civique de la future électrice (Mme Chenu, fondatrice de l'A. S. F.) ; Le régionalisme (comtesse de Vernays, vice-présidente générale de la Ligue des femmes françaises) ; 5° De l'influence de la France à travers l'étranger (baronne de Vélard, présidente générale de la Ligue patriotique des Françaises). (*Communiqué.*)

§

Le père de M. Henri Lavedan. — C'est par erreur, nous fait-on remarquer, qu'un de nos collaborateurs a fait d'Henri Lavedan le fils d'*Ignotus*. M. Lavedan père, quand il écrivait au *Figaro*, ne signait pas *Ignotus*, pseudonyme du baron Platel, mais Philippe de Grandlieu, et c'est une occasion de rappeler le suggestif distique qu'on lui dédia un jour :

> O pêche fendue au milieu
> Comme Philippe de Grandlieu !

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.